

THE SHERIDAN LIBRARIES



3 1151 03718 4839

BIBLIOTHECA FICTIVA



P. MERIMÉE



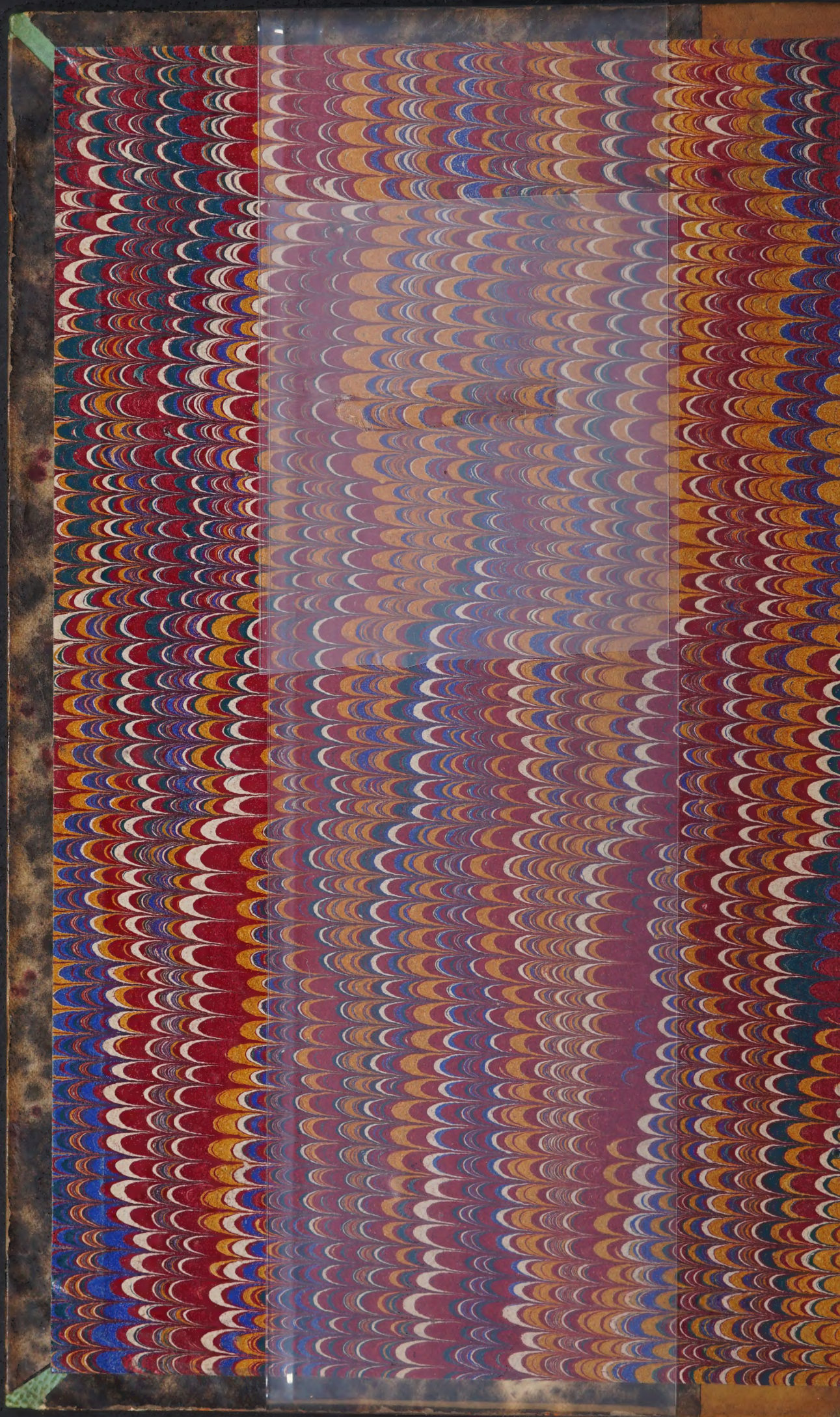
THÉÂTRE
DE
CLARA GAZUL













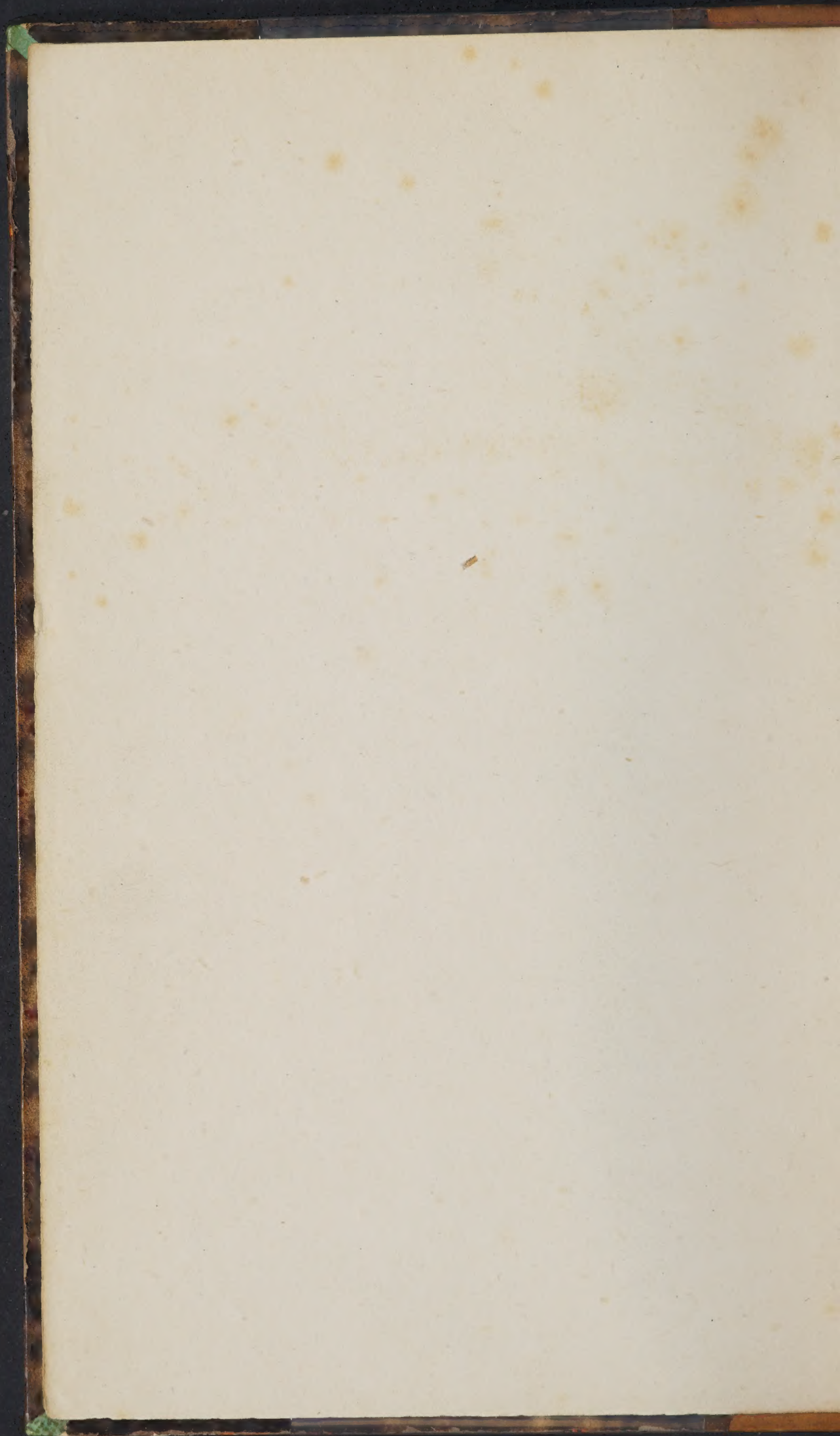
ce

20

F Coll

Avec lettre de Marmée

(C 4)

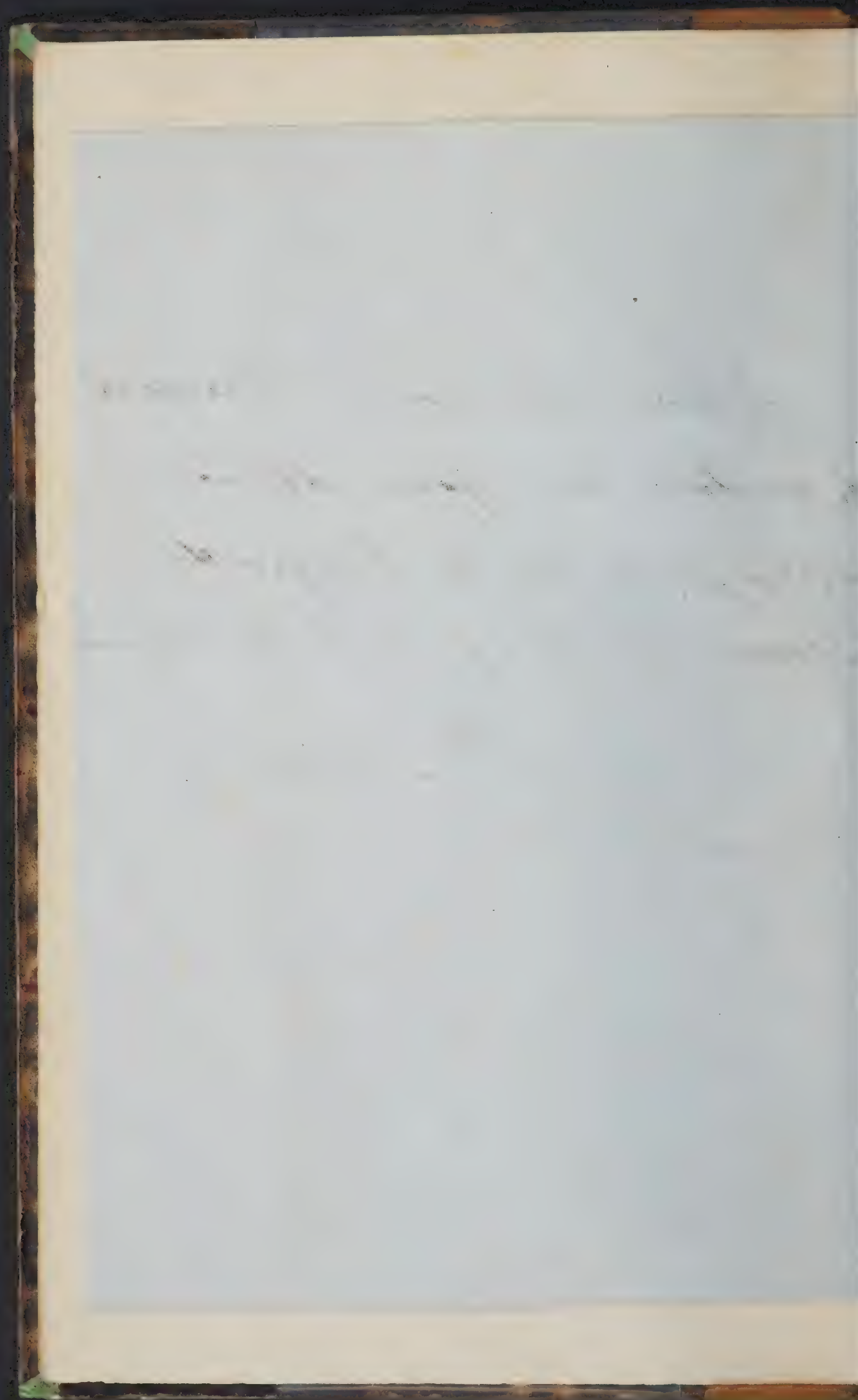


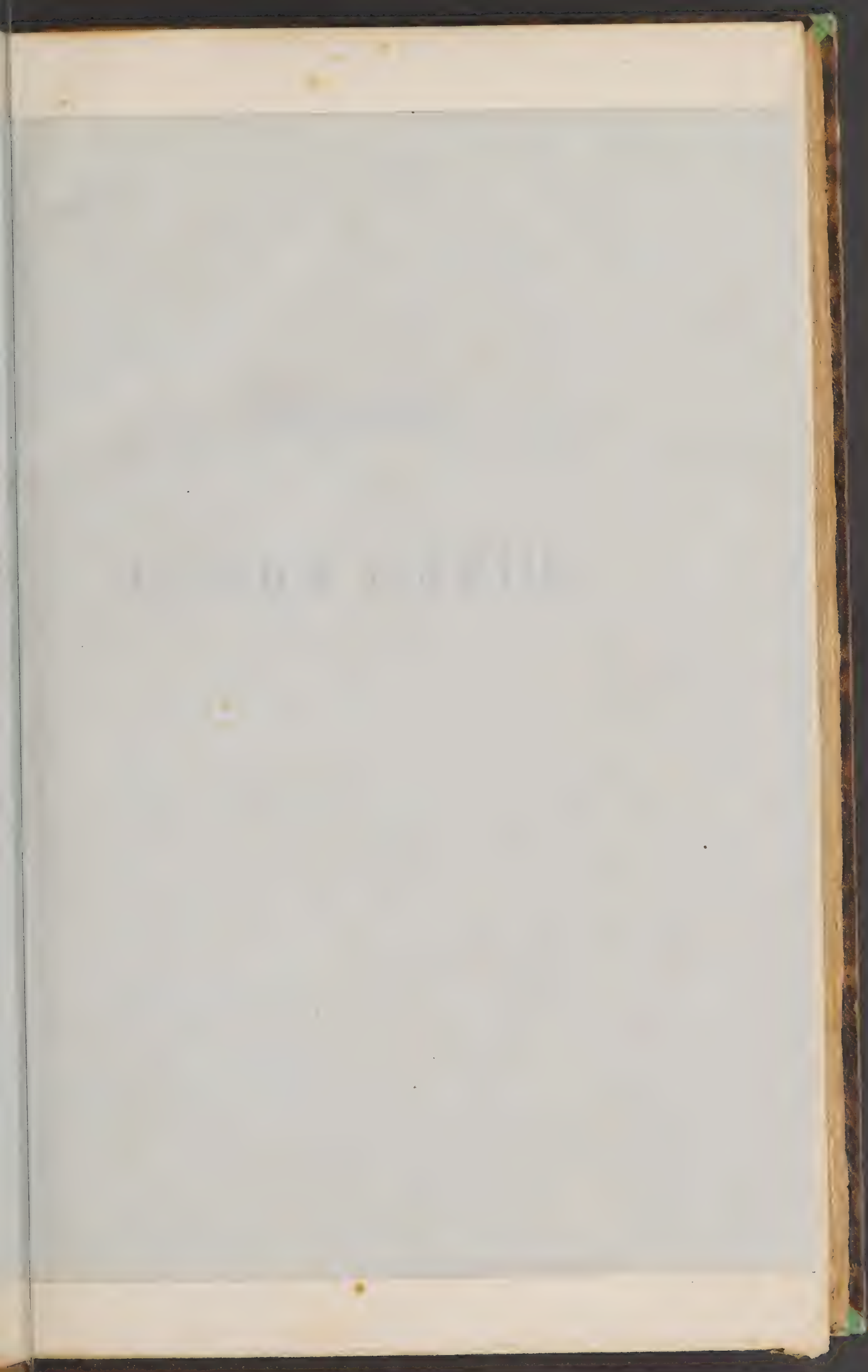
Je prie Monsieur Pingard
de vouloir bien faire donner
dix plaques, sur la banquette
réservée à M. de la 1^{re} de Boignes

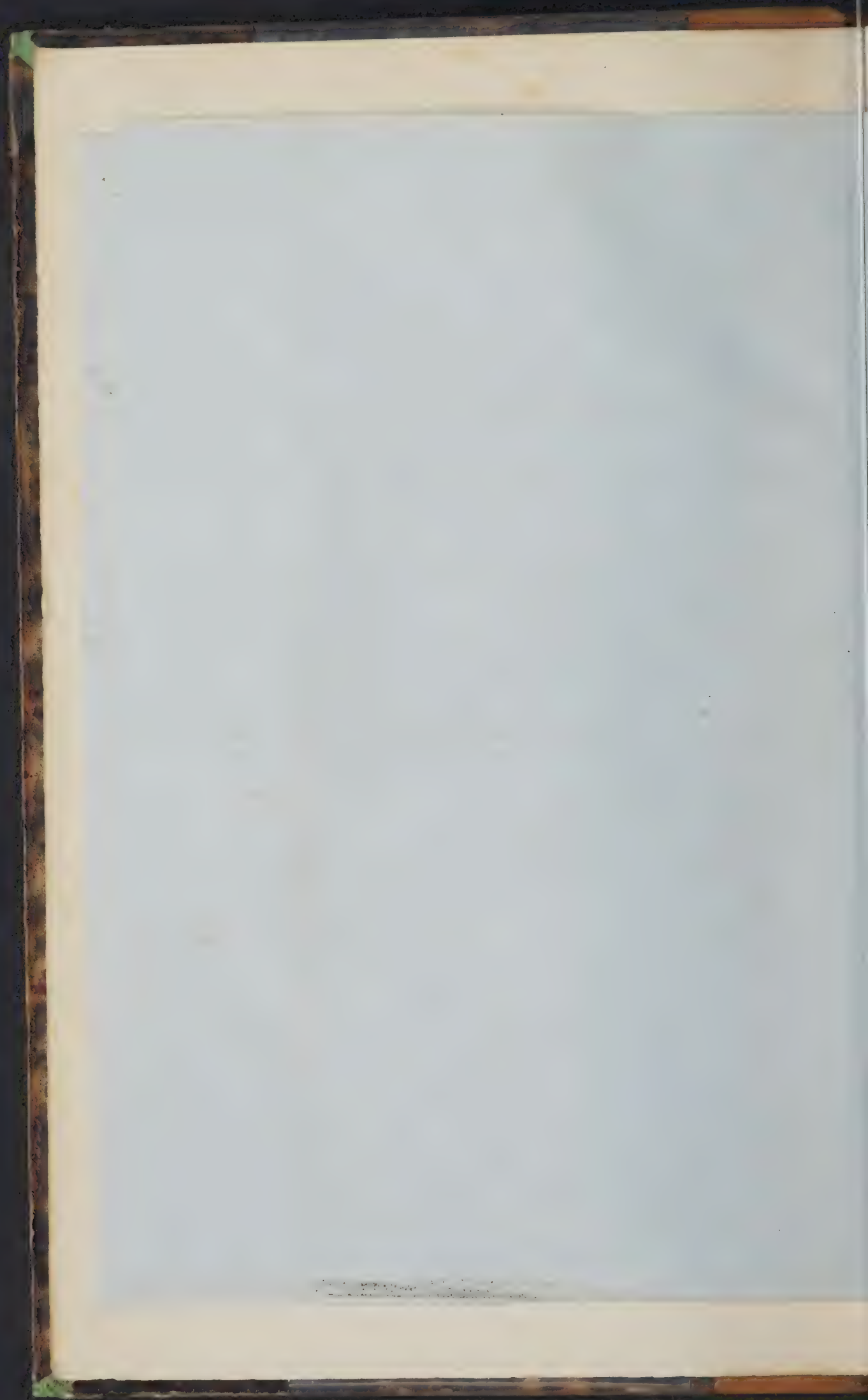
Br. Hérisson

5 Février

1845.







THÉÂTRE
DE
CLARA GAZUL.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE. N. 14

THÉÂTRE
DE
CLARA GAZUL,

COMÉDIENNE ESPAGNOLE.

Pensarán vuesas mercedes ahora que
es poco trabajo hinchar un perro.

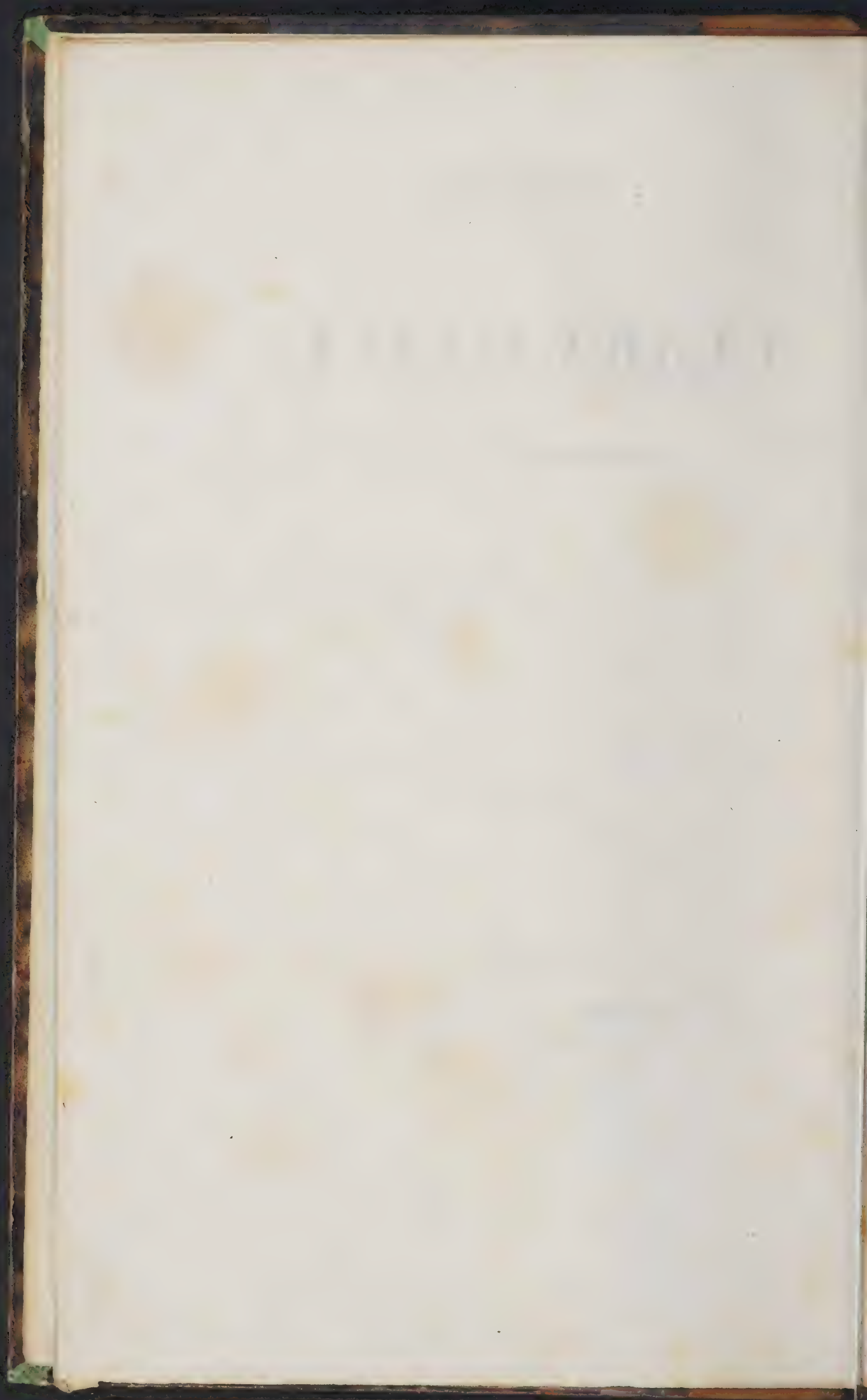
MIGUEL DE CERVANTES.



PARIS,
H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N. 14.



1830.



NOTICE
SUR
CLARA GAZUL.

12 mai 1825.

C'EST à Gibraltar, où j'étais en garnison avec le régiment suisse de Watteville, que je vis pour la première fois mademoiselle Gazul. Elle avait alors quatorze ans (1813). Son oncle, le licencié Gil Vargas de Castañeda, commandant d'une guérilla andalouse, venait d'être pendu par les Français, en laissant Dona Clara confiée à la tutelle du père Fray Roque Medrano, son parent, et inquisiteur au tribunal de Grenade.

Ce vénérable personnage avait défendu à sa pupille de lire d'autres livres que ses Heures; et pour rendre sa défense plus efficace, il avait fait brûler tous les volumes que le pauvre licencié Gil Vargas avait légués à sa nièce. De là vient, je crois, la haine de l'auteur pour ces membres d'un ordre religieux que la sagesse du roi d'Espagne vient de supprimer. J'avais dans mon petit bagage trois

ou quatre volumes dépareillés; je les donnai à Clara, et ce cadeau, qui lui parut fort précieux, commença notre connaissance. Je l'ai cultivée toujours avec soin, pendant le long séjour que je fis en Espagne, après la guerre de l'indépendance. Et plus qu'un autre je suis en état de démêler la vérité d'une foule de mensonges que l'on débite dans son pays sur le compte de cette femme singulière.

On ne sait presque rien de ses premières années. Voici cependant ce que je tiens d'elle-même. Un soir que nous fumions, serrés autour de son *brazero*, un curé qui se trouvait parmi nous lui demanda, où et de qui elle était née; sur quoi Clara, qui était en humeur conteuse, nous fit l'histoire suivante, que je suis loin de garantir.

« Je suis née, nous dit-elle, sous un oranger
« sur le bord d'un chemin non loin de Motril,
« dans le royaume de Grenade. Ma mère faisait
« profession de dire la bonne aventure. Je l'ai suivie,
« ou plutôt elle m'a portée sur son dos jusqu'à l'âge de cinq ans. Alors elle me mena chez
« un chanoine de Grenade (le licencié Gil Vargas),

« lequel nous reçut avec de grandes démonstrations de joie. Ma mère me dit : « Saluez votre oncle. » Je le saluai. Elle m'embrassa, et partit à l'instant. Je ne l'ai jamais vue depuis. »

Et, pour arrêter nos questions, Dona Clara prit sa guitare et nous chanta la chanson de la bohémienne, *Cuando me pariò mi madre la gitana*.

Quant à sa généalogie, elle s'en est fabriqué une à sa manière. Bien loin de se prétendre issue de vieux chrétiens, elle se dit de sang moresque, et arrière-petite-fille du tendre Maure Gazul, si fameux dans les vieilles romances espagnoles. Quoiqu'il en soit, l'expression un peu sauvage de ses yeux, ses cheveux longs et d'un noir de jais, sa taille élancée, ses dents blanches et bien rangées, et son teint légèrement olivâtre, ne démentent pas cette origine.

Quand la tranquillité fut rétablie dans le sud de l'Espagne, Dona Clara et son tuteur revinrent habiter Grenade. Ce tuteur était une espèce de cerbère, grand ennemi des sérénades. A peine un barbier faisait-il résonner sa mauvaise mandoline, que Fray Roque, ne voyant partout que des amans, grimpait à la chambre de sa pupille, lui

reprochait amèrement le scandale que causait sa coquetterie, et l'exhortait à faire son salut en entrant au couvent (probablement il l'engageait aussi à renoncer en sa faveur à la succession du licencié Gil Vargas). Enfin il ne la quittait qu'après s'être assuré que les verroux et les barres de sa fenêtre lui répondaient de sa sagesse.

Un jour il monta si doucement dans la chambre de Clara, qu'il la surprit écrivant, non une comédie, elle n'en faisait pas encore, mais le plus passionné des billets doux. La colère du révérend Père fut proportionnée au délit. La coupable fut enfermée dans un couvent.

Quinze jours après son entrée au cloître, elle en disparut en escaladant les murs, et pendant trois mois elle échappa à toutes les recherches.

Au bout de ce temps, Fray Roque apprit avec horreur que la timide colombe confiée à ses soins venait de débiter avec succès au Grand Théâtre (*Teatro Mayor*) de Cadiz, par le rôle de Dona Clara, de la *Mogigata*.

Il quitta Grenade, se disposant à venir l'arracher de l'asile singulier qu'elle avait choisi. Les amateurs de scandale se réjouissaient en pensant

au procès futur entre un inquisiteur et un directeur de théâtre, quand un accès de goutte remontée priva le Saint-Office d'un membre zélé, et Clara d'un tuteur incommode.

On a supposé bien des motifs pour son entrée au théâtre. Les uns l'attribuent à un goût naturel pour la profession d'acteur, d'autres à une inclination pour le *joven galan* (*) du Grand Théâtre; d'autres enfin veulent que la pauvreté ait décidé Clara à se faire comédienne.

Quelque temps avant l'insurrection des troupes cantonnées dans l'île de Léon, Dona Clara avait recueilli l'héritage de son oncle, et sa maison était le rendez-vous de tous les beaux esprits, et de tous les constitutionnels de Cadiz. Sa réputation d'exaltée pensa lui coûter cher, lors du massacre du Dix Mars. Un des *leales de Fernando Septimo*, la rencontrant dans la rue, avait levé son sabre pour lui fendre la tête, lorsqu'un de ses camarades l'arrêta en lui disant : « Ne vois-tu
« pas, imbécile, que c'est la Clarita qui nous a
« fait tant rire, dans la *saynete* de la *genita* ? » —

(*) Jeune premier.

« Oui, dit l'autre, mais c'est une ennemie de Dieu
« et du roi. » — « N'importe, répondit son cama-
« rade, je veux la voir encore jouer la *gitana*. » Et
il la sauva ainsi.

Les jours suivans, Clara parut sur la scène avec
la cocarde nationale, et chanta des hymnes pa-
triotiques avec tant de grace, qu'elle fit tourner
la tête aux *serviles* eux-mêmes. Tous les officiers
du corps de Quiroga en avaient fait la dame de
leurs pensées.

Deux jeunes officiers du bataillon d'Amérique
se prirent de querelle à son sujet. Elle avait donné à
l'un d'eux une cocarde de rubans verts faite de ses
propres mains, et l'autre, disait-on, avait voulu
l'enlever à son camarade. Les deux rivaux sorti-
rent pour se battre. Clara l'apprit et se rendit aus-
sitôt sur le champ de bataille. On n'a jamais su
de quel moyen elle s'est servie pour calmer leur
fureur. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle rentra
le soir dans Cadiz, donnant le bras aux deux mi-
litaires réconciliés, qu'elle les mena souper chez
elle, et que jamais querelle ne vint depuis troubler
leur amitié.

Sa réputation littéraire commença par la petite

pièce intitulée : UNE FEMME EST UN DIABLE. Le public ignorait complètement le sujet de la comédie, et l'on peut juger de la surprise d'un parterre espagnol qui voyait, pour la première fois sur les planches, des inquisiteurs en grand costume. Cette bluette eut un succès fou ; c'étaient des écoliers qui voyaient fesser leur régent.

Cependant les cagots, qui commençaient à se rallier, crièrent au scandale. Trois ou quatre duchesses ou marquises, désespérées de voir leurs salons désertés pour celui de Dona Clara, obligèrent leurs maris à faire des plaintes au gouvernement. Mais Clara avait aussi des protections puissantes. La comédie fut conservée, et l'on se contenta d'y ajouter, pour la morale, le prologue que nous donnons en tête de la traduction. Clara se proposait de faire représenter la seconde partie d'UNE FEMME EST UN DIABLE ; mais son confesseur, aumônier du régiment de la Constitution, en fut tellement choqué, qu'il obtint d'elle que ce petit ouvrage serait jeté au feu.

Depuis ce moment sa réputation ne fit qu'augmenter, et ses comédies se succédèrent rapidement jusqu'à sa fuite en Angleterre, lors de la Restau-

ration. Cependant comme elles n'ont été imprimées qu'en 1822, et qu'elles ne furent jouées qu'assez tard sur le théâtre de Madrid, on n'en connaissait presque rien à Paris, où pourtant, depuis quelques années, on semble rechercher les ouvrages étrangers.

On avait fait à Cadiz une édition de ses œuvres complètes, en deux volumes petit in-quarto; mais aussitôt après la déconfiture des constitutionnels, les junte royalistes se hâtèrent de la mettre à l'index. Aussi l'original est-il extrêmement rare. La traduction que nous donnons aujourd'hui peut être considérée comme très-fidèle, ayant été faite en Angleterre sous les yeux de Dona Clara, qui a même eu la bonté de me donner une de ses pièces inédites pour joindre à son recueil. C'est la sixième, intitulée LE CIEL ET L'ENFER, qui n'a été représentée qu'à Londres et sur un théâtre de société. Enfin nous avons joint à ce recueil deux autres de ses comédies, déjà publiées sous un autre nom, dans la Revue de Paris.

JOSEPH L'ESTRANGE.

LES ESPAGNOLS

EN DANEMARCK,

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES.

Que el orbe se admire
Y en nosotros mire
Los hijos del Cid.



AVERTISSEMENT.

« Le marquis de La Romana, général espagnol, naquit dans l'île de Majorque, d'une famille illustre, et était neveu du célèbre général Ventura Caro.

« Son éducation fut très-soignée. Il possédait plusieurs langues, et montrait pour les sciences une passion et une aptitude dont les armes changèrent bientôt la direction. Il fit, avec son oncle, la campagne de 1793 contre les Français, et se distingua dans plusieurs occasions, entre autres à la défense du poste de Biriatori; plus tard il fut blessé. En 1795, il concourut à la défense de la Catalogne. La paix lui permettant de voyager, il vint d'abord en France, et parcourut ensuite les principales villes de l'Europe.

« En 1807, l'empereur Napoléon ayant obtenu du roi Charles IV quinze cents hommes pour seconder, dans le Nord, les opérations de son armée, le marquis de La Romana en prit le commandement. Aussitôt après l'arrivée de ces troupes à leur destination, plusieurs corps entrèrent en ligne, et rendirent d'importans services. La cavalerie surtout eut des engagemens très-brillans avec l'ennemi.

« Le marquis de La Romana était encore sous les drapeaux français dans l'île de Fionie, lorsqu'il apprit les événemens de Madrid du 2 juin 1808, et en même temps que les projets de Napoléon sur le trône d'Espagne avaient cessé d'être un mystère. Le marquis de La Romana résolut de

rentrer dans sa patrie, et de se réunir aux défenseurs de l'indépendance nationale; mais il fallait négocier avec les envoyés Espagnols à Londres, et avec le gouvernement anglais, à l'insu du prince de Ponte-Corvo, aujourd'hui roi de Suède, commandant en chef de l'armée française. Il y parvint, au moyen du capitaine de vaisseau Don Rafael Lobo, qui faisait partie de l'escadre anglaise dans la Baltique, et il fit embarquer secrètement toutes ses troupes, ne laissant que quelques centaines d'hommes en Zeeland et en Jutland, lesquels furent bientôt entourés et désarmés par les troupes danoises.

« De retour en Espagne, le marquis de La Romana se joignit aux insurgés. Ses talens et son courage ne purent éviter à son parti de nombreuses défaites. Celle d'Espinosa fut des plus désastreuses. Néanmoins il ne perdit pas courage. Vers la fin de 1808, il rallia les corps dispersés dans le royaume de Léon, et en forma *l'armée de gauche*. Au commencement de 1809, il eut une affaire très-vive avec un des corps français qui poursuivaient l'armée anglaise, alors en pleine retraite. Il disputa le terrain avec la plus grande valeur, mais il perdit ses meilleures troupes. Les Anglais parvinrent enfin à se rembarquer; le marquis de La Romana se replia sur la province d'Orense, où il prit position, ce qui lui permit d'entraver les opérations de l'armée française, en la harcelant journellement dans sa marche. C'est en suivant ce système qu'il s'empara de Villa-Franca, et passa dans les Asturies, où il continua le même genre d'attaques. La province de Valence le nomma membre de la junte de Séville. Il quitta alors son commandement militaire, et se rendit à sa nouvelle destination. Son expérience et ses lumières furent justement appréciées par ses collègues, et il

contribua puissamment à toutes les mesures importantes qui furent prises à cette époque. En 1810, par suite de l'entrée des Français en Andalousie, et du départ de Séville de la junte, il alla prendre le commandement de l'armée stationnée sur les bords de la Guadiana, puis fit sa jonction avec le duc de Wellington, lorsque ce général se retira dans les lignes de Torres-Vedras.

« La Romana défendit ensuite avec le général Hill la rive gauche du Tage, dont le maréchal Masséna, malgré ses habiles manœuvres, ne put s'emparer. Sa santé s'était beaucoup affaiblie par les fatigues de la guerre, et il mourut à Cartaxo, en Portugal, le 28 janvier 1811.

« Ses compatriotes et les Français eux-mêmes rendaient justice à sa bravoure, à ses talens et à sa loyauté. Les premiers l'ont placé au rang de leurs généraux modernes les plus distingués. »

(*Biographie nouvelle des Contemporains.*)

PERSONNAGE DU PROLOGUE.

UN GRAND.

UN CAPITAINE.

UN POÈTE.

CLARA GAZUL.

PROLOGUE.

La loge de Clara Gazul.

UN GRAND, UN CAPITAINE, UN POÈTE,
CLARA.

LE GRAND.

ENFIN, vous êtes habillée !

LE POÈTE.

Et toujours jolie comme un ange.

LE CAPITAINE.

Eh quoi ! sans basquina et sans mantilla (1) ?

CLARA.

C'est que je n'ai pas à jouer un rôle espagnol.

LE CAPITAINE.

Tant pis !

LE GRAND.

Qu'est-ce que l'auteur ?

CLARA.

Je ne sais.

LE POÈTE.

Toujours discrète ! Ah ! que nous vous avons d'obligations, nous autres pauvres auteurs !

Ils s'asseyent tous.

CLARA.

Voilà qui est bien, messieurs ! Vous vous asseyez ici, comme si vous aviez envie de passer la soirée dans cette loge. — Excellentissime seigneur, si vous vous mettez dans un fauteuil, vous allez vous endormir, et manquer la comédie.

LE GRAND.

Vous savez bien que je ne viens jamais qu'à la seconde journée.

LE POÈTE.

Oh ! j'espère que la pièce nouvelle est divisée en actes.

CLARA.

C'est ce qui vous trompe. Mais la comédie en restet-elle plus mauvaise ?

LE POÈTE.

Hai ! elle n'en devient pas meilleure. — D'abord le titre n'a pas le sens commun, puisque jamais Espagnols, que je sache, n'ont été en Danemarck. N'est-ce pas, Excellence ?

LE GRAND.

Est-ce que du temps des guerres de Pavie ?... Sous le grand marquis de Cordoue... — Ils se seront peut-être avisés de traverser.... Il me semble qu'il n'y a pas grand'chose à traverser.... pour aller en Danemarck.... Hein ? seigneur licencié ?

LE POÈTE s'inclinant.

Sans doute. — Mais la route la plus directe....

PROLOGUE.

17

LE CAPITAINE.

Vous dites , seigneur licencié, què les Espagnols ne sont jamais allés en Danemarck! Eh! n'y suis-je pas allé, moi, avec le grand marquis de La Romana; et n'ai-je pas manqué, vive Dieu! d'y laisser mon nez? Je l'ai eu gelé, parbleu! qu'on l'aurait pris pour un morceau de glace.

CLARA.

Bravo, capitaine! vous avez deviné le sujet de la comédie.

TOUS.

Quoi, le marquis de La Romana!

CLARA.

Précisément.

LE CAPITAINE.

Eh bien! morbleu! la comédie doit être excellente; c'est moi qui vous le dis. Le marquis était un grand homme.—Il a organisé chez nous la guerre des Quadrilles (2), qui a chassé les Français de notre vieille Espagne.

LE GRAND.

Appelez-vous La Romana un grand homme? Il était d'une injustice!.... Il n'a pas voulu seulement me donner un régiment à commander.... à moi!

LE POÈTE.

Mais c'est impossible de faire une comédie sur des gens qui sont à peine morts.

CLARA.

Que dites-vous ? à peine morts ! Plût au ciel que le pauvre marquis ne fût pas tout-à-fait mort !

LE CAPITAINE.

Vive Dieu ! je me souviens encore du jour où nous rencontrâmes en Galice (3) nos anciens alliés de Pologne. Nous avions l'air de tomber des nues.... Malheureusement La Romana n'était pas avec nous.... et....

LE GRAND.

Dites-nous un peu , Clarita , qu'est-ce que chante cette comédie ?

CLARA.

Patience, et vous verrez.

LE POÈTE.

Sur ce pied-là, la comédie commence en Danemarck et finit à Espinosa en Galice. — Le trajet est court.... — Mais messieurs les romantiques ont des voitures si commodes !

CLARA.

Vous ne savez ce que vous dites. Toute la pièce se passe dans l'île de Fionie.

LE CAPITAINE.

Oui, justement, l'île de Fionie ; c'est là que j'ai manqué laisser mon nez en gage.

LE POÈTE.

Et.... les unités ?

CLARA.

Ma foi ! je ne sais pas ce qu'il en est. Je ne vais pas m'informer, pour juger d'une pièce, si l'événement se passe dans vingt-quatre heures, et si les personnages viennent tous dans le même lieu ; les uns, comploter leur conspiration ; les autres, se faire assassiner ; les autres se poignarder sur le corps mort, comme cela se pratique de l'autre côté des Pyrénées.

LE GRAND, qui n'a entendu que la fin de la phrase.

En vérité ? les Français s'entr'égorgeaient-ils de cette manière ? Pourtant, lorsque j'étais en France, jamais je n'ai rien vu de semblable, et certainement je connaissais tout le monde à Paris.

LE POÈTE, à part.

Il est d'une bêtise ! Faut-il qu'un homme comme moi en soit réduit à faire des vers pour un homme comme lui. (Haut.) Mais pour en revenir à nos unités.....

LE CAPITAINE.

Allons, monsieur le licencié, qu'est-ce que cela vous fait, qu'il y ait de l'unité ou qu'il n'y en ait pas ? Mais vous êtes toujours à éplucher les autres.

LE POÈTE.

Ce que j'en fais, c'est seulement dans l'intérêt de l'art. Qu'il serait à désirer que nous imitassions nos voisins les Français !....

LE CAPITAINE.

Non, non ! en rien, morbleu ! excepté dans la charge du fusil, qu'ils font plus vite que nous.

PROLOGUE.

LE GRAND.

Et dans leur respect pour la noblesse! En France, c'est toujours à un grand seigneur que l'on donne les ministères; tandis que chez nous maintenant (4).....

CLARA.

Sans doute, et voilà qui est criant... Cette maudite constitution !..... Un ministère vous irait si bien !

LE GRAND.

Pourquoi pas? N'ai-je pas de la naissance et des talens politiques? — Demandez au seigneur licencié... il s'y connaît.

LE POÈTE.

Nous n'avons pas de famille plus ancienne que celle de Votre Excellence.

LE CAPITAINE.

Morbleu! vive l'égalité! il y a bien assez longtemps que je suis capitaine, faut-il encore qu'un blanc-bec de grand seigneur vienne m'enlever mes galons de colonel que j'attends depuis si longtemps?

LE GRAND.

Capitaine, capitaine!..... ce n'est pas à un guérilléro..... (5)

CLARA.

Ne vous disputez pas, messieurs, ou je vous mets tous à la porte. — Mais vous allez venir entendre la

PROLOGUE.

21

pièce nouvelle, qui, je l'espère, vous mettra tous d'accord. Vous, excellentissime seigneur, vous vous intéresserez à un noble marquis. — Vous, capitaine, votre héros sera l'aide-de-camp de La Romana, qui porte un nom cher à tous les Espagnols.

LE CAPITAINE.

Et quel nom ? J'ai connu un aide-de-camp de La Romana qui avait gagné ses galons dans les antichambres de Godoy.

CLARA.

Le nom de votre héros, capitaine, est don Juan Diaz....

LE CAPITAINE.

Don Juan Diaz Porlier ! Vive Dieu ! El marquesito ?

CLARA.

Je ne dis pas cela, mais il s'appelle Juan Diaz.... Vous, seigneur licencié, qui aimez tout ce qui est français, je vais vous charmer en vous apprenant que l'héroïne est une Française.

LE POÈTE.

Comment, une Française en Danemarck ! Qu'y vient-elle faire ?

LE GRAND.

La Romana était de tous les hommes le plus injuste : la comédie doit être mauvaise.

LE CAPITAINE.

Au diable la pièce et l'auteur si la dame est française !

CLARA.

Eh bien, pas un de vous n'est content? Certes, je joue de malheur. Comment, capitaine, vous n'applaudirez pas votre général?

LE CAPITAINE.

Oui, si l'on dit beaucoup de mal des Français.

CLARA.

Et vous, seigneur Escolastico?... puisqu'il y a des Français dans la pièce?

LE POÈTE.

A la bonne heure, si c'étaient des gens morts depuis quatre cents ans au moins.

CLARA.

Et s'ils n'étaient morts que depuis trois cent cinquante ans, est-ce que la comédie ne pourrait pas être bonne?

LE POÈTE.

C'est difficile.

CLARA.

Alors elle deviendra bonne avec le temps. Oh! que je voudrais revenir dans quatre cents ans, pour la voir applaudir! — Et vous, Excellence, applaudissez, je vous en prie, un marquis espagnol.

LE GRAND.

Une famille qui m'a volé sept de mes noms!

CLARA.

Que le diable vous emporte tous! (Au public.) Vous,

PROLOGUE.

23

messieurs, vous êtes des gens raisonnables, écoutez avec indulgence la pièce nouvelle; l'auteur se recommande à vous.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

LE MARQUIS DE LA ROMANA.

DON JUAN DIAZ (6).....

LE RÉSIDENT FRANÇAIS dans l'île de Fionie.

CHARLES LEBLANC, officier français.

WALLIS, officier anglais.

L'HOTE de l'auberge des Trois Couronnes.

MADAME DE TOURVILLE, ou madame LEBLANC.

MADAME DE COULANGES, ou mademoiselle LEBLANC.

La scène est dans l'île de Fionie, en 1808.

LES ESPAGNOLS

EN DANEMARCK.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le cabinet du Résident.

On entend une musique militaire espagnole dans le lointain.

LE RÉSIDENT seul.

LA, la, la; au diable leur chienne de musique! — La parade est finie. Je n'aime pas à me trouver au milieu de ces vieux soldats basanés. (Regardant à la fenêtre.) Ah! voilà le général La Romana qui passe au galop; il rentre chez lui, reposons-nous. Dieu! quel rude métier! Mes instructions m'obligent à me trouver sans cesse avec leurs officiers. — Je viens encore de me promener une heure durant avec eux.... Pouah! mes habits sentent le tabac à faire évanouir. — A Paris j'en aurais pour six semaines avant d'oser me mon-

trer.... mais dans l'île de Fionie, dans ce barathrum, on n'est pas si délicat.

(Il s'assied.)

Ouf! Ils me faisaient presque peur avec leurs longues moustaches et leurs yeux noirs et farouches. C'est qu'ils ne paraissent pas nous aimer beaucoup, nous autres Français.... et ces diables d'Espagnols sont tellement ignorans!..... Ils ne peuvent comprendre comment mon maître ne veut que leur bonheur, en leur donnant pour roi son auguste frère.... Ils trouvent l'île un peu froide.... Parbleu! et moi aussi. — Je paie bien cher l'honneur que rapporte une mission comme la mienne.... Morbleu! quand je me lançai dans la diplomatie, je m'imaginais qu'on allait m'envoyer d'abord à Rome ou à Naples, dans un pays de bonne compagnie enfin.... — Je vais solliciter le ministre.... Dans la conversation j'ai le malheur de dire que je sais l'espagnol. — « Vous savez l'espagnol? » me dit-il. — Me voilà ravi. — En rentrant chez moi, je trouve des passeports et des instructions. — C'est pour Madrid, à ce que je crois.... — Pas du tout.... pour la division espagnole de La Romana dans l'île de Fionie!.... l'île de Fionie! Bon Dieu! qu'ils doivent être étonnés à Paris de me savoir dans l'île de Fionie!.... Avec cela, on me fait trotter de çà, de là, comme si j'étais un militaire. Encore si j'étais en Danemarck avec l'armée du prince (7), je trouverais des Français à qui parler. — Mais hélas! il faut que je reste ici avec un tas d'Espagnols.... des Danois, des Hanovriens, des Allemands tant qu'on en veut.

Tous ces braves gens-là s'aiment comme chiens et chats. Il faut les espionner, les amuser, leur parler le langage de la raison, de la nature et de la civilisation, comme mes instructions me le prescrivent..... C'est, ma foi, difficile.... Ils ne veulent pas se mettre dans la tête que les Anglais avec leur sucre sont leurs ennemis mortels. Ils voudraient prendre du café des îles et cent autres choses, mais morbleu, messieurs! puisque nous nous en passons, vous pouvez bien vous en passer aussi. — Mon Dieu! quand prendrons-nous l'Angleterre! Ce sont les Anglais qui me font rester dans cette maudite île avec ces baragouineurs d'Espagnols. — Ah! l'air était si humide aujourd'hui!..... bien heureux si je n'attrape pas une bonne fluxion de poitrine. — Je serais tenté de me mettre au lit; — mais il faut pourtant faire mon rapport. — Chien de métier! — jamais un instant de repos! Un rapport! Eh! que dire?... Le prince m'écrit qu'il a lieu de soupçonner la fidélité du marquis de La Romana; qu'il me faut observer de près sa conduite, et sonder les dispositions de ses soldats.... Oui, sonder, voilà qui est bien aisé à dire; — allez donc regarder ce qu'ils ont sur le cœur..... leur peau est si noire, à ces mauricauds, qu'on ne peut voir leur cœur au travers. — Ah parbleu! voilà qui est bien trouvé! — Que n'ai-je ici quelqu'un pour m'entendre. Je vais écrire cela au prince de Ponte-Corvo; cela le fera rire, et c'est en faisant rire les gens que l'on avance. — C'est cela. — Je leur écrirai aussi cela à Paris. — (Il écrit.) L'idée n'est pas mauvaise....

UN DOMESTIQUE entrant.

Une dame demande à parler à monsieur.

LE RÉSIDENT.

Une dame ! et quelle espèce de dame ?

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur, c'est une Française.... Elle est bien habillée, et elle a bien bonne tournure.

LE RÉSIDENT.

Une Française dans l'île de Fionie ! une Française à Nyborg ! O bonheur inespéré ! Lafleur, donnez-moi mon habit bleu et ma montre à breloques. — Un peigne. Bon. Faites entrer.

Entre madame de Coulanges, en habit de voyage.

LE DOMESTIQUE annonçant.

Madame de Coulanges.

Il sort.

LE RÉSIDENT (à part).

Peste ! c'est sans doute la femme d'un général.
(Haut.) Je suis désespéré, madame, de vous recevoir au milieu des horreurs diplomatiques d'un cabinet qui....

MADAME DE COULANGES.

Monsieur, veuillez avoir la bonté de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT.

Madame, avant tout, prenez la peine de vous asseoir.

MADAME DE COULANGES.

Monsieur....

LE RÉSIDENT.

Ah! de grace , prenez ce fauteuil.

MADAME DE COULANGES.

Si....

LE RÉSIDENT, sans lire la lettre.

Madame arrive de Paris, sans doute?

MADAME DE COULANGES.

Oui, monsieur. Cette lettre....

LE RÉSIDENT, de même.

J'ose à peine espérer, madame, que vous daignerez prolonger votre séjour dans cet affreux pays?....

MADAME DE COULANGES.

Je ne sais; mais si vous preniez la peine de lire cette lettre....

LE RÉSIDENT de même, très-vite.

Nyborg est fort triste. C'est ici que sont cātonnés les Espagnols. Ils s'y ennuiant à qui mieux mieux avec les Allemands. Nous n'avons presque pas de Français. Ils sont malheureusement en Danemarck, de l'autre côté du Belt, avec le prince de Ponte-Corvo. Cependant, madame, votre séjour à Nyborg suffirait pour y attirer tout l'état-major du prince. — Un désert habité par un cénobite comme vous....

MADAME DE COULANGES.

Monsieur, si....

LE RÉSIDENT de même.

A propos, et Talma, que devient-il?

MADAME DE COULANGES.

Je vais peu au spectacle. Si vous....

LE RÉSIDENT de même.

Je ne puis vous exprimer, madame, à quel point je suis charmé de rencontrer au milieu des neiges éternelles.... une rose de Paris.... hi hi hi! une compatriote aussi aimable.... Je désirerais vivement pouvoir vous être utile à quelque chose. Si vous aviez besoin, madame....

MADAME DE COULANGES.

De grace, prenez la peine de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT.

Puisque vous le permettez..... (Il ouvre la lettre et lit.) brr, brr, br..... Ho, ho! Peste! il ne faut pas rougir pour cela.... Mais, que diable voulez-vous que je vous dise, ma belle dame?

MADAME DE COULANGES.

Faites-moi connaître le marquis de La Romana.

LE RÉSIDENT.

Mais.... que voulez-vous que je vous dise?— Je l'ai bien observé. Il n'y a rien à faire avec un homme comme lui. Il est boutonné jusqu'au menton. Et puis, voyez-vous, il est vieux... et quelque jolis que soient vos yeux, ils n'ont pas le pouvoir de ranimer un mort, hé hé hé!

Il approche son fauteuil de madame de Coulanges.

MADAME DE COULANGES se reculant.

Peut-être a-t-il un ami, un ami intime, qui possède toute sa confiance?

LE RÉSIDENT.

Oui, il en a bien un; même un drôle de corps.

C'est son aide-de-camp. Il n'a pas de secret pour lui, à ce qu'on m'a rapporté. Au reste, cet aide-de-camp est un mauvais sujet, un bretteur.... qui, il n'y a pas quinze jours, a tué en duel un officier français de la plus haute espérance. Et savez-vous pourquoi? Parce que cet officier français lui a dit, en lui proposant la santé de Sa Majesté l'Empereur, qu'il lui couperait les oreilles s'il ne buvait pas. Il n'a pas bu, et l'a tué.

MADAME DE COULANGES.

Du reste, quelle espèce d'homme est-il?.... Son caractère?....

LE RÉSIDENT.

Son caractère?.... ma foi.... que voulez-vous que je vous dise?.... Je ne sais.... il est toujours à friser sa moustache.... Ah! et puis c'est un fumeur, un fumeur déterminé. Oui, il passe quelquefois des heures entières enfermé avec le marquis, à fumer d'une drôle de manière.... avec de petits cigares de papier qu'ils font eux-mêmes. Ce que je vous dis est exact, je l'ai vu.

MADAME DE COULANGES.

Sans doute on vous aura remis quelques notes sur son compte?

LE RÉSIDENT.

A vous dire vrai on m'en a bien remis quelques-unes. Mais, ma foi, je ne sais ce qu'elles sont devenues. J'ai tant de papiers!.... C'était peu de chose, puisque je ne m'en souviens plus.

MADAME DE COULANGES.

Fort bien. Mais au moins quel est son nom ?

LE RÉSIDENT.

Il se nomme don.... vous savez que tous les Espagnols s'appellent don.... don Juan Diaz.... Ils ont des noms uniques !.... don Juan Diaz.... Il a bien encore un autre nom, mais pour le moment je ne m'en souviens plus.... Il demeure aux Trois Couronnes, une auberge sur le bord de la mer....

MADAME DE COULANGES.

Cela suffit. J'ai de grands remerciemens à vous faire pour vos informations. — Il me faudrait mille écus.

LE RÉSIDENT écrivant un billet.

Vous les aurez. Vous avez un crédit illimité dans la lettre, et sur votre figure.... Hé hé hé !

MADAME DE COULANGES se levant.

Me serait-il possible, monsieur, de faire passer par votre entremise, de l'argent franc de port, à un frère que j'ai, sergent dans la garde.... Cet argent provient de quelques marchandises françaises que j'ai vendues en Allemagne.

LE RÉSIDENT.

Sans la moindre difficulté. J'envoie tous les jours à mes amis du bœuf fumé, par le courrier diplomatique. Mais pourrai-je compter sur un peu de reconnaissance ? Hé hé !

MADAME DE COULANGES.

Le billet est à vue ?

LE RÉSIDENT.

A vue sur messieurs Moor et compagnie. — Ce monsieur Juan Diaz est un heureux coquin.... Car, nous autres qui faisons de la diplomatie, nous comprenons tout de suite le fin des choses... Vous allez le séduire... Hé! hé! j'ai envie de me faire conspirateur, moi, hé hé hé!

MADAME DE COULANGES.

Ce ne serait pas chose aisée, monsieur, que de pénétrer vos secrets. Je suis bien fâchée de vous avoir dérangé, pour si peu de chose, de vos occupations diplomatiques.

LE RÉSIDENT.

Vous me permettrez, belle dame, de venir quelquefois me délasser de la politique auprès de vous?....

MADAME DE COULANGES.

Pardon, monsieur; vous ne réfléchissez pas, sans doute, que je ne dois pas recevoir le résident français dans l'île de Fionie.

LE RÉSIDENT.

Diab! Vous avez bien quelque espèce de raison... Mais avec un grand manteau sombre, comme en portent les Espagnols.... un soir..... par un temps de brouillard....

MADAME DE COULANGES.

Non, voici ma première et ma dernière visite. Ma mère se chargera de vous porter les notes que j'adresserai au prince.

Elle met son voile et se dispose à sortir.

LE RÉSIDENT.

Permettez du moins....

LE DOMESTIQUE entrant.

Cet aide-de-camp que vous savez bien.... l'aide-de-camp du général La Romana , désire vous parler.

LE RÉSIDENT.

Qu'il aille au diable ! Lafleur, conduisez madame par le petit escalier dérobé. Vite, vite ! Adieu, sirène !
(Madame de Coulanges sort.) Quel dommage ! jamais je ne me suis senti tant d'esprit. Et j'étais en si beau chemin ! Au diable le fâcheux ! N'avoir pas un moment à soi !

Entre don Juan.

Ah ! monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages : comment vous portez-vous ? — J'en suis charmé. Et le cher général ? Toujours de même ? — Enchanté ! Prenez donc la peine de vous asseoir.

D. JUAN.

Voulez-vous prendre la peine de m'écouter ?

LE RÉSIDENT.

Entièrement à vos ordres. Disposez de moi.

D. JUAN.

Il y a six mois , monsieur, que nous sommes sans nouvelles d'Espagne. Diverses raisons nous ont portés à croire, moi et d'autres officiers de notre division, que vous, monsieur, aviez des ordres de votre gouvernement pour les arrêter, et....

LE RÉSIDENT.

Pardonnez-moi, monsieur le colonel, vous êtes entièrement dans l'erreur, et pour achever de vous dé-

tromper, je me fais un véritable plaisir de vous communiquer les dépêches de votre pays, que je reçois à l'instant même. Voici une proclamation de son altesse le grand duc de Berg; voici un bulletin annonçant...

D. JUAN.

Eh! que m'importent vos proclamations et vos bulletins? C'est bien cela dont nous nous soucions! Des nouvelles de nos familles, et non de celles du grand duc de Berg, voilà ce que nous vous demandons!

LE RÉSIDENT.

Monsieur, il y a tant d'accidens qui peuvent empêcher une lettre de parvenir à son adresse. Peut-être, par exemple, aura-t-on oublié d'affranchir vos lettres en Espagne, ce qui arrive très-fréquemment, ou bien....

D. JUAN.

Plaisante excuse!

LE RÉSIDENT.

Voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi?

D. JUAN.

Grand merci, monsieur le résident. J'ai chez moi du chocolat de contrebande qui m'attend, et vous m'excuserez si je le préfère à votre café impérial.

LE RÉSIDENT.

Ah! jeune homme, jeune homme! se peut-il que vous oubliiez le tort irréparable que vous faites au commerce! Ce chocolat ne vous est-il pas apporté par nos plus cruels ennemis?

D. JUAN.

Que m'importe! pourvu qu'il soit bon.

LE RÉSIDENT.

Monsieur, monsieur, le chocolat des tyrans des mers doit toujours paraître détestable à un officier qui a l'honneur de servir sous les drapeaux toujours victorieux de Sa Majesté Impériale.

D. JUAN.

Et Sa Majesté Impériale nous dédommage assurément de toutes les drogues continentales qu'elle nous fait avaler, grace à son blocus!

LE RÉSIDENT.

Sans doute, monsieur. Sa Majesté ne veut-elle pas faire briller au-dessus des Pyrénées le soleil de la civilisation, dont les brouillards de l'anarchie ne vous ont laissé voir jusqu'à présent qu'une faible lueur?

D. JUAN riant.

Ha! ha! ha! Quels soins paternels! que cela est touchant! Mais franchement, monsieur, je vous avoue que nous aimons l'ombre en Espagne, et nous nous passerions fort bien de son soleil.

LE RÉSIDENT.

Nouvelle preuve du besoin que vous avez d'un législateur qui vous retrempe. Permettez-moi, monsieur le colonel, d'exprimer ici toute ma pensée. Vous n'êtes pas, vous autres Espagnols, à la hauteur du siècle; et même, qui le croirait? vous voulez repousser la lumière qu'on vous apporte. — Tenez, monsieur, je parie que vous n'avez jamais lu Voltaire?

D. JUAN.

Je vous demande pardon, monsieur; je sais par cœur une grande partie de ses œuvres.

LE RÉSIDENT.

En ce cas je ne vous en parlerai pas. — Mais enfin, vous êtes encore entichés... (non pas vous, monsieur, qui êtes un esprit fort comme un Français, mais la masse de vos compatriotes), vous êtes encore entichés de vos superstitions. Vous en êtes encore à n'avoir de respect que pour la monacaille..... N'est-ce pas vous rendre service, que de vous importer la philosophie du dix-neuvième siècle, et vous débarrasser de vos antiques préjugés, enfans de l'ignorance et de l'erreur?

D. JUAN.

Monsieur, nous recevrons toujours la philosophie à bras ouverts, quand on nous l'enverra dans des caisses de bons livres. Mais, d'honneur, le cortège de quatre-vingt mille soldats qui l'accompagne aujourd'hui, ne nous la rend pas très-aimable.

LE RÉSIDENT.

Sa Majesté veut vous arracher au joug des despotes insulaires.

D. JUAN.

A propos, on dit qu'en Portugal, sur le bord de la mer, auprès de certain bourg nommé Vimeiro... (8)

LE RÉSIDENT.

Oh! monsieur, vous êtes assurément mal informé.

D. JUAN.

Comment? je ne vous ai rien dit encore.

LE RÉSIDENT.

Mais je devine ce que vous allez dire. Permettez-moi de rétablir les faits. Les Anglais sont débarqués à Vimeiro, il est vrai ; jusqu'ici vous êtes bien informé. Mais nous avons été les attaquer ; nous les avons tournés, coupés... Enfin on en a fait un carnage effroyable. — Il paraît même que beaucoup de leurs généraux ont été tués. Leur armée a été mise dans la plus épouvantable désorganisation.... à la suite de quoi nos braves troupes, d'après des ordres supérieurs, se sont embarquées pour Brest en France. Telle est, monsieur, l'exacte vérité.

D. JUAN.

Voilà qui est admirable ! mille merciemens. Je vais faire part à mes amis des nouvelles que vous m'avez données....

LE RÉSIDENT.

Si vous le permettez, je vous remettrai une relation moins succincte et plus claire.

D. JUAN.

Oh ! votre relation est excellente et fort claire... et je m'y tiens. Adieu, monsieur, bon appétit ! Il en faut pour prendre le café de la grande nation.

Il sort.

LE RÉSIDENT.

Serviteur, monsieur, mes respects à monsieur le marquis. (Seul.) Mauvais ricanneur. Qu'il rie tant qu'il voudra, je l'ai bien attrapé avec ma relation de la bataille de Vimeiro. C'est extraordinaire ! depuis que je suis dans la diplomatie, je me sens un aplomb, une

intrépidité pour débiter des bourdes, dont je ne me serais pas cru capable, il y a un an. Me voilà faisant des bulletins, en vérité, aussi bien qu'un major-général. Patience, patience! Je ne suis pas cloué à cette île. Un jour, peut-être bien me réveillerais-je avec le portefeuille des affaires étrangères sous mon chevet.

Il sort.

SCÈNE II.

Un salon de compagnie dans l'auberge des Trois
Couronnes.

LE MARQUIS seul, se promenant avec inquiétude.
Il tire sa montre.

Il devrait être arrivé depuis une heure!..... Je ne puis tenir en place... Peut-être que d'ici je découvrirai quelque chose. (Il ouvre la fenêtre qui donne sur la mer.) Non; pas un bateau en mer.... Aussi loin que la vue peut s'étendre, les vagues, rien que les vagues... pas un point noir pour me donner une lueur d'espérance... (Il se promène.) Peut-être ont-ils craint ce mauvais temps.... c'était au contraire celui qu'ils devaient choisir... Seulement, si je pouvais être sûr qu'ils ne se sont pas embarqués!... (Regardant à la fenêtre.) Le sloop a pris le large. Allons! ils me tiendront encore un jour à la torture... Cependant... quelque temps qu'il fasse, m'écrivait l'amiral, vous aurez de mes nouvelles..... Il me semble que je brûle.... Pas une embarcation.... S'ils avaient été pris, malgré leurs passeports, par

quelques gardes-côtes?... Auront-ils pris toutes leurs précautions pour cacher leurs dépêches?..... Je leur avais tant recommandé!..... Oh! ma tête se fend!..... J'aimerais mieux mille fois me trouver au milieu des boulets d'un champ de bataille, que dans cette chambre, attendant ce bateau, sans pouvoir hâter d'un seul instant son arrivée....

D. JUAN derrière la scène.

Lorenzo, desselle la jument. Il fait trop mauvais temps pour sortir. — (Entrant.) Au diable ce pays de brouillards et de pluies! — Ah! général, je baise les mains de votre Excellence. Toujours à regarder par la fenêtre depuis que je vous ai quitté? — Eh! dites-moi, avez-vous compté combien il y a de vagues dans le Belt?

LE MARQUIS.

Don Juan, comment trouves-tu ce pays?

D. JUAN.

Comme une antichambre du purgatoire; et j'espère qu'on me rabattra, dans l'autre monde, les années que j'y ai passées, sur celles que je dois rôtir en expiation de mes péchés....

LE MARQUIS à part.

La mer n'est plus tenable. J'espère qu'ils ne se sont pas embarqués.

D. JUAN continuant.

Il y pleut toujours, quand il n'y neige pas. Les femmes y sont toutes ou blondes ou rousses; jamais grand comme la main de bleu dans le ciel; pas un pied mignon, pas un œil noir. Oh! Espagne, Espagne!

quand reverrai-je tes basquinas, tes jolis escarpins; tes yeux noirs, brillans comme des escarboucles!

LE MARQUIS.

Don Juan, ne désirez-vous revoir l'Espagne que pour les yeux noirs et les pieds mignons qu'elle renferme?

D. JUAN après un silence.

Voulez-vous que je vous parle sérieusement?

LE MARQUIS.

Oui, mais êtes-vous capable d'une pensée sérieuse?

D. JUAN.

Vive Dieu! si vous n'étiez pas mon général, je vous dirais une raison bien sérieuse qui me fait désirer de revoir l'Espagne.

LE MARQUIS.

Parlez en toute assurance.

D. JUAN.

Vous ne me mettrez pas aux arrêts, vous me le promettez?

LE MARQUIS.

Toujours vos plaisanteries!

D. JUAN.

Vous voulez du sérieux? Eh bien, si je veux revoir l'Espagne, c'est pour me trouver face à face avec ses oppresseurs; c'est pour planter en Galice l'étendard de la liberté; c'est pour y mourir, si je ne puis y vivre libre.

LE MARQUIS lui serrant la main.

O Don Juan! je ne te connaissais pas encore. Tu as le cœur d'un véritable Espagnol, malgré ta légèreté apparente. C'est à ce cœur, Don Juan, que je

veux confier un secret qu'il est digne d'apprendre.— Bien que nous ne portions pas de chaînes, nous sommes tout aussi captifs dans cette île, que nous le serions dans un immense cachot. Ici une armée nombreuse d'auxiliaires nous observe. De l'autre côté du Belt, l'armée du prince de Ponte-Corvo pourrait en quelques jours se réunir aux Danois et aux Allemands pour nous écraser. Mais cette mer, qui nous ferme le chemin de notre patrie, cette mer...

Entrent madame de Coulanges, madame de Tourville, l'hôte, une femme de chambre. D. Juan les observe, et le marquis se retire dans le fond à la fenêtre.

L'HÔTE.

Voici le salon de compagnie, ainsi vous n'aurez que le carré à traverser; la société la plus distinguée s'y rassemble. Le général La Romana occupe en ce moment l'aile de la maison où se trouve votre appartement. Vous voyez qu'il est impossible de trouver un hôtel mieux fréquenté. Le cercle noble de la ville s'y réunit tous les soirs. (9)

MADAME DE TOURVILLE.

Cela est fort agréable.

MADAME DE COULANGES.

Louise, faites porter mes malles dans nos chambres.

MADAME DE TOURVILLE.

Je vais avec vous. Je suis bien aise de me mettre au fait de la maison. (Bas à madame de Coulanges.) Allons, ferme! Te voilà en présence de l'ennemi; l'important est de bien débiter.

MADAME DE COULANGES.

Bon. Je reste ici pendant que tu rangeras un peu.

(Affectant de la surprise.) Ah! mais il y a quelqu'un ici?

L'HÔTE.

C'est le général dont je vous parlais, et son premier aide-de-camp.

D. JUAN bas au marquis.

Excellence, voyez donc ce qui nous arrive; de véritables prunelles andalouses, ou le diable m'emporte!

LE MARQUIS.

Don Juan, viens....

L'HÔTE.

Monsieur le marquis, une dame française qui va être votre voisine. — Madame de Coulanges. — Madame, monsieur le général de La Romana, le colonel Don Juan Diaz.

MADAME DE COULANGES à l'hôte.

Ainsi vous vous chargez de me procurer un domestique?

L'HÔTE.

Je vais de ce pas le chercher. Excusez-moi si je vous quitte; sans doute ces messieurs se feront un plaisir....

D. JUAN.

Madame, c'est à nous, comme aux plus anciens locataires, à faire les honneurs de cette triste maison. Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir. Ce ne peut être qu'un naufrage, madame, qui vous amène dans cette île maudite; il y a bien long-temps que

j'en demandais un au ciel, mais je n'espérais pas qu'il nous envoyât une....

MADAME DE COULANGES.

Pardon, monsieur le colonel, vos vœux n'ont pas été exaucés, car je suis arrivée hier par le paquebot, et moi qui ne me pique pas de courage, je n'ai pas eu un instant de frayeur. En voyant la mer aujourd'hui, je me félicite d'avoir passé hier.

LE MARQUIS.

Don Juan?....

D. JUAN.

Vous parlez trop bien espagnol, madame, pour n'être pas une de nos compatriotes. Vous avez eu compassion de nous autres malheureux exilés.

MADAME DE COULANGES.

Non, monsieur, je ne suis pas Espagnole, mais j'ai long-temps habité votre beau pays.

D. JUAN.

J'aurais juré que vous étiez Andalouse, à votre prononciation, et surtout au brillant de vos yeux et à la petitesse de vos pieds. N'est-ce pas, Excellence, que vous auriez cru que madame était de Séville? (10)

MADAME DE COULANGES.

Pour moi, à vos complimens, j'étais tentée de vous prendre pour un Parisien; vous m'avez dit trois paroles, et c'étaient autant de complimens. Je vous préviens qu'ils ne me plaisent pas.

D. JUAN.

Ah! madame, il faut me les pardonner : il y a si long-temps que je n'ai vu de jolie femme!

LE MARQUIS.

Don Juan, vous me trouverez chez moi.

Il sort.

MADAME DE COULANGES.

Le général semble avoir quelque chose à vous dire ?

D. JUAN.

Oh bien ! qu'il attende ; je ne quitterai pas la compagnie d'une jeune dame, pour aller parler de casernes et de corps-de-garde avec un vieux général.—
Pouvons-nous espérer, madame, de vous conserver long-temps ?

MADAME DE COULANGES.

Je ne sais. Depuis la mort de mon mari, j'ai quitté la Pologne, et j'attends ici mon oncle, qui doit faire partie de votre corps d'armée.

D. JUAN.

Un militaire ?

MADAME DE COULANGES.

Il est colonel de dragons.

D. JUAN.

Et le numéro de son régiment ?

MADAME DE COULANGES, à part.

Je tremble ! (Haut.) Mais le.... le quatorzième, je crois....

D. JUAN.

C'est donc le colonel Durand, avec lequel j'ai servi. Mais son régiment était en Holstein, et il est parti depuis quelque temps pour l'Espagne.

MADAME DE COULANGES.

Le nom de mon oncle est M. de Tourville.... Mais

il est maintenant, je crois, attaché à l'état-major... Il a commandé autrefois ce régiment, ou bien peut-être ai-je confondu les numéros.

D. JUAN.

Vous avez quitté l'Espagne avant l'invasion.... (Se reprenant.) avant que les Français n'entrassent en Espagne.

MADAME DE COULANGES.

Oui, monsieur. — Les Français sont bien détestés en Espagne, aujourd'hui.

D. JUAN.

Des Françaises comme vous, madame, sont aimées en tout pays, et je suis sûr que nos rebelles, comme vous les appelez....

VOIX derrière la scène.

Ils sont perdus ! ils sont dans le courant.

D. JUAN.

O Dieu ! quelques malheureux qui font naufrage.

(Ils vont à la fenêtre.)

MADAME DE COULANGES.

Oh ! cette barque là-bas, avec ces trois hommes. Ciel ! quelle énorme vague !

D. JUAN.

Ils vont se briser sur les récifs, si l'on ne va à leur secours. Mais personne n'ose, à ce qu'il paraît.

MADAME DE COULANGES.

Oh ! si j'étais homme !

D. JUAN.

J'y vais, moi.

MADAME DE COULANGES.

Arrêtez ! arrêtez ! monsieur, vous allez vous perdre ; restez , je vous en supplie !

D. JUAN.

Non, non ! je ne puis rester tranquille, quand je vois des hommes en danger de périr.

MADAME DE COULANGES.

Mais vous n'êtes pas marin.... Arrêtez, au nom du ciel ! monsieur, vous allez périr avec eux, restez, restez ! (Elle le prend par l'habit. Don Juan le lui laisse entre les mains, et sort.) Il veut mourir ! quel secours pouvez-vous leur porter !... monsieur ! (A la fenêtre.) Colonel ! colonel Don Juan !... Le voici qui entre dans une petite chaloupe, avec deux hommes braves comme lui ; malheureux ! et les vagues sont plus hautes que la maison.

Entre le marquis.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce ? d'où vient tout ce tapage ?

MADAME DE COULANGES.

Hélas ! monsieur !... votre aide-de-camp....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

MADAME DE COULANGES.

Il s'est élancé.... malgré moi....

LE MARQUIS.

Où est-il ?

MADAME DE COULANGES.

Tenez , le voyez-vous !.... Hélas.... !

LE MARQUIS.

Don Juan ! Don Juan !

MADAME DE COULANGES.

Dieu ! quelle affreuse tempête !... et leur chaloupe est si petite !

LE MARQUIS, à la fenêtre.

Mes amis ! allez, arrêtez cette barque ! ils courent à leur perte. Tenez ! voici ma bourse, ... mais partez !

MADAME DE COULANGES.

Hélas ! le danger est si affreux que personne n'ose la ramasser.

LE MARQUIS.

Comment, lâches ! laisserez-vous périr ainsi vos camarades sous vos yeux ?... Ah ! je suis ébloui !... je ne vois plus rien... Dites-moi, le voyez-vous encore ?

MADAME DE COULANGES.

Oui, toujours. Ils sont couchés sur leurs rames....

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! le rendras-tu victime de sa générosité ?

MADAME DE COULANGES.

Ha !... ils sont submergés, miséricorde !

LE MARQUIS.

Non, la barque de Don Juan flotte encore !... mais les autres....

MADAME DE COULANGES.

Je ne puis m'arracher à cet affreux spectacle, bien qu'il me tue !

LE MARQUIS.

Ciel ! il a disparu !

MADAME DE COULANGES.

Je ne vois plus son écharpe rouge!

LE MARQUIS.

Malheureux! que dirai-je à sa mère?

MADAME DE COULANGES.

Mes yeux se remplissent de larmes.... tout tourne autour de moi.... (Elle se laisse tomber sur la fenêtre.)

LE MARQUIS.

Il est mort! il est mort! et sa mère qui me l'avait confié!....

Il court çà et là comme un forcené. Au bout de quelques instans on entend des

CRIS derrière la scène,

Les voilà! les voilà!

LE MARQUIS.

Ils sont sauvés!.... Je le vois!.... Don Juan!.... Don Juan!.... Madame.... il est sauvé!

MADAME DE COULANGES.

Quoi!.... il n'est pas mort?

LE MARQUIS.

Voilà leur bateau!.... Ils ont pris les hommes de l'autre barque.... Encore un effort, Don Juan!

MADAME DE COULANGES agitant son mouchoir.

Courage, brave jeune homme, tu n'es pas fait pour mourir ici (11)!

LE MARQUIS.

Tiens ferme le gouvernail, Don Juan... Encore cette vague.... courage!....

MADAME DE COULANGES.

Ah! je n'y puis résister.... (Elle se jette sur un sofa.)

LE MARQUIS.

Don Juan!.... Don Juan!....

CRIS derrière la scène.

Ils sont sauvés!

LE MARQUIS.

Bien!.... encore celle-ci.... c'est la dernière.... Victoire!... Il touche au rivage... J'en mourrai de joie!... Madame, madame, venez donc le voir, portant dans ses bras le malheureux qu'il a sauvé..... Est-ce là du courage?

Il sort.

MADAME DE COULANGES.

Voilà donc ce Don Juan!.... Malheureuse que je suis!.... j'espérais trouver un fat.... et je trouve un héros!.... Ah! qu'il est différent de l'homme que mon imagination s'était formé!

Entrent Don Juan portant Wallis évanoui, le marquis, madame de Tourville, l'hôte, quelques valets

D. JUAN.

Vive Dieu!.... je suis heureux de savoir nager!.... Ah! vous voici, madame.... faites-nous, de grace, un peu de place.

L'HÔTE.

Prenez garde au sofa..... mettez cette serviette sous lui.

D. JUAN.

Il s'agit bien de votre sofa! Posons-le doucement!

LE MARQUIS l'embrassant.

Mon fils! mon cher Juan!

L'HOTE aux valets.

Allez préparer un lit bien chaud ; moi, je vais chercher un médecin.

Il sort.

D. JUAN à madame de Coulanges.

Je parie, madame, que vous avez des sels sur vous ; toutes les jolies femmes en ont.

MADAME DE COULANGES.

Je vais en chercher.

Elle sort.

D. JUAN.

Ce ne sera rien, il est resté trop peu de temps sous l'eau. — Voyez donc, Excellence, sous cette mauvaise veste, cette chemise à jabot.... Pour un pêcheur norvégien, cela est assez élégant.

LE MARQUIS bas.

Tais-toi.

D. JUAN.

Pourquoi? — Frottez-lui les tempes de votre côté... et la paume des mains... Mais comme il les tient serrées toutes les deux sur sa poitrine!.... Ah, ah! une petite boîte au bout d'un cordon?... Il y a de l'amour là-dedans, ou le diable m'emporte.

MADAME DE TOURVILLE.

Voyons.

LE MARQUIS prenant la boîte.

Occupons-nous du malade.

MADAME DE COULANGES rentrant avec un flacon.

Tenez. Il commence à respirer. Maman, soutiens-lui la tête.

MADAME DE TOURVILLE.

Il faudrait le pendre par les pieds pour lui faire rendre l'eau qu'il a bue.

LE MARQUIS.

Oui. Ce serait le vrai moyen de l'achever.

WALLIS.

Où suis-je?

D. JUAN.

Avec des amis, camarade. — Eh bien, comment cela va-t-il?

WALLIS, portant les mains à son cou.

Ma boîte?

D. JUAN.

Elle est en sûreté; c'est le marquis de La Romana qui la tient. Il vous la rendra, soyez tranquille, et buvez ce que l'on vous présente.

WALLIS.

Le marquis?....

D. JUAN.

Tenez, buvez ce cordial.

LE MARQUIS.

Qu'on le porte sur le lit de Pedro, mon valet de chambre.

D. JUAN à madame de Coulanges.

Regardez, madame, regardez ce pauvre matelot. Vous voyez en lui le modèle des amans. Il tenait serrée sur son sein une petite boîte que M. le marquis vient de prendre, et qui contient un portrait de femme que son Excellence va nous montrer.

LE MARQUIS.

Don Juan, respectez les secrets de ce jeune homme.

D. JUAN.

A la bonne heure ; mais, pour ma peine, il faudra bien qu'il me montre un jour si elle est jolie ou non.

WALLIS.

Où est celui qui m'a sauvé ?

TOUS.

Le voici.

WALLIS.

Monsieur, donnez-moi votre main.

D. JUAN.

Allez, camarade, tâchez de dormir ; et puis, pour vous faire oublier toute l'eau salée que vous avez bue, je vous ferai vider une bouteille de véritable Xerez qui vous remettra le cœur.

Tous sortent avec Wallis, excepté D. Juan et madame de Coulanges.

MADAME DE COULANGES très-émue.

Monsieur.....

D. JUAN.

Je donnerais je ne sais quoi pour voir ce portrait.

MADAME DE COULANGES.

Je voudrais trouver des mots pour vous exprimer mon admiration.

D. JUAN.

C'est une chose toute simple pour quelqu'un qui sait nager comme moi. Tout autre à ma place en aurait fait autant ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est

que je n'ai jamais si bien plongé. Quelle force l'on trouve dans ces momens-là !

MADAME DE COULANGES.

Oh monsieur ?.... Tenez..... je ne puis m'empêcher de vous embrasser.

D. JUAN.

Vive Dieu ! je voudrais qu'il y eût tous les jours des naufrages sous nos fenêtres. — Mais, à propos, madame, il y avait trois personnes dans le bateau que nous avons sauvé.

MADAME DE COULANGES l'embrassant.

Tenez.... et encore... Oh ! je suis une folle !.... mais jamais je n'ai été tant émue. (Elle pleure.)

D. JUAN.

Qu'avez-vous ? Vous m'effrayez ! Vous êtes plus pâle que notre noyé.

MADAME DE COULANGES.

Oh ! monsieur... ce n'est rien.... mais je ne puis m'empêcher de pleurer... Oh ! je suis une folle !

D. JUAN.

Ah ça, où est mon habit ? Je vous ai laissé mon habit entre les mains, comme le chaste Joseph.... sans prétendre me comparer à lui....

MADAME DE COULANGES.

Prenez bien soin de vous.... Allez changer bien vite.... je vous en supplie....

D. JUAN.

D'abord, permettez-moi de vous reconduire jusqu'à votre appartement... Et pourrai-je ensuite venir savoir de vos nouvelles ?

MADAME DE COULANGES.

Oui, monsieur... toujours.

Elle sort appuyée sur le bras de D. Juan, en mettant son mouchoir sur ses yeux.

D. JUAN rentrant seul.

Une intrigue bien commencée... un homme tiré de l'eau, un secret à apprendre.—Voilà, certes, de quoi finir agréablement sa journée.—Elle est fort jolie cette dame, et semble avoir un bien bon caractère. Je n'aime rien tant, moi, que les gens francs et sincères qui ont le cœur sur les lèvres.—Ah çà ! allons changer, car je commence à avoir froid.

Il va pour sortir, entre le marquis.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Don Juan. Tu es un brave Espagnol. Je vais t'ouvrir mon cœur.

D. JUAN.

Parlez, général, je grille d'impatience... (Bas.) et je meurs de froid.

LE MARQUIS.

Sais-tu qui tu as sauvé ?

D. JUAN.

Un pêcheur... peut-être un contrebandier ?

LE MARQUIS.

Un officier anglais, le lieutenant du Royal George, envoyé par l'amiral de la station, avec lequel, depuis quelque temps, j'ai engagé une correspondance.

D. JUAN.

Je comprends.... bravo ! je vois tout !.... Parbleu,

voilà qui est plaisant !.... Et cet honnête amiral nous tirera peut-être de cette île du diable ?

LE MARQUIS.

Et nous ramènera dans notre vieille Espagne.

D. JUAN.

Espagne ! O mon cher pays , je vais donc te revoir !

LE MARQUIS.

Le défendre , Don Juan !

D. JUAN.

Mourir pour lui , pour la liberté ! Oh ! la mort me paraîtra douce sur le rivage d'Espagne ! — Mais , diable ! pourrons-nous emmener toute la division ?

LE MARQUIS.

Tous mes soldats me suivront. Tout est prévu ; la flotte anglaise jettera l'ancre dans cette baie , avant que le prince puisse accourir avec ses Français pour s'opposer à notre dessein.

D. JUAN.

Quant aux étrangers qui garnissent l'île avec nous....

LE MARQUIS.

Nous avons des armes....

D. JUAN.

Et nous nous en servirons?... Viva !... Mais , diable ! voilà qui dérange un peu ma conquête de tout à l'heure....

LE MARQUIS.

Don Juan , est-il possible que vous ayez de pareilles idées dans un semblable moment !

D. JUAN.

Eh pourquoi pas ? la patrie d'abord, ensuite.... un peu d'amour pour se distraire.

LE MARQUIS souriant.

Tu es un fou, mais un brave garçon ; écoute, je mettrai dans peu ton zèle à l'épreuve.

D. JUAN.

C'est ce que je demande ! Vous verrez que si quelquefois je suis trop disposé à rire, jamais je n'oublie, pour une amourette, l'honneur ou ma patrie.

LE MARQUIS.

Je te connais, bon jeune homme. Va, si les vents ne changent pas, dans quelques jours nous aurons quitté notre prison.

D. JUAN.

Vous me transportez de joie. — A propos, comment va cet Anglais ?

LE MARQUIS.

Grace à toi, il pourra me donner des informations utiles. Il faudra que tu l'accompagnes à son bord, pour me rapporter le dernier mot de l'amiral.

D. JUAN.

Disposez de moi. — C'étaient, sans doute, les lettres de l'amiral qu'il portait à son cou comme le portrait de sa maîtresse ?

LE MARQUIS.

Précisément. — Et toi tu voulais que je les montrasse !

D. JUAN.

Le pauvre diable ! il les tenait serrées dans ses mains,

même après avoir perdu connaissance. — Avez-vous remarqué que son premier mot a été pour demander sa boîte ?

LE MARQUIS.

Et ce brave homme s'expose à une mort ignominieuse, pour une entreprise qui n'intéresse que médiocrement son pays. De quelle ardeur ne devons-nous pas être enflammés, nous qui allons venger notre patrie trahie lâchement, combattre pour tout ce que les gens d'honneur ont de plus cher !

D. JUAN avec enthousiasme.

J'espère que l'on parlera de nous un jour !

LE MARQUIS.

Qu'importe que la postérité oublie nos noms, pourvu qu'elle sente les effets de nos généreux efforts. — Don Juan, faisons le bien pour le bien. — Ensuite, remercions le ciel, s'il nous envoie un Homère.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

JOURNÉE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'appartement de madame de Coulanges à l'auberge
des Trois Couronnes.

MADAME DE TOURVILLE, MADAME DE
COULANGES.

MADAME DE TOURVILLE.

Tu es une sotte ; te voilà tout sens dessus dessous, parce que tu lui as vu faire le plongeon. La belle chose que de savoir nager, quand on l'a appris ! et pourtant une carpe lui en remonterait.

MADAME DE COULANGES.

Mais un homme qu'il ne connaissait pas !.... Et les gens de cette maison disent que la côte est si dangereuse !

MADAME DE TOURVILLE.

Eh bien ! il sait nager. — C'est dit, et il a du courage : mais qu'est-ce que cela te fait ? Fais-moi toujours ton rapport.

MADAME DE COULANGES.

Je n'ai rien à dire.

MADAME DE TOURVILLE.

Sais-tu que je serais tentée de croire que tu t'es amourachée pour tout de bon de ce petit officier brun, qui nage comme un canard?—Tu as la berlue, mon enfant ; tu n'as rien vu. Moi, du premier coup d'œil, j'ai découvert un complot.

MADAME DE COULANGES.

Un complot ! en vérité tu en vois partout.

MADAME DE TOURVILLE.

Il vaut mieux en voir où il n'y en a point, que de n'en pas voir où il y en a. Sais-tu que l'on a toujours une gratification, outre le traitement ordinaire, pour chaque complot que l'on éventa?—Dis-moi, as-tu remarqué que ce noyé avait une chemise de batiste?

MADAME DE COULANGES.

Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

MADAME DE TOURVILLE.

Ce qu'il y a d'extraordinaire?... Allons, elle est folle, c'est fini. — Une chemise de batiste, avec un jabot. — Faut-il te le répéter : — Une chemise de batiste, hé ? C'est le fil d'une conspiration effroyable. Il y a de quoi faire pendre vingt personnes.

MADAME DE COULANGES.

Tu as bien de la pénétration.

MADAME DE TOURVILLE.

Et toi, bien de la lêtise ! — Comment ! il ne te saute pas aux yeux, que cet homme est un espion ou suédois, ou anglais, ou russe..... et même il est certain qu'il est Anglais, car je me trompe fort, ou sa che-

mise était de batiste anglaise. Ainsi voilà qui est clair.

MADAME DE COULANGES.

Clair!

MADAME DE TOURVILLE.

Un moment... De plus il portait à sa veste un bouton dépareillé, avec une ancre dessus; donc il vient d'un vaisseau anglais.

MADAME DE COULANGES.

Tous les marins ont des boutons semblables.

MADAME DE TOURVILLE.

Innocente! — Et des portraits suspendus au cou? Il était plaisant, le petit aide-de-camp, avec son portrait de femme. Il a bien joué son rôle, sur ma foi! c'est un gaillard bien retors, et qui contrefait l'indifférent à merveille. — Et le général, qui a vite empoché la boîte, avant qu'on pût y jeter un coup d'œil.

MADAME DE COULANGES.

Il y a peut-être bien du mystère là-dessous, mais je n'irai pas les ennuyer avec une histoire de boutons, de chemise de batiste et de semblables bagatelles. Ce serait le moyen de se faire rappeler sur-le-champ.

MADAME DE TOURVILLE.

Bagatelles? bagatelles?..... Ah! Elisa, dans les affaires, rien n'est à dédaigner. C'est pourtant un poulet rôti qui m'a fait découvrir la cachette du général Pichegru; et, sans me vanter, cela m'a valu bien de l'honneur, sans parler du profit. Voici le fait: c'était du temps de ton père, le capitaine Leblanc. Il revenait de l'armée; il avait de l'argent, nous faisons

bonne chère et grand feu. Un jour donc, je m'en vais chez mon rôtiisseur, et je lui demande un poulet rôti. — « Mon dieu, madame, » me dit-il, « je suis bien fâché, mais je viens de vendre mon dernier. » — Moi qui connaissais tout le quartier, je voulus savoir à qui? — « Qui est-ce qui l'a pris? » que je lui demande. — Lui me dit : « C'est un tel, et il se traite joliment; car depuis trois jours il lui faut une volaille à chaque dîner. » — Nota bene qu'il y avait justement trois jours que nous avions perdu les traces du général Pichegru. Moi, je roule tout ça dans ma tête, et je me dis : Diable ! voisin, l'appétit vous est venu; vous avez la fringale. — Finalement, je reviens le lendemain, et j'achète des perdrix qui n'étaient pas cuites, remarque bien cela, pour avoir le temps de faire causer mon marmiton, pendant qu'elles rôteraient. Là-dessus, mon homme au gros appétit entre, et achète une dinde rôtie, une belle dinde ma foi! — « Ah ! je lui dis, un tel, vous avez bon appétit, en voilà pour deux personnes, et pour une semaine. — Lui cligne de l'œil, et dit : — « C'est que j'ai de l'appétit comme deux. » Un Français se ferait pendre, plutôt que de manquer un bon mot. Moi je le regarde entre deux yeux, lui se détourne, prend sa bête, et s'en va. Il ne m'en fallait pas davantage, je savais qu'il connaissait Pichegru. — On me happe mon homme, et, moyennant une récompense honnête, il livra bien et beau mon général, — et j'eus pour ma part six mille francs de gratification (12). Voilà ce que c'est que de faire attention à des bagatelles.

MADAME DE COULANGES.

Oh ! tu es fort habile ; pour moi , je ne suis pas en train de deviner.

MADAME DE TOURVILLE.

Fais comme tu l'entendras , cela te regarde ; quant à moi , je m'en lave les mains. Si un autre a la gratification , si l'État en souffre , ce ne sera pas ma faute.

MADAME DE COULANGES.

Bah ! ce Don Juan m'a l'air d'un....

MADAME DE TOURVILLE.

Veux-tu que je te dise de quoi il a l'air ? Il a l'air d'aimer les dames , et si tu avais de l'esprit comme moi , tu mangerais à deux râteliers , et tu tirerais plus d'un quadruple à monsieur le colonel. C'est un marquis , sans que cela paraisse , et les domestiques disent qu'il roule sur l'or. Il leur donne pour des pourboire !.....

MADAME DE COULANGES.

Mon dieu , que j^e suis fatiguée ! je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

MADAME DE TOURVILLE.

Il a l'air libertin comme un démon. — Ah ! mon enfant , si j'avais été aussi jolie que toi , je n'en serais pas où j'en suis , et pourtant si tu ne m'avais pas auprès de toi dans tes missions , que ferais-tu ? Il faut que moi , je me mette en quatre pour amener le gibier à mademoiselle , qui n'a que la peine de se baisser pour le prendre , et de dire merci , pour l'argent que cela rapporte.

MADAME DE COULANGES avec ironie.

Sans compter l'honneur.

MADAME DE TOURVILLE.

Bah ! bah ! Est-ce qu'il faut penser à cela , il y en a de plus huppés que nous qui font de pires métiers.

UNE FEMME DE CHAMBRE entrant.

M. Don Juan Diaz demande si mesdames sont visibles.

MADAME DE TOURVILLE.

Sans doute. — Ce que c'est que d'être jolie ! elle n'a pas besoin de se donner de la peine ; qu'elle se montre seulement , et on lui court après.

D. JUAN entrant.

Pardon , mesdames , si je me présente devant vous sans autre titre que ma qualité de voisin. J'ai pris la liberté de venir m'informer si la scène d'hier n'avait pas produit un fâcheux effet sur la santé de madame.

MADAME DE COULANGES.

J'ai été fort émue sans doute... mais jamais je n'avais ressenti une émotion si douce.

MADAME DE TOURVILLE bas.

Bien dit. — (haut.) Prenez donc la peine de vous asseoir , monsieur.

MADAME DE COULANGES.

Vous ne vous êtes pas trouvé incommodé... et le malheureux que vous avez sauvé?...

DON JUAN assis.

Il est frais et gaillard , et parle déjà de se mettre à la poursuite des harengs... Mais , madame , vous paraissiez encore souffrante : je me reproche d'avoir apporté

ce mourant sous vos yeux.... mais dans le trouble....

MADAME DE COULANGES.

Après vous avoir vu braver la mort!... Mais je me porte très-bien.

MADAME DE TOURVILLE, à part.

Elle joue la passion à merveille! — (haut.) Et vous, monsieur, vous ne nous donnez pas des nouvelles de votre santé, après l'imprudence que vous avez faite. — Ah! jeune homme, jeune homme! mais, ils sont tous comme cela!

MADAME DE COULANGES, bas à sa mère.

Tous?

D. JUAN.

En vérité j'ai passé une nuit fort agréable, enchanté d'avoir pris un bain de mer dans cette saison.

MADAME DE TOURVILLE.

Ma fille ne cessait de parler de votre courage. Elle craignait que vous ne prissiez une fluxion de poitrine.

D. JUAN.

Je suis bien fier de vous avoir fait penser à moi. Mais nous autres militaires, nous sommes à l'épreuve d'un bain froid.

MADAME DE TOURVILLE.

Peut-être, monsieur, avez-vous connu dans vos campagnes mes fils, deux officiers de la plus grande espérance?... L'aîné, le général de Tourville, et le cadet, le colonel Auguste de Tourville.

MADAME DE COULANGES, bas à sa mère.

Prenez garde!

D. JUAN.

J'avouerai à ma honte que j'entends leurs noms pour la première fois..... mais je lis si peu les bulletins !

MADAME DE TOURVILLE.

Ah ! vous avez bien raison. Du sang , on n'y voit que cela. Ah ! M. Diaz , j'ai bien peur que l'on n'envoie mes enfans en Espagne ; cela nous ferait bien de la peine ; c'est une guerre si injuste !....

D. JUAN , au lieu de répondre , joue avec son écharpe.

MADAME DE COULANGES.

Vous m'avez dit , je crois , que vous aviez demeuré à Séville ?

D. JUAN.

Assez long-temps pour conserver un tendre souvenir de cette noble cité et de ses habitans. Mais , vous , madame , à l'exception de leur teint , tant soit peu moresque , vous me retracez tous les charmes des dames de Séville.

MADAME DE TOURVILLE.

C'est à Séville qu'est votre junte ? Ah ! ce sont des gens bien courageux , des Romains du temps de Jules César.

MADAME DE COULANGES.

Colonel , vous êtes sans doute musicien ? En votre qualité d'Espagnol , vous êtes tenu de savoir pincer de la guitare. Je mettrais votre talent à l'épreuve , si je ne craignais de vous ennuyer.

D. JUAN.

Ah ! madame , pourrais-je m'ennuyer de ce qui vous

amuse? Mais, modestie à part, je ne joue de la guitare qu'assez bien pour donner une sérénade au besoin, ou pour accompagner nos simples romances espagnoles. — Pour vous, madame, en votre qualité de Française, vous n'aimez sans doute que les grands airs d'opéra.

MADAME DE COULANGES.

Point du tout. Vos airs mélancoliques me plaisent plus que cette musique sans caractère qu'il est de bon ton d'admirer.

MADAME DE TOURVILLE.

Votre musique me chasse. Excusez-moi, colonel Diaz; il faut que j'aille faire une visite à mon banquier... un placement de fonds, vous savez... C'est moi qui me mêle de ces choses-là.... car ma fille.... l'argent!... ce n'est rien pour elle! — (Bas à sa fille.) L'occasion est belle, profites-en.

Elle sort.

D. JUAN.

Vous aimez les romances espagnoles? Seriez-vous assez bonne pour en chanter une?

MADAME DE COULANGES.

Mais cela vous donnera peut-être la maladie du pays.

D. JUAN.

Heureusement la musicienne balancera l'effet de la musique.

MADAME DE COULANGES.

Voici les romances, choisissez.

D. JUAN.

Celle-ci, dont je ne vois que le titre; ce doit être une vieille romance.

MADAME DE COULANGES, à part.

Hélas! quel choix!

D. JUAN.

Un chevalier amoureux d'une Moresque, c'est le sujet favori des anciens poètes.

Madame de Coulanges chante et Don Juan l'accompagne avec sa guitare.

ROMANCE.

Alvar de Luna était un cavalier de renom, natif de Zamora. Son cheval s'appelait *Aquilon*, et son épée *Tranche-fer*. Il avait tué plus de Maures qu'il n'y a de grains à mon chapelet. Jamais cavalier des Espagnes ne lui fit perdre les arçons. Jamais il ne fut vaincu en duel ni en bataille; mais il fut vaincu par deux beaux yeux.

Les beaux yeux de Zobéide, fille de l'alcaide de Cordoue-la-Grande. Il jeta son épée, abandonna son coursier dans un pré. Il prit une guitare, monta sur une mule noire aux pieds blancs, et s'en vint à l'Alcazar (14) de Cordoue, et dit à Zobéide : « Je t'aime; monte en croupe avec moi, et t'en viens à Zamora. »

Zobéide lui répondit avec un soupir : « Beau cavalier, je t'aime d'amour; mais Allah est mon dieu, et Christ est le tien. Je te le dis en vérité, je mourrai avant peu, car tu m'as frappée au cœur. Mais je ne serai point ta femme, car je suis maure, et tu es chrétien. »

Le bon chevalier remonta sur sa mule, et revint à Zamora, sa patrie; et il distribua tout son bien aux pauvres. Dieu fasse paix au frère Jayme du cloître de Saint-Inigo! Et il mourut en odeur de sainteté, le cœur brisé d'amour, parce que Zobéide était maure et qu'il était chrétien.

JOURNÉE II, SCÈNE I.

69

MADAME DE COULANGES tristement.

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

D. JUAN.

Charmante ! divinement chantée ! — Je voudrais que l'on fît une loi en Espagne pour défendre à tous les fous de se faire moines , excepté aux fous d'amour. Ce serait le moyen de diminuer le nombre des couvens ; et s'il en restait encore , cela donnerait une bonne idée de nous aux étrangers.

MADAME DE COULANGES.

Comment trouvez-vous les paroles ?

D. JUAN.

Comme celles de toutes nos vieilles romances. Voilà bien les sottes mœurs du bon vieux temps. Cet Alvar de Luna était un plat animal. Eh ! vive Dieu ! que ne se faisait-il musulman au lieu de se faire moine ?

MADAME DE COULANGES.

Ah ! — Il y a tel obstacle qui peut séparer deux personnes faites pour s'aimer.

D. JUAN.

Comment ? la différence de nation ou de religion ?

MADAME DE COULANGES.

Il peut exister bien d'autres causes.

D. JUAN.

Quelles donc ?

MADAME DE COULANGES.

Par exemple...

D. JUAN.

Eh bien , vous ne trouvez pas d'exemple ? — Ah ! dites-moi , madame , seriez-vous incapable de renon-

cer à votre patrie, pour suivre un... un époux... qui aurait su se faire aimer?

MADAME DE COULANGES.

Sans doute, c'est le devoir d'une épouse. — Mais...

DON JUAN, transporté.

Mais?...

MADAME DE COULANGES.

... Je ne me remarierai point. (S'efforçant de sourire.) Il est trop agréable d'être veuve.

D. JUAN, à part.

Au diable la romance!

MADAME DE COULANGES.

Voulez-vous chanter encore?

D. JUAN.

Je craindrais de vous fatiguer, madame; — je m'aperçois d'ailleurs que ma visite s'est un peu trop prolongée.

MADAME DE COULANGES.

Colonel, ce sera toujours avec le plus grand plaisir que.... mais.... (à part.) Que lui dire, pour qu'il ne vienne plus se jeter dans les pièges qu'on lui tend?

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant.

M. le marquis de La Romana demande monsieur.

D. JUAN.

Son général avant tout... voilà les principes de Don Alvar. — Madame, permettez-vous?

Il baise la main de madame de Coulanges, et sort.

MADAME DE COULANGES, à sa femme de chambre.

Venez me délacer, j'étouffe.

Elles sortent.

SCÈNE II.

Le bord de la mer.

D. JUAN, WALLIS, MATELOTS, dans le fond, occupés à préparer une barque; UNE SENTINELLE se promène devant l'auberge.

WALLIS.

Voyez ! le sloop s'est rapproché pour nous. Il élève un fanal à la hune.

D. JUAN.

Je vois comme un ver luisant, à une lieue de nous.

WALLIS.

Vous n'avez pas encore l'œil d'un marin. Allez, ils sont plus près de nous que vous ne pensez. Dans une heure je vous débarquerai ici, et tout sera fait. — Enfans, vos rames sont-elles bien entortillées de linge ?

UN MATELOT.

Tout à l'heure, lieutenant ; elles ne feront pas plus de bruit que la patte d'un canard.

WALLIS.

Quand nous passerons devant le môle et la batterie, couchez-vous sur vos rames, et si l'on nous hèle, que personne ne réponde.

D. JUAN.

Soyez sans inquiétude. Toutes les nuits des contre-

bandiers passent devant les forts de la côte sans qu'on s'en aperçoive.

Une fenêtre s'ouvre, madame de Coulanges paraît au balcon de l'auberge.

D. JUAN.

Ha !

WALLIS, bas.

Quelqu'un nous observe. Au large !

D. JUAN, bas.

Ne craignez rien. Qui nous reconnaîtrait ! (à la sentinelle.) Tu seras encore de faction quand je reviendrai ?

LA SENTINELLE.

Où, mon colonel.

MADAME DE COULANGES chantant, sans les voir.

« Mais je suis maure, et vous êtes chrétien. »

D. JUAN, bas.

Au diable le refrain !

WALLIS, bas aux matelots.

Dépêchez-vous, au nom du diable ! il ne fait pas bon ici.

MADAME DE COULANGES.

La fraîcheur du soir ne peut éteindre le feu qui me brûle. (Apercevant Don Juan.) Ah ! qui sont ces hommes ?

WALLIS.

Colonel ! million de tonnerres ! que faites-vous sous ce balcon, planté comme une perche ? — Par le ciel ! voici venir quelqu'un de ce côté, on veut nous couper la retraite. Ne dites mot.

Madame de Tourville entre avec une femme de chambre.

JOURNÉE II, SCÈNE II.

73

MADAME DE COULANGES bas à Don Juan.

Éloignez-vous, qui que vous soyez !

Elle rentre.

MADAME DE TOURVILLE.

Ah, mon dieu ! des hommes devant l'hôtel !... Heureusement voici la sentinelle pour nous protéger... et ma fille qui était au balcon....

Elle s'avance vers la barque.

WALLIS.

Halte-là ! nous sommes des contrebandiers. Ne nous perdez pas, et vous aurez du tabac pour rien.

MADAME DE TOURVILLE s'approchant toujours.

En auriez-vous, messieurs ? je voudrais en acheter.

WALLIS.

On vous en portera. Mais n'avancez pas. — Au large ! à moi le gouvernail.

La barque s'éloigne.

MADAME DE TOURVILLE.

Cette voix ne m'est pas inconnue. — Et cet autre enveloppé jusqu'au yeux dans son manteau ; et la sentinelle qui ne crie pas à la garde.... tout cela est fort singulier ; — mais je saurai ce qui en est. — Entrons.

Elles entrent dans l'auberge.

SCÈNE III.

Appartement de madame de Coulanges.

MADAME DE COULANGES, MADAME DE
TOURVILLE.

MADAME DE TOURVILLE.

Tu as beau dire, c'était lui.

MADAME DE COULANGES.

Non, te dis-je. N'as-tu pas vu, ainsi que moi, que
c'étaient des contrebandiers?

MADAME DE TOURVILLE.

A la bonne heure! mais je suis bien aise de les voir
revenir. Je ne me coucherai pas.

MADAME DE COULANGES.

Mais, maman, tu te feras du mal. Laisse-moi, je
veillerai à ta place.

MADAME DE TOURVILLE.

Non, non. Couche-toi. Il faut te conserver le teint
frais. Moi, qui n'ai plus de fraîcheur à perdre, je veil-
lerai. D'ailleurs, je ne veux m'en rapporter qu'à moi
dans ces affaires-là.—Laisse le volet comme je l'ai mis,
il ne faut pas qu'on voie de la lumière chez nous.

MADAME DE COULANGES.

Ils ne reviendront peut-être que dans deux ou trois
jours.

MADAME DE TOURVILLE.

Non, non ! si ces gens sont ceux que je pense, ils seront ici avant que le soleil ne se lève. — Le général a l'air soucieux depuis que nous sommes ici.... Je l'ai entendu toute la nuit dernière se promener dans sa chambre, au lieu de dormir. — Va, tout cela n'est pas naturel. Mais laisse-moi faire, ils seront bien fins s'ils m'échappent.

MADAME DE COULANGES.

Au lieu de te fatiguer à veiller, ne peux-tu pas demander à l'hôte si quelqu'un est sorti cette nuit ?

MADAME DE TOURVILLE.

Sotte que tu es ! l'hôte est sans doute acheté par eux.... peut-être.... et puis ces gens-là sont d'une négligence.... — Je viens de jouer à la bouillotte, chez le résident français ; je les ai tous décavés. — Ah ! qu'ils sont encore innocents ! — Mais couche-toi donc : tu me fais peine. Sais-tu qu'il est près d'une heure ?

MADAME DE COULANGES.

Je ne puis dormir, quand je sais que tu veilles.

MADAME DE TOURVILLE.

Comme il te plaira. — Il y a encore de la lumière chez le général. On en voit la réflexion sur l'eau. Si j'osais, j'ouvrirais le balcon.

MADAME DE COULANGES.

Ouvre. Jecrois que l'air soulagera mon mal de tête.

MADAME DE TOURVILLE.

Oui, mais cela donnerait l'alarme au vieux renard. Écoute, il marche. (Madame de Coulanges fait tomber

une chaise.) Que le diable t'emporte ! Comment, tu ne peux pas te tenir tranquille ?

MADAME DE COULANGES.

Oh ! que je me suis fait de mal au pied !

MADAME DE TOURVILLE.

Tais-toi, douillette !

MADAME DE COULANGES.

Oh ! je souffre tant !... oh !

MADAME DE TOURVILLE.

Quelle est cette lumière, là-bas dans la mer ?

MADAME DE COULANGES, vivement.

Un fanal, peut-être, pour montrer la passe.

MADAME DE TOURVILLE.

Je crois plutôt que c'est ce vaisseau sous pavillon hambourgeois qui croise depuis quelques jours à l'entrée du Belt.

MADAME DE COULANGES.

Eh bien ! qu'est-ce que cela te fait, qu'il y ait un vaisseau hambourgeois ?

MADAME DE TOURVILLE.

Hambourgeois ? — Il est de Hambourg comme moi.

MADAME DE COULANGES.

Tu fais toujours des suppositions étranges. Moi, je ne voudrais pas me charger ainsi la conscience.

MADAME DE TOURVILLE.

La conscience ? Tu veux me faire rire, avec ta conscience. Tu parles comme un frocard. — Chut ! — Au lieu d'une lumière, il y en a maintenant deux,

mais bien faibles. — Ah, ah ! voici qui devient intéressant.

MADAME DE COULANGES à part.

Hélas ! — (Haut.) Tu connais donc les signaux des marins ?

MADAME DE TOURVILLE.

Et la lumière qui disparaît chez le général... Bravissimo !

MADAME DE COULANGES.

Il est allé se coucher, il a plus d'esprit que nous.

MADAME DE TOURVILLE.

Oui, oui, innocente, crois qu'il dort. — Voici sa lumière qui reparait. — C'est peut-être, diras-tu, qu'il a soufflé sa chandelle, et qu'elle s'est rallumée toute seule comme cela arrive quelquefois. — Trois lumières au vaisseau !... de notre côté, éclipse. — Ah ! la chandelle s'est encore rallumée... Nous vous tenons, monsieur le marquis Romain. — Comme tu es pâle ! Je te disais bien qu'il n'est pas bon pour toi de veiller si tard. Couche-toi, ma bonne Élisabeth, la fortune te viendra en dormant, car notre fortune est faite.

MADAME DE COULANGES.

Plût au ciel qu'elle fût faite depuis long-temps !

MADAME DE TOURVILLE.

C'est bien dit, ma foi ; car à l'heure qu'il est, nous roulerions carrosse à Paris, au lieu de nous morfondre dans cette île. Mais patience !... — Il n'y a plus qu'une lumière.

MADAME DE COULANGES.

Allons nous coucher, maintenant.

MADAME DE TOURVILLE.

Ah ! et ma conscience ? Non, non, il faut que je le voie rentrer. Jusque-là je n'aurai pas la conscience nette. Il me faut des preuves... et elles arrivent en bateau. — Si j'osais, j'irais tout de suite chez le résident... mais cela ne servirait à rien. Il est si bête ! non, j'écirai moi-même au prince.

MADAME DE COULANGES.

Il me semble que ma tête est en feu.

MADAME DE TOURVILLE.

Quand nous reviendrons en France, nous pourrons faire une belle affaire sur les perkales ; nous en passerons pour de l'argent. En donnant une robe ou deux à la femme du directeur des douanes, on passe tout ce qu'on veut.

MADAME DE COULANGES.

Oui, je voudrais que nous n'eussions jamais fait que la contrebande.

MADAME DE TOURVILLE.

Il faut prendre des deux mains, dit cet autre. — Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu ton frère Charles. Il y a plus de deux ans qu'il n'a écrit.

MADAME DE COULANGES.

Tu sais comme il est. Tu lui as donné une si bonne éducation, qu'à peine sait-il écrire.

MADAME DE TOURVILLE.

C'est égal ! Charles est un garçon qui ira loin, si un boulet ne l'arrête en chemin. Son colonel dit qu'il a du cœur comme un lion. Il est toujours le premier là où il y a des coups à donner et à recevoir.

MADAME DE COULANGES.

Oui, et du mal à faire. (à part.) Il devrait être ici.

MADAME DE TOURVILLE.

C'est tout le portrait de son père, M. Leblanc. Il était capitaine dans les guides. Il est mort bravement au champ d'honneur. Son lieutenant, qui est le père d'Auguste, m'a dit qu'il avait quinze coups de sabre rien que sur la tête.

MADAME DE COULANGES.

Quelle horreur!

MADAME DE TOURVILLE.

Moi, j'ai toujours eu du faible pour les gens de cœur. Le premier que j'ai eu, c'était un général qui est parti pour l'Amérique... Les sauvages me l'ont mangé après l'avoir rôti. — Ce que je te dis est exact.

MADAME DE COULANGES.

O Dieu!

MADAME DE TOURVILLE.

Je me souviendrai toujours d'un conseiller-d'état, qui m'entretenait à douze mille francs par an. Un jour il se laissa donner, devant moi, une paire de soufflets par un petit sous-lieutenant de chasseurs à cheval, qui n'avait pas un sou vaillant. Ma foi! je ne pus m'empêcher de quitter le richard, et de prendre le petit chasseur. C'est qu'alors..... j'étais jeune, mais c'était une folie. — Si j'étais homme, je serais militaire, c'est sûr.

MADAME DE COULANGES.

Tu ne vois rien? Je te disais bien....

MADAME DE TOURVILLE.

Non, je ne vois rien encore... Ah! chut! je vois quelque chose de noir qui vient sur l'eau; c'est une barque ou une baleine. — Fermons le volet mieux que ça.... Élisabeth!

MADAME DE COULANGES.

Ce sont... les contrebandiers?

MADAME DE TOURVILLE.

Voici mon homme au manteau... ou plutôt le tien... Il serre la main à un autre, il saute à terre... Entrera-t-il ici?... Bonsoir, Élisabeth.

Elle sort.

MADAME DE COULANGES, seule.

Il est perdu!... et c'est moi, misérable que je suis, qui l'ai perdu! Maudit soit le jour où j'ai abordé dans cette île! — Plût au ciel que nous eussions péri avant d'entrer dans le port!... Ainsi le seul homme pour qui j'ai senti de l'amour, va périr... et c'est moi, moi qui l'aime, qui lui ai mis la corde au cou! Il va croire que cette femme qu'il aimait a feint une passion généreuse, tandis qu'elle se faisait payer sa tête. — Moi, vendre Don Juan pour de l'or! — Comment se peut-il faire que j'aie jamais consenti à prendre cet épouvantable métier? Une catin, qui s'abandonne à des porte-faix, vaut mieux que moi. Un voleur vaut mieux que moi... Et moi, j'ai pu!... Il faut que je sois bien changée depuis peu de temps; car, en venant ici, lorsque je ne songeais qu'à pénétrer les secrets de ce jeune homme pour les trahir, je n'avais jamais songé que

ce fût une chose aussi horrible.... Mon amour pour lui m'a ouvert les yeux — Ah! Juan Diaz, toi seul, tu pourrais m'arracher de la fange où ils m'ont plongée... Oui, le sort en est jeté : je m'attache à sa fortune; je lui dirai tout; je renonce à tout pour le suivre... Mon pays... que m'importe mon pays? — Ma famille... qui s'est étudiée à gâter mon bon naturel, à me façonner au vice.... Ma famille m'est odieuse!... Je ne puis aimer que Juan Diaz.

Mais voudra-t-il de moi, sachant qui je suis? — Lui cacher... non, Juan Diaz n'est pas un amant à qui je pourrais cacher quelque chose... et lui dire... à lui qui s'indigne au récit d'une bassesse!... Il me chasserait loin de lui; il aimerait mieux, j'en suis sûre, une fille d'auberge, laide, grossière, que la belle Élisabeth qui amorce les gens de son amour pour les conduire à la mort... Eh bien, qu'il pense de moi ce qu'il voudra; je l'aime trop pour songer à moi. Tôt ou tard il saura qui je suis.... Peut-être me haïra-t-il moins s'il apprend tout de moi-même.... Il connaîtra mon amour... Il faut aimer pour faire un semblable aveu... Je lui dirai tout... je m'expose à sa colère... n'importe! je le sauverai. Dût-il me battre, me souffleter, me cracher au visage, je le sauverai! J'aime mieux un soufflet de Juan Diaz, que des billets de banque teints de son sang.... Peut-être aura-t-il quelque pitié d'une malheureuse qui n'était pas née avec une ame de boue, mais que des méchants se sont efforcés d'avilir. Ils n'ont pu m'ôter un reste de conscience... De conscience? Non, elle est morte en moi; depuis long-

temps elle ne parle plus. Je n'agis ni par vertu, ni par conscience : c'est à l'amour, seulement à l'amour, que je devrai de ne pas mourir sans avoir fait une bonne action.

Elle sort.

SCÈNE IV.

La chambre à coucher de Don Juan Díaz.

Entre madame de Coulanges.

Il est encore avec le général... Je tremble en mettant le pied dans cette chambre... Voilà la première bonne action que je fais, et je tremble!... Il me semble le voir partout.... (Elle jette les yeux sur la table.) Une lettre commencée... Il écrit peut-être à une amante qu'il a laissée en Espagne... et quand il sera de retour auprès d'elle, jamais il n'écritra un mot à la pauvre Élisabeth!... Voici son cachet; il est chargé d'armoiries... et mon nom est si obscur!... Un cygne, et pour devise : « Sans tache. »... Il ne démentira pas sa devise!... Un portrait de femme, c'est sans doute sa mère...

Entre Don Juan.

D. JUAN à part.

Quelle agréable surprise! On a donc juré de m'empêcher de dormir?

MADAME DE COULANGES, sans le voir.

Ce sont les mêmes traits, mais sa figure n'a pas l'expression dédaigneuse de cette bouche.

D. JUAN, à part.

Que diable fait-elle?

MADAME DE COULANGES, l'apercevant.

Ah!

D. JUAN à genoux.

Vous voyez à vos genoux le plus enflammé de tous les amans, charmante Élisabeth ; laissez-moi vous prouver....

MADAME DE COULANGES, à part.

Jamais je n'aurai le courage...

D. JUAN.

..... Toute la passion que vous avez allumée dans mon cœur... Fermons cette porte, et...

MADAME DE COULANGES, le repoussant.

Seigneur Don Juan, il est bien temps de parler d'amour, quand le couteau est suspendu sur votre tête....

D. JUAN.

Mais vous êtes dans mes bras.

MADAME DE COULANGES, de même.

Laissez-moi, vous dis-je ; écoutez-moi.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, madame?..... Vous semblez bien agitée.

MADAME DE COULANGES.

Tous vos projets sont connus. C'est fait de vous et de votre général.

D. JUAN, à part.

Ciel! — (Haut.) Quels projets?... Je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire.

MADAME DE COULANGES.

Vous correspondez avec les Anglais; vous venez vous-même d'avoir une conférence avec eux sur ce vaisseau qui croise en vue de nos fenêtres. Le général a fait des signaux, ils ont été observés..... on a les yeux sur vous..... vos ennemis vous entourent.... c'est à vous de faire vos efforts pour leur échapper.

D. JUAN.

Mais..... En vérité, madame, je suis désespéré de ma méprise... j'ai lieu de rougir...

MADAME DE COULANGES.

Vous n'avez pas lieu de rougir devant moi... Prenez garde à vous, et disposez de moi, si je puis vous être utile.

D. JUAN.

Vous savez tout... Que nous vous devons de reconnaissance! Comment pourrons-nous jamais?...

MADAME DE COULANGES.

Parlez, avez-vous besoin de moi?

D. JUAN.

Ah! faites-nous connaître celui qui nous épie: il ne vivra pas long-temps.

MADAME DE COULANGES.

Monsieur!... Je ne puis...

D. JUAN.

Achevez votre ouvrage: sauvez-nous; assurez notre juste vengeance. Ah! madame, daignez parler.

MADAME DE COULANGES.

Mais... Je n'ose...

D. JUAN.

Ne craignez rien, madame. Ne suis-je pas là pour vous défendre?... O ciel ! si vous consentiez à me confier....

MADAME DE COULANGES.

Je crois... que ce peut être...

D. JUAN.

Le résident français ? Je cours lui brûler la cervelle !

MADAME DE COULANGES.

Non, non... Je veillais... j'étais à mon balcon, et...

D. JUAN.

Votre mère nous a rencontrés, mais...

MADAME DE COULANGES, vivement.

Oh ! ce n'est point elle qui vous trahira ; elle vous a pris pour des contrebandiers.... Mais il y avait des hommes cachés... ils ont tout vu ; je les ai observés.

D. JUAN.

Ils sont donc envoyés par le résident. Vive Dieu !

MADAME DE COULANGES.

Il est si bête... que vous n'avez rien à craindre de lui.... Enfin, réfléchissez, et arrangez - vous comme vous voudrez... Comptez sur moi, si je puis vous être utile... Adieu.

Elle sort.

D. JUAN.

Arrêtez , ange sauveur!.... mais elle s'est enfuie....
Nous voilà dans une belle position ! Allons avertir le
marquis.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon de compagnie.

D. JUAN, LE MARQUIS.

D. JUAN.

J'at eu beau prier, supplier, il m'a été impossible de la voir. Il paraît qu'elle est malade.

LE MARQUIS.

Cette diable de femme est sorcière!

D. JUAN.

Eh bien, général, vous comprenez maintenant qu'il n'est pas mal de mener de front une intrigue amoureuse et une intrigue politique?

LE MARQUIS.

Sa mère me donne des soupçons.

D. JUAN.

Sa mère? C'est une bonne vieille folle. Elle m'a parlé aujourd'hui deux heures durant de ses chers fils qui sont à l'armée, et elle aime tant sa fille!... Savez-vous qu'elle a sauvé des émigrés dans la révo-

lution?... Allez, c'est une femme qui n'a pas un grain de malice dans le cœur.

LE MARQUIS.

Mais enfin, qu'allait-elle faire sur le bord de la mer, si tard, quand tu es parti?

D. JUAN.

Que sais-je? Elle m'a dit qu'elle avait rencontré des contrebandiers hier au soir, et qu'elle l'avait fait dire à monsieur le bourguemestre pour qu'il y mît ordre. Elle ne m'a parlé que de rêves affreux qu'elle avait faits. Elle a vu des poignards, des spectres..... Enfin, je lui ai fait trop peur pour qu'elle ait pu voir nettement quelque chose.

LE MARQUIS.

La flotte anglaise sera bientôt dans cette baie, et terminera nos inquiétudes. Dieu veuille que le vent ne change pas!

Entre madame de Tourville.

D. JUAN.

Ah! madame, de grace, comment se porte madame votre fille?

MADAME DE TOURVILLE.

Un peu mieux depuis ce matin, Dieu merci. La pauvre enfant! c'est qu'elle m'avait effrayée d'abord. Mais j'espère que cela ne sera rien.

LE MARQUIS.

Veillez l'assurer de mes respects.

MADAME DE TOURVILLE.

Bien obligée, monsieur le général. Ah! si vous saviez la peur que j'ai eue hier au soir.

LE MARQUIS.

On m'en a dit quelque chose.

MADAME DE TOURVILLE.

D'abord, pour commencer par le commencement, j'étais allée chez monsieur le résident français, qui m'avait invitée, moi et ma fille, à venir passer la soirée chez lui. Ma fille était indisposée.... Pauvre enfant !... Ce ne sera rien... Pourtant ce matin, elle me faisait peine... Elle avait les yeux battus, elle qui les a si beaux d'ordinaire... — Pour en revenir à nos moutons, il y avait bien du monde ; son salon était plein. Le temps passe vite en compagnie, et puis, quand il était déjà tard, il a fallu jouer à la bouillotte. J'ai refusé, mais sans moi la partie était manquée, il a bien fallu s'exécuter ; j'ai joué. Mais une fois installée sur mon fauteuil, vous ne le croiriez pas, je gagnais toujours. Impossible de me décaver. Enfin, il était je ne sais quelle heure quand le jeu a fini. Un de vos officiers m'a offert galamment son bras, mais je l'ai refusé, de crainte que ce pauvre jeune homme ne fût grondé en rentrant à la caserne si tard. — Mon fils quand il était à l'École Militaire...

D. JUAN, à part.

Nous voilà pris, une histoire !

LE MARQUIS.

Combien y avait-il de contrebandiers ?

MADAME DE TOURVILLE.

J'en ai vu deux devant notre porte ; il y en avait un enveloppé dans un grand manteau noir, avec une mine

de sacripant. Sa ceinture était pleine de pistolets. J'ai cru qu'il allait m'assassiner.

LE MARQUIS.

Bon ! ils ne font jamais de mal. Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de prendre quelquefois du tabac de Virginie ou de Guatemala ; au lieu de celui que vous donne votre régie impériale ?

MADAME DE TOURVILLE.

Ah ! monsieur le marquis, vous me prenez par mon faible. — Mais cependant... je vous dirais bien quelque chose... si je ne craignais pas que vous ne me prissiez pour une rapporteuse.

LE MARQUIS.

Dites, madame.

MADAME DE TOURVILLE.

La sentinelle devant votre porte a tout vu, et n'a pas soufflé. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour que vous la fassiez punir.

LE MARQUIS.

Chut ! ne me trahissez pas : c'est pour moi que venaient ces contrebandiers : ils m'apportaient des cigares d'Amérique. Nous n'en pouvons fumer d'autres ; demandez-lui.

D. JUAN.

Assurément.

MADAME DE TOURVILLE.

Oh bien ! général, voilà qui est joli ; mais soyez bien sûr que je vous dénonce si vous ne me donnez pas du Virginie ou du Saint-Vincent pour me faire taire.

LE MARQUIS.

Eh bien, soit. Je suis heureux d'avoir du tabac de ces deux espèces à vous offrir.

MADAME DE TOURVILLE.

Non, non, non. Ce que je vous ai dit, général, c'était en plaisantant. Je ne veux pas vous en priver.

LE MARQUIS.

Non; vous en aurez. C'est pour ma sûreté que je veux vous compromettre aussi, en vous mettant de moitié dans la fraude.

MADAME DE TOURVILLE.

Eh bien, tenez, voici ma tabatière.

LE MARQUIS.

Gardez-la, et laissez-moi le plaisir de vous en donner quelques bouteilles.

D. JUAN.

Quand pourrai-je présenter mes hommages à madame votre fille. Ah! madame de Tourville, j'ai bien besoin de la voir.

MADAME DE TOURVILLE.

Elle ne veut voir personne. (Bas.) Au reste, elle n'a fait que me parler de vous.

D. JUAN.

Vraiment? Et que disait-elle?

MADAME DE TOURVILLE.

Oh! mille choses. Que sais-je, moi? Mais il faut que je lui tienne compagnie. Adieu, messieurs.

Elle sort.

D. JUAN.

Nous vous baisons les mains. — Eh bien, seigneur marquis, qu'en pensez-vous ?

LE MARQUIS.

Elle est rusée si elle nous trompe. En tous cas, nous n'avons pas long-temps à la craindre.

Ils sortent.

SCÈNE II

Le cabinet du Résident français.

Une table avec un déjeuner servi.

LE RÉSIDENT seul, à son bureau.

Il faudra bien que cela finisse pour moi par un brevet de chevalier de la Légion-d'Honneur. Ce n'est pas chose facile que de découvrir une conspiration ; et je me flatte d'ailleurs qu'on me saura gré du sang-froid et de l'aplomb que j'ai montré au milieu des ennemis. Cependant j'espère qu'il nous arrivera bientôt des troupes françaises ; j'ai hâte de me trouver au milieu de mes chers compatriotes. Ma position est affreuse... Avec tout le courage possible... seul contre une division... on est bien aise d'avoir du renfort.

UN DOMESTIQUE entrant.

Un monsieur demande à vous parler.

Entre Charles Leblanc.

LE RÉSIDENT.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

CHARLES LEBLANC.

Rien pour mon service, monsieur; mais quelque chose pour celui de Sa Majesté. Tel que vous me voyez, monsieur, je suis premier lieutenant de grenadiers dans la garde impériale. J'ai coupé mes moustaches, et pris un frac pour venir ici. Je suis donc officier dans la garde impériale. Bernadote.... le prince de Ponte-Corvo, veux-je dire, m'envoie ici... Voici mon ordre pour mettre à la raison certain général espagnol qui veut faire le méchant. Vous savez ce que je veux dire?

LE RÉSIDENT.

A merveilles, monsieur; mais vous amenez probablement sept à huit mille hommes avec vous?

CHARLES LEBLANC.

Qui-dà? Croyez-vous qu'on peut faire voyager une division en ballon? Monsieur le résident, vous m'avez l'air simple. Je viens seul; je n'apporte pas même mon sabre avec moi; mais je suis homme d'exécution, je saurai m'arranger.

LE RÉSIDENT, souriant.

La chose me paraît tant soit peu difficile. Les Espagnols sont nombreux, les Danois, les Hanovriens, qui sont avec eux, ne sont pas bien sûrs...

CHARLES LEBLANC.

N'importe! nous nous passerons d'eux. Or ça, écoutez-moi. (Il s'assied.) Aye! je suis éreinté, j'ai crevé trois chevaux sur ma route. — Écoutez! Ce ne sera que dans trois jours que nos têtes de colonnes pourront déboucher; en attendant le four chauffe. La flotte

d'Hély-Goland est partie, le vent est bon, les Anglais seront dans le grand Belt avant que nous ayons vu le petit, et tout est perdu.

LE RÉSIDENT.

Vous avez très-judicieusement mis le doigt sur la plaie.

CHARLES LEBLANC.

Je ne sais ce que vous voulez dire. Mais, entre nous, le prince de Ponte-Corvo m'a prévenu qu'attendu que vous étiez un peu dans les ganaches, j'eusse à m'aboucher avec une certaine dame Coulanges et une autre dame Tourville, qui sont toutes deux ici. Deux de vos mouchardes? Pas vrai?

LE RÉSIDENT.

Monsieur, vous avez, en vérité, une manière de vous exprimer que je ne puis excuser... que dans un militaire.

CHARLES LEBLANC.

Faites venir vos femelles. Vous voyez bien que je suis harassé. J'ai laissé le fond de ma culotte avec ma peau à la selle de mon cheval, je n'ai pas le temps de faire de longues phrases. Faites venir vos mouchardes.—Prenons nos mesures. Puis, donnez-moi un lit ou une botte de paille, que je puisse dormir. Car, mille noms d'un diable, j'ai le corps meurtri comme une pomme cuite.

LE RÉSIDENT.

Madame de Tourville devait passer à mon cabinet en ce moment, et je m'étonne qu'elle ne soit pas encore venue.

CHARLES LEBLANC.

Est-ce là votre déjeuner ? Bon ! demandez un couvert pour vous. — A votre santé, petit papa.... Nom d'une pipe ! votre vin est bon. — ... Vous êtes un brave homme, ou le diable m'emporte ! — Oh ! j'ai si faim que je mangerais mon père sans sel.

LE RÉSIDENT, à part.

Quel ton ont ces gens-là ! (Haut.) Monsieur, je vous en prie, faites absolument comme chez vous.

CHARLES LEBLANC.

Vous avez raison, parbleu ! vous avez raison. — Je vois que vous êtes un brave homme. Tenez, moi, j'aime les gens francs. — Comment vous nommez-vous, sans vous commander ?

LE RÉSIDENT.

Le baron Achille d'Orbassan.

CHARLES LEBLANC.

A votre santé, monsieur le baron d'Orbassan. Moi, je m'appelle Charles Leblanc, lieutenant en premier dans la garde impériale, troisième bataillon, grenadiers. — Allons, buvez à ma santé, monsieur le baron. — Vous n'avez pas de verre ? — Tenez, prenez le mien. — Morbleu ! à la guerre comme à la guerre. — Vous avez servi ?

LE RÉSIDENT.

Non pas dans l'armée... Mais j'ai servi d'une autre manière mon empereur et ma patrie.

CHARLES LEBLANC.

Dans la di., la diplomatie, à coups de plume... ça vaut mieux... On ne risque d'attraper que des taches

d'encre. Mais ces damnées femelles ne viennent donc pas ?

LE RÉSIDENT.

J'attends madame de Tourville à chaque instant. — Il me semble, monsieur, que pour un Français, et un chevalier... (Montrant le ruban de Charles Leblanc.) car vous êtes chevalier, hé, hé, hé... vous n'avez guère de respect pour ce sexe charmant, destiné...

CHARLES LEBLANC.

Charmant tant qu'il vous plaira. J'aime les femmes qui ne parlent pas, et qui ne se font pas payer trop cher. A votre santé, M. Achille d'Orbassan.

LE RÉSIDENT.

J'entends un pas de femme... La voici.

Entre madame de Tourville.

CHARLES LEBLANC.

Million de tonnerres ! c'est ma mère.

MADAME DE TOURVILLE.

Ah ! mon ami ! embrasse ta maman, mon cher petit Charles.

CHARLES LEBLANC.

C'est bon ! c'est bon !... Est-ce fini ? Ah ça ! est-ce bien vous ?

MADAME DE TOURVILLE.

Mon ami !

CHARLES LEBLANC.

Mes complimens ! vous faites là un joli métier. Si l'on savait cela au régiment... Le diable m'étrangle, si je n'aimerais pas mieux vous savoir enterrée que moucharde.

MADAME DE TOURVILLE.

Oh ! Charles !

CHARLES LEBLANC.

Ma sœur est , je le suppose , enrôlée dans le même régiment?... Qu'elle ne m'approche pas ; il n'y a pas de respect filial entre elle et moi... Chut ! — Attention et silence ! — Buvons pour digérer cette nouvelle ! — Bah ! ce n'est rien que cela... — Écoutez , papa Orbassan , voilà ce que j'ai combiné : Vous allez inviter le général La Romana à dîner pour demain ; entendez-vous ?

LE RÉSIDENT.

Mais s'il refusait ?

CHARLES LEBLANC.

Il n'osera pas. — Vous avez bien ici cinquante Français ?

LE RÉSIDENT.

Il y a ici une compagnie de chasseurs en dépôt.

CHARLES LEBLANC.

C'est ce qu'il me faut. Ah ça ! vous invitez le général Romana avec tout son état-major et les officiers danois , etc. Vous me mettez à dîner à côté dudit général. Pour lors , entre la poire et le fromage , vous proposez la santé de l'Empereur : c'est le signal dont nous sommes convenus... Mes chasseurs , qui se sont tenus prêts , entrent alors , et couchent en joue tous les Espagnols. Moi , je prends le général au collet d'un côté , vous de l'autre. S'ils font des façons pour se rendre , nous nous jetons tous deux sous la table , et

nos hommes font un feu de file. — Ensuite, nous barricadons les portes; les Danois et les autres canailles auront bon marché des Espagnols désorganisés et sans chefs. — En tous cas, nous tiendrons tant que nous pourrons, et si nous sommes forcés, nous tuons nos prisonniers et nous nous brûlons la cervelle les uns aux autres. Que dites-vous de cela?

LE RÉSIDENT.

Monsieur.... mais.... le moyen est.... un peu... violent....

MADAME DE TOURVILLE.

Il me semble qu'on pourrait....

CHARLES LEBLANC.

Silence! — Monsieur Orbassan, savez-vous tirer le pistolet?

LE RÉSIDENT affectant beaucoup de fermeté.

Je ne manque jamais mon homme à trente pas.

CHARLES LEBLANC.

Peste! eh bien, tant mieux. Ainsi vous vous en servirez si besoin est. Allons, vous vous conduirez en brave, n'est-ce pas?

Il lui frappe rudement sur l'épaule.

LE RÉSIDENT.

Sans doute, je suis Français. — Mais on serait plus certain de réussir si l'on attendait....

CHARLES LEBLANC.

Oui, que les Anglais viennent, n'est-ce pas?

LE RÉSIDENT.

Eh non! les Français.

CHARLES LEBLANC.

Hé, morbleu! avez-vous oublié qu'ils ne peuvent être ici que dans trois jours?

LE RÉSIDENT.

Diable!

MADAME DE TOURVILLE.

Il y aurait un moyen de courir moins de risques... avec un peu d'arsenic....

CHARLES LEBLANC.

De l'arsenic! milles bombes! de l'arsenic! me prenez-vous pour un empoisonneur? Moi, lieutenant de grenadiers dans la garde impériale! moi! souffrir qu'on donne de l'arsenic à de braves militaires, pour les faire crever comme des rats! j'aimerais mieux me brûler la cervelle, que de donner d'autres pilules que des pilules de plomb à des militaires. De l'arsenic! sacré nom du diable! de l'arsenic!

MADAME DE TOURVILLE.

Mais....

CHARLES LEBLANC.

Taisez-vous! Je ne suis pas un mouchard. Ne me parlez pas d'arsenic, ou j'oublierais que vous êtes ma mère. — Et vous, mon petit baron, ayez la bonté d'exécuter les ordres que je porte. Écrivez vos lettres d'invitation, et s'ils n'acceptent pas, je veux qu'un boulet me serve de pilule si je ne vous fais pas manger la lame de mon sabre.

LE RÉSIDENT.

Monsieur..... monsieur..... c'est pour le service de Sa Majesté.... Si mon devoir....

CHARLES LEBLANC.

Allons, vous êtes un brave homme, donnez-moi une poignée de main, et dites qu'on me fasse un lit.

Il boit un coup et sort.

LE RÉSIDENT.

Ma foi, madame, je vous fais mon compliment, vous avez là un joli garçon.

MADAME DE TOURVILLE.

Hélas! c'est tout le portrait de feu son père. Il ne connaissait que son sabre.

LE RÉSIDENT.

Me voilà dans une jolie position.

MADAME DE TOURVILLE.

Au surplus, son avis n'est pas à dédaigner; il faut le suivre.

LE RÉSIDENT.

Eh bien, soit; mais vous dînez avec nous, madame.

MADAME DE TOURVILLE.

Mais, monsieur, je vous serai tout-à-fait inutile.

LE RÉSIDENT.

Mais, peste! madame, vous dînez avec nous, ou le diable m'emporte si je ne vous fais arrêter.

MADAME DE TOURVILLE.

Je veux bien de votre dîner, monsieur. J'y viendrai, et je vous ferai voir que, toute femme que je suis, j'ai plus de courage que toi, mon petit diplomate. Au revoir.

Elle sort.

LE RÉSIDENT, seul.

Ciel et terre! mort et furie! que le diable m'emporte!.... s'il veut m'emporter loin d'ici.... Malheureux! que vais-je devenir?... J'aimerais mieux me trouver sur un champ de bataille qu'à pareille bagarre.... au moins on peut gagner le large.... Misérable!.... Et moi qui croyais qu'il était si facile de faire de la diplomatie!.... Et cette maudite île; tout m'y manque... Enfin, pourquoi ne pas attendre les Français? Il va tout perdre avec sa précipitation..... Ah! si l'on m'avait laissé faire!.... la croix d'honneur était à moi... et c'est maintenant ce grand escogriffe d'officier qui va avoir tous les profits! Un ignorant qui ne sait ce que c'est que de faire de la diplomatie... qui n'a jamais ouvert un Vatel... et moi!... S'ils allaient se tromper dans le désordre?... Maudit métier! chien de métier! maudite île!... Ah! voici ces pistolets dont il faut que je me serve... voyons.... Je mettrai douze balles dans chacun, au moins je ne manquerai pas celui que j'attraperai... Allons, allons!... on ne meurt qu'une fois!... qu'ils viennent, ces Espagnols!... qu'ils viennent! tout Français est soldat!

Il gesticule avec les pistolets.

Mais... doucement... quelle idée admirable!... Non, ces armes ne sont point celles d'un diplomate. (Il pose les pistolets.) A la fin de leur dîner je leur dirai, Permettez que j'aie vous chercher d'un vin excellent... C'est cela! et ils feront leurs affaires sans moi... Parbleu! vivent les gens d'esprit! Voilà ce qui s'appelle

s'en tirer joliment. Notre lieutenant sera peut-être tué dans la bagarre... je ferai le rapport... et alors... alors, ma foi, c'est une affaire faite, je deviens ambassadeur!... C'est cela, morbleu! qu'on est heureux d'avoir de l'esprit. Un grossier manant comme ce Leblanc peut bien faire le coup de poing dans l'occasion.... mais nous autres diplomates nous savons toujours... oui, nous savons faire nos affaires.

Il sort.

SCÈNE III.

Un salon aux Trois Couronnes.

D. JUAN, MADAME DE COULANGES.

D. JUAN.

Je vous en conjure, excusez mon impertinence. Mais... je vous trouvais seule... dans ma chambre... si tard... Et vous veniez pour nous sauver!

MADAME DE COULANGES.

Monsieur, ne parlons plus de cela. Etes-vous sûr de réussir? vos mesures sont-elles prises?

D. JUAN.

Oui. Nos régimens se concentrent sur Nyborg. La flotte anglaise sera...

MADAME DE COULANGES.

Je ne vous demande rien; ne me dites rien; mais êtes-vous bien sûr du succès?

D. JUAN.

Autant qu'on peut l'être.

MADAME DE COULANGES.

J'en suis bien aise.

D. JUAN.

Dans peu de temps je reverrai l'Espagne.

MADAME DE COULANGES.

Quelle joie vous aurez de vous retrouver au milieu de vos amis... après une si longue absence!

D. JUAN.

Hélas!... il y a quelque temps je désirais si vivement de retourner en Galice!.... mais maintenant, je suis malheureux de quitter cette île sauvage.

MADAME DE COULANGES.

Songez à vos devoirs, monsieur, vous allez combattre pour votre patrie... vous aurez des distractions de toute espèce. Moi... je... j'espère qu'il ne vous arrivera pas de malheur en Espagne.... que la paix se fera.... et alors, si vous revenez en France.... j'aurai bien du plaisir à vous revoir.

D. JUAN.

Je ne vois que malheur dans mon avenir... Vous avez été mon bon ange... et maintenant...

MADAME DE COULANGES.

Je vous reverrai encore une fois avant votre départ. Je brode en ce moment une petite bourse, que je vous prierai de vouloir bien accepter comme un souvenir de moi.

D. JUAN.

Je n'y puis plus résister. Madame, donnez-moi la vie ou la mort. — Dites-moi, voulez-vous?..... j'ose à

peine vous le proposer... voulez-vous accepter mon nom, et me suivre dans mon malheureux pays ?

MADAME DE COULANGES.

Monsieur!... que me proposez-vous ? (A part.) Oh ! si je ne l'aimais pas tant !

D. JUAN.

Je sais que l'Espagne est un pays bien triste pour une Française, et dans quel état se trouve-t-elle maintenant ! Une tente de toile, la paille d'un bivouac... voilà la chambre qu'aura long-temps l'épouse de Juan Diaz... Je ne vous parle pas de ma fortune, de ma naissance... votre ame est trop élevée pour se laisser toucher par de semblables considérations... mais... si le plus ardent amour, si la plus vive estime.... vous paraissent dignes de votre cœur... Je ne vous aime pas assez, pensez-vous, je ne vous aime que pour moi, je ne vous offre que des maux, des souffrances à partager... mais que puis-je faire ? Mon pays m'appelle... et je sens que je ne puis vivre sans vous !

MADAME DE COULANGES.

Monsieur!... se peut-il.... vous, me donner votre main?... Je suis une Française sans fortune.... comment pouvez-vous songer à moi... vous renoncez à votre fortune ?

D. JUAN.

Eh quoi ! vous n'avez pas de répugnance pour moi ? Vous m'aim ez ?...

MADAME DE COULANGES.

Oui, Don Juan, je vous aime, mais je ne puis vous

JOURNÉE III, SCÈNE III. 105

épouser... non, cela ne se peut... Ne m'en demandez pas davantage !

D. JUAN.

Je suis le plus heureux des hommes, ne pensez plus à la différence de fortune... eh ! qu'importe ? Si vous étiez plus riche que moi, est-ce que vous ne m'aimeriez pas ?

MADAME DE COULANGES.

Oh ! plutôt au ciel !

D. JUAN.

Eh bien ! laissez-moi donc être aussi généreux que vous.

MADAME DE COULANGES.

Non, laissez-moi. Vous m'avez rendue heureuse... je suis contente... Adieu...

D. JUAN.

Que signifie ce mystère ? Dites-moi bien vite vos scrupules, mon amour les lèvera.

MADAME DE COULANGES.

Je ne puis.

D. JUAN.

Vous me désespérez.

MADAME DE COULANGES.

Ma famille est si nombreuse !

D. JUAN.

J'ai de l'argent pour tous.

MADAME DE COULANGES.

Ma mère...

D. JUAN.

Je la déciderai à nous suivre.

MADAME DE COULANGES.

Non, non, elle ne le voudra jamais.

D. JUAN.

Vous me cachez quelque vain scrupule, Dona Elisa ; au nom de notre amour, dites-le moi.

MADAME DE COULANGES.

Pourquoi me pressez-vous?... Écoutez, Don Juan, vous allez en Espagne. De graves intérêts vont réclamer tout votre temps, tous vos efforts... Au milieu du tumulte et des dangers des camps, que deviendrais-je?... une femme vous embarrasserait, songez aux dangers de la guerre.

D. JUAN se frappant le front.

Je croyais qu'une femme pouvait aimer comme moi ! Adieu, madame, vous m'avez dicté mon devoir. Oui, je vais en Espagne ; mais le premier boulet sera pour moi. Au moins vous n'aurez pas la douleur d'être veuve.

MADAME DE COULANGES.

Arrêtez, Don Juan... ne croyez pas ce que je viens de vous dire... le coup qui vous atteindra me frappera aussi... Mais il est une raison terrible qui m'empêche de vous épouser... je vous aime trop pour vous épouser sans vous la dire... mais ne me la demandez pas, si vous voulez m'aimer. Adieu, Don Juan, je penserai toujours à vous.

D. JUAN.

Élisa, Élisa, je vous jure sur mon honneur que jamais je ne vous demanderai cette raison... jamais

je ne vous en parlerai.... je n'aurai pas la moindre inquiétude... rien ne peut altérer mon amour... mais si vous avez quelque affection pour moi, consentez à me suivre... (Avec une inquiétude mal dissimulée.) Quelque scrupule.... quelque enfantillage vous arrête?

MADAME DE COULANGES.

Don Juan, en me déclarant votre amour, vous m'avez rendue plus heureuse que je ne l'ai jamais été; vous me forcez maintenant à perdre tout ce bonheur en un instant... mais vous le voulez.

D. JUAN.

Non, je ne le veux pas! ne me dites rien!... je vous jure d'avance que tout ce que vous pourrez me dire ne m'empêchera pas de vous aimer... Après l'honneur, vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde.

MADAME DE COULANGES.

Non, vous ne saurez jamais mon secret.

Elle sort, et s'enferme chez elle.

DON JUAN seul.

Qu'a-t-elle? Est-elle folle? Quel peut être ce secret qu'elle n'ose avouer? (Il frappe à la porte.) Élisà! Élisà! — Elle ne répond pas!... Élisà! — Jamais homme fut-il plus malheureux que moi? Tous les malheurs m'accablent à la fois. Je m'y perds. Je ne sais que penser d'elle! Mais jamais je ne l'ai tant aimée. Ah! Dieu soit loué! voici sa mère.

Entre madame de Tourville.

Venez, madame, venez me rendre la vie. Je suis un homme mort, si vous ne venez à mon secours.

MADAME DE TOURVILLE.

Qu'y a-t-il, monsieur? Qu'avez-vous? Comment puis-je vous être utile?

D. JUAN.

Ah! madame, c'est entre vos mains que je remets ma destinée... je suis bien malheureux... je viens de voir madame votre fille, et je lui ai fait l'aveu d'un amour....

MADAME DE TOURVILLE.

Comment, monsieur, à ma fille!

D. JUAN.

Oui, je l'adore. Je ne puis vivre sans elle. Elle m'a avoué qu'elle n'avait pas de répugnance pour moi... qu'elle m'aimait... et puis.... je ne sais quelle idée bizarre s'est emparée d'elle.... elle m'a dit qu'elle ne serait jamais ma femme... Ah! madame, si vous avez quelque empire sur elle!....

MADAME DE TOURVILLE ne pouvant cacher son étonnement.

Vous voulez épouser ma fille?

D. JUAN.

Oh! si elle consentait, je deviendrais le plus heureux des hommes.

MADAME DE TOURVILLE.

Vous!... (A part.) Qu'ai-je fait, malheureuse que je suis! Moi qui n'y ai pas pensé!

D. JUAN.

Mais malgré mes prières, elle n'a jamais voulu m'avouer le motif ou le scrupule...

MADAME DE TOURVILLE.

Mais, monsieur, les convenances de fortune, d'abord, sont-elles?...

D. JUAN.

Ne me parlez pas de cela. J'ai trente mille piastres de revenu... je suis riche, noble... mais qu'importe? Elle a quelque scrupule extravagant, elle me le cache, elle me fait mourir.

MADAME DE TOURVILLE, à part.

Imbécile que j'étais! A quoi pensais-je donc? Il y avait bien plus à gagner de ce côté-là.

D. JUAN.

Au nom du ciel, madame, je vous en conjure, allez la trouver.... soyez dès à présent ma mère.... parlez pour moi... dites - lui combien je serai malheureux si elle n'est pas à moi... — Mais vous-même, madame, vous partagez peut-être les préventions de votre fille?

MADAME DE TOURVILLE.

Moi, monsieur le colonel? au contraire, j'ai la plus haute estime pour vous. Je désire même l'honneur de votre alliance. (A part.) Elle a perdu la tête.

D. JUAN.

Vous me comblez! Courez, ma chère madame de Tourville! dites-lui que je ne veux pas savoir ses secrets... dites-lui que si elle ne me hait point...

MADAME DE TOURVILLE.

Colonel, croyez, je vous prie, que ce n'est qu'un enfantillage au fond.... J'ai trop bien élevé ma fille, pour qu'elle ait quelque chose à cacher à son mari. (A part.) Je serais bien bête si je manquais la balle au

bond. La gratification ne vaut pas ce que je puis tirer de celui-là. Je vais tout lui dire.

D. JUAN.

Ah ! madame , je n'espère qu'en vous !

MADAME DE TOURVILLE.

Écoutez-moi , jeune homme , j'ai quelque chose de plus sérieux à vous dire.

D. JUAN.

Ma chère madame de Tourville , allez lui parler , ramenez-la , il n'est rien que je puisse entendre.

MADAME DE TOURVILLE.

Un peu de patience , étourdi ! Je viens de chez monsieur le résident de France. J'avais à lui parler. J'ai attendu quelque temps dans l'antichambre , car il avait quelqu'un avec lui.... La curiosité naturelle à mon sexe m'a fait prêter l'oreille , il faut l'avouer , et , la cloison étant fort mince , j'ai tout entendu. Savez-vous ce qu'il disait ! Il complotait , monsieur Juan Diaz , avec un jeune homme , étourdi comme vous ; ils complotaient d'inviter le général à dîner pour l'assassiner ou se rendre maîtres de sa personne , en attendant que les régimens français qui sont en marche puissent arriver ici , et vous exterminer tous tant que vous êtes d'Espagnols dans cette île.

D. JUAN.

Ciel !... le résident !

MADAME DE TOURVILLE.

Le jeune homme qui était avec lui avait l'air de ne pas y consentir ; il lui a remontré combien sa conduite était affreuse.... mais ce coquin de résident l'a

JOURNÉE III, SCÈNE III. III

menacé de le faire fusiller, et il a bien été obligé d'y consentir, quoique malgré lui, j'en suis sûre.

D. JUAN.

Et vous l'avez entendu?

MADAME DE TOURVILLE.

Vous ne lui ferez pas de mal, n'est-ce pas, à ce petit jeune homme?... Quant au résident, c'est un vieux scélérat bien taré, et qui est digne de tout votre courroux.

D. JUAN.

Je vais chez le marquis de La Romana, veuillez m'accompagner.

MADAME DE TOURVILLE.

Au moins ne manquez pas le résident. Je suis encore tout émue de son infame trahison.... Il faut le faire fusiller tout de suite, sans l'écouter.... Pour l'autre....

D. JUAN.

Son affaire est claire.

MADAME DE TOURVILLE.

Vous m'avez promis de lui faire grace... Mais écoutez, bon jeune homme... écoutez, mon enfant...

D. JUAN.

Ah! ma bonne mère!

MADAME DE TOURVILLE.

Je vais vous amener ma fille, et pendant que vous ferez votre paix avec elle, je m'en vais instruire de tout votre général; de cette façon, nous ferons d'une pierre deux coups.

D. JUAN.

Allez vite auprès d'elle. Je reviens aussitôt.

MADAME DE TOURVILLE.

Non, restez. Je vous l'amène dans un instant. — Elle est d'une innocence, cette pauvre Élisabeth !... Ma foi, entre nous, je ne sais si son premier mari a été son mari..... c'était un vieux penard. Elle est d'une innocence !... Vous rirez.

D. JUAN.

Entrez vite.

MADAME DE TOURVILLE.

Une embuscade. Ne dites mot. Rangez-vous du côté de la porte. (Elle frappe.) C'est moi, c'est ta mère ; ouvre, Élisabeth. (Elle entre.)

D. JUAN seul.

Je ne sais si c'est le bon Dieu ou le diable qui mène nos affaires, mais ma tête est en feu ! Je n'y puis plus tenir. Jamais je ne fus mis à pareille épreuve. Écoutez... sa mère semble la presser... elle résiste.

MADAME DE TOURVILLE.

Au secours, colonel ! à moi !

D. Juan entre dans l'appartement, et en sort bientôt, entraînant madame de Coulanges ; madame de Tourville.

D. JUAN.

Oh ! vous ne m'échapperez plus. Vous êtes à moi pour la vie, votre mère y consent.

MADAME DE TOURVILLE.

Ah ! ce tendre spectacle m'arrache des larmes de joie. Allez, mes enfans, aimez-vous, soyez heureux,

c'est votre mère qui vous bénit. (Bas à D. Juan.) Je vais chez votre général.

Elle sort.

D. JUAN.

Au nom du ciel, regardez-moi, Élixa! Que vous ai-je fait? Est-ce que vous ne m'aimez plus?... Donnez-moi votre main... Ah! vous avez beau faire, vous prendrez cet anneau. — (Il s'efforce de lui mettre un anneau au doigt.) Maintenant, il n'y a plus à s'en dédire, vous avez mon anneau. Hommage à la marquise de ***.

MADAME DE COULANGES.

Vous voulez donc tout savoir? — Laissez-moi; reprenez cet anneau, et gardez-le pour une marquise. Savez-vous, Don Juan, ce que je suis venue faire ici? On me donne six mille francs par an pour surprendre vos secrets. Que vous en semble, Don Juan?

D. JUAN atterré.

Ah!

MADAME DE COULANGES.

A présent vous savez l'honorable profession que j'exerce.... mon véritable nom est Leblanc.... voulez-vous savoir l'histoire de ma vie? écoutez un instant... vous n'êtes pas au bout, et vous avez encore besoin de votre courage.

D. JUAN.

De grace!... c'est une plaisanterie.

MADAME DE COULANGES.

Silence!... Ma mère m'a élevée dans l'espérance que ma beauté et mon esprit lui rapporteraient de l'argent. Entourée d'une famille accoutumée à l'infamie, faut-il

s'étonner que j'aie si bien profité des exemples que j'avais sous les yeux? — Oui, Don Juan, je suis payée par la police; ils m'ont envoyée ici pour vous séduire, pour tirer de vous les secrets de votre ami, pour vous mener à l'échafaud. (Elle tombe sur un canapé.)

D. JUAN.

Élisa!... oh! j'en mourrai... Élisa!...

MADAME DE COULANGES.

Vous ne vous êtes pas enfui!

D. JUAN.

Vous êtes malade, Élisa! Vous êtes folle!

MADAME DE COULANGES.

Retirez-vous, monsieur, vous vous souillez en touchant une misérable comme moi. — J'aurai bien assez de force pour regagner ma chambre toute seule. (Elle fait un effort pour se lever, et retombe aussitôt.)

D. JUAN.

Élisa, tout ce que vous dites est faux.... Vous et votre mère ne venez-vous pas de nous découvrir les pièges que nos ennemis nous préparaient?

MADAME DE COULANGES.

J'ignore ce que ma mère a pu vous dire; mais moi, Don Juan, moi, j'ai été payée, payée pour surprendre vos secrets.

D. JUAN.

Je ne veux pas vous croire.

MADAME DE COULANGES.

Du moment que je vous ai connu, j'ai en quelque sorte changé d'ame.... mes yeux se sont ouverts.... pour la première fois j'ai pensé que je faisais mal... j'ai

voulu vous sauver... O Don Juan ! l'amour que je sens pour vous , souffrez que je parle encore de mon amour... mon amour pour vous m'a rendue tout autre... je commence à voir ce que c'est que la vertu... c'est... c'est l'envie de vous plaire.

D. JUAN.

Malheureuse femme ! maudits soient les barbares qui ont corrompu ta jeunesse !

MADAME DE COULANGES.

O Don Juan ! vous avez pitié de moi. Mais vous êtes si bon !... vous souffrez quand vous voyez souffrir votre cheval !... Oh ! je penserai à vous toute ma vie... Peut-être Dieu aura-t-il pitié de moi ; car, oui, il y a un Dieu au ciel.

D. JUAN.

Mais maintenant vous aimez la vertu !

MADAME DE COULANGES.

Je vous aime de toutes les forces de mon ame... Mais je vous dégoûte... je le vois.

D. JUAN après un silence.

Écoute, Élixa, sois franche ; une seule question... As-tu jamais causé la mort d'un homme ?... Mais, non, ne me réponds pas... je ne te demande rien... je n'ai pas le droit, moi, de te demander cela... Moi !... Eh ! n'ai-je pas combattu à Trafalgar, à Eylau, à Friedland, pour le despote de l'univers ?... N'ai-je pas tué des hommes généreux qui combattaient pour la liberté de leur patrie ?... Il y a quelques jours, n'aurais-je pas, au premier coup de tambour, sabré un patriote pour le bon plaisir de l'Empereur ? et moi ! j'ose te deman-

der!... Tous les hommes sont des loups, des monstres!... Je suis tenté de lui brûler la cervelle, et de me tuer ensuite sur son corps.

MADAME DE COULANGES.

Je vous répondrai, Don Juan, je le puis. Je vous le jure par... mais des sermens dans ma bouche, qui pourra les croire? Non, jamais je n'ai causé la mort d'un homme.... Relevez-vous, Don Juan, reprenez votre anneau... mais remerciez le hasard qui m'a protégée... Si ces mains que vous baisez ne sont pas teintes d'un sang innocent, j'en remercie le hasard... Avant de vous connaître, je ne sais ce que j'aurais fait...

D. JUAN.

Tu es aussi vertueuse, Élixa... tu es plus vertueuse que toutes ces bégueules qui, parce qu'elles ont passé leur vie dans un couvent, se vantent de leur courage à résister aux tentations! Élixa, tu es ma femme!... Ta mère restera ici, je lui donnerai autant d'argent qu'elle en voudra... mais toi, tu me suivras, tu seras mon compagnon, tu partageras toutes mes fortunes.

MADAME DE COULANGES.

Vous êtes fou. Dans un instant vous changerez d'idée, et alors vous vous étonnerez d'avoir jamais senti de la pitié pour une créature comme moi.

D. JUAN.

Jamais, jamais!

MADAME DE COULANGES.

Oui, je suis assez heureuse, puisque vous ne m'avez pas déjà repoussée du pied comme un être malfaisant.

Je ne veux pas faire le malheur de votre vie, en vous prenant au mot dans un moment d'enthousiasme. Il vous faut une femme, Don Juan, qui soit digne de vous. Adieu.

D. JUAN.

Vous ne me quitterez pas, de par tous les diables ! Je ne puis me passer de vous, je ne pourrai jamais aimer que vous. Venez avec moi. — Eh ! qui jamais saura votre histoire en Espagne ?

MADAME DE COULANGES.

Ah, Don Juan !... (Elle lui prend la main.) Soit, je vous suis. Mais je ne serai pas votre femme ; je serai votre maîtresse, votre domestique. Quand vous serez las de moi, vous me chasserez... Si vous me souffrez auprès de vous, ce sera entre nous à la vie et à la mort.

D. JUAN.

Tu seras toujours ma maîtresse et ma femme. (Il l'embrasse.)

MADAME DE COULANGES.

Ma résolution est prise, je n'en changerai pas.

Entre madame de Tourville.

MADAME DE TOURVILLE.

Dans les bras l'un de l'autre !... Enfin je suis contente ! Je vous avais bien dit qu'elle ne demandait pas mieux.

D. JUAN.

Élisa, laisse-nous nn instant. Attends-moi dans mon appartement, je t'y suis.

Madame de Coulanges sort.

MADAME DE TOURVILLE.

Déjà vous vous tutoyez? — Le général vous demande.

D. JUAN.

Je sais qui vous êtes, madame.... si je le voulais je vous ferais pendre. — Voulez-vous dix mille piastres, pour rester ici, ou aller au diable, si vous voulez, à condition de ne jamais revoir votre fille, de ne jamais lui parler, de ne lui écrire jamais.

MADAME DE TOURVILLE.

Monsieur... mais... ma chère fille.

D. JUAN.

Dix mille piastres, réfléchissez !

MADAME DE TOURVILLE.

Une mère si tendre....

D. JUAN.

Oui ou non ?

MADAME DE TOURVILLE.

J'accepte les piastres.... mais il est pourtant bien dur pour une mère....

D. JUAN.

Rentrez chez vous. Ce soir vous les aurez. N'essayez pas de sortir, ou les sentinelles feront feu sur vous.

MADAME DE TOURVILLE.

Au moins permettez-moi, pour la dernière fois....

D. JUAN.

Sortez ! et ne m'échauffez pas la bile !

MADAME DE TOURVILLE à part.

La petite rusée !

Elle sort.

LE MARQUIS entrant.

Ma foi ! je me rends. Vivent les jolis garçons ! Madame de Tourville m'a dit la vérité. Voici la lettre du résident, qui m'invite à dîner chez lui.

D. JUAN.

Douze balles dans la cervelle ! voilà ce qu'il lui faut !

LE MARQUIS.

Je ne lui en destine pas davantage ; je ferai arrêter ses estaffiers, et son dîner finira tout autrement qu'il ne l'espère. Ce sera le dernier que nous ferons dans cette île. Le vent est favorable ; demain l'amiral anglais jettera l'ancre devant Nyborg. — Je m'assurerai des officiers allemands et danois, de la même manière qu'ils prétendaient le faire à notre égard.

D. JUAN.

Fusillez ! fusillez ! fusillez, tous les hommes sont des faquins qui valent tout au plus la cartouche qui les envoie dans l'autre monde.

LE MARQUIS.

Peste ! comme tu y vas ? Je ne veux faire tuer personne ; excepté pourtant monsieur le résident, que je ferai pendre bien et beau pour lui apprendre qu'une salle à manger doit être aussi sacrée que le lieu des séances d'un congrès. Demain il servira d'exemple aux diplomates à venir, et d'enseigne à cette auberge.

D. JUAN.

Amen !

LE MARQUIS.

Porte ce billet au colonel de Zamora. Que l'on arrête tous les courriers. L'artillerie volante est arrivée. Je vais écrire au commandant. Le fort sera occupé par les grenadiers de Catalogne. Tous les régimens se réuniront à cinq heures sur la place d'armes, et si le diable ne s'en mêle, le prince de Ponte-Corvo ne trouvera personne ici pour répondre à l'appel.

D. JUAN.

Ah ! général, je voudrais déjà me voir vis-à-vis des Français.

Ils sortent.

BALLET.

La place d'armes de Nyborg.

On voit dans le fond un parc d'artillerie. Musique militaire.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Quatre canonniers et quatre vivandières.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Un fandango.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Walse. Soldats espagnols et filles de Nyborg.

On joue un rappel, les danses cessent.

CONCLUSION.

SCÈNE IV.

Une salle à manger.

LE MARQUIS, DON JUAN, LE RÉSIDENT,
CHARLES LEBLANC, OFFICIERS ESPAGNOLS,
DANOIS, ALLEMANDS, assis à table.

CHARLES LEBLANC.

Qu'on apporte le dessert.

LE RÉSIDENT.

Hé ! pas encore, pas encore ; il n'est pas encore
temps... on n'a pas encore fini.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous, monsieur le baron, vous semblez
indisposé ?

LE RÉSIDENT.

Rien, absolument rien, monsieur le général... au
contraire. — M. Leblanc, attendez... je veux dire ne
buvez pas de ce vin-là... je vais en chercher d'excellent
que je conserve depuis long-temps. J'y vais moi-même.

CHARLES LEBLANC bas.

Envoyez un domestique.

LE RÉSIDENT bas.

Non. Je ne confie à personne les clefs de mon caveau... les domestiques ont si peu de soin ! Ils pourraient casser les bouteilles.

CHARLES LEBLANC.

Il craint les bouteilles cassées. Allez, allez ! on vous attendra pour le dessert.

LE RÉSIDENT.

Non, non, je vous en supplie, faites toujours.

Il sort. On apporte le dessert.

LE MARQUIS à Leblanc.

Monsieur, vous avez servi, ce me semble.

CHARLES LEBLANC.

La chose n'est pas impossible. Mais pour le présent quart d'heure je suis secrétaire de monsieur le résident, du reste fort à votre service.

LE MARQUIS.

Don Juan, te souviens-tu de cet officier que nous ramassâmes à Friedland, couvert de blessures et jeté dans un fossé par les Cosaques ?

CHARLES LEBLANC.

Que le diable les étrangle ! c'était moi. Vous avez bonne mémoire, général. — Or ça, mes bons amis, attention au commandement. Comme je représente pour le quart d'heure monsieur le résident, attendu qu'il a planté là la guérite, je m'en vais vous proposer la santé de notre caporal à tous. — A la santé de

Sa Majesté l'Empereur ! vive l'Empereur ! (A part.) Eh bien ! ils ne viennent pas ?

Les officiers danois et allemands se lèvent pour répondre au toast.

Les officiers espagnols demeurent assis.

LE MARQUIS se levant.

A mon tour, messieurs, j'ai l'honneur de vous proposer la santé de Sa Majesté Ferdinand VII, roi d'Espagne et des Indes !

LÉS OFFICIERS ESPAGNOLS.

Vive le Roi ! (Tumulte.)

CHARLES LEBLANC.

Vive l'Empereur ! A moi, chasseurs ! Général, je vous arrête. Allons, aidez-nous, canaille de Danois !

Entrent des soldats espagnols ; Charles Leblanc est désarmé. Les fenêtres du fond s'ouvrent, et laissent apercevoir la flotte anglaise pavisée et saluant. On entend les cris de joie des soldats espagnols.

LE MARQUIS.

Vos chasseurs sont en prison, monsieur le secrétaire.

Messieurs les officiers danois et allemands, c'est avec regret que je vous demande votre parole de ne pas vous opposer à notre dessein. Toute résistance est inutile, et votre courage est assez connu pour ne pas avoir besoin de nouvelles preuves. Reprenez vos épées, messieurs, vous n'êtes pas nos prisonniers. Autrefois nous avons combattu sous la même bannière, un jour peut-être nous retrouverons-nous combattant ensemble sous le drapeau de la liberté. Nous vous quittons pour voler à la défense de notre patrie, car avant de prêter serment de servir l'Empereur des Français,

nous devons notre sang à la terre d'Espagne. Adieu, messieurs.

Messieurs les officiers espagnols, je connais trop bien le corps que j'ai l'honneur de commander, pour douter un instant qu'un seul de vous ne réponde avec allégresse à l'appel de la patrie. Vous allez vous mesurer avec les tyrans et les vainqueurs du monde, avec ce flot d'esclaves étrangers qu'ils poussent sur l'Espagne. Vous allez trouver nos armées désorganisées, détruites, mais tout Espagnol est devenu soldat, et les montagnes de la Morena attestent déjà que nos paysans peuvent vaincre les vainqueurs d'Austerlitz (15). La trahison a livré nos places fortes à l'ennemi ; nos arsenaux sont en son pouvoir. — Mais nos villes sans murailles ont des Palafox, et sont devenues des citadelles imprenables comme Saragosse. — Toutes nos provinces sont envahies, — mais partout le Français est assiégé dans son camp. — Notre Roi est captif, mais nous avons des Pélages. En Espagne, messieurs ! et guerre à mort aux Français (16) !

TOUS.

En Espagne !

LE MARQUIS.

Je vais passer les troupes en revue. Don Juan, assure-toi de ce coquin de résident. Tu connais mes intentions.

Il sort avec les officiers espagnols et danois.

CHARLES LEBLANC.

Ma foi ! monsieur le colonel, votre petite drôlerie

est fort plaisante. Mais que je sois pendu si ce n'est pas ma damnée de mère qui vous a tout dit.

D. JUAN.

Quel est votre nom ?

CHARLES LEBLANC.

Charles Leblanc, lieutenant aux grenadiers de la garde impériale.

D. JUAN.

Se peut-il, monsieur, qu'un militaire appartenant à un corps si justement honoré s'abaisse jusqu'à faire le vil métier d'assassin ?

CHARLES LEBLANC.

Colonel, ce n'est pas à moi que ce nom appartient. Je ne voulais assassiner personne.

D. JUAN.

Et ces chasseurs ?....

CHARLES LEBLANC.

D'abord, ils ne devaient tirer qu'à la dernière extrémité, mais ensuite il n'y a pas d'assassinat là-dedans, mais bien une embuscade, ce qui est tout autre chose. Un assassinat, c'est très-bien pour un coquin de moine (17) ou un mouchard.—Mais une embuscade, c'est très-permis à un brave militaire.

D. JUAN.

Monsieur, il me semble que vous entendez mieux les lois du code militaire, que les distinctions d'honneur et de criminel. — Me direz-vous ce que mérite un militaire qui vient à une *embuscade* en habit bourgeois ?

CHARLES LEBLANC.

Je sens que si vous me faites fusiller, comme vous en avez le droit, je n'aurai pas le mot à dire; mais comme je tiens beaucoup à ne pas paraître un mouchard devant un brave officier que j'estime, je vous ferai remarquer, et notez bien que je ne demande pas la vie; remarquez que je n'ai pas cherché le moins du monde à surprendre vos secrets, à voir où étaient campés vos régimens, où était parquée votre artillerie; rien de tout cela. Je vous ai dressé une embuscade, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire... J'avoue que j'ai eu tort de m'habiller comme un pékin.... cependant cet habit?... Non, jamais il ne pourra passer pour militaire! Allons, lavez-moi la tête avec du plomb, cela m'apprendra à quitter l'uniforme.

D. JUAN.

Non. Vous avez un nom qui vous sauve, M. Leblanc.

CHARLES LEBLANC.

Ah! c'est qu'apparemment vous êtes amoureux de ma mère ou de ma sœur, qui servent dans le régiment des mouchards.

D. JUAN.

Taisez-vous!

CHARLES LEBLANC.

Au diable les mouchards! Faites-moi fusiller. Je ne veux pas qu'on puisse dire que pareille canaille a sauvé la vie à un officier de la garde impériale. Faites-moi fusiller, aussi-bien je ne serai plus capitaine.

D. JUAN.

Non, vivez. C'est moi qui vous donne la vie en considération de votre courage.

CHARLES LEBLANC.

Accepté à ces conditions. Colonel, vous êtes un bon enfant. Vous avez l'air d'un brave militaire, quoique vous n'ayez pas déchiré tant de cartouches que moi. Moi je ne suis qu'un pauvre hère de lieutenant, et vous.... oh ! le bon service que le service d'Espagne.

D. JUAN.

Vous ne voudriez pas une compagnie dans notre division ?

CHARLES LEBLANC.

Non, le diable m'emporte ! Sachez que j'aimerais mieux être coupé en quatre que de prendre une autre cocarde que la cocarde de France.

UN SERGENT entrant.

Colonel, je ne sais ce qu'est devenu le résident, mais il est impossible de le trouver. Cependant la corde est toute prête à la porte de cette auberge.

CHARLES LEBLANC.

Ha, ha ! En effet voilà une corde attachée au lieu de l'enseigne des Trois Couronnes.

Entre madame de Coulanges vêtue en soldat à l'uniforme du régiment de Don Juan.

MADAME DE COULANGES.

Colonel, votre régiment est en bataille, et l'on vous attend.

D. JUAN.

O ma chère Élixa !

CHARLES LEBLANC à part, se détournant.

Ma sœur ! que le diable l'emporte !

D. JUAN.

Le canon nous donne le signal du départ. Viens, ma bien-aimée.

MADAME DE COULANGES.

Adieu, France, je ne te reverrai jamais !

CHARLES LEBLANC à part.

Bon débarras ! (Haut.) Adieu, colonel, je ne vous remercie pas.

Don Juan sort avec madame de Coulanges et les soldats espagnols.

CHARLES LEBLANC à la fenêtre.

Ha ! ha ! Belle ordonnance, ma foi ! — Charmant coup d'œil ! Que c'est agréable de commander une belle division comme celle-là ! Par le flanc droit ! marche ! ... Et les Danois qui regardent cela comme des oies à qui l'on vient d'arracher les plumes !

LE RÉSIDENT entrant.

(Il ouvre doucement la porte.) Je n'entends plus rien. Tout est fini. Je n'ai pas voulu me montrer tant que j'ai entendu parler espagnol. Ah ! voici notre brave. Eh bien, mon cher lieutenant, nous avons joliment mené nos affaires ! Mais diable ! j'étais tout seul en bas contre une douzaine... Que diable, pourquoi ne m'attendiez-vous pas ?

CHARLES LEBLANC.

Regardez par cette fenêtre.

JOURNÉE III, SCÈNE IV. 129

LE RÉSIDENT.

Ciel ? La Romana à la tête de ses Espagnols !....
Qu'est-ce que cela veut dire ?

CHARLES LEBLANC.

Cela veut dire qu'on nous a trahis ; que j'étais fusillé
sans le colonel Juan Diaz, et que l'on vous cherche
partout pour vous pendre !

LE RÉSIDENT.

Pour me pendre !

CHARLES LEBLANC.

On veut vous faire servir d'enseigne à cette au-
berge. Voyez-vous cette corde ? c'est votre cou qu'elle
attend.

LE RÉSIDENT.

Pour me pendre !

CHARLES LEBLANC.

Ma foi ! je vous souhaite bien du bonheur, monsieur
le résident.

LE RÉSIDENT.

Oh ciel ! monsieur , défendez-moi, ils veulent me
pendre.

CHARLES LEBLANC.

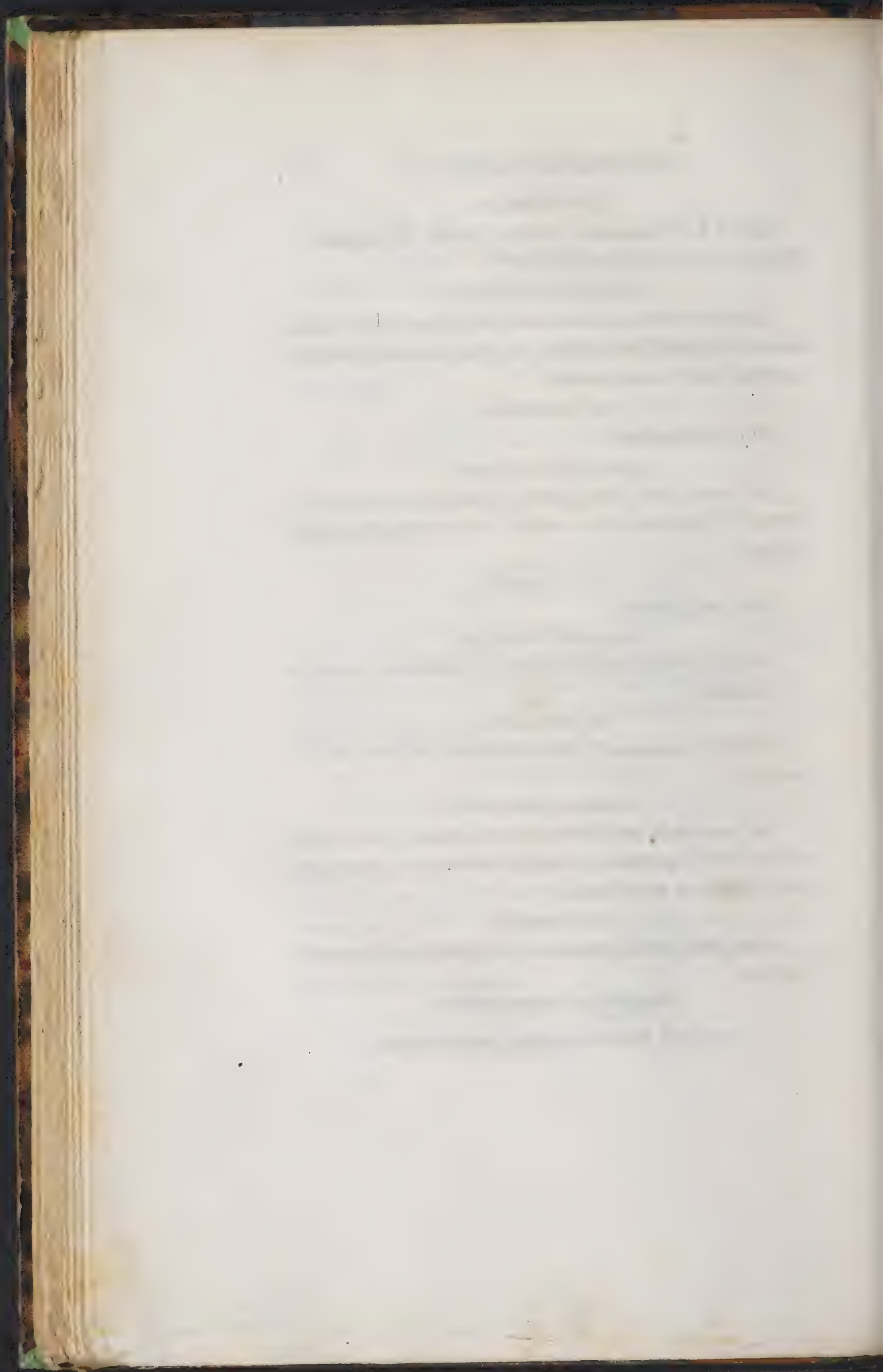
Que puis-je faire ? Je n'ai pas d'armes. Vous n'avez
qu'un parti à prendre, c'est de demander grace à ces
dames et à ces messieurs.

LE RÉSIDENT.

Ainsi finit cette comédie : excusez les fautes de
l'auteur.

On entend une musique militaire.

FIN DES ESPAGNOLS EN DANEMARCK.



NOTES.

(1) Il paraît que Clara Gazul a voulu représenter le célèbre et malheureux Porlier, plus connu en Espagne sous le nom de *el Marquesito*, le petit marquis, sobriquet que ses soldats lui avaient donné. J'ignore s'il suivit le marquis de La Romana dans l'île de Fionie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la rentrée de Ferdinand VII dans ses États, Porlier se prononça ouvertement pour la constitution des Cortès, qu'il avait défendue avec éclat dans la guerre de l'indépendance. Une tentative qu'il fit, au mois de septembre 1815, pour proclamer la constitution à La Corogne, n'obtint aucun succès. Trahi par ses indignes compagnons, Porlier fut livré à l'autorité militaire, condamné à mort, et fusillé le 3 octobre 1815. Voici son épitaphe composée par lui-même : « Ici reposent les cendres de « Don Juan Diaz Porlier, général des armées espagnoles, qui a été assez « heureux dans ce qu'il a entrepris contre les ennemis de son pays, mais « qui est mort victime des dissensions civiles. Ames sensibles, respectez « les cendres d'un infortuné ! »

(2) La basquina est un jupon étroit et court, et la mantilla un voile noir sans lequel les dames espagnoles sortent rarement.

(3) La guerre des partisans.

(4) A Espinosa. Le marquis de La Romana était alors en Angleterre.

(5) Il faut se rappeler que cette comédie fut composée sous le régime constitutionnel.

(6) Soldat d'une compagnie franche.

(7) Bernadotte, alors prince de Ponte-Corvo.

(8) Bataille de Vimeiro, gagnée le 21 juin 1808, par sir Arthur Wellesley (le duc de Wellington) sur le général Junot et l'armée française, qui capitula à Cintra, et s'embarqua pour la France.

(9) Usage allemand.

(10) Les Andalouses sont renommées dans toute l'Espagne pour la petitesse de leurs pieds et la douceur de leur parler.

- (11) On connaît la fin tragique du malheureux Porlier.
- (12) Historique.
- (13) Gouverneur.
- (14) Palais.
- (15) A Baylen, où l'armée du général Dupont fut obligée de capituler devant les levées en masse de Castaños et du général suisse Reding.
- (16) En espagnol *guerra a cuchillo*: réponse fameuse du général Palafox, à qui l'on proposait une capitulation honorable au premier siège de Saragosse.
- (17) Voir les bulletins et les proclamations de Napoléon et de Murat.

UNE FEMME

EST UN DIABLE,

OU

LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE.

COMÉDIE (1).

DEMONIO.

« Yo haré que el estudio olvides,

« Suspendido en una rara

« Beldad. »

CALDERON.—*El Magico prodigioso.*

THE LIFE OF

JOHN RUSKIN

BY JOHN RUSKIN

IN TWO VOLUMES



PROLOGUE.

LE PROLOGUE.

Mesdames et Messieurs,

L'auteur de la comédie que vous allez juger a pris la liberté de sortir de la route battue. Il a mis en scène, pour la première fois, certains personnages que nos nourrices et nos bonnes nous apprennent à révéler. Bien des gens pourront être scandalisés de cette audace, qu'ils appelleront sacrilège ; mais traduire sur le théâtre les ministres cruels d'un Dieu de clémence, ce n'est pas attaquer notre sainte religion. Les fautes de ses interprètes ne peuvent pas plus altérer son éclat, qu'une goutte d'encre le cristal du Guadalquivir.

Les Espagnols émancipés ont appris à distinguer la vraie dévotion de l'hypocrisie. C'est eux que l'auteur prend pour juges, sûr qu'ils ne verront qu'une plaisanterie, là où le bon Torrequemada aurait vu la matière d'un auto-da-fé, avec force san-benitos.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

FRAY ANTONIO (2),
FRAY RAFAEL, } inquisiteurs.
FRAY DOMINGO, }
MARIQUITA.
FAMILIERS de l'Inquisition.

La scène est à Grenade.

UNE FEMME

EST UN DIABLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle de l'Inquisition à Grenade.

A droite, trois sièges (celui du milieu plus élevé) sur une estrade tendue en noir. Dans le fond, on aperçoit très-confusément quelques instrumens de torture. Au bas de l'estrade est une table avec une chaise pour le greffier. Le théâtre n'est éclairé que faiblement.

RAFAEL, DOMINGO, en grand costume d'inquisiteurs.

RAFAEL.

SEIGNEUR Domingo, je vous le répète, c'est une injustice criante. Il y a dix-sept ans que je suis inquisiteur à Grenade. J'ai fait brûler vingt hérétiques par an, et c'est ainsi que monseigneur le grand inquisiteur reconnaît mes services ! Me donner pour supérieur un jeune homme imberbe !

DOMINGO.

Voilà qui est affreux, et pour ma part j'en aurais autant à vous dire. Savez-vous ce que cela prouve ? c'est que monseigneur le grand inquisiteur n'est qu'un sot.

RAFAEL.

Nous le savions ; mais pour injuste et pour fanatique, je ne le connaissais pas encore.

DOMINGO.

Enfin qu'a-t-il de si grave à nous reprocher ?

RAFAEL.

Quant à moi, je sais ce qui m'a fait du tort dans son esprit. Une misère ! L'histoire de cette juive que j'ai convertie, et qui s'est avisée tout d'un coup de devenir mère, a fait du bruit dans le monde. Mais après tout, y a-t-il là-dedans quelque chose de si extraordinaire ?

DOMINGO.

De plus, il nous accuse, m'a-t-on dit, de n'être pas chrétiens.

RAFAEL.

Est-il donc si nécessaire d'être chrétien pour être inquisiteur ?

DOMINGO.

Malgré votre conversion et ses suites, je suis encore plus mal noté que vous sur ses tablettes.

RAFAEL.

Vous y figurez donc comme athée ?

DOMINGO.

Non, plutôt au ciel ! mais mon coquin de frère servant, qui fait ma chambre, lui a porté une aile de poulet qui s'y trouvait... je ne sais comment, et dans le carême, s'il vous plaît !

RAFAEL.

Par le corps du Christ ! voilà une fâcheuse affaire !

DOMINGO.

Ce qu'il y a de pis, c'est que ce nouvel inquisiteur qu'il nous a envoyé pour présider ce tribunal est un diable de fanatique qui va nous espionner. Ajoutez à cela que le drôle est de bonne foi.

RAFAEL.

Bon ! pouvez-vous le croire ?

DOMINGO.

Ou je me trompe fort, ou c'est un véritable Loyola. On dit qu'il en est à ne pouvoir distinguer une femme d'un homme ; oh ! c'est un saint.

RAFAEL.

Hélas !

DOMINGO.

Hélas !

RAFAEL.

Sacrebleu ! est-ce ainsi que l'on paie nos services ! Je suis aujourd'hui d'une humeur affreuse ; plutôt au ciel que je fusse Turc ! — Malheur à ceux que nous allons juger ! il me faut quelqu'un pour passer ma mauvaise humeur. Au feu ! au feu ! et puis au feu ! voilà mon dernier mot.

DOMINGO.

Amen ! — C'est aujourd'hui samedi, et c'est mon usage de condamner ce jour-là ; le lundi j'absous. De cette façon, s'il y a des quiproquos, si les innocens tombent le mauvais jour, la faute en est au bon Dieu.

— Mais, à propos, dites-moi, qu'est devenue votre juive ?

RAFAEL.

Elle est à la Maternité, la petite sotte.

DOMINGO.

Sotte en effet ! (à part.) Et plus sot celui qui l'y envoya !

RAFAEL.

Que grommelez-vous entre vos dents ?

DOMINGO.

Moi ? je jurerai après cet imbécile de grand inquisiteur.

RAFAEL.

Que le diable l'emporte !

DOMINGO.

Chut ! Il y a un écho ici. — Au large ! voici notre saint.

Ils se séparent et se mettent à lire leur bréviaire, chacun d'un côté de la scène.

Entre Antonio en grand costume.

ANTONIO.

Mes très-révérands pères, nous allons aujourd'hui nous occuper d'une affaire bien importante, et pour laquelle je vois que vous vous prépariez. Nous allons procéder contre une sorcière, une femme qui a fait un pacte avec le diable, mes pères ! L'esprit de ténèbres a, dit-on, donné à cette malheureuse un pouvoir surnaturel. Mais rassurons-nous, la croix que nous portons serait une défense contre les griffes du

SCÈNE 1.

141

malin, s'il pouvait pénétrer dans les murs bénits du Saint-Office (3).

DOMINGO.

Satan perdrait son temps ici.

ANTONIO.

Hélas ! mes pères, ne dites pas cela. La chair est faible, le vase est fragile. Pour moi, malheureux pécheur, ma seule force, c'est la connaissance de ma faiblesse. Vous, une longue vie passée dans la sainteté vous a rendus invulnérables aux tentations, — mais moi, je suis jeune d'années et jeune d'œuvres pies. Ah ! que j'ai besoin de vos sages conseils, pour me diriger au milieu des écueils de cette vie !

RAFAEL.

Nous avons tous besoin de conseils.

DOMINGO.

Soutenus l'un par l'autre, nous résisterons mieux aux attaques du démon.

ANTONIO.

« Seigneur, ne m'exposez pas aux tentations ! » voilà ma prière à tous les instans du jour. Il est si facile de succomber. Quelque vigilance que l'âme mette à se garder, l'ennemi des hommes est un serpent subtil, la plus petite brèche lui suffit, et une seule goutte de son venin peut gangrener une ame à jamais. Sans doute j'aurais déjà succombé, sans l'intercession de mon bienheureux patron, monseigneur saint Antoine.

RAFAEL, à part.

Il a quelque chose sur la conscience. Cela doit être

curieux. (Haut.) A quelle tentation si puissante Dieu a-t-il permis que vous fussiez exposé ?

ANTONIO.

Il nous reste encore du temps avant la séance, et pour nous préparer à la tâche que nous devons remplir, un aveu sincère de nos fautes nous est utile. — Écoutez-moi donc, mes pères. — J'avais toujours pensé que la femme est l'instrument de damnation le plus sûr dont le malin puisse se servir. Vous partagez mon opinion, mes pères ? La rencontre d'une femme est plus dangereuse que celle d'un aspic...

DOMINGO, avec une surprise affectée.

Comment, une femme serait-elle ?...

ANTONIO.

Dès ma plus tendre enfance, je fus élevé dans un couvent ; jamais je n'en étais sorti : je ne connaissais, il y a six mois, d'autre femme que ma mère, et plutôt au ciel que je n'en eusse jamais vu d'autres !

RAFAEL, de même.

Sainte Vierge ! vous me faites frémir !

ANTONIO.

Satan me frappa d'une maladie aiguë, qui mit mes jours en danger.... je demandais à Dieu de mourir dans l'innocence.... mais il ne daigna pas exaucer ma prière. — Je revins à la vie. — Les médecins, pour achever mon rétablissement, m'ordonnèrent d'aller respirer un air plus pur dans une petite maison de campagne appartenant à notre couvent. Enhardi par la solitude du lieu, j'osai sortir des murs, et sortir seul... J'avais essayé mes forces dans la campagne, et

je rentrais dans notre maison, quand tout à coup... mes yeux rencontrent devant notre porte un être qu'à ses vêtemens je crois être une femme. Son apparition subite me jeta dans un trouble tel, que je n'eus pas même la présence d'esprit de fermer les yeux; égaré, hors de moi, je restais devant elle, et son image s'enfonçait toujours plus profondément dans mon cœur. En vain je voulus fuir, mes pieds se fixaient à la terre. Semblable à un homme tourmenté du cauchemar, je voyais le danger, mais j'étais sans force, sans voix. J'étais comme le colibri sous l'influence de l'alligator. Mon sang bouillonnait.... j'étais effrayé.... je tremblais... et pourtant, si une telle comparaison n'est pas un sacrilège,.... j'éprouvais cette espèce d'extase délicieuse que j'ai sentie quelquefois en priant devant notre sainte madone. — Encore quelques momens, et je serais mort à cette place... Mon ame... je la sentais près de m'abandonner... je serais mort... et mort dans le péché, si cette créature n'eût fait un pas vers moi. Ce mouvement subit rompit le charme, en redoublant ma frayeur... Je pus m'écrier Jésus! Ce saint nom me délia, je courus de toutes mes forces sans regarder derrière moi, jusqu'à ce que, me jetant dans les bras de mon confesseur, je soulageai mon ame oppressée.

RAFAEL, avec un grand soupir.

Je m'attendais à pis.

ANTONIO.

Satan n'abandonna pas sa victime. J'avais fui, mais j'avais emporté le dard empoisonné. Hélas!.... il faut

l'avouer...il est encore dans mon sein. Jeûnes, prières, mortifications, rien ne peut arracher de ma pensée l'image de cette femme. Elle me poursuit dans mes rêves. Je la vois partout... ses grands yeux noirs... qui ressemblent aux yeux d'un jeune chat... doux et méchans à la fois... je les vois... toujours... encore maintenant je les vois.

(Il cache sa tête dans ses mains.)

Le dirai-je ? Souvent, au milieu de mes lectures pieuses, mon esprit n'est plus aux paroles sublimes de l'évangile ; mes yeux, ma bouche, ne lisent plus que des mots vides de sens ; — mon ame est tout entière à cette femme. — Sûrement Satan prit cette figure pour tenter mon bienheureux patron. Grand saint Antoine, donnez-moi votre courage !

RAFAEL ET DOMINGO.

Le Seigneur vous soit en aide !

ANTONIO.

Amen ! — Pourquoi faut-il qu'un malheureux pécheur soit condamné à juger les autres, quand il ne sait pas lui-même si le jugement dernier ne l'enverra pas dans les flammes des prévaricateurs.

Longue pause.

Remplissons cependant notre tâche, quelque pénible qu'elle soit.

Il monte sur l'estrade, et se place entre Rafael et Domingo.

Greffier, appelez la cause, et faites paraître l'accusée.

RAFAEL.

Quoi, vous fermez les yeux ?

ANTONIO.

Plût au ciel que je fusse aveugle ! une femme va paraître devant nous.

LE GREFFIER.

Maria Valdez, accusée, paraissez devant le tribunal du Saint-Office.

Entre Mariquita, voilée, entre deux familiers du Saint-Office.

ANTONIO les yeux fermés.

Femme, quel est votre nom ?

MARIQUITA.

On m'appelle Maria Valdez, plus souvent Mariquita. On m'a de plus surnommée LA FOLLE. Voilà mes nom, prénom et surnom.

ANTONIO, de même.

Votre âge ?

MARIQUITA.

C'est une question un peu scabreuse à faire à une femme, si l'on veut qu'elle dise la vérité. Cependant je suis franche ; j'ai vingt-trois ans. Si vous en doutez, regardez-moi. Ai-je l'air plus vieille ? (Elle ôte son voile.)

RAFAEL ET DOMINGO à part.

Vive Dieu ! quelle jolie fille !

ANTONIO de même, à demi-voix.

Arrière de moi, Satan, démon de la curiosité, tu ne me vaincras pas ! (Haut.) Quelle est votre profession ?

MARIQUITA, hésitant.

Diable !... Je ne sais trop que vous dire... je chante, je danse, je joue des castagnettes, etc., etc...

ANTONIO, de même.

Ainsi, c'est dans ces jeux, dont, grace au ciel, les noms mêmes me sont inconnus, que vous dissipez un temps que vous devriez donner aux larmes du repentir ?

MARIQUITA.

Eh ! pourquoi donc pleurer et se repentir, seigneur licencié, quand on n'a rien fait de mal ?

ANTONIO, de même.

Rien fait de mal ! interroge ta conscience !

MARIQUITA.

Que voulez-vous qu'elle me reproche ? J'ai bien commis quelques petites fautes, mais j'en ai eu l'absolution, dimanche dernier, de l'aumônier de Royal-Murcie, infanterie. — Laissez-moi aller, et ne m'effrayez pas davantage avec vos robes noires et toute votre....

ANTONIO, de même.

Maria Valdez, vous dites que votre conscience est pure : réfléchissez, et ne mentez point.

MARIQUITA.

Puisque je vous ai dit la vérité, vous allez me laisser sortir, j'espère ?

RAFAEL, à Antonio.

Mettez-la sur la voie.

ANTONIO, de même.

Connaissez-vous une femme nommée Juana Mendo ?

MARIQUITA.

Si je la connais ! une de mes bonnes amies !....

SCÈNE I.

147

ANTONIO, de même.

Mais n'avez-vous jamais eu de querelles?

MARIQUITA.

Non... Ah! cependant, il y a quelques jours, elle m'a cherché noise, prétendant que je lui avais volé un amant, ce qui n'est pas vrai, monsieur le licencié. Seulement c'est parce que Manuel Torribio lui a dit que mes beaux yeux noirs étaient bien plus beaux que ses vilains yeux roux.

ANTONIO, de même.

Ses yeux noirs! (Il met brusquement la main devant ses yeux.)
Seigneur Rafael, de grace, continuez un instant l'interrogatoire.

RAFAEL, après avoir parcouru des papiers, d'une voix douce.

Mariquita, n'avez-vous point passé vendredi, 15 août dernier, devant le plant d'oliviers de Juana Mendo, en mangeant une grenade?

MARIQUITA.

Comment puis-je m'en souvenir?

RAFAEL.

Dites oui ou non.

MARIQUITA.

Je crois que oui.

RAFAEL, lisant.

N'avez-vous pas jeté les pépins dans son plant, en agitant en l'air une baguette de noisetier ou autre bois, ayant deux bouts....

MARIQUITA, riant.

Voudriez-vous qu'elle n'en eût qu'un?

IO.

RAFAEL.

Songez devant qui vous êtes. —..... Ayant deux bouts dépouillés de leur écorce? Répondez.

MARIQUITA.

Qu'est-ce que j'en sais!

RAFAEL.

Oui ou non.

MARIQUITA.

Eh bien, oui.

RAFAEL.

N'avez-vous pas chanté une chanson impie, où il est souvent parlé d'un certain Grain d'Orge?

MARIQUITA, riant.

Ah, ah, ah! seigneur licencié, de quoi me parlez-vous? J'ai chanté une ballade anglaise, traduite par votre servante, qui l'a apprise d'un trompette de Mackay, dans l'armée de milord Peterborough. Elle est faite en effet sur la mort de Grain d'Orge (4).

DOMINGO.

Qui, Grain d'Orge? Un esprit de ténèbres?

MARIQUITA.

Ah, ah, ah! Grain d'Orge veut dire grain d'orge, et la ballade chante de quelle manière avec des grains d'orge on fait de la bière. Laissez-moi aller, et je vous la chanterai, car vous avez l'air d'un bon enfant, et vous n'êtes pas comme celui-là. (Elle montre Antonio.)

ANTONIO, les yeux fermés.

Il est difficile de supposer qu'il n'y ait pas un sens caché sous ce mot.

SCÈNE I. 149

MARIQUITA.

Honni soit qui mal y pense, comme il y a écrit sur le casque du capitaine O'Trigger.

ANTONIO, de même.

Mais, comment nous expliquerez-vous que le plant de Juana Mendo a été détruit par une inondation?

MARIQUITA, riant.

L'expliquer! non, certes. Demandez au Geyar pourquoi il s'est débordé.

ANTONIO, de même.

Et c'est précisément à vous que je le demande. Pourquoi lui avez-vous dit de se déborder?

MARIQUITA.

Ah çà, sommes-nous à jeun et dans notre bon sens? Me prenez-vous pour une sorcière?

ANTONIO, de même.

Vous le dites.

MARIQUITA.

Merci de moi! si vous ne me faisiez pas trembler avec votre grosse voix, vous me feriez mourir de rire.

ANTONIO, de même.

Vos rires pourront se changer en larmes. — Vous niez donc avoir jeté un sort sur les oliviers de Juana Mendo?

MARIQUITA.

Est-ce que je sais jeter des sorts, moi?

ANTONIO, de même.

Tous péchés peuvent s'expier. Femme, je t'adjure

150 UNE FEMME EST UN DIABLE.

au nom de ton Créateur; dis la vérité, si tu ne veux pas la mort de ton ame.

MARIQUITA.

Est-ce que, si j'étais sorcière, je ne me serais pas déjà envolée d'ici par la cheminée?

ANTONIO, de même.

Réfléchissez et tremblez; plus tard il ne servira de rien de vous rétracter.

RAFAEL.

Seigneur collègue, elle est obstinée, laissez-moi l'entretenir seule un instant.

DOMINGO.

Non, moi je m'en charge. Seigneur Rafael, vous oubliez que vous avez un rapport à faire....

ANTONIO, de même.

Nous ne pouvons manquer aux réglemens du Saint-Office. Pour la dernière fois, Maria Valdez, êtes-vous sorcière?

MARIQUITA.

Pour la dernière fois, non. — Est-il entêté!

ANTONIO, de même.

Malheureuse! Je m'en lave les mains, et ton sang ne retombera que sur toi. Le XLVIII^e article du règlement des interrogatoires porte : « que si l'accusé, « ou l'accusée, persiste dans ses dénégations, et que « d'ailleurs l'accusation n'est pas dénuée de preuves « testimoniales ou par écrit, le président doit, en « confirmation d'icelles, ordonner que l'accusé, ou « l'accusée, soit mis, ou mise, à la torture. »

SCÈNE I.

151

MARIQUITA.

A la torture ! Jésus ! Marie ! Vous allez donc me déchirer comme de la laine à carder. Seigneurs licenciés , ayez pitié d'une pauvre fille innocente. — Je vous en conjure , ne me faites pas mourir dans les tourmens. Enfermez-moi plutôt dans un souterrain , privez-moi de la lumière du soleil , mais ne me tuez pas , ne me torturez pas !

RAFAEL.

Seigneur Antonio , ayez pitié de sa jeunesse !

DOMINGO.

Elle est innocente , seigneur collègue ; un peu de compassion.

ANTONIO , de même.

La règle parle. — Pedro Garcias , tortionnaire , paraîssez.

L'exécuteur paraît dans le fond.

MARIQUITA.

Ah ! ne dites pas cela. Grace , grace ! regardez-moi du moins. (Elle s'élance sur l'estrade , et embrasse les genoux d'Antonio.)

ANTONIO , ouvrant les yeux.

Ah !

RAFAEL.

Seigneur , ayez pitié... mais... qu'avez-vous ?

ANTONIO , d'une voix tremblante.

Je te reconnais bien.... tu vas donc me mener en enfer... tu dépouilles ta robe nuptiale , et je vois la peau brûlée du diable... Je suis en enfer... toutes les messes , saint Antoine lui-même , ne m'en retireraient pas. (Il tombe évanoui.)

RAFAEL.

Il est fou !

DOMINGO, aux familiers.

Emportez-le dans sa cellule. (Bas à Mariquita.) Ne craignez rien, ma belle enfant, on ne vous mettra pas à la torture.

RAFAEL, bas à Mariquita.

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour des personnes faites comme vous l'êtes que nous avons des chevallets. (Aux familiers.) Ramenez-la, donnez-lui une bonne chambre, mais ne la laissez parler à personne.

DOMINGO, bas à Mariquita.

Méfiez-vous de Rafael. Je ferai ce que je pourrai pour vous.

RAFAEL, de même.

Méfiez-vous de Domingo, c'est un vieil hypocrite. Mais moi je m'intéresse à vous. Adieu, ma fille. (Il lui donne une tape sur la joue.) C'est moi qui suis votre ami. Adieu. (A part en sortant.) Je t'empêcherai bien de la voir.

DOMINGO, à part en sortant.

Tu ne la verras pas, vieux satyre, ou j'y perdrai ma soutane.

On emmène Mariquita.

SCÈNE II.

La cellule d'Antonio. On y voit une madone peinte.

ANTONIO, seul, se promenant à grands pas.

C'en est fait!.... tout est fini.... je suis perdu.... damné!... J'aurais forniqué avec elle que je ne serais pas plus réprouvé!.... Je ne puis plus prier. — D'ailleurs, à quoi bon?... maintenant... Je ne prierai plus! Je suis damné... tant mieux! mais en attendant... Maria, Mariquita! je ne veux plus penser qu'à toi! je veux que nos deux ames n'en fassent qu'une! (Une pause.) — Eh quoi! je sacrifierais mon salut éternel à une femme, peut-être à un ange déchu, au tentateur?... Trente années de prières, de mortifications seront perdues!... Si j'avais vécu dans le monde... je n'en serais pas moins damné... j'ai mené une vie misérable... pour être damné!.... (Une pause.) Je la vois toujours.

(Il met la main devant ses yeux. Une pause. Il s'agenouille devant la madone.) Sainte mère de Dieu, prends pitié de moi!... je suis... un... c'est elle-même, trait pour trait... ses yeux noirs!.... O Mariquita! (Il fait un mouvement pour saisir le tableau. — Reculant avec effroi.) Dieu! tes yeux lancent des éclairs. Tu me reproches mon sacrilège!... irai-je?... Non, tu ne seras point témoin de mon péché. Va!

(Il retourne le tableau contre la muraille. Pause.)

Si rendu au monde, abjurant mes vœux..... Mais pourquoi entretenir de semblables pensées? Je quitte-

rai cet habit, oui; je le profane! mais c'est à la Trappe que j'irai... on y meurt vite, dit-on, c'est ce qu'il me faut!... Je mourrai en prononçant son nom.—Mais pourquoi mourir?... pourquoi m'imposer une si rude pénitence? Qu'ai-je fait, après tout? Ne sommes-nous pas assez malheureux ici - bas, sans que la haine et la discipline ajoutent encore à nos souffrances?.... Ne puis-je donc?... Il y a eu des saints qui avaient des épouses, des enfans.... Je veux me marier, avoir des enfans, être un bon père de famille. Tu en as menti, Satan, ce n'est pas pour cela que tu m'emporteras! J'élèverai une famille pieuse, et cela sera aussi agréable à Dieu que la fumée de nos bûchers... Insensé, n'ai-je pas juré de renoncer au monde? Dieu lui-même n'a-t-il pas reçu mes vœux? et son enfer n'est-il pas brûlant pour les parjures? (Une pause.) Je suis déjà trop coupable!.... Plus de salut pour moi.... Ma piété; un seul coup d'œil de cette femme l'a déracinée.... je n'ai plus la force de me retenir au bord du gouffre.... eh bien! je m'y veux élancer!... Enfer, ouvre-toi!...

Il sort en courant.

SCÈNE III.

Une chambre du palais de l'Inquisition.

MARIQUITA, seule, assise sur le pied de son lit.

Pauvre Marie, où es-tu ? que deviendras-tu ? Mariquita la folle à l'inquisition ! cela me ferait rire..... La pauvre folle sera pourtant brûlée... Oh ! cela fait frissonner !... cela fait tant de mal de se brûler à la chandelle, et tout son corps dans la flamme ! (Pleurant.) Là ! ils veulent me brûler, moi qui suis si bonne catholique ! moi qui n'ai pas voulu épouser le caporal Hardy, seulement parce qu'il était hérétique ; et c'était un si bel homme, près de neuf pouces ! et puis si je l'avais suivi en Angleterre, le capitaine O'Trigger l'aurait fait sergent, comme il me l'avait promis, et moi j'aurais été cantinière... Ah ! que j'ai été bête ! — DAMN THEIR EYES, comme ils disaient, au diable ces cafards ! ce sont tous des libertins. Peut-être que ces deux gros joufflus qui m'ont dit de belles paroles empêcheront le grand maigre de me mettre au feu ! brrrr ! ne pensons plus à cela. Le mal vient assez vite. Bah ! vive la joie ! chantons, pour nous distraire, cette chanson qu'ils prennent pour de l'hébreu.

Elle chante (5).

« Ils mirent Grain d'Orge sur le carreau pendant
« qu'ils lui préparaient de nouveaux tourmens, et si-

« tôt qu'il donnait signe de vie, ils le secouaient et
« le retournaient.

« Puis sur une flamme dévorante ils desséchèrent
« la moelle de ses os... » Hélas ! pauvre Grain d'Orge !
comme il devait souffrir, et c'est comme cela que je
souffrirai, moi. Hélas ! faut-il que je sois brûlée !

ANTONIO, entrant.

En ce monde — et dans l'autre.

MARIQUITA, s'éloignant avec effroi.

Ha, déjà ! quoi, déjà !

ANTONIO.

Maria !

MARIQUITA, de même.

Seulement un quart d'heure encore !

ANTONIO.

Maria... je suis à toi... tout à toi... je ne suis plus
l'inquisiteur... je suis Antonio... je veux être...

MARIQUITA, de même.

Mon bourreau ! vous êtes mon bourreau !

ANTONIO.

Non, non... pas ton bourreau... ton ami... nous ne
serons qu'un corps et qu'une ame..... Soyons comme
Adam et Ève.

MARIQUITA, s'approchant.

Comment, mon père, vous mon amant !

ANTONIO.

Amant, amant ! oui, ton amant ! aimons-nous tou-
jours.

MARIQUITA.

Faites-moi sortir d'ici.

ANTONIO.

Oui, mais aime-moi d'abord.

MARIQUITA.

Nous aurons le temps ensuite. Sauvons-nous, c'est le plus pressé.

ANTONIO, avec délire.

Mariquita, vois-tu, j'abjure mes vœux; je ne suis plus prêtre, je veux être ton amant... ton mari, ton amant... Nous allons nous sauver ensemble dans les déserts..... nous mangerons ensemble des fruits sauvages comme les ermites....

MARIQUITA.

Bah! il vaudrait mieux tâcher d'aller à Cadix. Il y a toujours là des vaisseaux pour l'Angleterre. C'est un bon pays. On dit que les prêtres y sont mariés. Il n'y a pas d'inquisition. Le capitaine O'Trigger....

ANTONIO.

Cesse, mon épouse, ne parle pas de ces capitaines anglais... je n'aime pas à t'entendre parler d'eux.

MARIQUITA.

Déjà jaloux? — Partons vite.

ANTONIO.

Tout à l'heure. Mais montre-moi que tu m'aimes auparavant.

MARIQUITA.

Eh bien, vite. — Vous êtes bien innocent!...

ANTONIO.

Innocent! innocent! moi le plus grand pécheur! un réprouvé! un damné! un damné! mais je t'aime, et je renonce au paradis pour contempler tes yeux.

MARIQUITA.

Partons, partons, et puis nous ferons l'amour ensuite, comme deux tourtereaux. Tiens. (Elle l'embrasse.)

ANTONIO, criant.

Qu'est-ce que l'enfer quand on est heureux comme moi!

RAFAEL, entrant et se signant.

Vive Jésus! que vois-je?

ANTONIO.

Rafael!

RAFAEL.

Scélérat! c'est donc ainsi que tu profanes la croix que tu portes?

ANTONIO.

Seigneur Rafael, je ne suis plus prêtre, je suis l'époux de Mariquita.... Bénissez notre mariage.... mariez-nous. (Il se met à genoux.)

RAFAEL.

La malédiction de Dieu sur ta tête!

ANTONIO, le prenant au collet.

Marie-moi, ou je te tue! (Ils luttent quelque temps. Antonio renverse Rafael; celui-ci tire un poignard.)

MARIQUITA.

Prends-garde à toi, l'innocent!

ANTONIO lui arrache le poignard.

Tiens, maudit! (Il le frappe.)

RAFAEL.

Ha!... je suis mort! et le diable m'attend!... Antonio, tu es plus fin... que moi... Qui l'eût dit!... Va, je te pardonne pour la ruse, et puis... parce que je ne

puis pas... me venger... Adieu... je vais commander la chaudière... En attendant... jouis de ton reste... Domingo... Je l'ai enfermé... j'ai écarté les surveillans... mais tu m'as prévenu... tu n'es pas si bête... que je l'avais...

ANTONIO, altéré.

Tu ne dis pas tes prières ?

RAFAEL, riant.

Mes prières !... ha, ha, ha !... m'y voilà. (Il meurt.)

MARIQUITA.

Je vais prendre sa robe, et nous partirons sans être reconnus.

ANTONIO.

En une heure, je suis devenu fornicateur, parjure, assassin.

MARIQUITA.

En voyant cette fin tragique, vous direz, je crois, avec nous qu'UNE FEMME EST UN DIABLE.

ANTONIO.

C'est ainsi que finit la première partie de LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. Excusez les fautes de l'auteur.

FIN DE UNE FEMME EST UN DIABLE.

NOTES.

(1) Clara Gazul affecte de se servir du mot *comédie*, *comedia*, employé par les anciens poètes espagnols pour exprimer tout ouvrage dramatique, ou bouffon ou sérieux.

(2) Certaines expressions dans le rôle d'Antonio pourront peut-être scandaliser les dames. Il faut se souvenir que ce jeune homme n'avait jamais vécu dans le monde, et qu'il n'avait lu d'autre livre que l'Écriture, où chaque chose est appelée par son nom.

(3) Le diable ne peut entrer dans le palais du Saint-Office, qu'avec la permission formelle d'un Inquisiteur.

(4) Un officier du 42^{me} régiment (anglais), qui jouait avec moi, m'apprit cette chanson, que je traduisis en espagnol, et sur laquelle je fis un air de ma façon. J'avais alors treize ans. (1812.) C. G.

(5) JOHN BARLEYCORN,

A BALLAD.

There was three kings into the east
Three kings both great and high,
And they hæ sworn a solemn oath
John Barleycorn should die.

They took a plough, and plough'd him down;
Put clods upon his head;
And they hæ sworn a solemn oath,
John Barleycorn was dead.

But the chearful spring came kindly on,
 And show'rs began to fall :
 John Barleycorn, got up again
 And sore surpris'd them all.

The sultry suns of summer came
 And he grew thick and strong,
 His head weel arm'd wi' pointed spears,
 That no one should him wrong.

The sober Autumn enter'd mild,
 When he grew wan and pale ;
 His bending joints and drooping head
 Show'd he began to fail.

His colour sicken'd more and more :
 He faded into age :
 And then his enemies began
 To show their deadly rage.

They 've taen a weapon long and sharp
 And cut him by the knee :
 Then ty'd him fast upon a cart,
 Like a rogue for forgerie.

They laid him down upon his back
 And cudgell'd him full sore :
 They hung him up before the storm,
 And turn'd him o'er and o'er.

They filled up a darksone pit
 With water to the brim,
 They heaved in John Barleycorn,
 There let him sink or swim.

« The laid him out upon the floor
 « To work his farther woe,
 « And still, as signs of life appear'd.
 « They toss'd him to and fro. »

« They wasted o'er a scorching flame
« The marrow of his bones : »
But a miller us'd him worst of all,
For he crush'd him between two stones.

And they hæ taen his very heart's blood,
And drank it round and round :
And still the more and more they drank
Their joy did more abound.

John Barleycorn was a hero bold,
Of noble enterprise :
For if you do but taste his blood
Twill make your courage rise.

Twill make a man forget his woe :
Twill heighten all his joy :
Twill make the widow's heart to sing
Tho' the tear were in her eye.

Then let us toast John Barleycorn
Each man a glass in hand :
And may his great posterity
Ne'er fail in auld Scotland !

L'AMOUR AFRICAÏN.

COMÉDIE.

Amor loco

A dos fidalgos disparó la flecha.

LOPE DE VEGA. *El guante de dona Blanca.*

PERSONNAGES.

HADGI NOUMAN (1).

ZEIN-BEN-HUMEIDA.

BABA-MUSTAFA.

MOJANA.

La scène est à Cordoue, sous le règne d'Abdérane.

L'AMOUR AFRICAÏN.

Un kiosque dans les jardins de Hadgi Nouman.

HADGI NOUMAN, BABA MUSTAFA.

H. NOUMAN.

Eh bien ! qu'est devenu Zeïn ?

B. MUSTAFA.

Omar, le garde du calife, vient à l'instant de m'en donner des nouvelles.

H. NOUMAN.

Parle.

B. MUSTAFA.

Il l'a vu hier au marché des esclaves. Ton ami a parlé à l'un des marchands ; puis, tout d'un coup, il s'est élancé sur son cheval, et est sorti au galop par la porte de Djemdjem

H. NOUMAN.

Et ce marchand d'esclaves, quel est-il ?

B. MUSTAFA.

Seigneur, je crois que c'est le vieux Abou-Taher, celui qui t'a vendu hier la belle Mojana.

H. NOUMAN.

Tu lui as parlé ?

B. MUSTAFA.

Je n'ai pu le trouver ; il était chez le cadi.

H. NOUMAN.

D'où vient cette fuite soudaine ? Que peut-il lui être arrivé, à Zeïn ?

B. MUSTAFA.

Comme il est sorti par la porte de Djem-djem, je crois qu'il est allé aux tentes de Semelalia, à l'armée du Vizir.

H. NOUMAN.

Eh quoi ! aurait-il été combattre les infidèles sans avoir embrassé son ami ?

B. MUSTAFA.

Si tu le veux, je retournerai chez Abou-Taher.

H. NOUMAN.

Tout à l'heure. — Écoute. As-tu porté à Mojana les présents que j'ai achetés pour elle ?

B. MUSTAFA.

Oui, seigneur, et je l'ai revêtue moi-même de sa nouvelle parure. Allah ! qu'elle était belle ! Certes, j'ai vu dans ma vie beaucoup de belles femmes, mais jamais je n'ai trouvé l'égale de Mojana. Ah ! si tu voulais la revendre, bien qu'elle ait perdu hier cette qualité que vous estimez tant, tu en retirerais encore les dix mille dinars (2) qu'elle t'a coûtés.

H. NOUMAN.

Jamais je ne la vendrai, Mustafa ; et si le calife, mon seigneur, me la faisait demander, je la lui refuserais, dussé-je fuir chez les Bédouins de Zeïn, et vivre en excommunié (3). — A-t-elle paru satisfaite de mes présents ?

B. MUSTAFA.

Elle a dit qu'elle se réjouirait de posséder tant de belles choses, si elle en paraissait plus aimable à tes yeux.

H. NOUMAN.

Charmante créature !

B. MUSTAFA.

Quelle différence entre nos femmes et celles des infidèles ! Quand j'étais prisonnier à Léon, j'ai vu leurs femmes et leurs mœurs. Chez nous, toutes sont soumises ; elles s'efforcent à l'envi de plaire à leur seigneur ; avec deux eunuques on gouverne vingt femmes... mais allez chez les Espagnols, une femme gouverne vingt hommes...

H. NOUMAN.

Apporte ici du sorbet et des fruits ; je veux que Mojana vienne dans ce pavillon me tenir compagnie.

B. MUSTAFA.

J'y cours, seigneur.

Il sort.

H. NOUMAN.

Zeïn, tu seras toujours un Bédouin. — Toujours occupé de l'idée du moment, il oublie ses amis et ses promesses pour courir où son caprice l'appelle... Je pense que la fantaisie l'aura pris d'aller rompre une lance avec quelque chevalier Nazaréen. Puisse Allah le protéger !

B. MUSTAFA, rentrant.

Seigneur, seigneur, ton ami Zeïn descend de che-

val à ta porte. Par Allah! je crains bien qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, car Abjer n'a plus sa belle selle brodée... peut-être...

Entre Zeïn habillé très - simplement.

H. NOUMAN.

Zeïn-ben-Humeïda, que Dieu soit avec toi !

ZEÏN.

Hadgi Nouman, que Dieu soit avec toi ! As-tu cinq mille dinars à me donner ?

H. NOUMAN.

Oui. Te les faut-il à l'instant ?

ZEÏN.

Le plus vite possible.

H. NOUMAN, donnant une clef à Mustafa (4).

Mustafa !

B. MUSTAFA.

Je cours.

(Il sort.)

H. NOUMAN.

Tu as vu les tentes du vizir ? Le Bédouin est déjà las de la vie de Cordoue ?...

ZEÏN.

Je suis retourné à l'armée pour affaires pressantes. J'ai trafiqué, Hadgi Nouman, mais peut-être ai-je trafiqué en Bédouin.

H. NOUMAN, souriant.

Aurais-tu attaqué une caravane ?

ZEÏN.

Depuis que je sers Abdérame, j'ai oublié ces ex-

ploits du désert. Je suis allé vendre mes chevaux, mes bijoux, pour faire de l'argent.

H. NOUMAN.

Eh! pourquoi ne pas t'adresser à moi?

ZEÏN.

J'y ai bien pensé, mais un peu trop tard.

H. NOUMAN.

Si je ne me trompe, tu as vendu jusqu'aux pierres de ton khandjar (5)?

ZEÏN.

Oui, et tous mes chevaux, excepté Abjer, qui, tant que je vivrai, partagera jusqu'à mon dernier morceau de pain. — Mais, dis-moi si l'on m'a trompé. Combien valait la monture de ce poignard que m'a donné notre glorieux calife?

H. NOUMAN.

Neuf à dix mille dinars. Peut-être plus.

ZEÏN.

Dix mille coups de bâton à mon Juif! Puisse Nékir (6) le couper de dix mille coups de faux! Je fais vœu par la sainte Caaba (7) la prohibée, par les tombeaux des prophètes, de couper la tête à douze Juifs dans la première ville espagnole où j'entrerai.

H. NOUMAN.

A cette colère, je vois que tu as fait un mauvais marché.

ZEÏN.

Il m'a donné quinze cents dinars.

H. NOUMAN.

Es-tu fou, Bédouin, de faire des affaires avec un Juif?

ZEÏN.

Il me fallait à toute force de l'argent.—En passant dans le Bézestein (8), j'ai vu ce vieux coquin d'Abou-Taher qui faisait crier des esclaves à vendre. Une d'entre elles m'a frappé, et il en voulait neuf mille dinars... Hadgi Nouman, jusqu'alors j'aurais appelé fou celui qui paie une femme plus qu'un cheval de bataille; mais, que la vue de cette femme m'a fait changer d'idée! J'aurais presque troqué Abjer contre cette créature, cette houri échappée du paradis. Mais j'ai mieux aimé courir à Sémélalia; j'ai vendu tout ce que je possédais, excepté mes armes et Abjer, et avec tout cela je n'ai pu rassembler que quatre mille dinars. Je compte sur toi pour le reste.

H. NOUMAN, riant.

Ah, ah, ah! fils du désert, tu es pris à la fin.—Et voilà bien mon Bédouin, qui agit avant de penser! Malheureux, tu vas acheter une esclave, et il ne te reste plus de quoi vivre! Comment feras-tu pour l'entretenir elle et Abjer?

ZEÏN.

N'ai-je pas un ami?

H. NOUMAN.

Oui, qui pensera pour toi. Il te faut dix mille dinars au lieu de cinq mille, tu vas les avoir.

ZEÏN.

Je te remercie, frère. Tu ne te lasserai jamais de me combler de biens !

H. NOUMAN.

Ah, Zeïn, je serai toujours en reste avec toi ! Te rappelles-tu comment nous fîmes connaissance ?

ZEÏN.

Il m'en souvient.

H. NOUMAN.

Je me trouvais assez embarrassé de poursuivre mon pèlerinage à La Mecque ; tu versas sur moi ton outre tout entière (9), sans en garder une goutte pour toi. Combien tu as dû souffrir !

ZEÏN.

Nous autres Arabes, nous savons mieux souffrir que vous autres seigneurs des villes. Et puis tu étais étendu sur le sable, abandonné, noir comme un scorpion desséché..... quel musulman n'aurait fait ce que je fis alors ?

B. MUSTAFA, rentrant.

Seigneur, les cinq mille dinars sont en sacs sous le vestibule. Si tu veux les compter....

ZEÏN.

Non, non. Amène-moi un âne pour les porter, et aie soin d'en compter encore autant. Il y aura cent dinars pour toi.

Il sort.

H. NOUMAN.

Mustafa !

B. MUSTAFA.

Seigneur!

H. NOUMAN.

Un autre esclave fera ce que veut Zeïn. Toi, va me chercher Mojana. (Mustafa sort.) Le pauvre Zeïn! son nouvel amour lui a fait perdre la tête. Il voulait troquer Abjer contre cette femme! Il faut qu'elle ait fait une grande impression sur lui! Malheur à qui enchérira sur l'esclave. Zeïn a vendu les pierreries de son khandjar, mais il lui reste encore la lame.

Entre Mojana conduite par B. Mustafa.

Approche, reine de beauté. Ote ce voile trop épais. Il n'y a ici que ton seigneur pour contempler tes charmes.

MOJANA, après avoir ôté son voile.

Que veut mon lion?

H. NOUMAN.

Viens, Mojana, assieds-toi à côté de moi sur ce sofa. — Esclave, apporte la collation. Eh bien! Mojana, es-tu contente des parures que je t'ai envoyées?

MOJANA.

Seigneur, tu as comblé de tes dons ton humble esclave, qui ne sait comment t'en témoigner sa reconnaissance.

H. NOUMAN.

Dans peu tu auras quelque chose de mieux que ces bagatelles.

MOJANA.

Ah ! seigneur, tant que j'aurai ton amour je me croirai assez heureuse.

H. NOUMAN.

Aimable enfant, je suis riche et puissant. Ma richesse et ma puissance t'appartiennent. Souhaite, et tes souhaits seront exaucés.

MOJANA, lui baisant la main.

Ah, mon lion ! oserai-je te demander une grace avant de l'avoir méritée ?

H. NOUMAN.

Demande, et tu auras. Ne me demande pas cependant le cheval Abjer de mon ami Zeïn.

MOJANA.

Seigneur, ton esclave est si heureuse avec son lion, qu'elle n'a plus qu'un seul souhait à former. Je suis née dans un pays que je crois fort éloigné d'ici, près d'une ville que l'on nomme Damas. Mon père était un marchand ; mais, parce qu'il avait manqué d'aller à la Mecque, ainsi qu'il en avait fait vœu, Allah lui retira sa faveur. En une année il perdit tout son bien. Mon frère fut tué par les Kurds ; ma mère mourut de maladie. Mon père, pour vivre et faire vivre mes trois sœurs, fut obligé de me vendre (10). O mon seigneur ! permets que je leur envoie une petite partie des dons que tu m'as faits, que je partage avec eux le bonheur que tu me fais goûter auprès de toi.

H. NOUMAN.

Bon cœur ! n'est-ce que cela que tu demandes ? Ton

père et tes sœurs viendront dans cette ville, et je marierai richement tes sœurs, n'eussent-elles qu'une faible partie de ta beauté.

MOJANA.

Je me prosterne à tes pieds.

ZEÏN, derrière la scène.

Esclaye, retire-toi, ou je te tue.

H. NOUMAN.

Qui ose pénétrer ici? — Mojana, mets ton voile.

Entre Zeïn le poignard à la main; Mojana se cache derrière le sofa.

Est-ce Zeïn qui entre ainsi quand son ami est avec son esclave?

ZEÏN.

Hadgi-Nouman, quand je t'ai donné l'hospitalité dans ma tente de feutre, ai-je sauvé un crocodile qui devait un jour me mordre et rire de sa morsure (11)?

H. NOUMAN.

Que veux-tu dire, Zeïn?

ZEÏN.

Qui t'a donné la hardiesse d'insulter Zeïn, le fils d'Amrou, le scheïck (12) des Humeïdas?

H. NOUMAN.

Eh! qui de nous deux est insulté?

ZEÏN.

Maure rusé, pourquoi m'offrais-tu ton argent, quand tu m'avais enlevé celle que j'estimais plus que le trésor du calife?

H. NOUMAN.

Moi!

ZEÏN.

N'as-tu pas acheté l'esclave d'Abou-Taher?

H. NOUMAN.

Eh! quels droits avais-tu sur elle?

ZEIN, levant son poignard.

Tu vas les voir.

MOJANA, se jetant entre eux deux. Son voile tombe.

Arrête, méchant! tu me tueras avant lui.

H. NOUMAN.

Tu as donc perdu la raison, Zeïn! toi lever le poignard sur Nouman! Que t'ai-je fait? N'avais-je pas les mêmes droits que toi sur cette esclave? Ne l'ai-je pas achetée de mon argent? Est-ce ma faute si tu as été si lent à conclure ton marché?

ZEIN, regardant fixement Mojana d'un air égaré.

Tu as raison.

H. NOUMAN.

Voilà donc tes folies. Et si cette femme ne se fût jetée entre nous deux, tu aurais tué ton frère!

ZEÏN.

Moi, je ne pourrais jamais te tuer; Gabriel te couvre de son bouclier. Tu es son favori, et moi je suis voué à Éblis (13).

H. NOUMAN.

Je te pardonne, Zeïn, mais....

ZEÏN.

Imbécile, dis donc à cette femme de remettre son

voile, ou je ne réponds pas de moi. Nouman, je te prie de me pardonner. Mais le Simoûn (14) n'est pas plus brûlant et plus impétueux que l'amour d'un Arabe.

H. NOUMAN.

Calme toi, Zeïn...

ZEÏN.

Écoute, quand je te sauvai la vie, tu me dis de te demander quelque chose, que tu me l'accorderais. T'ai-je demandé encore quelque chose? dis.

H. NOUMAN.

Non.

ZEÏN.

Donne-moi cette femme.

H. NOUMAN.

Sais-tu combien je l'aime?

ZEÏN.

L'aimes-tu comme moi? Ferais-tu cela pour elle?
(Il se perce le bras avec son poignard.) (15).

H. NOUMAN.

Tigre féroce, que feras-tu de cette timide gazelle?

ZEÏN.

Allons!

H. NOUMAN.

Je ne puis!

ZEÏN.

Dans le désert on respecte ses sermens.

H. NOUMAN.

Prends tous mes biens. Je te donne tout...

ZEÏN.

Plaisant échange!..... c'est à Zéïn que tu le proposes, à Zeïn qui donna au vieux El-Faradje tout le butin de la tribu des Zinebis, pour le seul cheval Abjer? Eh bien, moi Zeïn, je t'offre Abjer et le khandjar d'Amrou, si tu veux me donner cette esclave.

H. NOUMAN, d'un ton suppliant.

Zeïn!

ZEÏN.

N'as-tu pas juré par la Caaba la prohibée, par les tombeaux des prophètes, par ton sabre, de m'accorder ma première demande?

H. NOUMAN.

Que ferais-tu à ma place?

ZEÏN, hésitant.

Ce que je ferais?....

H. NOUMAN.

Oui, toi, Zeïn?

ZEÏN.

Je... je te tuerais! tire ton khandjar!

H. NOUMAN.

Non, je ne puis me battre contre celui qui m'a sauvé la vie dans le désert. — Écoute, Bédouin. Il est un moyen de nous arranger. Que Mojana choisisse son maître. Si elle te préfère, elle est à toi.

ZEÏN.

Est-ce là remplir ta parole?

H. NOUMAN.

Mojana, choisis.

MOJANA.

Hésiterai-je entre mon bien-aimé et ce sauvage farouche ! O mon seigneur, ton esclave t'aimera toujours. (Elle se jette dans les bras de Hadgi Nouman.)

H. NOUMAN.

O Mojana ! Zeïn, tu m'ôterais une esclave qui m'aime tant !

ZEÏN.

Vous êtes faits l'un pour l'autre... et moi que je suis malheureux ! En naissant j'ai donné la mort à ma mère. A douze ans, j'ai crevé un œil à mon frère d'un coup de flèche..... et voilà qu'aujourd'hui j'ai voulu tuer mon ami. Je lui ai reproché un bienfait... Oh ! cela est indigne d'un Arabe. — Adieu, Hadgi Nouman.

H. NOUMAN.

Zeïn, demande - moi quelque chose que je puisse te donner.

ZEÏN.

Je n'ai besoin de rien. Je retourne à mes tentes du désert.

H. NOUMAN.

Reste auprès de ton ami.

ZEÏN.

Je ne puis.

H. NOUMAN.

Pourquoi me fuis-tu ?

ZEÏN.

Un jour peut-être je te tuerais. Je me connais bien.

H. NOUMAN.

Tu as le droit de me tuer, je mérite toute ta colère....

ZEÏN.

Quoi, c'est une femme qui l'a rendu parjure; qui m'a presque rendu assassin! — Mais moi, pour posséder quelques chameaux, n'ai-je pas rendu plus d'une épouse veuve, et plus d'un enfant orphelin!

H. NOUMAN.

Reste avec moi, ou je te suivrai au désert.

ZEÏN.

Et cette esclave, y viendra-t-elle?

H. NOUMAN.

J'ai une sœur qui est belle, Zeïn. Je lui donnerai...

ZEÏN.

Frère, dis à ton esclave d'ôter son voile, que je la voie encore une fois avant de partir.

H. NOUMAN.

Mojana, fais ce qu'il souhaite. Jette un regard d'amour sur Zeïn, car il est mon ami...

ZEÏN.

Hadgi Nouman, qu'Allah... (Avec fureur.) Tiens, battons-nous, et que le sabre en décide!

H. NOUMAN.

Voilà ta frénésie qui te reprend! Mojana, retire-toi.

ZEÏN. Il se met devant la porte.

Non, arrête, Mojana. (A Hadgi Nouman.) Parjure! lâche! traître! infame parjure, tu ne m'échapperas pas!....

H. NOUMAN.

Malheureux Zeïn, que fais-tu?

ZEÏN.

Cette femme est à moi. Que m'importe qu'elle t'aime, ou te déteste? N'ai-je pas dompté plus d'un étalon farouche? je saurai bien réduire cette pouliche. Mojana, suis ton maître, ou je te coupe la tête.

MOJANA, se jetant dans les bras de Hadgi Nouman.

Seigneur mon lion, défends-moi!

H. NOUMAN.

Arrête.

ZEÏN.

Tire ton sabre.

H. NOUMAN.

Tu ne peux te défendre.... ta main tremble....

ZEÏN, le blessant.

Que dis-tu de ce coup-là?

H. NOUMAN, le frappant.

Et de celui-ci....

ZEÏN renversé.

Réjouis-toi. Cordouan, tu as renversé le héros de l'Yémen.

H. NOUMAN.

Malheureux! j'ai tué celui qui m'a sauvé la vie!

ZEÏN.

Et moi, j'ai combattu contre mon hôte! Moi scheïck des Humeïdas les hospitaliers! Allah! Allah! tu es juste!

H. HOUMAN.

Et moi, quels tourmens ne mérité-je pas? je me suis parjuré par la Caaba la prohibée, et j'ai tué mon ami.

MOJANA.

Seigneur!....

H. NOUMAN.

Misérable! c'est toi qui l'as tué. Tu n'es pas une femme, tu es un Afrite... (16) Éblis lui-même.

ZEÏN.

Éblis... il m'attend!.... Adieu, frère.... Abjer.... ne l'oublie pas... Il y a une négresse de Dongola qui est grosse de moi.... (Il meurt.)

H. NOUMAN.

Mon frère! Zeïn, Zeïn!

MOJANA.

Seigneur, permets à ton esclave...

H. NOUMAN lui donnant un coup de poignard.

Tiens, malheureuse! c'est le sang de Zeïn qui se mêle au tien... Allons, Zeïn, nous restons amis. Cette femme est morte... Zeïn? Zeïn?... Tu ne réponds pas, frère?

B. MUSTAFA entrant.

Seigneur, le souper est prêt et la pièce finie.

H. NOUMAN.

Ah! cela est différent. (Tous se relèvent.)

MOJANA.

Mesdames et messieurs,

C'est ainsi que finit l'AMOUR AFRICAÏN, COMÉDIE,

ou, si vous voulez, TRAGÉDIE, comme l'on dit maintenant. Vous allez vous écrier que voilà deux cavaliers bien peu galans. J'en conviens, et notre auteur a eu tort de ne pas donner à son Bédouin des sentimens plus espagnols. A cela, il ose répondre, en prétendant que les Bédouins ne sont pas dans l'usage d'aller apprendre leur monde à Madrid, et que leur amour se ressent de la chaleur du Sahara. — Que pensez-vous de l'argument? — Pensez-en ce que vous voudrez ; mais excusez les fautes de l'auteur.

FIN DE L'AMOUR AFRICAÎN.

NOTES.

(1) Le mot *hadji* désigne un musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

(2) Je laisse aux savans à déterminer la valeur du dinar.

(3) Les califes réunissaient la puissance temporelle à la spirituelle. Ceux qui leur désobéissaient étaient retranchés du *djemeat*, ou excommuniés.

(4) On connaît la confiance que les Orientaux ont en leurs esclaves.

(5) Poignard.

(6) Un des anges de la mort.

(7) Lieu où les musulmans adressent leurs prières. C'est une maison carrée qu'ils disent bâtie par Abraham.

(8) Marché.

(9) On se sert de ce moyen pour rappeler à la vie les voyageurs qui sont étouffés par la chaleur du désert. (Vid. Voyages d'Aly-Bey.)

(10) Vid. Voyage au mont Liban de M. Otter.

(11) Allusion à une croyance arabe.

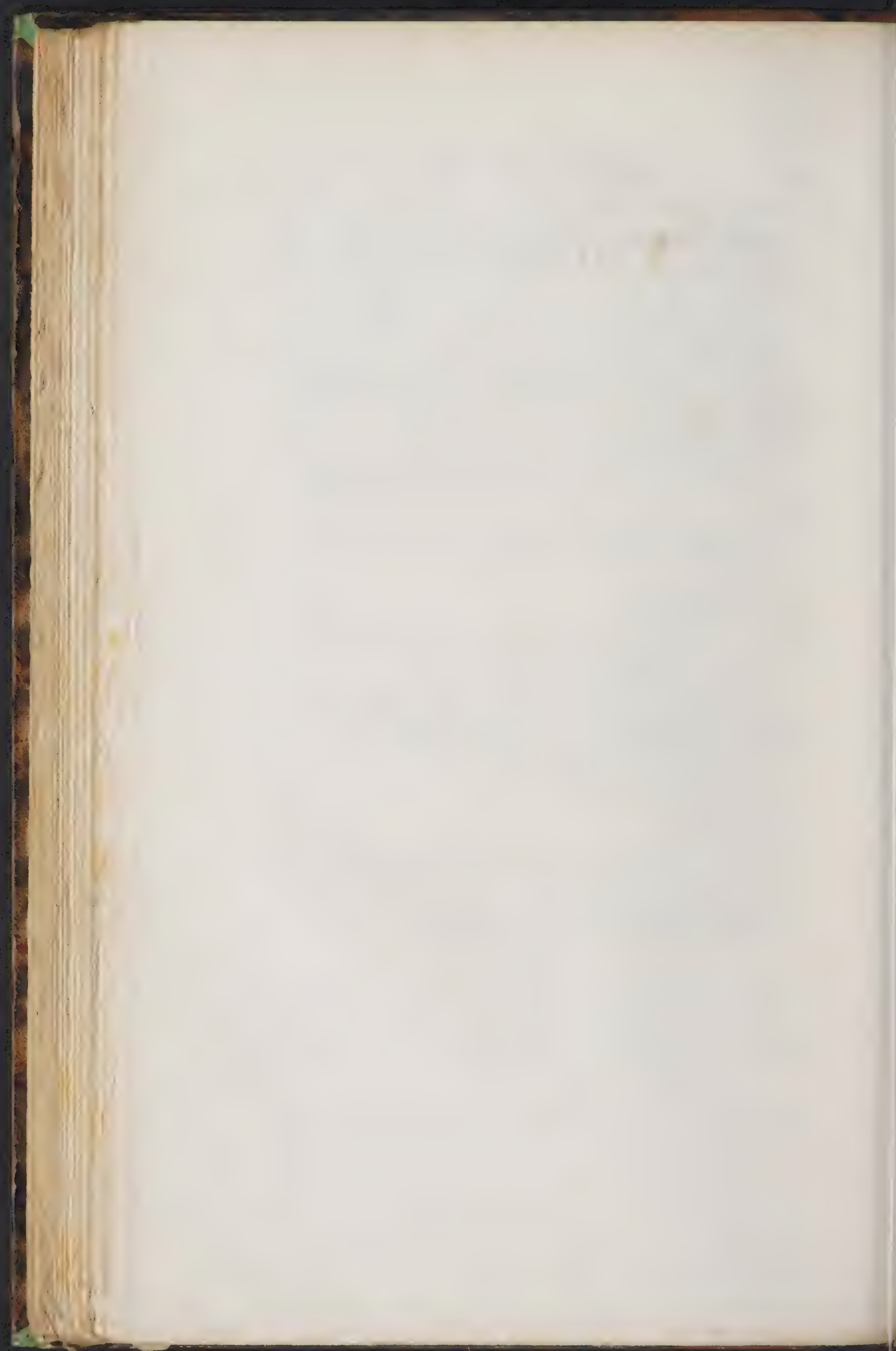
(12) Chef d'une tribu.

(13) Le diable.

(14) Vent du sud dans le désert. (Vid. les voyages d'Aly-Bey.)

(15) Vid. Lettres de lady Montague.

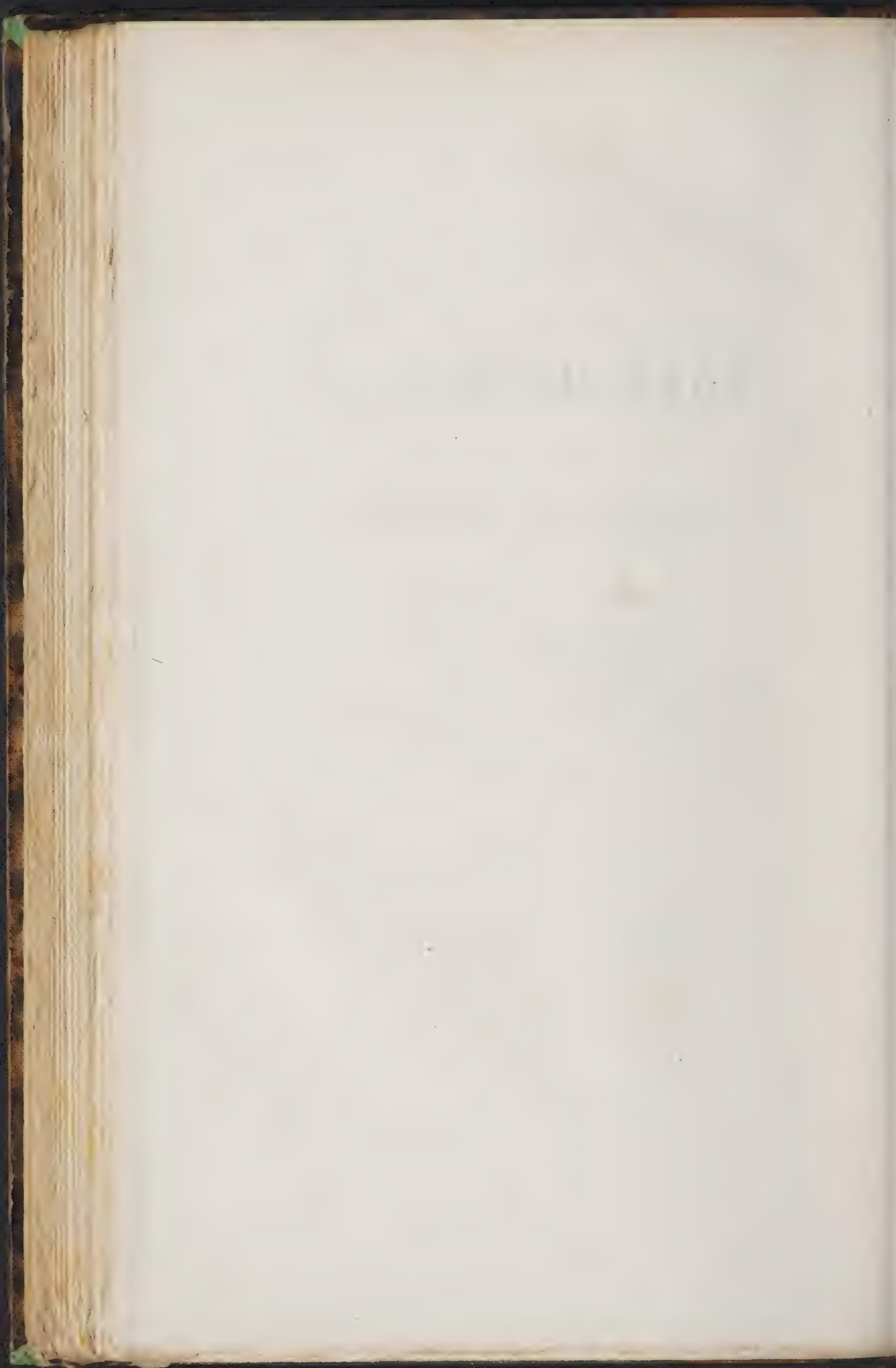
(16) Mauvais génie. Espèce de Méduse ou de Lamie.



INÈS MENDO,
OU
LE PRÉJUGÉ VAINCU.

« Séase ella senoria , y venga lo que
« viniere. »

DON QUIXOTE , II^a parte , cap. v.



AVERTISSEMENT.

CETTE comédie étrange fut composée par Clara Gazul, à la requête d'une dame de ses amies, passionnée pour les romans larmoyans et improbables.

L'auteur, qui s'est étudiée à imiter les anciens comiques espagnols, n'a nullement cherché à éviter leurs défauts ordinaires, tels que le trop de rapidité dans l'action, le manque de développemens, etc. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas copié aussi le style *culto*, si fatigant pour les lecteurs de ce siècle.

Au reste, l'intention de Clara Gazul, en composant cette comédie, n'a été que d'en faire une espèce de prologue pour la seconde partie, ou LE TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ.

PERSONNAGES.

LE ROI.

DON LUIS DE MENDOZA.

DON ESTEBAN, son fils.

DON CARLOS.

LE CURÉ DE MONCLAR.

JUAN MENDO.

UN NOTAIRE.

UN GREFFIER.

PAYSANS, ALGUAZILS.

INÈS MENDO (1).

La scène est à Monclar en Galice. 1640 (2).

INÈS MENDO.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENDO, LE CURÉ.

MENDO.

QUAND j'entends parler d'un vol ou d'un assassinat, je ne puis m'empêcher de pâlir, comme si j'étais le coupable. Jusqu'ici mes mains sont pures de sang.... mais un jour si....

LE CURÉ.

Grâce au ciel, ce village est peuplé d'hommes simples et bons. Il y a plus de dix ans que l'on n'a entendu parler d'un crime commis dans Monclar.

MENDO.

N'importe ; cette horrible idée se présente sans cesse à mon esprit. Toutes les nuits, le même rêve me réveille en sursaut. Je me vois au milieu de la place du marché, à mes pieds est un jeune homme, les yeux bandés, les mains jointes, en prière. L'alcade me présente la hache, et me dit : frappe !....

LE CURÉ.

La prière, Mendo, te délivrera de ces visions. Quand j'entrai dans les ordres, je voyais la nuit, dans mes rêves, l'image de ma cousine qui me disait

de jeter mon froc, et de m'enfuir avec elle en Amérique. Le jeûne et la prière ont éloigné de moi pour toujours ces fantômes incommodes.

MENDO.

Ah ! toujours il m'assiégeront !

LE CURÉ.

Pense, Mendo, que tu pourrais être encore plus malheureux dans ce monde. Un inquisiteur, qui condamne un homme sur des preuves souvent assez faibles, crois-tu qu'il soit plus tranquille que toi ? Un juge, qui vient de signer une sentence de mort, crois-tu que sa conscience le laisse en repos ? Et cependant, il n'a rien négligé pour s'instruire. — Mais il est si difficile de reconnaître la vérité !... Quel autre que Dieu peut se vanter de reconnaître un coupable. — L'opinion des hommes te tourmente... mais, vivant loin des hommes, tu es peu connu d'eux.... Pas un habitant de ce village n'est assez vieux pour savoir quelle était la profession de ton père....

MENDO.

Oh ! monsieur le curé ! mon père !

LE CURÉ.

L'alcade et moi savons seuls, je pense, qu'une loi injuste te force à prendre le métier de ton père. Mais, quand même on eût imprimé sur ton front le signe d'une profession que les hommes ont déclarée infame, alors même, Mendo, tu devrais offrir tes souffrances à Dieu, glorifier son nom, et attendre patiemment qu'il daignât te retirer à lui. Excommunié maintenant

sur cette terre, un jour tu seras associé aux élus. — Crois-tu qu'il y ait des distinctions de rang dans le ciel ?

MENDO.

Mon unique espoir est en Dieu !

LE CURÉ.

Tu n'as pas de fils, ainsi tu ne laisseras pas de malheureux après toi. Tu dois encore en remercier le ciel.

MENDO.

Mais, ma fille, ma pauvre Inès !.... l'ignominie de mon nom la suivra !.... Hélas ! elle ne sait pas encore cet affreux secret !.... Je ne sais si je pourrais jamais le lui avouer... Je devrais la placer dans un couvent... mais pourrait-elle y trouver un asile ?

LE CURÉ.

Je le crois, Mendo. — Elle y trouvera un époux qui fait plus de cas d'un cœur pur que d'armoiries sans barres. Adieu. Il faut que j'aille porter à un pauvre malade des secours que m'a remis le comte de Mendoza.

MENDO.

Ah ! c'est le plus noble, le meilleur des hommes. — Vous le savez, tout grand seigneur qu'il est, il daigne me visiter, et il n'accorde pas cette faveur à l'alcade. — Hélas ! s'il venait à connaître !...

LE CURÉ.

Sois sans inquiétude. — Cependant, par prudence,

je t'engage à éviter trop de familiarité avec lui. —
Adieu.

Il sort.

MENDO.

Je vous baise les pieds. — (Seul.) Honni, chassé de la société des hommes !... Personne ne dira, en voyant mon nom sur ma tombe, un *REQUIESCAT IN PACE*. Un assassin obtiendrait cette prière !.... Et qu'ai-je fait pour mériter mon sort ?... L'Écriture a dit cependant : « Le fils ne portera point l'iniquité du père (3). »

INÈS, entrant.

Bonjour, mon papa.

MENDO.

Bonjour, ma fille. Tu as l'air embarrassé, comme si tu avais quelque chose à me demander.

INÈS.

Mais, mon papa...

MENDO.

Allons, parle.

INÈS.

C'est... mon papa.... que, comme j'ai tout rangé dans la maison.... je voudrais bien aller me promener à la butte du Morisque.... si vous me le permettez....

MENDO.

Est-ce pour t'y promener seule ?

INÈS.

Mais, mon papa.... Don Esteban....

MENDO.

Écoute, Inès. — Vas-y si tu le veux. Je ne te parle-

rai que comme un ami. — Je pourrais parler en père. Nous sommes pauvres et de bas lieu.... Celui que tu vas voir est riche et noble. Rappelle-toi la fable du pot de terre et du pot de fer.

INÈS.

Mais pourtant, le père d'Esteban... (se reprenant.) de Don Esteban.... Don Luis, est si bon pour tout le monde!.... Il vient vous voir souvent.... Vous savez combien il vous aime.

MENDO.

Don Luis, établi depuis un mois dans ce pays, et vivant comme nous éloigné du village, ne trouve près de lui d'autre figure humaine que la mienne. Il est bien obligé de venir nous voir. — Pour Don Esteban, tu es la seule femme des environs qui ne soit pas absolument noire, et il n'est pas extraordinaire qu'il montre quelque goût pour toi. Mais, prends-y garde, quand il n'y aurait entre nous que la différence de rang, Inès Mendo ne serait jamais la femme d'Esteban de Mendoza. Tu ne voudrais pas être sa maîtresse.... évite donc toute liaison, autre que de politesse, avec les Mendozas.

INÈS.

Cependant Don Luis dit toujours comme cela, que, tout comte qu'il est, il ne tient pas du tout à la noblesse; et qu'il estime autant un paysan, fils d'honnêtes gens, qu'un grand d'Espagne.

MENDO.

Tout cela est bon à dire, mais quand on en vient à la pratique, on oublie bien vite ces beaux paradoxes.

INÈS.

Et Don Esteban.... il est baron et officier aux gardes.... Eh bien, il dit qu'un noble peut bien épouser une roturière, parce qu'il l'anoblit, et que cela ne fait pas de tort au sang. Il le sait bien, lui. D'ailleurs, nous descendons tous d'Adam, comme dit monsieur le curé. Il n'y a que les professions qui font de la différence. Son grand-père était chevalier, et le mien.... qu'est-ce que faisait mon grand-papa ?

MENDO, troublé.

Mon père!.... lui!.... il avait la même profession que moi.

INÈS.

Vous êtes affligé, je le vois, de ce que je vous ai dit. Si vous le voulez bien fort, je ne verrai plus Esteban.... Mais, mon cher petit papa.... je vous en prie, laissez-moi vous l'amener aujourd'hui seulement; il vous dira quelque chose.

MENDO.

Moi, c'est pour ton bien que je te parle; il faut cesser de le voir.

INÈS.

Il m'aime tant, cependant !

MENDO.

Tu le crois, pauvre Inès !

INÈS.

J'en suis sûre. Mon papa?....

MENDO.

Quoi ?

SCÈNE I.

195

INÈS.

S'il voulait m'épouser ?

MENDO, haussant les épaules.

Folle !

INÈS.

S'il vous le disait ?

MENDO.

Laisse-moi.

INÈS.

Voici Don Luis.

D. LUIS DE MENDOZA, entrant.

Bonjour, voisin... bonjour, chère enfant. Laissez-nous seuls un instant, et allez au jardin, vous y trouverez de la compagnie.

MENDO.

Inès !

D. LUIS.

Taisez-vous ; c'est moi qui lui ordonne de sortir. Vous, restez ; j'ai à vous parler de quelque chose dont vous ne vous doutez sûrement pas. (Inès sort.) Mais d'abord que je vous gronde. Vous êtes un singulier homme, Mendo. J'ai des reproches à vous faire. Vous êtes le seul ami que nous ayons dans ce pays, et vous ne venez jamais nous voir !....

MENDO.

Excusez-moi, monseigneur. Un pauvre paysan comme moi ne peut pas faire compagnie à un seigneur de votre qualité.

D. LUIS.

Chansons que cela ! Tout comte que je suis, je ne

me soucie pas plus de la noblesse que de mes vieilles bottes. Si j'aime mieux votre compagnie que celle d'un grand, qu'avez-vous à dire à cela? — Et puis, ne vous avons-nous pas une petite obligation? Quand nos mules allaient nous jeter dans un précipice, n'est-ce pas vous qui leur avez sauté à la bride, et les avez arrêtées?

MENDO.

Tout autre à ma place en eût fait autant.

D. LUIS.

A la bonne heure. — Mais, écoutez-moi. — Je ne suis pas fier. Je suis philosophe, moi. J'ai lu les anciens. — Tenez, mon ami, les hommes sont bien sots avec leurs préjugés sur la noblesse. La maison de Mendoza est une des plus anciennes des Espagnes; et je suis de la branche aînée, s'il vous plaît. Eh bien! cela me serait égal de m'appeler Juan Mendo, au lieu de Don Luis de Mendoza.

MENDO, vivement.

Quoi! d'être Juan Mendo?

D. LUIS.

Dans le fait, Mendo sonne mal à l'oreille, en comparaison de Mendoza. — Mendo... Mendoza... ah! ce *ZA* a bien du mérite. — Mais, laissons là nos noms, et parlons d'affaires. Vous connaissez mon fils, c'est un charmant garçon, n'est-ce pas? plein de courage, d'esprit, de talent. Il est officier aux gardes, et dans la plus belle passe pour avoir de l'emploi. Dix duchesses lui ont fait des avances... s'il avait voulu, il

aurait épousé la fille du duc de Bivar... le duc de Bivar!... entendez-vous bien? ce n'est pas une famille d'hier que celle du duc de Bivar.

MENDO.

Il faudrait être aveugle pour ne pas admirer le mérite du baron de Mendoza.

D. LUIS.

Mais je suis philosophe, moi. Qu'est-ce que la naissance? me suis-je dit. Qu'ai-je fait à la Providence pour qu'elle me fît comte de Mendoza, grand de première classe, commandeur d'Alcantara? Je ne m'en estime pas davantage. Et c'est dans les anciens que j'ai pris ces sentimens-là. — ... Ah! Sénèque!

MENDO.

Je ne vois pas...

D. LUIS.

Pour en venir au fait, je vous apprends.... Devinez.... Mon fils aime et veut épouser... votre fille....

MENDO.

Ma fille!

D. LUIS.

Je m'y suis d'abord opposé... mais il avait perdu la tête.... et comme la mésalliance du côté de l'homme ne tire pas beaucoup à conséquence, et que les Mendozas, grace à Dieu, ont de la noblesse pour illustrer deux familles.... j'ai donné mon consentement, et je viens prendre jour avec vous pour la noce. — Hein? qu'en dites-vous?

MENDO.

Hé quoi ! monseigneur..... de quelle tache voulez-vous ternir vos armoiries !

D. LUIS.

Bagatelles ! Le mâle n'anoblit-il pas ? et puis, voyez-vous, j'ai du faible pour vous.... D'ailleurs, j'ai bien d'autres raisons. D'abord, je suis philosophe..... Et puis, le duc de Médina Sidonia m'a défié de donner mon fils à une roturière... Je veux lui montrer que je suis philosophe pratique.... Ensuite, le roi a donné tout dernièrement encore un gouvernement à Don Rodrigo Pacheco, qui avait fait la même chose que mon fils.

MENDO.

Monseigneur... cela ne se peut.... Savez-vous bien qui je suis ?

D. LUIS.

L'homme le plus entêté de la terre, vive Dieu !

MENDO.

Un Mendoza s'allier à un.... !

D. LUIS.

Un paysan ? C'est nous que cela regarde, n'est-il pas vrai ? — Qu'avez-vous à répondre ?

MENDO.

Don Luis, je vous respecte,... j'ose même vous aimer,... mais nous ne pouvons plus nous voir....

D. LUIS.

Il est fou !

MENDO.

Je ne puis vous dire mes motifs, mais croyez qu'ils sont justes !

D. LUIS.

Va-t'en à tous les diables, vilain. Comment ! mon fils aime votre fille ; votre fille l'aime ; Esteban veut bien l'épouser, j'y consens ; et vous, au lieu de me remercier de tant d'honneur, vous battez la campagne... Peut-être que monsieur nous trouve trop pauvres ou trop peu nobles pour lui ?

MENDO.

Inès sent bien elle-même...

D. LUIS.

Eh bien ! c'est à elle que je m'en rapporte. Si elle dit oui, vous consentez, n'est-ce pas ? A-t-on jamais vu un vilain faire tant de difficultés pour se laisser savonner !

MENDO après un silence.

Oui ! je lui dirai ce qu'il faut qu'elle sache. Elle est ma fille, et plus qu'un étranger elle a droit à connaître mes secrets.

D. LUIS.

Ah ! vos secrets ! vous avez des secrets ? Quelque terrible secret, sans doute ? Êtes - vous juif ? — Combien d'hommes avez-vous assassinés ?

MENDO.

Moi !

D. LUIS.

Pardon ! mon cher ami. Ne vous fâchez pas. Je sais que vous êtes un brave et digne homme, un bon

père de famille. Vous exercez une profession que j'honore. Ce sont les laboureurs qui nous font vivre, nous autres gentilshommes..... Et puis, ne sommes-nous pas tous enfans d'Adam, comme dit Sénèque?

MENDO.

Monseigneur, il est impossible...

D. LUIS.

Allons! vous avez mal dormi. Je vous quitte. Je reviendrai bientôt, mais souvenez-vous que vous m'avez promis de laisser votre fille entièrement libre.

MENDO.

Elle prononcera elle-même.

D. LUIS.

Vous voilà pris. Adieu. (Il fait un mouvement pour s'en aller et revient.) Ah ça, pas de menaces! n'allez pas lui faire peur, à cette pauvre petite... dites-lui... Au reste, je la préviendrai moi-même. Vous êtes à mettre à l'hôpital des fous, pour vos idées. (Il va pour sortir.)

MENDO.

Elle n'hésitera pas.

D. LUIS.

Nous verrons. Adieu, Juan Mendo. Je n'ai jamais vu ton pareil.

MENDO.

Monseigneur, je vous baise les pieds (4).

D. LUIS, revenant.

Mendo, ne dites pas : Je vous baise les pieds; cela est trop servile. Dites, comme les anciens : — « Je vous baise les mains. » Cela suffit. — Ah! dites donc;

SCÈNE II.

201

peut-être qu'il y aurait moyen, Mendo, de vous faire avoir une savonnette à vilain.

MENDO.

Ah! puis-je jamais me laver?...

D. LUIS.

Encore? Je me sauve!

Il sort.

MENDO.

Qui jamais l'aurait pu penser?

Il sort.

SCÈNE II.

Un vallon.

D. ESTEBAN, D. CARLOS, se rencontrant.

D. ESTEBAN.

Don Carlos! vous ici, cher capitaine?

D. CARLOS.

Me trompé-je? Dans ce désert, le baron de Mendoza!

D. ESTEBAN.

Que diable faites-vous ici? Je croyais que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à quitter les plaisirs de Madrid.

D. CARLOS.

Je chasse. Je suis en semestre chez mon père qui

est alcade de ce vilain trou qu'on appelle Monclar.
— Et vous, que faites-vous ici ?

D. ESTEBAN.

Je vous en présente autant. Mon père vient d'acheter une terre dans les environs. — Avez-vous tué quelque chose ?

D. CARLOS.

Non. Je n'ai rien tiré. Je viens de renvoyer mon cheval et mes lévriers... (D'un air de mystère.) J'étais bien aise de me promener un peu de ce côté.

D. ESTEBAN, avec inquiétude.

Ah!... Pourquoi donc ?

D. CARLOS, de même.

Je guette un autre gibier.... dont vous êtes grand chasseur, cher baron. Gageons que c'est une petite amourette qui vous conduit dans votre terre nouvellement achetée ?

D. ESTEBAN.

Non, en vérité... Quelle étrange supposition !

D. CARLOS.

Écoutez donc. Depuis trois jours que je suis dans ce trou exécrable, j'ai remarqué une charmante petite paysanne, qui demeure dans ces environs. Tenez ! voyez-vous cette maison là-bas.... c'est là qu'elle demeure.

D. ESTEBAN, à part.

La maison de Mendo !

D. CARLOS.

Une fille délicieuse, cher baron. Quoique fille d'un laboureur, à ce qu'il paraît.... elle est faite au tour....

des cheveux, des yeux d'un noir!... des mains... passables... cependant c'est là le côté faible. Tout bien considéré, je veux m'en passer la fantaisie.

D. ESTEBAN, aigrement.

Monsieur le capitaine, la personne dont vous parlez n'est pas du nombre de celles dont vous puissiez vous passer la fantaisie.

D. CARLOS.

Une paysanne!

D. ESTEBAN.

Paysanne, ou autre, je vous prie de diriger votre chasse d'un autre côté.

D. CARLOS.

Ah! ah! c'est qu'apparemment vous avez la priorité? Soit! mais deux chasseurs peuvent bien courre le même lièvre!

D. ESTEBAN.

Trêve à vos plaisanteries! Sachez, monsieur, que cette paysanne, dont vous parlez si légèrement, sera demain ma femme.

D. CARLOS.

A vous?

D. ESTEBAN.

Oui, monsieur: à moi.

D. CARLOS.

Ha! ha! ha! La plaisanterie est excellente; mais en vérité, j'admire votre sérieux. Ah çà! vous savez qu'entre amis on se passe ses conquêtes après quinze jours d'usufruit?

D. ESTEBAN.

Monsieur, encore une fois, je parle très-sérieusement. Je vous prie de regarder dès à présent Inès Mendo comme la baronne de Mendoza.

D. CARLOS.

Une paysanne la baronne de Mendoza! fort bien! très-bien joué! Appuyez! voyez un peu cet air hypocrite.

D. ESTEBAN, frappant du pied.

Vous ne finirez pas!

D. CARLOS.

Après la lune de miel, vous serez plus traitable, vous me permettrez de la prendre pour épouse à mon tour! ha! ha! ha!

D. ESTEBAN, lui donnant un soufflet.

Voilà qui vous prouvera que je parle sérieusement.

D. CARLOS, l'épée à la main.

Et voilà pour châtier ton insolence.

Ils se battent. D. Esteban le tue.

D. ESTEBAN.

Tiens, tu ne plaisanteras plus! — Maintenant, songeons à nous..... dans la province on est sévère en diable pour ces sortes d'affaires... je me sauve à Madrid.... mais d'abord il faut dire adieu à Inès; mon père l'amènera à Madrid.... et mon mariage ne sera retardé que d'un jour ou deux.

Il sort. Entrent deux paysans.

PREMIER PAYSAN.

C'est comme une vermine dans ce temps-ci; tous

les soldats licenciés s'en mêlent ; mais moi je ne les crains pas. L'autre jour, j'en ai fait détalier deux que je rencontraï à la brune du côté de Navaja ; j'allais couper du bois , quand voilà qu'un de ces coquins , qui s'était couché à plat-ventre... (Il butte contre le cadavre et tombe à terre.) Hai ! messieurs , prenez mon argent , mais ne me tuez pas.

SECOND PAYSAN.

Imbécile ! c'est un homme qui n'en tuera pas d'autres. Vive Jésus ! c'est le capitaine , le fils de notre alcade !

PREMIER PAYSAN.

Oh ! quel trou il a au milieu de l'estomac !

SECOND PAYSAN.

Tiens , tiens ! vois-tu là-bas un homme qui se sauve ? C'est celui qui l'a assassiné , il n'y a pas de doute. Si nous le ramenons , nous aurons une bonne récompense de l'alcade.

PREMIER PAYSAN.

Je vais chercher main-forte au village.

SECOND PAYSAN.

Non , reste auprès du cadavre ; moi , je vais faire poursuivre le meurtrier.

PREMIER PAYSAN.

Dépêche-toi , je n'aime pas à rester long-temps auprès d'un mort.

SCÈNE III.

La maison de Mendo.

MENDO, seul.

Cette promenade m'était nécessaire, pour me rafraîchir le sang.... et me préparer à ce dernier sacrifice.... Il faut parler enfin.... Insensé que j'étais!... j'ai cru pouvoir lui cacher sa position.... sa tête s'est remplie d'idées chimériques qui la rendront malheureuse à jamais... C'est ma faute... L'éducation que je lui ai donnée a nourri ses illusions... J'aurais dû, dès son enfance, la mettre dans un couvent. Elle ne m'aurait pas connu. Elle aurait embrassé la vie religieuse, sans penser qu'il existât une situation plus douce au monde..... Aujourd'hui elle s'est livrée à une passion folle, que je ne pourrai chasser de son cœur, sans le déchirer... Ah! j'ai bien des reproches à me faire! — Mais ma fille,... c'était le seul ami que je pouvais avoir au monde.... Je n'avais pas le courage de m'en séparer... Pauvre enfant! Il faut qu'elle sache enfin la vérité... je vais briser son cœur... mais attendre plus long-temps serait trop dangereux.... Elle sentira qu'elle n'a plus de ressource que dans le cloître. La voici : rappelons tout notre courage.

INÈS, entrant.

Mon papa, j'ai été bien désobéissante. J'ai vu Esteban ce matin, et nous avons été nous promener en-

semble; et puis, Don Luis est venu, et il m'a dit des choses si aimables, que je ne m'en sentais pas de joie. Esteban a dit qu'il voulait que je fusse sa femme, Don Luis a dit que vous aviez dit que je ferais ce qui me plairait. Est-ce vrai, mon papa? ou ne l'avez-vous dit que pour rire? Oh! mon papa, je l'aime tant! Vous l'avouerez-je? il m'a forcée d'accepter un anneau de fiancée.... Je n'en voulais pas d'abord, parce qu'il est trop beau.... mais Don Luis l'a voulu absolument... Tenez, le voici... comme il brille!

MENDO.

Inès, écoute-moi, c'est peut-être pour la dernière fois que je te parle.

INÈS, souriant.

Bah!

MENDO.

Inès.... un homme qui tuerait son prochain serait un être détestable; tous les hommes doivent le haïr.

INÈS.

Oui, mon papa.

MENDO.

Mais si cet homme était forcé par les autres à tuer son prochain?..

INÈS.

Comment pourrait-on l'y forcer? On a toujours la ressource de se faire tuer, au lieu de tuer son prochain. Mais que voulez-vous dire?

MENDO, après un silence.

Ainsi tu as consenti à épouser Don Esteban?... Tu sais que sa famille est une des plus illustres de l'Es-

pagne. L'origine de sa race remonte au temps du saint roi Pélage. Il a pour alliés toute la noblesse de Castille; pour amis, tous les grands... Crois-tu qu'il ne souffrira pas, quand ses parens et ses amis le railleront d'un mariage si mal assorti? Tu l'aimes... voudrais-tu qu'il eût dans le monde à souffrir des avanies continues à cause de sa femme?

INÈS.

C'est à lui à y penser d'abord... je descends d'honnêtes laboureurs, et de vieux chrétiens.... Il y a bien des duchesses, m'a dit Esteban, qui, il y a cent ans, étaient de pauvres morisques.... et puis, quand il a commencé à me faire la cour, je lui ai dit qu'il allât en conter aux grandes dames, et qu'il nous laissât en paix nous autres paysannes.... mais il m'a montré tant d'amour.... tant d'amour! que je suis persuadée qu'il sera plus heureux avec moi qu'avec une infante d'Aragon.

MENDO.

Ce mariage lui fait manquer sa fortune : y as-tu songé, Inès?

INÈS.

Il est riche, et puis il pense comme moi qu'un peu d'amour vaut beaucoup d'or.

MENDO.

Une Inès Mendo épouser un Mendoza! La fille d'un laboureur et un grand d'Espagne!

INÈS.

L'infant Don Pédro a bien épousé la fille d'un laboureur, qui s'appelait Inès aussi (5).

SCÈNE III.

209

MENDO.

Et tu sais si cette union fut heureuse. D'ailleurs, Inès était la fille d'un laboureur... Sais-tu si Don Pedro... Sais-tu si je suis même un laboureur ?

INÈS, souriant.

Je vois bien qui vous êtes.

MENDO.

Non, Inès, tu ne le sais pas !

INÈS.

Qu'avez-vous mon père ? vous semblez malade ; vous êtes changé !.... Je vous afflige. Peut-être voulez-vous dire qu'il y a quelque tache dans notre famille... Peut-être qu'un de nos grands-pères a fait quelque chose de mal.

MENDO.

Et si c'était ton père ?

INÈS, effrayée.

Cela n'est pas vrai !

MENDO, hors de lui.

Je te le dis !

INÈS.

Jésus Marie !.... Mais cela n'est pas vrai.... vous ne dites cela que pour m'effrayer... pour me faire renoncer à ce mariage ; et quand même, quel crime si grand avez-vous commis, qu'il ne soit expié par la vie de pénitent que vous menez dans cette maison ? Vous êtes plus sévère pour vous-même qu'un moine.

MENDO.

Pauvre Inès ! la souillure qui est en moi ne te quittera qu'à la mort... Pardonne-moi de te l'avoir trans-

mise ! Inès... je ne suis coupable d'aucun crime, et cependant pas un homme ne voudrait être mon ami... ma pauvre Inès !... ils m'ont forcé de suivre la profession de mon père... Je suis le bourreau de Monclar.

Il sort, et ferme la porte sur lui.

INÈS, seule.

J'ai perdu Esteban ! (Elle reste quelque temps dans l'accablement.) Mais vous, mon pauvre père ! que je vous plains !... Où est-il ? il était ici tout à l'heure... car ce n'est point un rêve... il m'a parlé : comment aurais-je pu imaginer cela ? Mais cette porte est fermée. Ah ! je me souviens... (Courant à la porte.) Mon père ! mon père ! revenez ! je suis toujours votre fille, venez m'embrasser ! Venez, je veux passer ma vie à vous consoler... Il ne m'entend pas ! (Elle frappe à la porte.) Mon père, mon père, vous me mettez au désespoir. Faut-il que vous aussi, vous m'abandonniez !... Ah ! Esteban ! Esteban ! je t'ai perdu... Tout à l'heure j'étais si heureuse ! En un instant, voilà que je suis devenue la plus malheureuse des femmes ! Hélas ! au lieu de me marier, je n'ai plus qu'à me cacher dans quelque trou !... Il faudra tout lui dire... car ce serait mal de lui cacher une chose comme celle-là... encore, s'il ne m'avait pas demandée, j'en aurais moins de regret. Il faut tout lui avouer... Mais comment lui dirai-je en face, « Esteban, je suis la fille... » Oh ! jamais je n'oserai. Pourtant il faut bien qu'il le sache... Autrement... il reviendrait ici, et cela me ferait encore plus de peine... Eh bien ! je lui écrirai... Il ne me reverra plus... je

me ferai religieuse, et je penserai toujours à lui.... je prierai le bon Dieu pour lui... et je ne déshonorerai pas son noble sang : il le faut. Rappelons tout notre courage. Je crois que mes larmes m'ont soulagée. Oui, je crois que maintenant je pourrai lui écrire cette lettre.... Oh ! que n'ai-je su plus tôt de qui j'étais la fille !

Entre Mendo un sac d'argent à la main.

INÈS.

Mon père !

MENDO.

Inès, voici qui vous appartient. Cet argent est à vous ; il vient de votre mère. — Il servira pour vous établir dans la retraite que vous choisirez.

INÈS.

Oh, mon père ! ne me dites pas de m'en aller. J'ai perdu mon Esteban, ne m'ôtez pas mon père. Laissez-moi passer ma vie à vous consoler, à vous tenir lieu d'ami.

MENDO, pleurant dans les bras d'Inès.

Seigneur ! pourquoi ne lui avez-vous pas donné un autre père ?

INÈS.

Seigneur ! fais que je le conserve long-temps !

MENDO.

Tu vois qu'il faut renoncer à celui que tu aimes. Auras-tu le courage de lui écrire, pour lui rendre sa promesse ?

INÈS.

Oui , mon père... je sens que je le dois.

MENDO.

Tôt ou tard ils sauront la vérité , de l'alcade ou d'un autre. Don Esteban est un noble jeune homme. — Parle avec franchise, et dis-lui... qui tu es.

INÈS.

Que je lui dise !...

MENDO.

Dis-lui qu'en t'élevant dans l'ignorance de ta naissance, je fus le seul coupable. Il vaut mieux qu'il l'apprenne de nous que d'un autre.

INÈS.

Eh bien ! s'il le faut, je le ferai.

MENDO.

Écris-lui sur-le-champ. Je te laisse.

Il sort.

INÈS, seule.

Comment m'y prendre?... Oui, dire la vérité sans préambule.... Hélas ! c'est encore lui qui m'a donné cet encrier. (Elle écrit.) Peut-être aura-t-il quelque pitié de moi... « Adieu. — Inès... » Et toi, mon cher anneau, j'espérais te conserver toute ma vie. Et il faut si tôt nous séparer.... Je ne suis plus digne de te porter.... Adieu ! adieu ! (Elle le baise à plusieurs reprises.)

Entre D. Esteban.

D. ESTEBAN.

Ma chère Inès, laissez-moi vous rendre vos baisers.

INÈS, se sauvant à l'autre bout du théâtre.

Ah !

D. ESTEBAN.

Ma chère Inésille, je vous ai fait peur ? rassurez-vous, c'est moi.

INÈS, de même.

Quoi !... c'est vous ?...

D. ESTEBAN.

Oui, c'est ton amant qui vient...

INÈS.

Je n'ai plus d'amant !.... Je suis une malheureuse qu'il faut laisser !...

D. ESTEBAN.

Te laisser, Inès !... Ne me reconnais-tu pas ?

INÈS.

Seigneur !... Au nom du ciel ! laissez-moi ! laissez-moi ! il le faut.

D. ESTEBAN, s'avançant vers elle.

Qu'avez-vous ? vous me désespérez ! Pourquoi cette frayeur ?

INÈS.

Ne me touchez pas ! vous allez vous souiller !

D. ESTEBAN.

Ce malheureux Mendo lui aura troublé l'esprit ! Il ne me manquait plus que cela. Inès, pas d'enfantillages.... est-ce que vous ne m'aimez plus ?

INÈS.

Oh si !.... c'est plus fort que moi.... mais.... tenez, prenez ce papier sur cette table, et laissez-moi.

D. ESTEBAN.

Allons donc ! pourquoi cette peur de moi !

INÈS.

Je ne puis plus vous aimer.

D. ESTEBAN.

Encore vos scrupules ! vous vous plaisez à me faire enrager. Voilà pour vous punir. (Il l'embrasse de force.)

INÈS.

Ce n'est pas ma faute, vous m'avez embrassée de force ; je n'ai pu vous avertir plus tôt... tenez, voilà qui va vous instruire... (Elle lui donne la lettre. Don Esteban lit ; sa figure s'altère rapidement ; Inès se jette à ses genoux en pleurant. Don Esteban reste quelque temps comme accablé. Tout d'un coup il déchire la lettre, et, se débarrassant avec violence des bras d'Inès, il la fait tomber.)

INÈS.

Ah !

D. ESTEBAN, la relevant.

Inès ! t'ai-je fait mal ?

INÈS, tombant à genoux.

Oh ! vous m'appellez encore Inès !

D. ESTEBAN.

Malheureuse enfant ! quel crime as-tu donc commis pour te prosterner à mes pieds ?

INÈS.

Je ne l'ai su que tout à l'heure ; si je l'avais su plus tôt... je ne vous aurais pas laissé m'aimer.

D. ESTEBAN.

Pauvre Inès ! Et je cesserais de t'aimer ! N'es-tu donc plus la même Inès qui m'a tant charmé.

INÈS.

Je ne pourrai jamais m'empêcher de vous aimer.

D. ESTEBAN.

Sots préjugés ! dois-je vous sacrifier mon bonheur ? Ombres de mes ancêtres , je briserai mes armoiries, plutôt que de renoncer à cette fille.

INÈS.

Vous ne me méprisez donc pas ! vous me ferez mourir de joie.

D. ESTEBAN.

Je t'aime, je t'estime comme auparavant.

INÈS, pleurant.

Esteban... non, vous ne pouvez m'aimer, vous êtes un Mendoza.

D. ESTEBAN.

Je suis ton amant.... j'aime mieux être ton amant qu'un gentilhomme.

INÈS.

Oh ! je voudrais mourir maintenant ! Je ne déshonorerais pas celui que j'aime.

D. ESTEBAN.

Hé ! que m'importe l'opinion des hommes ? vaut-elle ton amour ? (Voyant qu'Inès saigne.) Tu saignes, mon amie, et c'est ma violence qui t'a fait tant de mal. Ma bonne Inès, laisse-moi te guérir à force de baisers.

INÈS.

Ah ! je suis trop heureuse ! (Elle se jette dans ses bras.)

Entre le greffier avec des paysans armés.

LE GREFFIER, touchant Don Esteban avec sa vare (6).

De par le roi, respect à la justice. Seigneur de Mendoza, vous êtes mon prisonnier. Rendez-moi votre épée.

D. ESTEBAN.

Canaille, attendez-moi.

LE GREFFIER.

A moi, mes amis !

INÈS.

Au secours ! mon père, au secours !

Don Esteban est désarmé.

D. ESTEBAN.

Adieu, chère Inès ! n'aie pas peur, cela ne sera rien.

On l'emmène.

INÈS.

Au secours ! au secours ! (Elle s'évanouit.)

MENDO, entrant l'épée à la main.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

LE GREFFIER.

Rien qu'un homme qui en a tué un autre, et que je fais prendre.

MENDO.

Ma fille !

LE GREFFIER.

Mademoiselle était sur les genoux de ce monsieur quand je suis entré... il est bien naturel....

SCÈNE III.

217

MENDO, le menaçant.

Coquin !

LE GREFFIER.

Si vous me frappez, j'en ferai mon rapport à l'alcade. — A propos, Mendo, vous nous aviez caché que....

MENDO.

Sors d'ici !

LE GREFFIER.

Vous aurez de l'occupation bientôt, Juan Mendo. Aiguisez votre coutelas ; songez qu'il ne s'agit pas de le manquer, c'est un gentilhomme.

Il sort en riant.

MENDO.

Holà ! Jayme ! (Un domestique aide à emporter Inès.)

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Intérieur de la prison de Monclar.

DON ESTEBAN, seul.

Il est assis devant une table, et lit d'un air pensif son arrêt de mort.

Voilà qui est fini ! (Il jette l'arrêt sur la table.) Toute réflexion faite, je suis bien aise de n'avoir pas vu Inès. Ses larmes auraient ébranlé mon courage. Aujourd'hui j'en ai bon besoin. Si j'avais vécu... il m'aurait fallu peut-être autant de courage pour l'épouser.... Souvent j'ai entendu les balles ennemies siffler

à mes oreilles.... et je suis resté calme ; mais le billot et la hache ont quelque chose de plus effrayant. — Je voudrais bien dans ce moment trouver la fermeté de ce soldat que j'ai vu marcher à la potence en sifflant. (Il siffle.) — Non, point de fanfaronnades. De la fermeté, de la résignation ; et puis.... pour sa réputation, il serait désagréable de siffler une fausse note dans un pareil moment. — Mon Dieu ! Accordez-moi de mourir en gentilhomme, en soldat ! — Ah ! qui entre ici ?

Entrent un notaire et deux témoins.

LE NOTAIRE.

Seigneur baron, je suis le notaire que vous avez demandé, et voici deux témoins possédant les qualités requises.

D. ESTEBAN.

Fort bien, je vous remercie. — Point de nouvelles de mon père ?

LE NOTAIRE.

Non, monseigneur. Cependant j'espère qu'il pourra joindre le roi assez à temps. Sa Majesté ne doit pas être loin de Monclar.

D. ESTEBAN.

Advienne que pourra ! — Préparez-vous, monsieur, à écrire mon testament. Il ne sera pas long.

LE NOTAIRE, écrivant.

J'espère que ce sera une précaution inutile. Votre nom ?

SCÈNE IV.

219

D. ESTEBAN.

Esteban Sandoval , baron de Mendoza , capitaine
aux gardes.

LE NOTAIRE.

..... Aux gardes, donne et lègue mon ame à Dieu.

D. ESTEBAN.

C'est la forme ?

LE NOTAIRE.

Oui ; c'est le protocole voulu par la loi.

D. ESTEBAN.

Observez la forme le plus exactement que vous
pourrez ; je ne voudrais pas qu'un jour ce testament
pût être cassé.

LE NOTAIRE.

Oh ! pour cela, vous n'avez rien à craindre avec un
praticien comme moi. Ce n'est pas un homme qui
exerce depuis trente ans la profession de notaire,
qui laissera des nullités dans un acte authentique.

D. ESTEBAN.

Tant mieux. Poursuivons ; je lègue tous mes biens...

LE NOTAIRE.

Meubles et immeubles ?

D. ESTEBAN.

Oui ;... à Inès Mendoza....

LE NOTAIRE, écrivant.

Pas si vite, laissez-moi détailler un peu quelles
sortes de biens.

D. ESTEBAN.

Avez-vous mis ?

LE NOTAIRE.

Un peu de patience. N'oublions rien. A qui léguez-vous vos biens ?

D. ESTEBAN.

A Inès Mendoza, ci-devant Inès Mendo....

LE NOTAIRE.

Dites-moi ses qualités.

D. ESTEBAN.

Ma femme, fille de Juan Mendo, bourreau de Monclar.

LE NOTAIRE.

Vive Dieu ! Est-ce qu'il faut écrire cela ?

D. ESTEBAN.

Je l'exige.

LE NOTAIRE.

Légitime épouse ?

D. ESTEBAN.

Oui, bien que notre mariage ait été secret. (A part.)
Je n'irai pas en enfer pour ce mensonge-là.

LE NOTAIRE.

Si, comme vous le dites, ce mariage a été secret, à votre place, et pour éviter les procès, je ferais un acte reconnaissant d'icelui.

D. ESTEBAN.

Faites-le comme vous l'entendrez.

LE NOTAIRE.

Je l'insère au testament.

D. ESTEBAN.

Avez-vous mis ? Je veux, de plus, que l'on fasse graver sur mon tombeau que l'on élèvera dans le ci-

metière de ce village, qu'un Mendoza, au mépris des préjugés, a épousé la fille d'un bourreau.

LE NOTAIRE.

Diab! à votre place, je ne me souciera pas trop de faire graver cela.

D. ESTEBAN.

Je le veux.

LE NOTAIRE.

A la bonne heure. C'est un legs que les Romains appelaient : POENÆ NOMINE LEGATUM....

D. ESTEBAN.

J'institue mon père mon exécuteur testamentaire.

LE NOTAIRE.

Il se nomme?

D. ESTEBAN.

D. Luis, comte de Mendoza.

LE NOTAIRE.

Rien de plus naturel. Si c'est tout ce que vous avez à me dicter, oyez-en lecture et signez. (Lisant.)

« Je soussigné, Don Esteban Sandoval, baron de
« Mendoza, dans la prévoyance de notre décès, vou-
« lant faire testament, avons appelé le soussigné Mel-
« chior de la Ronda, notaire royal à Monclar, et les
« soussignés Jayme Ximenez, et Gil Boyajal, tous
« deux habitans dudit Monclar, lesquels se sont
« transportés dans la prison dudit lieu, à l'effet
« d'ouïr et certifier mes dernières volontés. En pré-
« sence desquels ai déclaré et déclare que je donne et
« lègue mon ame à Dieu.

« Et quant à mes biens, meubles et immeubles,
« dettes actives, titres, loyers, fermages, droits d'u-
« sufruit, servitudes et autres que j'ai et puis avoir,
« je les donne et lègue à Inès Mendoza, ci-devant Inès
« Mendo, ma légitime épouse, fille de Juan Mendo,
« bourreau dudit Monclar, laquelle je reconnais par
« ce même acte mon épouse légitime, voulant qu'au
« moyen d'icelui, soient déboutés de leurs préten-
« tions, tous niant le mariage avoir été célébré entre
« moi soussigné et ladite Inès Mendo; et je l'institue
« mon héritière universelle, avec les émolumens et
« charges que d'usage, et singulièrement celle de
« faire graver sur mon tombeau : QU'UN MENDOZA,
« AU MÉPRIS DES PRÉJUGÉS, A ÉPOUSÉ LA FILLE D'UN
« BOURREAU. Je veux également que monsieur mon
« père, Don Luis, comte de Mendoza, soit notre
« exécuteur testamentaire, et veille à la fidèle execu-
« tion de nos dernières volontés. Amen ! Fait à Mon-
« clar, le 25^e de mai 1640, en foi de quoi avons
« signé. »

(Don Esteban signe ainsi que le notaire et les témoins.)

Monsieur, je vous remercie. Mon père vous paiera vos honoraires; mais veuillez cependant prendre cette bourse, que vous distribuerez aux pauvres pour qu'ils me recommandent à Dieu dans leurs prières, et cette bague que je vous prie d'accepter comme un souvenir du malheureux Don Esteban.

LE NOTAIRE.

Ah ! monseigneur ! que je voudrais !...

Entrent le greffier et des alguazils.

LE GREFFIER.

Monseigneur... c'est avec regret...

D. ESTEBAN.

Je vous entends. — Adieu, messieurs, je me recommande à vos prières.

LE NOTAIRE.

Doucement, seigneur greffier. Il est contraire à tous les usages de faire procéder à l'exécution sitôt après la sentence rendue. Il n'y a pas d'urgence, et le père de ce gentilhomme s'est pourvu en grace auprès de Sa Majesté. Le roi sera ici dans quelques heures, attendez sa décision.

LE GREFFIER.

L'alcade a ordonné que l'exécution eût lieu sur-le-champ.

D. ESTEBAN, souriant.

Il me semble, seigneur Melchior, qu'il n'est pas autant que vous attaché aux formes.

LE NOTAIRE.

Cela est illégal. Je proteste.

LE GREFFIER, s'inclinant avec respect, à D. Esteban.

Monseigneur?...

Tous sortent.

SCÈNE V.

La place du marché à Monclar. Un échafaud est dressé au milieu.

Entrent Esteban, alguazils, Mendo; un valet portant sa hache; le curé, le greffier; habitans de Monclar.

LE CURÉ, à D. Esteban.

Adieu, mon fils. Dieu aura pitié de vous. Dans peu vous échapperez aux peines de ce monde. (Il l'embrasse.)

LE GREFFIER.

Seigneur, veuillez souffrir qu'on vous bande les yeux.

D. ESTEBAN.

Je saurai voir venir la mort. — Et toi, Mendo.... fais ton métier... bien si tu peux. (Il s'agenouille.) Suis-je bien comme cela ?

LE VALET.

Oui, monseigneur. Dieu vous fasse miséricorde !

TOUS, excepté Mendo.

Amen !

D. ESTEBAN, au curé.

Adieu, mon père !

LE VALET, à Mendo.

Vous prenez la hache de la main gauche ?

MENDO.

Je ne suis plus bourreau ! (Il se coupe la main droite. Grand tumulte.)

INÈS, entrant.

Arrêtez ! (Montant sur l'échafaud.) Nous mourrons ensemble ! Vous tuerez votre fille avec lui !

MENDO, lui montrant son bras mutilé.

Quel mal puis-je lui faire maintenant ?

INÈS.

Mon père ! — Esteban !

LE GREFFIER.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE CURÉ.

Qu'on attende le roi !

PAYSANS DE MONCLAR.

Mendo, tu es un brave homme, et ce gentilhomme aussi. N'ayez pas peur, nous empêcherons que l'alcade ne vous fasse mourir.

Ils montent sur l'échafaud. Les uns en chassent les aiguazils, pendant que les autres s'empressent autour de Mendo.

D. LUIS, entrant à cheval.

Grace ! grace ! arrêtez. Dieu soit loué, il en est temps encore. (Il descend de cheval et embrasse son fils.)

D. ESTEBAN.

Embrassez mon sauveur. Il s'est coupé la main plutôt que de me frapper.

D. LUIS, embrassant Mendo.

Ah ! Mendo, que sont mes titres de noblesse, de-

vant une action comme la vôtre. Vous êtes un Romain, comme Sénèque.

Bruit des tambours. Le roi entre avec ses gardes (7).

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI.

D'où vient tout ce tumulte? Où est l'alcade? Don Luis, expliquez-moi cela. Je ne puis rien entendre dans ce bruit confus de voix, qui toutes me disent la même chose.

D. LUIS lui parle bas tandis que

LA FOULE, crie.

Grace! grace!

LE ROI.

Il est impossible de ne pas admirer tant de générosité. Juan Mendo, mettez-vous à genoux. Relevez-vous, Don Juan Mendo. Vous êtes gentilhomme.

MENDO.

Sire, je vous baise les pieds... mais...

LE ROI.

Don Esteban, je vous pardonne, mais à condition que vous épouserez la fille de Mendo.

D. ESTEBAN.

C'est ma plus chère envie!

INÈS, à Esteban.

Enfin, je puis t'aimer! Et mon père est gentilhomme!

LE ROI.

Je veux signer le contrat. Qu'on fasse venir un

SCÈNE V. 227

chirurgien. Fasse le ciel qu'ainsi LES PRÉJUGÉS SOIENT
VAINCUS dans toute l'Espagne.

INÈS.

Ainsi finit la comédie d'INÈS MENDO. Excusez les
fautes de l'auteur. Si cette première partie a su vous
plaire, l'auteur espère que vous accueillerez avec
bienveillance la seconde partie, sous le titre de
TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ.

FIN DE INÈS MENDO.

NOTES.

(1) Clara Gazul a donné un patois galicien à Inès; on sent qu'il est impossible de rendre dans une traduction les légères différences de langage qui distinguent les habitans de plusieurs provinces de l'Espagne. Nous remarquerons seulement que, dans la seconde partie d'INÈS MENDO, le langage d'Inès est beaucoup plus châtié, et l'on n'y retrouve que de temps en temps des locutions vulgaires et des mots de patois.

(2) Quelques mois avant la révolution de Portugal.

(3) Ézéchiél, XVIII, 20.

(4) Façon de parler fort en usage, mais surtout avec les dames.

(5) La fameuse Inès de Castro.

(6) Bâton des gens de justice. C'est l'insigne de leur profession.

(7) La brusque intervention^e du roi, qui termine la comédie, n'est pas rare dans les anciens drames espagnols. Voir l'*Alcade de Zalamea*, et cent autres pièces.

Il existe une vieille chronique et une romance sur un bourreau qui se coupa le poing plutôt que de frapper son père. — Selpuveda raconte un trait semblable d'un Indien.

INÈS MENDO,

OU

LE TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ.

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES.

« Que si de los zuecos la sacais
« à chapines, no se ha de hallar la
« mochacha, y á cada paso ha de
« caer en mil faltas. »

DON QUIXOTE. II^a parte, cap. v.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

DON ESTEBAN DE MENDOZA.

JUAN MENDO.

DON CÉSAR BELMONTE, cavalier portugais.

LE CORRÉGIDOR DE BADAJOZ.

PÉDRO, domestique de Don Esteban.

UN AUBERGISTE PORTUGAIS.

DONA INÈS DE MENDOZA.

DONA SÉRAFINE, duchesse de Montalvan.

L'ABBESSE DES URSULINES DE BADAJOZ.

La scène est dans le château de Mendoza en Estramadure,
— à Elvas — et à Badajoz.

INÈS MENDO.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement du château de Mendoza.

D. ESTEBAN, INÈS.

D. ESTEBAN.

Hé quoi ! vous ne vous corrigerez jamais ? Me répéterez-vous donc toujours les mots de votre village ?

INÈS.

Que veux-tu ? le vin de la Ricja sent toujours la peau de chèvre (1).

D. ESTEBAN.

Pouah ! le joli proverbe, dans la bouche de la baronne de Mendoza ! (à part.) J'enrage !

INÈS.

Tu ne fais que me tarabuster pour des prunes. On n'a pas un instant de repos avec toi.

D. ESTABAN, se promenant à grands pas.

Ah !

INÈS.

Est-ce ma faute à moi, si tu es de mauvaise humeur ? Parce que nos voisins te donnent des tracasseries, c'est moi qui dois en souffrir !

D. ESTEBAN.

Les insolens ! oh ! je m'en vengerai !

INÈS.

Aussi, pourquoi les aller déterrer dans leurs gentilhommières, les inviter ici ? Gueux comme des rats d'église, et vains comme des paons, ils se croiraient déshonorés s'ils nous témoignaient des égards. Et tout cela, à cause de mon pauvre père ! Lui, il a acheté sa noblesse assez cher. Tu dois t'en souvenir, Esteban ?

D. ESTEBAN, lui serrant la main.

Chère Inès, je ne l'oublierai jamais ! mais, dis-moi, le plus froid des hommes ne se mettrait-il pas en fureur, à voir ces petits hidalgos, à mille réaux de rente, arrivant les uns après les autres avec la même histoire ? « Mon épouse, madame la comtesse une telle est indisposée. » — « Dona une telle est incommodée... » Et leur insolence méditée pour ton père, et cette affectation de ne jamais t'appeler Dona Inès, de ne jamais t'adresser la parole !.... Oh ! j'étais hors de moi !....

INÈS.

Bon ! il fallait en rire !

D. ESTEBAN.

Je ne vois rien de risible là-dedans. Et à propos,

tu leur donnais de ton côté ample sujet de rire, avec tes naïvetés et tes mots galiciens. Et puis, pourquoi dire que tu avais préparé toi-même les pois chiches? Est-ce que tu devrais savoir faire la cuisine?

INÈS.

Dame! tu disais autrefois que je les accommodais si bien...

D. ESTEBAN.

Ils en riront pendant un mois! Madame la baronne qui épluche des pois chiches!

INÈS.

Pois chiches ou autres, ils en ont mangé comme gens qui jeûnent souvent chez eux.

D. ESTEBAN.

En outre, malgré mille et mille avertissemens, tu n'as jamais manqué de m'appeler mon cœur. Y a-t-il rien de plus ridicule? Cela sent la boutique d'une lieue.

INÈS.

Méchant! qui croirait qu'autrefois tu me grondais quand je t'appelais monsieur le baron? Dans la lune de miel, tu m'embrassais toujours quand je t'appelais mon cœur.

D. ESTEBAN, l'embrassant.

Tu ne peux me donner un nom qui me rappelle de plus doux souvenirs. Mais vois-tu, mon Inès, pour le monde, pour ces hidalgos pelés et impertinens, il nous faut prendre nos grands airs.

INÈS.

Allons, j'y ferai mon possible, mon.... mon ami.

Mais ne fronce plus tes sourcils, embrassons-nous encore une fois, et que la paix soit faite!

D. ESTEBAN.

Ma chère Inésille, pourrai-je jamais te garder rancune? C'est pour toi, pour toi seule, que j'ai souffert hier. Dieu! quand j'y pense, ma colère se rallume. Ces bégueules! qui ne veulent pas venir dîner chez toi.

INÈS.

Moquons-nous de leurs caquets. Leur société est-elle si agréable qu'il faille la regretter?

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur, voici deux lettres.

Il sort.

D. ESTEBAN.

Quelle est cette écriture? je ne la connais pas. (Lisant.) « Don Gil Lampurdo, y Mello de la Porra, etc., « baise les mains à Don Esteban Sandoval, baron de « Mendoza, et l'invite à honorer de sa présence la fête « qu'il donne dans son château de la Porra, mardi « prochain, aux dames et aux seigneurs des environs. » Et il ne t'invite pas! corps du Christ! (Il déchire la lettre.) Il me paiera cher son insolence! vive Dieu! j'en ferai un exemple qui apprendra la politesse à tous les Porras (2) à venir!

INÈS.

La, la! mon cher Esteban, tu me fais tant de peine,

quand tu te mets en colère. Calme-toi, je t'en prie, pour l'amour de moi.

D. ESTEBAN.

Tu ne sais pas ce que souffre un gentilhomme outragé.

INÈS.

Mon cœur !

D. ESTEBAN.

Don Gil ou Don diable, je te ferai bien voir !...

INÈS.

Il est trop au-dessous de toi... Mais tiens, lis donc l'autre lettre. C'est amusant de lire des lettres.

D. ESTEBAN.

Je veux que le misérable !... (Lisant l'adresse de la lettre.)
Ha !

INÈS.

D'où vient ta surprise ?

D. ESTEBAN.

Cette lettre est de la duchesse de Montalvan.

INÈS.

Et tu connais si bien son écriture, que rien qu'en lisant l'adresse tu devines de qui est la lettre ?

D. ESTEBAN.

Oh ! c'est que... oui je l'ai beaucoup connue.... autrefois.

INÈS.

Une ancienne passion ?

D. ESTEBAN.

Hé ! quelque chose de cela, avant que je te visse...
Mais tiens, lis toi-même. (Il lui donne la lettre.)

INÈS.

Voilà de la générosité. (Elle ouvre la lettre et la lui rend sans la lire.) Et voici comment j'y réponds.

D. ESTEBAN, lisant haut.

« Cher baron... »

INÈS, riant.

« Cher baron... » lis tout bas.

D. ESTEBAN, haut.

« Cher baron, je quitte Madrid, ou plutôt je m'en-
« fuis. Je vais passer en Portugal, pour des raisons
« que je vous détaillerai, si vous ne craignez pas de
« vous compromettre en recevant pour quelques
« heures seulement une proscrire, dans votre châ-
« teau de l'Estramadure. — Vous avez donc fait la
« folie de vous marier, et si le bruit public?... »
(Il lit bas.)

INÈS.

Pour le coup, lisez haut, cher baron.

D. ESTEBAN, feignant de lire.

Brr brr... « et si le bruit public est vrai, vous vous
« êtes marié. Adieu. Sérafine. »

INÈS.

Oh ! tu n'es pas encore assez fin, Esteban. « Vous
« avez fait la folie de vous marier, et si le bruit pu-
« blic est vrai, vous vous êtes marié. » Est-ce là du
style de duchesse ? Ma foi, il me semble que moi
j'écirais une lettre mieux que cela.

D. ESTEBAN, mettant la lettre dans sa poche.

C'est une folle. Mais, Inès, elle arrive aujourd'hui, je le suppose. Peut-être tout à l'heure. Allez

vous parer. Je ne serais pas fâché que vous parussiez dans tout votre éclat devant elle. C'est une vieille coquette, et il faut la faire enrager. Tenez, vous êtes un peu pâle aujourd'hui ; un peu de rouge ne vous irait pas mal.

INÈS.

Pourquoi veux-tu me faire mentir ? C'est te tromper toi-même. Si tu m'aimes, pâle comme je suis, qu'ai-je besoin de chercher à plaire à d'autres ?

D. ESTEBAN.

Chère Inès ! — Mais je serais bien aise qu'elle admirât le choix que j'ai fait.

INÈS.

Eh bien ! je mettrai du rouge pour te plaire, mon cœur. Mais s'il faut me parer... je suis si gauche avec ces affiquets !...

D. ESTEBAN, avec impatience.

N'allez pas dire affiquets, devant la duchesse ! Mon ange, parez-vous, je vous en prie. Vous ne pourriez avoir l'air gauche, faite comme vous êtes.

(Il l'embrasse.)

INÈS.

Le moyen de résister à vos compliments ? Adieu ; je vais dire à ma camariste de me faire bien belle.

Elle sort.

D. ESTEBAN, seul.

La duchesse de Montalvan vient ici... — Que je suis bon d'être ému !... — Oui, je l'ai aimée... comme tant d'autres... ni plus ni moins. Que m'importe après

tout ce qu'elle dira de mon mariage? J'aime Inès.... ses critiques pourront-elles m'empêcher de l'aimer? Je ne serai pas même sensible à ses moqueries, j'en suis sûr..... Cette femme est maligne et railleuse, je m'en suis aperçu déjà... Ce qui me fâche, c'est qu'elle choisisse justement ce moment-ci pour venir.... Inès n'est pas bien aujourd'hui.... elle est pâle... un peu jaune... elle a les yeux battus... diable! et l'autre qui va s'en moquer!.... Pauvre Inès!.... Oui, qu'elle me persifle, si elle l'ose, sur mon mariage!.... Ah! vive Dieu! elle verra comme je recevrai ses plaisanteries... —Elle était bien belle autrefois... cette duchesse. Autrefois, c'est-à-dire il y a cinq ans. C'est elle qui me mit en réputation parmi le beau sexe... c'est pour elle que j'eus mon premier duel.... je fus blessé à ce bras, il m'en souvient, et j'allai chez elle tout fier, et tout saignant, me faire panser. Elle attacha les bandes elle-même... et ne voulut souffrir que personne autre prît soin de moi. En posant l'appareil, elle baisa la plaie à plusieurs reprises... elle suçait le sang... J'étais jeune alors, et ces baisers me faisaient l'effet d'un fer chaud... Jamais je ne me rappellerai ce moment, sans un serrement de cœur!..... Ah! Don Juan Ramirez, que je vous eus d'obligations pour le coup d'épée que vous me donnâtes!

Entre Mendo, manchot.

MENDO.

Dieu vous garde, Don Esteban. Je suis charmé de vous trouver si gai aujourd'hui.

D. ESTEBAN.

Appelez-moi mon fils, si vous ne voulez pas me faire de la peine.

MENDO, avec embarras.

Je suis venu.... pour vous faire mes adieux. Je pars....

D. ESTEBAN.

Vous partez? où donc allez-vous?

MENDO.

En Galice... au Ferrol... chez un de mes parens... un frère, que je n'ai pas vu depuis bien des années.

D. ESTEBAN.

Ah! voilà un frère qui vous est venu depuis bien peu de temps. D'où vient que vous ne nous en avez jamais parlé?

MENDO.

Mais... je ne sais..

D. ESTEBAN.

Quelque chose vous déplaît ici, et vous détermine à nous quitter.

MENDO.

Rien, cher Esteban.... mais il faut que je parte.... il le faut...

D. ESTEBAN.

Mais encore, la raison?

MENDO.

J'ai des affaires en Galice...

D. ESTEBAN.

Vous êtes l'homme aux secrets. Mais je crois avoir deviné celui-ci. Vous avez été piqué de l'impertinence

de nos gentillâtres d'hier..... vous voulez quitter un pays où vous êtes exposé à de semblables désagréments. Mais, restez, mon père, restez, et vous serez satisfait de la vengeance que je prétends en tirer. Je veux les vexer de toutes les manières. Presque tout le pays m'appartient; je les empêcherai de pêcher, de chasser; je leur ferai des procès. Comme gouverneur d'Avis et commandant militaire de la province, je leur enverrai des soldats en logement, quand nos troupes marcheront vers le Portugal (3); enfin...

MENDO.

Et pourquoi vous rendre ainsi malheureux vous-même, pour une pure bagatelle? Laissez ces gens avec leurs préjugés; je les excuse, et je leur cède. Je leur abandonne le champ de bataille; la victoire doit rester au plus grand nombre.

D. ESTEBAN.

Non, de par le diable! vous ne nous quitterez pas, maintenant que je sais vos véritables motifs. Jamais on ne dira qu'un Mendoza se soit soumis aux caprices de qui que ce soit. Vous resterez avec moi, dussé-je voir toute l'Estramadure en armes marcher contre ce château pour vous en chasser.

MENDO.

Écoutez-moi, Don Esteban; vous avez vu combien j'étais d'abord éloigné de ce mariage. Quand bien même je n'aurais pas été souillé de l'horrible tache dont la bonté du roi notre seigneur a daigné me laver, j'aurais pensé, cependant, qu'en fait de mariage il faut toujours chercher l'égalité des conditions; non

que je sois entiché des préjugés , ou plutôt des opinions communes sur la noblesse et la roture ; mais , quand le sort nous a fait naître dans une classe d'hommes , c'est dans cette classe que se trouvent nos liaisons , nos amitiés. Elles se fondent sur mêmes goûts , mêmes mœurs , mêmes idées. Il faut rester là où le bon Dieu nous a placés. Mais , dans notre famille , le ciel en a ordonné autrement. Vous vous êtes allié à un pauvre homme , dont le nom , malgré les graces de Sa Majesté , sonne mal encore à l'oreille d'un gentilhomme. Vous auriez trop à souffrir pour le faire respecter. Un homme... un vieillard qui , par lui-même , n'est pas bien amusant , qui ne vous est utile à rien , qui n'a rien à faire ici , ne doit pas , de gaieté de cœur , condamner à des avanies perpétuelles un galant homme , à qui il est déjà tellement redevable....

D. ESTEBAN.

Et moi?...

MENDO.

Non , Esteban ; laissez - moi partir..... Quant à ma fille , en vous épousant elle a perdu mon nom. Elle est devenue une Mendoza , et ce nom peut effacer toutes les taches héréditaires. D'ailleurs , si vous éprouviez quelques insultes à cause d'elle , vous êtes son mari , et vous avez pris l'engagement de la défendre et de la venger , du moment que vous l'avez menée à l'autel. — Mais moi , tant que je resterai auprès de vous , je serai comme un lépreux qui rendra votre maison déserte , et qui vous privera de tous les plaisirs , de

toutes les prérogatives auxquelles votre rang dans le monde vous a donné des droits.

D. ESTEBAN.

Tout ce beau discours est inutile, Mendo; vous resterez. Croyez-vous que votre compagnie ne me soit pas mille fois plus agréable que celle de tous les petits hidalgos de l'Estramadure! et pour satisfaire leur sot petit orgueil, je me séparerais d'un ami, d'un père! Qu'ils aillent tous au diable mille fois!

MENDO.

Seigneur, vous me confondez. Je suis tellement habitué à recevoir des grâces des Mendozas, que je ne sais comment les refuser. Mais je crains bien que vous n'ayez lieu de vous repentir un jour d'avoir conservé auprès de vous un paysan ignorant, infirme....

D. ESTEBAN, le serrant dans ses bras.

Ah! cette infirmité me rappelle tout ce que vous avez fait pour moi, mon père! Pourrai-je jamais m'acquitter de ma dette?

MENDO.

Ce que j'ai fait...

D. ESTEBAN.

Nous nous vengerons, soyez-en sûr. — A propos, il nous arrive aujourd'hui une belle dame, la duchesse Sérafine de Montalvan. Elle vient de Madrid. Nous nous endimanchons tous pour la recevoir... C'est une folie de ma part... mais, de grâce, quittez cet habit brun, et prenez-en un plus galant.

MENDO.

Vous avez tort de me retenir.

Il sort.

D. ESTEBAN, seul.

Allons, allons ! j'ai fait une bonne action, j'en aurai plus de force pour résister aux séductions de Sérafine... — Séductions ! vive la modestie !... que l'on se persuade aisément, quand on a fait une pauvre petite conquête, que toutes les femmes ambitionnent l'honneur de vous subjuguier !..... — Mais, ne serait-il pas convenable que j'allasse au-devant de la duchesse ?... Peut-être cela ferait de la peine à Inès. — Après tout ce n'est qu'une attention de politesse due à toute femme... Pourquoi serais-je moins galant pour une duchesse que pour une bourgeoise ? Je cours au-devant d'elle ; mais la porte s'ouvre...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monseigneur, une dame dans une voiture à quatre chevaux entre en ce moment dans la cour.

Il sort.

D. ESTEBAN.

Je descends la recevoir. — Que je suis bon d'être ému ! comme s'il n'y avait pas cinq ans que je ne l'ai vue ! et cinq ans changent bien une jolie femme.

Il sort. Entre Inès avec du rouge et beaucoup de diamans.

INÈS seule.

Comme il a couru avec joie au-devant d'elle !... et quand il a reçu sa lettre, il a paru enchanté !... il n'a pas voulu me la lire tout entière... — Je n'ose lui

montrer que cela m'afflige, car, bien sûr, il ne le fait pas exprès. Il m'aime, et je serais ingrate si j'étais jalouse. Cependant, je ne suis qu'une villageoise bien simple et sans belles manières; peut-être se dégoûtera-t-il de moi, quand il me comparera à une dame de Madrid, pleine d'esprit et de graces. Mais non, Esteban est trop bon pour cesser de m'aimer. (Voyant entrer la duchesse.) Ah!... Dieu! qu'elle est belle!

Entre Don Esteban donnant la main à la duchesse.

D. ESTEBAN.

Chère Inès, la duchesse Séraphine de Montalvan. — Madame, permettez-moi de vous présenter Dona Inès de Mendoza.

LA DUCHESSE.

Je serai charmée de faire sa connaissance.

INÈS, balbutiant.

Et moi... aussi.

LA DUCHESSE.

Quels chemins affreux! Je suis accablée de fatigue. — Ah!

INÈS.

Pourtant vous avez été en voiture.

LA DUCHESSE, souriant.

Cela ne fait rien.

D. ESTEBAN, à la duchesse.

Madame, daignez vous asseoir. (Bas à Inès.) Inès, qu'avez-vous donc? — Asseyez-vous.

LA DUCHESSE.

La baronne a l'air souffrant... Seriez-vous incommodée, madame?

INÈS.

Moi... madame?

D. ESTEBAN.

Elle s'est fatiguée hier. C'est ce qui vous la fait trouver pâle; ordinairement elle a plus de couleurs.

LA DUCHESSE.

Avec une aussi belle peau que celle de la baronne, la pâleur n'est pas un défaut.

D. ESTEBAN, s'inclinant.

Oh!

INÈS.

Oh!

LA DUCHESSE.

Cela est plus distingué.

INÈS.

Madame est bien honnête... mais...

LA DUCHESSE.

Madame la baronne est extrêmement jeune. Elle n'a pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans?

INÈS.

J'aurai cinq ans..... qu'est-ce que je dis donc?..... j'aurai vingt ans, vienne la Saint-Jean d'été.

LA DUCHESSE.

Vous n'êtes que depuis peu de temps dans ce château?

D. ESTEBAN.

Depuis fort peu de temps. Je l'ai pris pour ma résidence, à cause du voisinage d'Avis, dont je suis gouverneur titulaire. Je m'attendais peu à l'honneur de vous y recevoir. — Mais dites-moi donc, madame,

quelle est cette proscription, comme vous l'appellez, qui vous a conduite aussi loin de la capitale ? J'espère que ce n'est point une cause trop sérieuse qui vous amène en Estramadure ?

LA DUCHESSE.

Comment, sérieuse ! savez-vous bien, Don Esteban, que je suis fugitive, dans toute l'acception du mot ? Voici mon histoire. Vous le savez, j'avais quelque influence à la cour. Le duc de Lerma me consultait quelquefois. Le feu roi m'honorait de ses bontés. Tout d'un coup, Olivarès tombe comme une bombe, je ne sais d'où, supplante Lerma auprès du jeune Philippe, et détruit en un instant presque tout mon crédit. Je ne hais rien tant que les tracasseries de cour. Aussi, j'offris généreusement mon amitié au comte-duc ; il la refusa avec dédain. Il fallut bien faire la guerre. J'essayai de culbuter le ministre en donnant au roi un confesseur de ma façon. Olivarès lui donna une maîtresse ; la maîtresse réussit. Le roi donna toute sa confiance au ministre Mercure.

INÈS.

Le duc d'Olivarès s'appelle Mercure !... quel drôle de nom !...

LA DUCHESSE.

Quoi qu'il en soit, Olivarès voulut se venger : il était tout-puissant. Il m'accuse d'avoir trempé dans je ne sais quelle conspiration portugaise. Cette malheureuse histoire de Johan de Braganza !... cela n'a pas le sens commun ! C'est moi, dit-on, qui viens d'enlever le Portugal à Sa Majesté Catholique. On voulait m'en-

voyer dans quelque couvent, peut-être même à Ségovie (4). Je l'ai su à temps; sans attendre l'ordre, je me suis sauvée. J'ai fait tant de diligence, qu'à peine sait-on maintenant mon départ à Madrid. Je vais passer en Portugal... où je serai conspiratrice... puisqu'on veut absolument que je le sois.

D. ESTEBAN.

Quelle lâcheté! envoyer une dame à la tour de Ségovie!

INÈS.

Mais... ce confesseur?...

D. ESTEBAN.

Inès, Dona Sérafine a besoin de prendre quelques rafraîchissemens; va donner un coup-d'œil.

Il lui parle bas. — Inès sort. — Silence.

D. ESTEBAN.

Je ne vous ai pas demandé si vous aviez fait un bon voyage.

LA DUCHESSE.

Très-heureux.... A propos, le gouverneur d'Avis est votre major?

D. ESTEBAN.

Oui, madame. Il tient toujours à ce qu'il m'écrit. Mais il y a si peu de soldats dans la province que je ne puis lui envoyer de secours. — Pourquoi me demandez-vous cela?

LA DUCHESSE.

Pour rien.

D. ESTEBAN, après un silence.

Le temps a été...

LA DUCHESSE.

Pourquoi cet air embarrassé? avez-vous quelque chose à me dire?

D. ESTEBAN, affectant de l'indifférence.

Trouvez-vous ma femme jolie?

LA DUCHESSE.

Très-jolie.

D. ESTEBAN.

Elle est malheureusement extrêmement timide, c'est ce qui vous la fait paraître gauche. Vous l'avez déconcertée tout-à-fait. — C'est à Madrid que vous avez appris mon mariage?

LA DUCHESSE.

Oui.

D. ESTEBAN.

Et voulez-vous me dire franchement ce que l'on en pense?

LA DUCHESSE.

Franchement?

D. ESTEBAN.

Oui.

LA DUCHESSE.

On le critique généralement, puisque vous voulez savoir la vérité. Cependant, nos philosophes de la cour disent que cela est d'un bon exemple. On a fait des chansons, des sonnets, des pointes... que vous dirai-je? Enfin, on pense que vous avez fait une sot-

tise... Mais tout s'oublie si vite à Madrid ! Il y a déjà quelques mois qu'on n'en parle plus.

D. ESTEBAN.

Et vous, madame?... oserai-je vous demander votre opinion, à vous ?

LA DUCHESSE, avec dignité.

Don Esteban, il est assez singulier que vous vous adressiez à moi... surtout quand mes conseils vous seraient aussi inutiles qu'ils seraient tardifs.

D. ESTEBAN.

Madame, pardonnez, je plaisantais. Ce qui est fait est fait. Je ne m'en repens pas.

LA DUCHESSE, après un silence.

Don Esteban, je n'ai rien perdu de.... de l'amitié que j'avais pour vous. Nous avons été long-temps séparés, mais si l'un de nous a eu des torts, certes ce n'est pas moi. — Depuis votre départ pour l'armée, je n'ai plus entendu parler de vous.

D. ESTEBAN.

Ah ! madame, vous m'accablez de honte par vos trop justes reproches.

LA DUCHESSE.

Moi, Don Esteban, j'ai conservé la mémoire de notre ancienne amitié. Et dans ma disgrâce, c'est à vous que j'ai voulu demander un asile. Peut-être....

D. ESTEBAN.

J'apprécie avec orgueil cette flatteuse marque de confiance...

LA DUCHESSE.

Comme votre amie, j'ai été affligée de votre ma-

riage. Comme votre... mais je n'ose prononcer maintenant un nom plus doux que vous me donniez autrefois... j'ai souffert, oui j'ai beaucoup souffert, de voir mon Esteban entraîné par sa générosité à une extravagance... — pardonnez ce mot à une amie. Un jour, sûrement, il s'en repentira. Je ne considère pas la mésaillance. Une ame comme la vôtre est au-dessus des préjugés vulgaires. — Je ne parle pas de ce qu'il peut y avoir de repoussant dans le père... c'est au contraire le côté romanesque et séduisant de l'affaire.... mais hélas! je vous vois appareillé pour la vie avec une paysanne sans éducation. A son premier enfant sa beauté disparaît, et c'est alors que l'on sent le prix de l'éducation dans une femme..... Toutefois j'espère encore me tromper. Je n'ai fait qu'entrevoir Dona Inès.... peut-être, avec prévention.... avec jalousie.... car je parle en femme jalouse, pensez-vous. Oui, je suis jalouse, Esteban, je vous aimais... je vous... Si je vous avais vu uni à une femme pleine de graces, d'esprit, à une femme, enfin, faite pour vous, — alors, j'aurais souffert sans doute de perdre un cœur que j'ai possédé... mais du moins j'aurais eu quelque consolation à vous savoir heureux, et par votre intérieur et par l'opinion publique. J'aurais dit : il ne pouvait être à moi, mais il a trouvé une compagne digne de lui. (Elle se détourne en pleurant.)

D. ESTEBAN.

Madame... je sens comme je le dois... tout ce qu'il y a de flatteur...

JOURNÉE I, SCÈNE I.

251

Entrent Inès et un maître-d'hôtel.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Monseigneur est servi.

INÈS, à Don Esteban.

Il y a un *puchero* (5), comme tu l'aimes.

LA DUCHESSE.

Hélas !

Tous sortent.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

JOURNÉE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Décoration de la scène précédente.

DON ESTEBAN, INÈS.

INÈS.

MON ami?...

D. ESTEBAN, avec distraction.

Hum ?

INÈS.

Tu es bien fâché contre moi.

D. ESTEBAN.

Moi ! pourquoi cela ?

INÈS.

J'ai dit bien des bêtises devant cette belle dame ; plus je m'appliquais... et plus cela allait mal.

D. ESTEBAN.

Baste!... — Elle est toujours dans sa chambre ?

INÈS.

Oui. — C'est drôle, comme devant certaines personnes on se trouve mal à son aise. Jamais je n'ai vu une femme si imposante.

D. ESTEBAN.

Elle fait la sieste longuement.

INÈS.

Dis-moi, as-tu remarqué comme elle a de belles mains? J'ai envie de lui demander avec quoi elle se les lave, pour les avoir si blanches?

D. ESTEBAN, souriant.

De blanches mains, Inès, ne sont pas données à tout le monde. Il faut naître duchesse, pour avoir de belles mains (7).

INÈS.

Cependant...

D. ESTEBAN.

Il y a long-temps qu'elle est montée...

INÈS.

Mon père est aujourd'hui tout je ne sais comment. Comme il roulait les yeux à dîner en regardant la duchesse!

D. ESTEBAN.

Tu as vu avec quelle grace, quelle affabilité elle... Dona Sérafine, a parlé à ton père?...

INÈS.

Oui, et il avait néanmoins l'air soucieux...

D. ESTEBAN.

C'est sa mine ordinaire. — Mais elle est levée maintenant. Inès, monte chez elle.... va.... on ne saurait avoir trop d'attentions pour ses hôtes...

INÈS, bas, tristement.

Et surtout pour les belles dames.

Elle sort.

D. ESTEBAN, seul.

Sottes idées d'enfance ! sots préjugés ! on les chasse, on s'en croit délivré , et voilà qu'ils reviennent aussi forts, aussi dangereux que jamais ! Moi, j'ai secoué leur joug ; je les ai foulés aux pieds... pourtant que ma victoire me coûte.... j'ai presque du repentir.... non... mais je souffre , pour avoir dompté ces ennemis que je méprise... Ils m'attaquent encore... Depuis que la duchesse est chez moi , ma femme , cette bonne Inès.... me semble avoir perdu de sa beauté.... — Sa naïveté a cessé de me plaire.... Autrefois !..... Je suis tout honteux de n'être pas à la hauteur des modes , dans ce manoir éloigné... Le démon musqué voudrait m'enchaîner au char de Sérafine... mais je saurai résister à cette faible épreuve, puisque déjà j'ai reconnu les pièges de l'ennemi. Et d'ailleurs ne suis-je pas sorti vainqueur de plus rudes combats ? On se souviendra long-temps en Espagne de l'exemple que j'ai donné , et je suis en droit après cela , ce me semble , de compter sur ma force.

Elle a pris ses grands airs. Moi aussi, je veux la tourmenter. Après ce qui s'est passé entre nous , je ne m'attendais pas à être traité par elle comme un étourneau sorti de l'université. Elle a l'air d'avoir pitié de moi !... la coquette !... Elle est encore jolie comme un ange... Ah ! fidélité conjugale !... heureusement tu n'es obligatoire que pour les dames.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monseigneur !...

D. ESTEBAN.

Qu'y a-t-il ? Pourquoi cet air effaré ?

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur..... c'est monsieur le corrégidor de Badajoz.

D. ESTEBAN.

Le corrégidor ?....

LE DOMESTIQUE.

Il a son monde avec lui... Il veut vous parler.

D. ESTEBAN.

Eh bien ! qu'il entre !

LE CORRÉGIDOR , entrant.

Je baise les mains de Votre Excellence.

D. ESTEBAN.

Quel motif me procure l'honneur de votre visite ?

LE CORRÉGIDOR.

Monseigneur, c'est avec un vif regret que j'exécute un ordre qui vient de m'être transmis de la cour ; mais la duchesse de Montalvan est dans ce château , se préparant à passer en Portugal...

D. ESTEBAN , avec colère.

Qui vous a dit que la duchesse fût chez moi ?

LE CORRÉGIDOR.

Doucement, s'il vous plaît ; parlons sans nous fâcher. J'ai reconnu sa voiture sous votre remise.

D. ESTEBAN.

Vous êtes bien homme à reconnaître les armoiries d'une voiture ?

LE CORRÉGIDOR.

Tout comme un autre , Monseigneur. Cependant,

n'en déplaie à Votre Excellence, la voiture de la duchesse n'a point d'armoiries... mais les domestiques ont tout avoué.

D. ESTEBAN.

A voir votre barbe, je vous aurais cru trop de bon sens pour écouter sérieusement les propos d'un domestique.

LE CORRÉGIDOR.

Je sens combien il vous est pénible de livrer votre hôte. Mais je sais aussi que vous ne voudriez pas donner asile à un ennemi du roi.

D. ESTEBAN.

Monsieur, je ne loge ni duchesse, ni ennemi de Sa Majesté. Allez-vous-en au diable, et laissez-nous en paix, ou je vous ferai repentir de votre impertinence.

LE CORRÉGIDOR.

Point d'injures, Monseigneur, s'il vous plaît. Vous ne me ferez pas repentir de ma démarche, car vous n'êtes plus gouverneur du canton, et cependant...

D. ESTEBAN.

Que dit cet insolent ?...

LE CORRÉGIDOR.

Je serais au désespoir de faire à Votre Excellence l'affront d'une visite judiciaire dans sa maison.

D. ESTEBAN.

Si vous aviez cette insolence, vive Dieu ! vous verriez ce que gagne un vilain anobli depuis quelques jours à insulter un grand d'Espagne.

LE CORRÉGIDOR.

Et vous, Monseigneur, vous pourriez apprendre à traiter la justice avec plus de respect. Encore une fois, pour la dernière, dites-moi où est la duchesse.

D. ESTEBAN.

Sortez, ou mes gens vont vous mettre à la porte à coups de bâton.

LE CORRÉGIDOR.

Vous m'y forcez. Entrez, vous autres.

Entrent des alguazils armés.

DON ESTEBAN, sonnant.

Ah ! canaille, c'est ainsi que vous traitez un Mendoza ! Toi, coquin, tu paieras cher ton audace !

Entrent des domestiques.

LE CORRÉGIDOR.

De par le roi ! Don Esteban de Mendoza, je vous arrête. (Il le touche de sa vare.)

D. ESTEBAN.

Qu'on me chasse ces gredins ! Eh quoi ! la vare de ce maroufle vous a tous pétrifiés. Tenez, je vais vous apprendre votre devoir. (Il tire son épée.) Ah ! faquins, c'est donc ainsi qu'il faut vous parler ! Hors d'ici, canaille ! (Il les chasse.)

Entrent Inès et la duchesse.

INÈS.

Ah ! ils vont le tuer ! Au secours ! au secours !

Rentre Don Esteban remettant son épée dans le fourreau.

LA DUCHESSE.

A merveille, seigneur baron. On ne peut mieux donner des coups de plat d'épée (8).

INÈS.

Dis-moi, mon cœur, n'es-tu pas blessé ?

D. ESTEBAN.

Non.

LA DUCHESSE.

Peut-on demander à Votre Seigneurie quel grave sujet la porte à exercer son bras sur le dos de ces pauvres diables en robe noire ?

D. ESTEBAN.

Madame, j'aurais quelque chose à vous dire en particulier... Inès, laissez-nous un instant.

INÈS.

Moi.... mon cœur ?

D. ESTEBAN.

Oui.

INÈS.

Est-ce pour long-temps ?

D. ESTEBAN.

Non, non ; mais laissez-nous.

Inès sort.

LA DUCHESSE.

Voilà bien du mystère. Si vous n'étiez pas marié, savez-vous que cela m'effraierait ?

D. ESTEBAN.

Madame, il m'est pénible de vous ôter cette humeur

charmante. Apprenez que le corrégidor de Badajoz venait en ce moment même pour vous arrêter.

LA DUCHESSE.

En vérité?

D. ESTEBAN, avec fatuité.

Oui, dona Sérafine. Je n'ai pas craint le courroux de la justice pour défendre des attraits que l'on veut cacher au monde dans la tour de Ségovie.

LA DUCHESSE.

O le modèle des chevaliers errans! Tristan, Lancelot, Amadis.... recevez les remerciemens d'une infante malheureuse et persécutée. Ha, ah, ah!

D. ESTEBAN, avec un rire forcé.

Vous êtes toujours la même!

LA DUCHESSE, tristement.

Hélas! il faut bien quitter cette gaieté qui ne me convient plus. Cher Don Esteban, achevez votre ouvrage. Donnez-moi quatre chevaux vigoureux. Il faut que cette nuit je sois en Portugal.

D. ESTEBAN.

Commandez; tout ici vous appartient.

LA DUCHESSE.

Hélas! faut-il que je vous quitte, à peine arrivée!... Je n'espère plus vous revoir... Mais il le faut!...

D. ESTEBAN.

Madame, je...

LA DUCHESSE.

Ne perdons point de temps... Avez-vous un homme sûr, brave, déterminé, qui m'accompagne? Mon écuyer s'est cassé le bras à Caceres.

D. ESTEBAN.

Dona Sérafine, n'en connaissez-vous point un ici qui se ferait gloire de vous servir ?

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire ?

D. ESTEBAN.

Sérafine!... Autrefois vous m'auriez dit de vous accompagner..... de protéger votre fuite! — Pourquoi maintenant ne voulez-vous plus de moi ?

LA DUCHESSE.

O mon cher Esteban !

D. ESTEBAN.

Sérafine!.... dites!.... dites que vous me choisissiez pour votre chevalier.

LA DUCHESSE.

Non, Esteban, je ne le puis. C'est déjà trop que, pour moi, vous vous soyez exposé au ressentiment d'un ministre cruel. M'accompagner dans le Portugal insurgé, ce serait vous déclarer mon complice, vous fermer à jamais le chemin de l'Espagne... Non, cher Esteban, je ne puis vous perdre ainsi de gaieté de cœur. Songez que, comme gouverneur de ce canton, vos démarches, même les plus indifférentes....

D. ESTEBAN.

Que m'importe la colère d'Olivarès ! Je voudrais avoir d'autres dangers à braver pour vous. D'ailleurs, en vous accompagnant, je me dérobe aux poursuites de la justice de Badajoz, que j'ai rudement malmenée... Dona Sérafine, ne me refusez pas, je vous en conjure ! (Il lui prend la main.)

LA DUCHESSE.

Impossible!... vous ne pouvez abandonner votre famille... votre chère Inès... Ah! ce nom doit vous faire oublier la pauvre Sérafine, et les dangers qu'elle va courir. — Adieu, Esteban, pensez quelquefois à votre ancienne amie.

D. ESTEBAN.

Non, madame, non! je ne vous quitterai pas! Vous courez trop de dangers, et je ne pourrais plus vivre, vous sachant exposée à mille périls, tandis que moi, cavalier, tranquille dans ma maison, je me bornerais à faire de stériles vœux pour mon... hôte... ma chère Sérafine! (Il se met à genoux.)

LA DUCHESSE.

Ah ciel! ne suis-je pas assez malheureuse! faut-il encore entraîner mon seul ami dans ma ruine!

D. ESTEBAN.

Sérafine, dis oui, je t'en conjure par la blessure que j'ai reçue pour toi!

LA DUCHESSE, très-émue.

Cruel, quel temps me rappelez-vous?

D. ESTEBAN.

Tu as consenti! vive Dieu! je te suivrai jusque dans les cachots de Ségovie.

LA DUCHESSE, faiblement.

Et... votre Inès?

D. ESTEBAN.

Je ne pense qu'à toi... qu'aux dangers qui vous environnent... Inès... elle restera pour calmer l'orage... si toutefois...

LA DUCHESSE.

Ah ! si elle savait votre dessein !...

D. ESTEBAN.

Je trouverai un prétexte...

LA DUCHESSE.

Eh bien ! j'y consens. Conduisez-moi seulement jusqu'à....

D. ESTEBAN.

Ne dites pas le lieu où nous nous séparerons.

LA DUCHESSE.

Cruel Olivarès ! auras-tu assez de victimes ?

D. ESTEBAN.

Ne craignez rien pour moi , j'ai des amis puissans à la cour ; mais votre générosité vous exagère le faible service que je vous rends.

LA DUCHESSE.

Mon Dieu ! faites que je sois la seule victime !

D. ESTEBAN.

Je connais les chemins de traverse. Ils seront bien fins s'ils nous rattrapent. Vous ne pouviez prendre un meilleur guide.

LA DUCHESSE.

Hélas ! pourquoi suis-je venue ici ?

D. ESTEBAN.

Graces en soient rendues au ciel !

UN DOMESTIQUE, entrant.

Deux lettres pour Monseigneur.

Il sort.

LA DUCHESSE, regardant une des lettres.

Le cachet du ministre!

D. ESTEBAN.

Que me veut-il? (Il donne la lettre à la duchesse après l'avoir lue.) Vous le voyez, je suis mal noté aussi à la cour. Ils me rappellent, ils veulent que je parte sur-le-champ.

LA DUCHESSE.

Obéissez, Esteban, ou vous vous perdez. Vous voyez que vous êtes déjà trop compromis.

D. ESTEBAN.

Raison de plus pour ne pas aller me jeter dans les griffes du tigre. Je suis proscrit, quel bonheur!

LA DUCHESSE.

Hélas!

D. ESTEBAN, après avoir lu l'autre lettre.

Cette lettre est de mon ami et du vôtre, Don Rodrigo de Yriarte. Il me mande que l'on me regarde comme non étranger aux troubles du Portugal. On dit que ce n'est pas sans dessein que je suis allé m'établir si près du foyer de la révolte.... Ah, ah, ah! fort plaisant, en vérité! Et c'est eux-mêmes qui m'y ont envoyé!

LA DUCHESSE.

Que je suis malheureuse! Je ne sais quel conseil vous donner....

D. ESTEBAN.

Nous y réfléchirons ensemble quand nous serons en sûreté. — Mais chut! voici Inès.

INÈS, entr'ouvrant la porte.

Peut-on entrer?

LA DUCHESSE.

Mon Dieu, madame! que je suis fâchée contre Don Esteban. Les nouvelles de Madrid, qu'il m'a communiquées avec tant de secret ne valaient pas la peine de vous en faire un mystère..... et surtout à vous, madame.

D. ESTEBAN.

Ma chère Inès, madame la duchesse veut absolument nous quitter ce soir. Je vais faire atteler à l'instant. (Bas à Inès.) Je l'accompagnerai jusqu'au petit bois d'orangers.

INÈS, bas.

Dis-moi, veux-tu que j'aille avec toi!

D. ESTEBAN.

Non; le serein tombe, tu t'enrhumerais.

INÈS.

Quoi! vous voyagez la nuit, madame? vous n'avez pas peur?

LA DUCHESSE.

Les malheurs qui m'ont accablée sans relâche m'ont un peu aguerrie.

INÈS, bas à Esteban.

Dis-moi; pourquoi battais-tu ces alguazils?

D. ESTEBAN.

Des faquins..... qui osent..... une sotte affaire de chasse.... des braconniers, vois-tu... mais tu n'y comprendrais rien.

INÈS.

Cependant, les domestiques disent...

D. ESTEBAN.

Ce sont des bavards qui ne savent ce qu'ils disent, et tu es une folle de les écouter. Mais il faut que je donne des ordres.—Montre à Dona Sérafine les fleurs que tu cultives toi-même.

INÈS.

Oh! madame la duchesse, venez voir mes jasmins d'Arabie.

LA DUCHESSE, à Esteban.

Le plus tôt possible, n'est-ce pas?

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une salle basse du château.

MENDO, seul.

Il y a toujours quelque chose d'impertinent, même dans la politesse des riches. Cette duchesse s'est moquée de nous, et Don Esteban la regardait plus souvent que sa femme. Ah! je le crains, Inès se repentira d'avoir épousé un seigneur.

INÈS, entrant.

Enfin elle est partie, et, à dire le vrai, je ne la regrette pas.

MENDO.

Ton mari l'accompagne?

INÈS.

Oui, jusqu'au bois d'orangers. Il n'a pas voulu me laisser venir avec lui, sur ma petite mule blanche. — Savez-vous que je suis bien inquiète?

MENDO.

Pourquoi?

INÈS.

Il a pris ses pistolets... cependant il n'y a pas de voleurs de ces côtés.

MENDO.

Peut-être... est-ce pour rassurer la duchesse?

INÈS.

Quels dangers y a-t-il sur la route?

MENDO.

Aucun, je l'espère.

INÈS.

Si la justice rattrapait Dona Sérafine?...

MENDO.

Il faut du temps pour venir de Badajoz ici.

INÈS.

Elle lui attirera malheur, cette femme qui veut donner son confesseur au roi. Oui, mon papa, elle voulait donner un confesseur au roi. Elle l'a dit elle-même, dans une histoire où je n'ai rien compris du tout. — Mon Dieu ! pourquoi mon mari l'a-t-il reçue?

MENDO.

Il ne pouvait faire autrement. N'a-t-elle pas été son amie ?

INÈS.

Hélas ! (On frappe à la porte.) — Mais j'entends du bruit à la grand'porte. Serait-il déjà de retour ?

Entrent le corrégidor, et beaucoup d'alguazils armés.

LE CORRÉGIDOR.

SALUTEM OMNIBUS. Nous voici, mais en force cette fois. On ne se rira plus de la justice. Rira bien qui rira le dernier, et nous verrons qui paiera les pots cassés.

INÈS.

Que voulez-vous, monsieur ?... Que venez-vous faire ici ?

LE CORRÉGIDOR.

Rien, que prendre et appréhender au corps un Don Esteban, seigneur de Mendoza, et une Dona Sérafine, duchesse de Montalvan. Pas davantage !

MENDO.

Que dites-vous, monsieur ? cela ne se peut pas.

LE CORRÉGIDOR.

Laissez-moi instrumenter. Je sais mon métier, et surtout pas de rébellion, ou je fais tout mettre à feu et à sang.

INÈS.

Monsieur... la duchesse... est partie... et mon mari... est parti aussi....

LE CORRÉGIDOR.

Bah ! bah ! on ne nous en donne pas à garder. Personne n'est sorti par la grand'porte. Ainsi la pie est

encore au nid. (A deux alguazils.) Vous, empêchez que personne ne sorte. (Aux autres.) Suivez-moi, vous autres.

Ils entrent dans les appartemens intérieurs.

INÈS.

Hélas ! je l'avais bien dit ! c'est cette duchesse qui l'a perdu ! la sainte mère de Dieu ait pitié de lui !

MENDO.

Rassure-toi. Un homme riche se tire toujours d'affaire.

INÈS.

Mais où est-il ? quand me le rendra-t-on ?

MENDO.

Ah !... fasse le ciel qu'il soit bientôt de retour !

INÈS.

Vous dites cela comme si vous ne l'espériez pas !

MENDO.

Moi !... Je l'espère... il reviendra bientôt.

INÈS.

Vous avez dans l'esprit quelque chose que vous n'osez me dire. — Oui, vous savez ou vous soupçonnez quelque grand malheur.

MENDO.

Tu te trompes, mon enfant. Rentre, ma fille. Nous ne pouvons faire autre chose que prier le bon Dieu qu'il te conserve ton mari.

INÈS.

Hélas ! vous m'effrayez horriblement ! voilà que

JOURNÉE II, SCÈNE II. 269

mille affreux pressentimens me viennent dans l'esprit.

MENDO.

Rentrons. Que faisons-nous ici ?

Ils sortent.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Elvas. — Une auberge.

L'HÔTE, SOLDATS ET BOURGEOIS PORTUGAIS, assis à boire
autour d'une table.

L'HÔTE, se levant, un verre à la main.

A Joan de Braganza, roi de Portugal !

TOUS.

A Joan de Braganza !

L'HÔTE.

Vive Dieu ! c'est un véritable Portugais. Un bon roi, d'une bonne pâte, tel qu'il nous le faut, et non pas un Espagnol à face de carême, qui nous pompe nos doublons.

UN SOLDAT.

S'ils y reviennent, nous sommes là pour les recevoir.

L'HÔTE.

Vous ne savez pas la nouvelle, messieurs ? Quand Don Rodrigo de Saa et Fernand Menezes ont jeté

Vasconcelhos par la fenêtre du palais, que pensez-vous qu'il soit arrivé?

UN BOURGEOIS.

Il s'est cassé les reins sur le pavé.

L'HÔTE.

Un grand fantôme s'est apparu à tout le peuple, et a crié d'une voix de tonnerre : « Aux armes, Portugais ! le joug de l'Espagne est brisé ! » Qui pensez-vous que ce fût ?

UN SOLDAT.

Belle demande ! qui pouvait - ce être , sinon le roi Don Sébastien (9) ?

L'HÔTE.

Justement.... Après avoir dit ces paroles, le fantôme se fondit dans l'air avec un bruit... comme si on avait tiré plus de dix mille coups de canon à la fois. Et c'est sûr, car je le tiens de ma sœur qui était à l'église, quand Vasconcelhos a sauté par la fenêtre.

UN SOLDAT.

Qu'y a-t-il de si extraordinaire là-dedans ? On sait bien que le roi Don Sébastien n'est pas mort. Tenez, un jour que j'étais en faction, il faisait noir comme dans un four. Il pleuvait un peu, je soufflais sur la mèche de mon arquebuse, quand voilà une grande figure blanche, armée de pied en cap, la couronne sur la tête, qui passe tout contre moi, en poussant un grand soupir. Moi qui ne crains aucun homme en chair et en os, quand je vois un esprit, je perds tout mon courage. Je tombai par terre, et je récitai une litanie que je sais pour les esprits...

L'HÔTE.

J'en sais une aussi qui m'a souvent été utile.

UN BOURGEOIS.

Hé! qui nous arrive ici?

L'HÔTE.

Messieurs, c'est un brave jeune homme, un galant Portugais, Don César de Belmonte, qui commande le siège d'Avis.

Entre Don César. Tous se lèvent.

D. CÉSAR.

Bonjour, mes amis, bonjour.

L'HÔTE.

Il est bien glorieux pour cette auberge....

D. CÉSAR.

Elle va bientôt recevoir un honneur plus grand. J'attends ici une dame qui se sauve de Castille, où elle est persécutée comme amie du Portugal.

L'HÔTE.

Ce que nous avons de meilleur lui appartient.

D. CÉSAR.

Elle ne doit pas tarder.

L'HÔTE.

Seigneur, je prendrai la liberté de demander à Votre Excellence comment vont nos affaires.

D. CÉSAR.

A merveille, maître Boniface. Les garnisons espagnoles se retirent en toute hâte. Joan de Braganza est partout reconnu aux acclamations de ses sujets.

L'HÔTE.

Je m'en réjouis fort.

D. CÉSAR.

Ce n'est que sur les tours d'Avis que flotte encore le drapeau espagnol. Mais, avant peu, nous y planterons les quines (10) portugaises.

L'HÔTE.

J'irai, s'il le faut, y donner l'assaut ma broche à la main. Si j'embrochais seulement autant d'Espagnols que j'ai embroché de dindons!...

Entrent la duchesse avec une écharpe aux couleurs de Braganza,
D. Esteban.

LA DUCHESSE.

Salut, terre d'asile! salut, Portugal! et vive Joan de Braganza. — Ah! Don César.

D. CÉSAR.

Que je suis heureux, Dona Sérafine, de vous voir en sûreté sur le sol portugais!

LA DUCHESSE.

Enfin je suis sauvée. (Elle lui parle bas. Don Esteban reste dans le fond de la scène, montrant de l'embarras.) (Haut.) Don César, je vous présente mon libérateur, Don Esteban de Mendoza. Seigneur de Mendoza, je vous présente Don César de Belmonte. (Don Esteban et Don César se saluent d'un air froid.)

D. ESTEBAN.

Vous avez besoin de repos, Dona Sérafine; je ne sais si cette auberge...

LA DUCHESSE.

Non. Tout à l'heure j'étais accablée, maintenant, la joie de me voir entourée d'amis... (Don César s'incline. — Don Esteban fronce le sourcil.) délivrée des griffes d'Oliverès, m'a délassée tout d'un coup. Je crois que je pourrais danser maintenant.

D. CÉSAR, bas.

Sa Majesté vous prépare à Lisbonne l'accueil le plus flatteur.

LA DUCHESSE.

Vous croyez ? (Elle parle tout-à-fait bas.) (Haut.) Savez-vous, Don César, que je l'ai échappé belle ? Sans le courage du seigneur de Mendoza, j'étais reprise et engagée à Ségovie.

D. CÉSAR.

Dieu ! que n'étais-je là !

D. ESTEBAN.

L'affaire, monsieur, ne méritait pas votre présence. (Bas à la duchesse.) Faites-moi donc sortir cet homme-là.

LA DUCHESSE, à D. César.

Notre voiture s'est brisée sur la route. Pendant qu'on la raccommodait, arrive monsieur le corrégidor et son monde, pif, paf, des coups de pistolet.... des coups d'épée..... j'étais presque morte de peur, et je n'ai ouvert les yeux que lorsque Don Esteban est venu m'annoncer que l'ennemi était en pleine déroute.

D. CÉSAR, bas.

Est-ce qu'il reste ici ?

LA DUCHESSE, bas.

Oui : il faut le ménager , jusqu'à ce que nous en ayons ce que vous savez , pour l'affaire d'Avis.

D. CÉSAR.

Dona Sérafine , vous devez avoir besoin de repos après un voyage aussi pénible ; je me retire. — (A Don Esteban.) Seigneur de Mendoza , si je puis vous être utile en ce pays , veuillez disposer de moi.

D. ESTEBAN.

Je vous baise les mains.

D. CÉSAR, bas à la duchesse.

Le major veut une lettre... mais vous m'entendez...

Il sort. — Silence.

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh bien , Don Esteban , qu'avez-vous ? vous me boudez ?

D. ESTEBAN.

Moi ?

LA DUCHESSE, le contrefaisant.

Moi ? Vous , monsieur , qu'avez-vous ? Qu'ai-je fait pour mériter cette mauvaise humeur ?

D. ESTEBAN , froidement.

Madame , vous plaisantez avec tant de grace... vous avez toujours une gaieté si... (La duchesse le regarde tendrement.) Ah ! tenez , Sérafine , ne me regardez pas comme cela , ou je ne pourrai plus vous gronder.

LA DUCHESSE.

Mon cher Esteban , qu'ai-je donc fait pour être grondée ? (Tendrement.) Ne dois-je pas plutôt , moi , vous

gronder, de m'avoir suivie jusqu'en Portugal. Mais comment oserais-je vous reprocher une désobéissance qui m'a sauvée ?

D. ESTEBAN.

Vous faites mon supplice, Sérafine, avec vos éternelles connaissances. Je reprends mes transports de Madrid... mais, Dieu me sauve ! vous avez partout des bons amis. Comment ! même en Portugal !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! qu'y a-t-il d'étonnant ? Don César était comme moi dans la conjuration. — Hélas ! je n'ai qu'un regret ! c'est de vous y avoir engagé trop avant.

D. ESTEBAN.

Ah ! Sérafine, vous savez le moyen de m'ôter mes regrets !

LA DUCHESSE, affectant de l'étonnement.

Monseigneur de Mendoza ! — Au fait, qu'allez-vous devenir ? A votre place, me voyant compromis, presque proscrit dans mon pays, j'accepterais une place en Portugal.

D. ESTEBAN.

Que voulez-vous qu'on fasse de moi ? et d'ailleurs, ne suis-je pas Castillan ?

LA DUCHESSE.

Eh ! ne suis-je pas Espagnole, moi ? mais on m'a proscrite, et je suis du pays qui me donne un asile.

D. ESTEBAN.

Laissons cela.

LA DUCHESSE.

Non, il faut en parler... autrement vous augmen-

terez mes regrets de vous avoir fait quitter votre pays... de vous avoir exposé au ressentiment de votre cour, sans vous offrir des dédommagemens près de celle de Portugal.

D. ESTEBAN.

Est-ce donc pour le Portugal que je me suis battu? Les dédommagemens qui me seraient...

LA DUCHESSE.

Vous ne voudriez pas vous trouver dans les rangs portugais, au moment où la guerre va commencer?... mais il est tel poste...

D. ESTEBAN.

Encore une fois, laissons cela.

LA DUCHESSE.

Mais qu'allez-vous devenir? Vous ne pouvez sans danger rentrer en Espagne?

D. ESTEBAN.

Vous voulez donc si tôt me chasser de votre présence?

LA DUCHESSE.

Vous me désespérez!

D. ESTEBAN.

Est-ce à Joan de Braganza à me récompenser des faibles services que je vous ai rendus. — Non, Dona Sérafine, je suis assez payé par la joie que j'éprouve en vous voyant hors de danger.

LA DUCHESSE.

Vous n'êtes plus Espagnol, — pourquoi ne voulez-vous pas devenir Portugais? Écoutez, je puis vous

promettre tel emploi qui, sans vous obliger à porter les armes contre l'Espagne, vous donnera la faveur de Joan de Braganza.

D. ESTEBAN.

Étrange obstination!

LA DUCHESSE.

Vous pourrez même rendre service à vos compatriotes. Tenez, par exemple, le château d'Avis est serré de près. Demain Don César y donne l'assaut. Mais à ma considération il permettra à la garnison de se retirer. Écrivez au commandant, vous êtes gouverneur titulaire d'Avis, il est votre major... vous devez avoir quelque influence sur lui. Dites-lui qu'il cesse une défense inutile, que vous l'autorisez à rendre la place...

D. ESTEBAN, sévèrement.

Savez-vous ce que vous voulez que je fasse?

LA DUCHESSE.

Rien que de très-simple. Vous êtes persuadé, m'avez-vous dit, que le château n'est pas tenable. Épargnez le sang espagnol, voilà tout.

D. ESTEBAN.

Mais l'honneur espagnol!....

LA DUCHESSE.

Oh! l'honneur! l'honneur, voilà votre mot! avec ce mot on fait couler bien du sang. Mais après tout, que Don César donne l'assaut ou non, qu'est-ce que cela me fait à moi? Je promets de donner cette écharpe à celui qui plantera le premier les quines portugaises

sur les tours d'Avis. Je serai ravie que D. César la gagne!

D. ESTEBAN.

Don César! toujours Don César! voilà aussi votre mot. Sérafine, depuis que nous sommes en Portugal, vous ne me parlez que de Don César!

LA DUCHESSE.

Et pourquoi n'en parlerais-je point?

D. ESTEBAN.

Je ne veux pas vanter les services que j'ai pu vous rendre; mais, dites-moi, où trouverez-vous un cœur qui vous aime comme le mien?

LA DUCHESSE.

Oubliez-vous?...

D. ESTEBAN.

Laissez-moi tout oublier à vos pieds. Sérafine, je vous adore, pourquoi voulez-vous me désespérer par votre légèreté?

LA DUCHESSE, à demi-voix.

Le devoir doit l'emporter sur l'amour! (Haut.) Seigneur, vous oubliez que votre foi est engagée?

D. ESTEBAN, avec fureur.

Non, je ne l'oublie pas, cruelle. Mais ce n'était pas assez de ma conscience, il fallait encore vos reproches, vos sarcasmes pour m'achever.—Oui, j'ai tout quitté pour vous; j'ai voulu sacrifier patrie, épouse, honneur... mais vous... vous, qui m'avez rendu le plus indigne des hommes, vous, Sérafine, vous me repoussez avec dédain, et l'amour de Don César, plus que le mien, vous semble mériter votre cœur!

LA DUCHESSE.

Homme injuste ! est-ce moi qu'il faut accuser ? Ai-je manqué, moi, à la foi jurée ! Rappelez-vous les orangers d'Aranjuez ? Ne m'avez-vous pas cent fois juré un amour éternel ? Vous me quittez.... quelques lettres froides et polies sont les seules consolations que vous m'envoyez. Bientôt elles cessent. Enfin le dernier coup m'est porté, vous vous mariez, Esteban.... et à qui?..... quelle rivale ! juste ciel !..... Voilà votre fidélité, Esteban ! voilà comme vous gardez vos sermens ! allez, parjure ! laissez-moi pleurer mes faiblesses passées.

D. ESTEBAN.

Sérafine!... Je n'ai pas cessé de t'aimer... Oui... je te le jure... j'ai quitté Inès... pour ne plus me séparer de toi... pour vivre ton esclave... Veux-tu donc m'abandonner?... Non ! je te vois sourire, tu veux bien encore ouvrir tes bras à celui que jadis tu aimas.

LA DUCHESSE.

O mon Esteban !

D. ESTEBAN.

Je suis à toi pour la vie !

LA DUCHESSE.

Si tu sais braver l'opinion des hommes, je saurai vivre pour toi, comme tu vivras pour moi.

D. ESTEBAN.

Toujours !

LA DUCHESSE.

Toujours ! O mon aimé, nous vivrons heureux loin

des tyrans espagnols, auprès d'un prince adoré. Vive Joan de Braganza !

D. ESTEBAN.

Vive Joan de Braganza !

LA DUCHESSE.

Nous sommes Portugais ! (Elle lui attache son écharpe aux couleurs de Braganza.)

D. ESTEBAN.

Je veux répandre le bruit de ma mort... Je changerai de nom... et alors, dans la retraite, loin du tumulte des cours, nous vivrons heureux dans les bras l'un de l'autre... Mais si la pauvre...

LA DUCHESSE, l'embrassant.

Idole de mon cœur !... Dis-moi, veux-tu écrire au gouverneur d'Avis ?...

D. ESTEBAN.

Je t'en conjure, Sérafine, ne l'exige pas de moi !

LA DUCHESSE.

Non, mais je t'en supplie.

D. ESTEBAN.

Tu le veux... Oui, je te sacrifierai tout...

LA DUCHESSE.

Un baiser pour la peine ?

D. ESTEBAN.

Mais que dire ?... Je ne puis écrire...

LA DUCHESSE.

Dis-lui qu'il n'a pas de secours à attendre de l'Espagne... Est-ce vrai, oui, ou non ?

D. ESTEBAN.

Oui... mais...

LA DUCHESSE.

Tu ne veux pas que je t'embrasse !

D. ESTEBAN.

Tiens, écris toi-même..... je signerai. Es-tu contente ?

LA DUCHESSE, après avoir écrit.

O mon unique bien ! (Elle l'embrasse.) Oui, maintenant je crois à ton amour !

Elle sonne. — Entre Pedro.

LA DUCHESSE.

Que cette lettre soit promptement remise au gouverneur d'Avis. Vous trouverez en bas un cornette des volontaires du Beira qui se chargera de la porter.

PEDRO.

Monseigneur, est-ce que vous êtes pour la mode nouvelle de porter une écharpe aux couleurs du duc de Braganza ?

D. ESTEBAN.

Eh bien ?

PEDRO.

C'est qu'alors je vous demanderais mon congé. Je n'ai pas envie, moi, de prendre l'écharpe portugaise. Espagnol je suis né, Espagnol je mourrai.

D. ESTEBAN.

Ah ! ma chère Séraphine, quel sacrifice je t'ai fait !

LA DUCHESSE.

Eh bien ? vous êtes tout troublé parce qu'un valet vous demande son congé ? (A Pedro.) Bon homme, tenez cette bourse, voilà pour boire à ma santé. Retournez

JOURNÉE III, SCÈNE I. 283

chez vous, et que Notre-Dame del Pilar vous soit en aide. (Plus bas.) Si l'on vous demandait ce qu'est devenu le seigneur de Mendoza, vous direz qu'il est mort.... qu'il a été tué en duel... entendez-vous?

PEDRO.

Faudra-t-il dire cela à tout le monde? même à madame?

LA DUCHESSE.

A tout le monde. Prenez encore cette bague; vous la donnerez à votre femme, si vous en avez une. Mais d'abord donnez la lettre au cavalier d'en bas. (Pedro sort.) Esteban, mon seul bien, vois-tu le soleil qui se couche dans cette forêt d'orangers? la voici revenue, cette douce soirée d'Aranjuez!

D. ESTEBAN.

Ah! pourquoi t'ai-je quittée!

Ils sortent.

SCÈNE II.

La château de Mendoza.

INÈS, MENDO.

MENDO.

Il est obligé de se cacher à cause de cette mauvaise affaire... mais dans quelque temps, lorsque la justice sera apaisée, il reviendra.

INÈS.

Mais pourquoi ne pas écrire ? J'aurais déjà pu recevoir trois fois de ses nouvelles.

MENDO.

Hum !

INÈS.

Je ne le vois que trop , vous ne me dites pas ce que vous pensez. Esteban est mort ou infidèle. Plût à Dieu qu'il fût infidèle !

MENDO, à part.

Oui , car je pourrais te venger.

INÈS.

Que dites-vous ?

MENDO.

J'espère qu'il est vivant et qu'il t'aime toujours.... mais plus d'une raison...

INÈS.

Sainte Vierge ! n'est-ce pas Pedro que j'aperçois ?

PEDRO, entrant.

Madame , je vous baise les pieds.

INÈS.

Pedro... qu'as-tu fait de mon mari?... Parle...

PEDRO.

Hélas ! madame...

INÈS.

Il est mort !

PEDRO.

Le Seigneur ait pitié de lui , et lui remette ses péchés !...

INÈS.

Elle me l'a tué ! (Elle s'évanouit.)

MENDO.

Coquin, tu as tué ma fille !

PEDRO.

Madame.... madame... revenez à vous ! ne croyez pas un mot de tout ce que j'ai dit... Le seigneur de Mendoza n'est pas mort...

INÈS.

Mendoza ?

PEDRO.

Il vit et se porte bien, mais...

INÈS.

Grace à Dieu, je le reverrai donc !

PEDRO.

Je ne sais si vous le reverrez...

INÈS.

Pedro, dis-moi tout, ne me cache rien.

PEDRO.

Vous voulez savoir la vérité?... Eh bien, il est à Elvas, avec cette duchesse, qu'il appelle sa chère Sérafine. Je l'ai vu avec l'écharpe portugaise, et l'on en dit bien d'autres sur son compte. Moi, quand j'ai vu cela, j'ai demandé mon congé. La duchesse m'a donné de l'argent pour dire qu'il était mort, et votre mari avait l'air d'y consentir. Mais plût au ciel que ses ducats se fussent fondus dans ma main, et m'eussent brûlé jusqu'aux os !... J'ai failli, par mon mensonge, faire mourir ma bonne maîtresse. (Silence.)

INÈS, sanglotant.

Je n'en reviendrai pas!

MENDO, à part.

Ce que j'avais prévu est arrivé. — (Haut.) Inès!

INÈS.

Mon père!

MENDO.

As-tu encore les habits que tu portais à Monclar?

INÈS.

Oui, mon père.

MENDO.

Va les reprendre. — Quitte tout ce que ce parjure t'a donné. Ne garde rien à lui. — Nous ne devons pas rester plus long-temps sous son toit. Tu m'accompagneras à Badajoz. — L'abbesse des Ursulines te donnera un asile.

INÈS.

Donnez-moi votre bras... je suis bien faible...

MENDO.

Viens.... appuie-toi sur mon bras.... moi je suis ferme. ... allons!

Ils sortent.

SCÈNE III.

L'auberge d'Elvas.

D. ESTEBAN, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Cher ami, pourquoi cette tristesse? Ta Sérafine ne peut-elle te distraire de ta mélancolie?

D. ESTEBAN.

Avec une conscience comme la mienne..... on ne peut être gai.

LA DUCHESSE.

Tu devrais aller à la chasse, te distraire un peu.

D. ESTEBAN.

Le gouverneur d'Avis est-il rentré en Espagne?

LA DUCHESSE.

Je l'imagine.

D. ESTEBAN.

Sais-tu si la capitulation a été religieusement observée?

LA DUCHESSE.

Sans doute.

D. ESTEBAN.

J'en suis bien aise. — Sérafine, quittons Elvas. Les souvenirs de cette auberge me tuent. Plût au ciel que nous fussions ensemble dans les déserts de l'Amérique!

LA DUCHESSE.

Elvas ne me rappelle que des souvenirs d'amour. Mais au lieu des déserts de l'Amérique, avec votre permission, nous ferons mieux d'aller à Lisbonne.

D. ESTEBAN.

Nous verrons. — Je vais faire une promenade à cheval. — Tu viendras avec moi?

LA DUCHESSE.

Non, je suis fatiguée... je vais faire la sieste.

D. ESTEBAN.

Don César?... où est-il?

LA DUCHESSE.

Jaloux incorrigible!... à Avis sans doute.

D. ESTEBAN.

Moi te soupçonner, Sérafine!... toi qui m'as donné tant de marques d'amour! — Je vais galoper un peu. C'est quand le vent siffle à mes oreilles, et m'étourdit en tourbillonnant autour de moi, que je suis le plus tranquille. — Adieu.

Il sort.

LA DUCHESSE, seule.

Adieu, mon ame. — Pauvre benêt! Qu'un homme sans caractère est méprisable! J'ai cru d'abord qu'on en pourrait faire quelque chose; mais il a les idées trop étroites pour devenir jamais le compagnon de Sérafine. — Parfois il me fait pitié... mais si l'on faisait attention à ces êtres faibles, on manquerait ses nobles projets.

Olivarès! tu m'as chassée de Madrid. Je vais entrer

dans Lisbonne en triomphe. Oh ! maintenant je puis m'abandonner à toute mon ambition. Je ne vois pas encore les bornes de mon pouvoir naissant. — (L'horloge sonne.) Si tard !... il devrait être ici !

D. CÉSAR, entrant.

Le voici.

LA DUCHESSE.

Entrez, César, Pompée est éloigné.

D. CÉSAR.

Ma reine, admirez ma ponctualité. J'arrive d'Avis au galop ; et, sans me donner le temps de respirer, j'accours vous enlever.

LA DUCHESSE.

Notre homme s'inquiète beaucoup de la garnison espagnole d'Avis.

D. CÉSAR.

Il a raison, vive Dieu ! Que je ne sois pas chevalier, si les paysans de l'Alentejo et du Beira en laissent rentrer un seul homme en Espagne.

LA DUCHESSE.

Voilà qui est affreux, Don César ! — Prenez - moi ce voile. — Les chevaux sont-ils à la voiture ?

D. CÉSAR.

Oui, ma toute charmante.

LA DUCHESSE.

Eh bien, venez dans ma chambre m'aider à passer mon déguisement.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La chambre de Séraphine à Elvas.

Entre D. ESTEBAN, seul.

La fatigue du corps ne repose pas la tête... — Toujours elle est devant mes yeux... Ah! qu'elle doit souffrir en ce moment!... Pauvre malheureuse!... qu'avait-elle fait?... Séraphine! (Il appelle.) Séraphine! Dona Séraphine! (Il sort et rentre d'un air agité.) Que veut dire ceci? Où peut-elle être allée? — Ha! qu'est-ce que cela? (Il prend une lettre et lit l'adresse.) « Aux mains du baron de Mendoza. » C'est son écriture, lisons : » Cher Don Esteban, je suis au désespoir de vous quitter... mais il faut absolument que je me rende à Lisbonne. Comme il me semble que vous ne vous plaisez pas beaucoup en Portugal... je vous engage à retourner auprès de votre excellente femme... qui doit être bien en peine de vous. Adieu, vivez heureux auprès d'elle.... Ne soyez pas en peine de moi... Don César... » Ho!... (Il jette la lettre. — Silence.) Je le mérite.... — (Il reprend la lettre et la relit.) Oui, je le mérite.... J'ai quitté un ange pour me jeter dans les griffes d'un démon.... Me venger?... non.... je n'ai plus de courage... Que vais-je devenir?... Comment oserai-je me présenter devant le vieux Mendo?... car Inès.... j'en suis sûr, elle me tendra les bras la première.... mais Mendo!... Si ce valet?... il a dû lui dire... O monstre

que je suis!... je l'ai peut-être tuée! Inès, Inès, est-ce toi ou ton cadavre qui m'attend à Mendoza?..... Non, je ne puis plus long-temps supporter cette incertitude! il faut en sortir!..... Je vais à Mendoza, dussé-je porter ma tête à mes ennemis!

Entre Pedro.

Ah! Pedro, quelles nouvelles?

PEDRO.

Monseigneur, je suis revenu à vous..... je n'ai pu mentir... En voyant la douleur de madame... j'ai tout avoué.

D. ESTEBAN.

Eh bien?

PEDRO.

Ils ont quitté Mendoza. Monsieur Mendo la mène aux Ursulines de Badajoz.

D. ESTEBAN.

J'y cours. Pedro, t'ont-ils envoyé vers moi?

PEDRO.

Monseigneur... madame m'a donné ce billet pour vous... sans que monsieur Mendo la vît...

D. ESTEBAN, après avoir lu.

... Pas un reproche!... Ange du ciel!... comment ai-je pu te tromper?—Pedro, viens; crevons des chevaux... il faut être aujourd'hui à Badajoz.

PEDRO.

Je ne sais si nous le pourrons. Il faudra prendre des chemins détournés, Monseigneur.

D. ESTEBAN.

Pourquoi ?

PEDRO.

Tout l'Alentejo est en armes.... La garnison d'Avis vient d'être massacrée par les paysans insurgés... tout Espagnol qui tombe entre leurs mains est mis à mort sur-le-champ.

D. ESTEBAN.

Et cela encore ! — N'importe, Pedro ! si je meurs , tu diras que je suis mort repentant.

PEDRO.

Ah ! monseigneur ! c'est un ange. Elle ne cessait de vous justifier auprès de monsieur Mendo.

D. ESTEBAN.

Courons, Pedro... — Le major Don Gregorio ne s'est pas sauvé ?

PEDRO.

Non Monseigneur, ils l'ont pendu.

D. ESTEBAN.

Encore un meurtre à me reprocher !

Ils sortent.

SCÈNE V.

Un parloir d'Ursulines de Badajoz.

MENDO, INÈS, LA SUPÉRIEURE.

MENDO.

Adieu, Inès. Nous nous reverrons un jour.

INÈS.

Adieu, mon père. Je n'ai que peu de temps à vivre. Le coup a été trop fort. Si jamais il oubliait cette belle Sérafine..... s'il revenait à son Inès..... hélas! je n'aurai pas le temps de l'attendre.... dites-lui que je lui ai pardonné..... et que je suis morte en priant le ciel de lui pardonner. — Adieu, mon père. (Elle l'embrasse.)

MENDO.

Adieu, ma fille!

Inès entre dans le cloître, soutenue par la supérieure.

MENDO, seul.

Maintenant je puis être tout entier à la vengeance. Grace au ciel, il me reste encore ma main gauche.

Entre Don Esteban, pâle et en désordre.

D. ESTEBAN.

Inès! Inès! ma bien-aimée!

MENDO.

Respecte celle....

D. ESTEBAN.

Inès! Inès!

INÈS, derrière la scène.

C'est lui ! il revient à moi ! (Elle rentre et va tomber dans les bras d'Esteban.) Tu m'aimes donc encore !... Oh ! je suis heureuse enfin ! (Elle s'évanouit.)

LA SUPÉRIEURE.

Asseyez-la sur cette chaise, et faites-lui respirer des sels. Je vais chercher de l'eau.

D. ESTEBAN.

Ma chère Inès !... si mon amour peut réparer mon crime !... Oh ! réponds-moi, de grace !

LA SUPÉRIEURE, rentrant avec de l'eau.

Buvez cette eau, madame.

INÈS.

Esteban !... mon père !... donnez-moi votre main chacun. (Elle essaie de joindre leurs mains, Mendo retire la sienne.) Esteban, embrasse-moi.... Adieu. (Elle se laisse aller dans ses bras, et meurt.)

LA SUPÉRIEURE.

Elle est morte !

MENDO.

Monseigneur de Mendoza, que dites-vous de ce spectacle ? voilà votre ouvrage.... Voyez ce bras mutilé.... quels souvenirs vous rappelle-t-il ?... Et vous, qu'avez-vous fait à ma fille pour lui témoigner votre reconnaissance ?... Jusqu'ici je n'ai donné la mort à personne... aujourd'hui je me fais votre juge et votre bourreau.... Que le Seigneur vous absolve ! (Il lui tire un coup de pistolet.)

LA SUPÉRIEURE.

Au secours ! au meurtre ! fermez les portes !

JOURNÉE III, SCÈNE V. 295

D. ESTEBAN.

Laissez-le s'échapper. (Il pose sa tête sur le sein d'Inès.)

MENDO.

Je ne bougerai pas, attendu que la comédie est finie. Oui, mesdames et messieurs, c'est ainsi que finit la seconde partie d'INÈS MENDO, OU LE TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ.

INÈS.

L'auteur m'a dit de ressusciter pour solliciter votre indulgence. Et vous pouvez vous en aller avec la satisfaction de penser que vous n'aurez pas de troisième partie.

FIN DE INÈS MENDO.

NOTES.

(1) Allusion à l'usage espagnol de renfermer le vin dans des outres. Ce proverbe répond au nôtre : « *La caque sent toujours le hareng.* »

(2) Ici est un jeu de mots intraduisible. *Porra* signifie en espagnol, orgueil ridicule.

(3) Il faut se rappeler que l'action se passe fort peu de temps après la révolution qui plaça Joan de Braganza sur le trône de Portugal.

(4) Prison d'état. Voir *Gil Blas*.

(5) Ragoût de mouton avec des pois chiches. Ce mets est un peu vulgaire.

(6) J'ai traduit par *journée* le mot espagnol *jornada*, Clara Gazul se servant de préférence de ce terme déjà ancien, auquel les classiques espagnols ont substitué depuis long-temps la dénomination d'*acte*. Au reste, *journée* n'indique pas ici, comme on le voit, le temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil.

Voir l'*Alcade de Zalaméa*, et *Dar Tiempo al Tiempo* de Calderon.

(7) Cette idée me semble empruntée à lord Byron. V. *D. Juan*.

(8) En espagnol *cuchilladas*. Voir, pour la signification de ce mot, la nouvelle de *Rinconete et Cortadilla* de Michel Cervantès.

(9) Allusion à une croyance populaire répandue en Portugal. Bien des gens croient que le roi Don Sébastien (qui fut tué en Afrique), n'est pas mort, et qu'il apparaît à ses sujets dans les circonstances extraordinaires. Sa dernière apparition eut lieu, je crois, lors de l'occupation de Lisbonne par les Français, en 1808-9.

(10) Armes de Portugal.

LE CIEL ET L'ENFER.

COMÉDIE.

Sin zelos amor,
Es estar sin alma un cuerpo.

CALDERON.

Almas atravesadas !

PERSONNAGES.

DON PABLO ROMERO.

FRAY BARTOLOMÉ, inquisiteur.

DONA URRACA DE PIMENTEL

La scène est à Valence.

LE CIEL ET L'ENFER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un oratoire.

DONA URRACA, D. PABLO.

DONA URRACA.

NON ! encore une fois. Vous aurez beau prier. C'est aujourd'hui le mercredi des Cendres.

D. PABLO.

Rappelez-vous que le mardi gras, nous ne pûmes profiter du carnaval.

DONA URRACA.

Je suis une grande pécheresse, Dieu m'absolve ! mais il y a tel péché que je ne ferai jamais.

D. PABLO.

Au moins, un seul petit baiser.

DONA URRACA.

Je ne le dois pas.

D. PABLO.

Le péché, si c'en est un, n'est pas bien gros, et je prends tout sur moi.

DONA URRACA.

Un mercredi des Cendres !

D. PABLO.

Au diable le carême ! Allons, un seul petit baiser.

DONA URRACA.

Mais.... Que vous êtes insupportable !.... Voyons, fermez la fenêtre.

D. PABLO.

Encore un, vous n'en pécherez pas davantage.

DONA URRACA.

Non, laissez-moi, de grace.

D. PABLO.

Qu'avez-vous là au cou ?

DONA URRACA.

C'est un chapelet avec des AGNUS DEI, bénis par notre Saint-Père le pape.

D. PABLO.

Mais mon portrait ? ma chaîne ? qu'en avez-vous fait ? Ah ! Urraca, vous l'avez donnée, j'en suis sûr, à ce père Bartolomé du diable, pour orner le cou de quelque madone.

DONA URRACA.

Non, tout est dans ma cassette, mais j'ai pensé que dans un jour comme celui-ci...

D. PABLO.

Un jour comme celui-ci devrait être rayé du calendrier !

DONA URRACA.

Y pensez-vous, Don Pablo ? N'est-ce pas aujourd'hui ?...

D. PABLO.

Tenez, parlons d'autres choses. — Vous devriez bien

prendre un confesseur plus vieux. On en jase, et moi j'en suis inquiet.

DONA URRACA.

Épargnez au moins une sainte personne, si vous n'avez pas plus d'égards pour moi...

D. PABLO.

Parbleu ! je le traite comme il le mérite, car je suppose qu'il vous dit bien du mal de moi.

DONA URRACA.

Au contraire, Pablo. Ce pauvre homme ! il espère que vous vous convertirez un jour par mes... Il y a long-temps que je pêche pour vous sauver, ingrat.

D. PABLO.

Oui, vous savez combien je suis reconnaissant de toutes vos bontés, mais faites-moi encore un dernier sacrifice. Congédiez honnêtement Fray Bartolomé.

DONA URRACA.

Non, il était le confesseur de mon mari, avant qu'il ne partît pour le Nouveau-Monde, et Don José s'est toujours bien trouvé de ses conseils.

D. PABLO.

Eh ! tonnerre de Dieu ! c'est précisément pour cela qu'il faut lui fermer la porte. Comment ? vous avez quitté votre mari pour moi, et vous ne quitteriez pas votre diable de confesseur ?

DONA URRACA.

Oh ! ne jurez pas, je vous en supplie, Pablo, un mercredi des Cendres !

D. PABLO.

Avec vos folies, vous feriez jurer un des saints de

pierre de vos églises. Voyons, pour la dernière fois, laissez-moi vous prouver ma tendresse.

DONA URRACA

Non, revenez demain.

D. PABLO.

Eh ! demain je suis de garde, n.. de Dieu !

DONA URRACA

Mon cher Pablo, si vous ne pouvez vous empêcher de jurer, jurez au moins d'une autre manière. Qu'est-ce que cela vous coûterait de dire : « Maudit soit Satan ! » par exemple, ou bien : « nom d'une pipe ! » comme beaucoup de militaires le disent, quand ils sont en colère ?

D. PABLO.

Adieu !

DONA URRACA.

Adieu, mon ame !

D. PABLO.

Urraca ?

DONA URRACA.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous à rire ?

D. PABLO.

Ne venez-vous pas de m'appeler mon ame ?

DONA URRACA.

Oui, pourquoi ?... cela vous fâche-t-il ?

D. PABLO, d'un ton hypocrite.

C'est aujourd'hui le mercredi des Cendres.

DONA URRACA.

Cruel ! pouvez-vous plaisanter sur des choses pa-

reilles?—Je ne vous parlais pas avec une affection mondaine.

D. PABLO.

Eh bien! pour adieu, donnez-moi un baiser tout céleste, et tel que les Chérubins...

DONA URRACA, l'embrassant.

Ne blasphème pas!

D. PABLO.

Adieu, ma belle amie. A vendredi matin.

DONA URRACA.

Vendredi?... mais c'est...

D. PABLO.

Hé! corps du Christ (1)! c'est le jour de Vénus. A vendredi. Adieu.

Il sort.

DONA URRACA, seule.

Quel dommage qu'un si bel homme et un si bon cœur soit athée comme un païen! pourtant, il faudra bien qu'il se convertisse un jour ou l'autre. Ce serait conscience de laisser au diable une ame comme celle-là. (Une pendule sonne.) Quatre heures. Ah! c'est le moment que Fray Bartolomé va venir me faire sa visite et me donner ses conseils. Il faut que je lui prépare les conserves de roses et le marasquin; (Elle ouvre une armoire et en tire des confitures.); et puis je m'en vais lire un chapitre du Kempis qu'il m'a donné. J'en ai besoin... Ce Don Pablo m'a toute troublée... où est-il?... Ah! par quel hasard a-t-on laissé aujourd'hui cette guitare dans ma chambre? Il faut la reporter de l'autre côté... elle

ne peut rester ici..... (Elle prend la guitare et en tire quelques sons.) Comme elle a conservé l'accord !.... la la la la... Je n'en ai jamais vu de meilleure... Ce Pablo a un goût pour ces sortes de cadeaux !... (Elle chante.) la la la la.... « Mon confesseur... » Je ne puis avoir autre chose au bout des doigts que l'air de cette chanson mondaine, qu'il m'a forcée d'apprendre... pourtant, il n'y a pas de péché dans l'air..... Le mi est baissé.... (Elle chante.) la la la la la.... « Mon confesseur, mon confesseur.... « mon confesseur.... »

« Mon confesseur me dit : mon frère, pour mortifier vos appétits charnels, trois jours vous jeûnerez au pain et à l'eau. Mais Mariquita me dit : Viens souper avec moi. — Au diable mon confesseur ! »

Entre Fray Bartolomé.

DONA URRACA.

Ah !

F. BARTOLOMÉ.

Jésus Maria ! qu'entends-je ?

DONA URRACA.

Quoi... je... c'est vous?... vous m'auriez entendue?... J'ai chanté ?

F. BARTOLOMÉ.

Puis-je en croire mes oreilles et mes yeux ! Comment, ma fille, c'est bien vous ! Je m'attendais à vous trouver en prière, ou tout au moins méditant quelque livre de piété, et je vous trouve la guitare à la main, chantant des blasphèmes !

DONA URRACA.

Ah! mon père! si vous saviez!...

F. BARTOLOMÉ.

Dites-moi quel malin démon...

DONA URRACA.

Oui, mon père, c'est le Malin qui en est cause. J'ai voulu ôter cette guitare de cette chambre... J'ai pincé par distraction deux ou trois cordes, le Malin a pris son temps... Par distraction j'ai joué un air que j'ai en horreur, et que j'ai retenu malgré moi... et puis...

F. BARTOLOMÉ.

Et puis?...

DONA URRACA.

Et puis... je ne sais comment il s'est fait que j'ai chanté tout haut.

F. BARTOLOMÉ.

Oui, mon enfant, c'est bien le Malin qui vous a soufflé cette horrible chanson. Mais aussi remerciez votre bon ange, qui m'a amené justement à point pour vous empêcher de commettre un autre péché.

DONA URRACA.

Hélas! loué soit le ciel!... mais asseyez-vous donc, mon père: à votre âge, il est fatigant de venir à pied de l'Espiritu Sancto à la rue de la Mer.

F. BARTOLOMÉ.

Grace à notre divin Sauveur, mon enfant, je ne suis pas encore si faible que je ne puisse me tenir sur mes jambes. A quarante-neuf ans, on n'est pas encore bon à enterrer.

DONA URRACA.

Ce que j'en ai dit... c'est que vous m'avez paru avoir mauvaise mine aujourd'hui.

F. BARTOLOMÉ.

Mauvaise mine?..... Il ne me semble pas à moi.... (Se regardant dans le miroir.) D'abord votre glace verdit... mais je me porte parfaitement bien... et j'ai mis ma soutane neuve pour venir vous voir, mon enfant.

DONA URRACA.

Asseyez-vous, ne fût-ce que pour goûter de ces confitures que je vous ai faites.

F. BARTOLOMÉ.

Hélas! bien volontiers, ma fille, car à peine ai-je pris une nourriture charnelle d'aujourd'hui.

DONA URRACA.

Vous vous ferez mal par trop jeûner.

F. BARTOLOMÉ.

Que voulez-vous? il le faut bien !..... Donnez-moi encore un verre de votre marasquin. — Il est meilleur que celui que Dona Maria de Jésus m'a donné.

DONA URRACA.

Je le crois bien. Elle est si avare, qu'elle ne voudrait jamais mettre quarante réaux pour faire un cadeau à ses amis.

F. BARTOLOMÉ.

Doucement! ma fille. Il ne faut pas médire de son prochain. — Bien est-il vrai que, depuis une année, elle ne m'a donné qu'un petit crucifix d'ivoire tout jaune, et du marasquin fort ordinaire. Cependant,

elle sait bien qu'il vaut mieux ne pas faire de cadeaux que d'en faire de mesquins.

DONA URRACA.

Oh! c'est bien vrai.—A propos, vous a-t-on remis un panier de vin de Bordeaux?

F. BARTOLOMÉ.

Oui, mon enfant. Je vous en remercie; mais, si une autre fois vous m'envoyiez du vin au couvent, ne le faites pas porter dans un panier à vin, mais bien dans une caisse à livres, par exemple... ou de toute autre manière enfin.

DONA URRACA.

Comment?

F. BARTOLOMÉ.

Oui... le prieur a vu le panier... et il a bien fallu lui faire goûter de ce vin, que je réservais pour me soutenir dans mes oraisons de nuit. Les pères en ont voulu goûter aussi... de telle sorte qu'il ne m'en reste plus une goutte maintenant.

DONA URRACA.

Ne vous mettez pas en peine, mon révérend père. Je vous en ferai porter d'autre. Je suis charmée que les pères l'aient trouvé bon.

F. BARTOLOMÉ.

Hélas! ne vous en privez pas pour moi.... — C'est de tous les vins celui qui convient le mieux à ma pauvre santé. — Vous confesserai-je aujourd'hui?

DONA URRACA.

Mais, si vous le voulez bien. Je désirerais avoir l'absolution avant vendredi.

F. BARTOLOMÉ.

Eh bien ! recueillez-vous pendant que j'achève ma collation, et puis, vous me ferez l'aveu de vos fautes de cette semaine. (Un silence.) Allons, ma fille, êtes-vous prête ?

DONA URRACA.

Oui, mon père.

F. BARTOLOMÉ.

En ce cas, commençons. Agenouillez-vous sur ce coussin-là. Comme cela. Plus près de moi..... encore plus près. — Bon!..... Ce coussin est-il assez doux pour vos petits genoux, mon enfant ? Êtes-vous bien à votre aise ?

DONA URRACA.

Hélas ! oui. Nous commencerons quand vous voudrez.

F. BARTOLOMÉ.

Mettez votre petite main dans la mienne. — Combien y a-t-il que je ne vous ai confessée ?

DONA URRACA.

Mon père, c'était, je pense, samedi dernier.

F. BARTOLOMÉ.

Bon !

DONA URRACA.

Je me suis impatientée contre ma femme de chambre, qui ne me laçait pas assez serré.

F. BARTOLOMÉ.

Bon !

DONA URRACA.

En voyant à l'église un soldat avec un uniforme

bleu et rouge, j'ai eu des distractions, et je n'ai pas écouté le divin mystère avec le recueillement convenable.

F. BARTOLOMÉ.

Bon !

DONA URRACA.

J'ai médité de plusieurs dames de mes amies.

F. BARTOLOMÉ.

Bon !

DONA URRACA.

J'ai peut-être, pour mon chien bichon, une amitié offensante pour les bons chrétiens.

F. BARTOLOMÉ.

Ah ! pour cela vous avez grand tort, mon enfant. Votre chien est si mal élevé, qu'avant-hier même il m'a mordu aux jambes, et je m'en sens encore. Vous lui donnerez cent coups de fouet vous-même, pour vous mortifier.

DONA URRACA.

Hélas ! mon père, cette pauvre bête !

F. BARTOLOMÉ.

Eh bien ! vous lui en donnerez cinquante.

DONA URRACA.

Mais ce pauvre petit !.... il ne vous aura pas reconnu.

F. BARTOLOMÉ.

Mais il me déchire toujours mes soutanes... Cependant, puisque c'est un animal privé de raison... vous ne lui donnerez pas de sucre pendant trois jours.

DONA URRACA.

Pauvre chien !

F. BARTOLOMÉ.

Et puis ?

DONA URRACA.

Et puis.... Ha ! mon père.... une mouche.... est-ce maigre ?

F. BARTOLOMÉ.

Une mouche ? Comment ?

DONA URRACA.

Oui. J'en ai par mégarde avalé une aujourd'hui dans mon chocolat ; je m'en suis aperçue , mais trop tard.

F. BARTOLOMÉ.

Était-ce une petite ou une grosse mouche ?

DONA URRACA.

Une très-petite.

F. BARTOLOMÉ.

Alors , c'était maigre. Les petites qui s'engendrent dans l'eau sont maigre , mais les grosses qui s'engendrent dans l'air sont gras... — Avec cela , je crains bien , mon enfant , que vous ne me cachiez quelque péché pire que tous les autres.

DONA URRACA.

Moi , mon révérend père ?... mais...

F. BARTOLOMÉ.

Oui. Vous ne me parlez pas ?... Hein ?

DONA URRACA.

De quoi ?...

SCÈNE I.

311

F. BARTOLOMÉ.

De Don Pablo?

DONA URRACA.

Don Pablo... je!...

F. BARTOLOMÉ.

Oui, auriez-vous recommencé avec Don Pablo ce péché... dont?

DONA URRACA.

Mais... je...

F. BARTOLOMÉ.

Ah! mon enfant, je vois trop clairement que cela est arrivé!

DONA URRACA.

Je... je n'ai pu l'en empêcher... Mais j'ai pensé aux souffrances de sainte Agnès vierge et martyre, pendant tout le temps.... Mais je n'ai pas pu, comme sainte Agnès...

F. BARTOLOMÉ.

Faible compensation! Au moins espérez-vous le convertir?

DONA URRACA.

Je n'en désespère pas encore.

F. BARTOLOMÉ.

Il faut vous mortifier, ma fille, il faut vous mortifier!...

DONA URRACA.

Hélas! je suis prête à me soumettre à toutes les pénitences que vous voudrez bien m'imposer.

F. BARTOLOMÉ.

Avant tout il faudrait fermer votre porte à Don Pablo.

DONA URRACA.

Hélas ! mon père..... Est-ce qu'il n'y aurait pas d'autre moyen?... — Depuis long-temps je me proposais de faire cadeau à votre église de ces candélabres d'argent que vous avez admirés l'autre jour.

F. BARTOLOMÉ.

La sainte mère de Dieu vous en récompense ! CENTUPLUM ACCIPIES... Il est vrai que l'aumône est un moyen puissant de faire pénitence.... mais.... cependant....

DONA URRACA.

Je les ferai porter au couvent dès demain matin.

F. BARTOLOMÉ.

Allons... nous patienterons encore... mais vous direz tous les jours dix *pater* et dix *ave* en vous levant, et sept... non... dix en vous couchant et sept en vous levant.

DONA URRACA.

Oui, mon père, je les dirai tous les jours bien régulièrement.

F. BARTOLOMÉ.

Ah ça ! mon enfant, j'avais quelque chose à vous demander. Cela intéresse fortement l'Église et l'État, et vous pouvez les sauver, je pense, d'un grand péril.

DONA URRACA.

Moi ! Jésus Maria ! Je suis toute prête.

F. BARTOLOMÉ.

Il court un pamphlet imprimé clandestinement...

DONA URRACA.

Je puis me relever?..... vous avez fini de me confesser?

F. BARTOLOMÉ.

Oui, mon enfant. (Dona Urraca se relève.)—Il court un pamphlet intitulé : « *Ouvrez les yeux.* »... Qu'avez-vous à rougir?

DONA URRACA.

Moi, je rougis!... C'est le reflet du rideau.

F. BARTOLOMÉ.

Il serait essentiel d'en connaître l'auteur, et nous en soupçonnons... Vous êtes troublée?...

DONA URRACA.

En aucune façon.

F. BARTOLOMÉ.

Nous en soupçonnons Don... Don Pablo.

DONA URRACA.

Don Pablo ! lui ! écrire des pamphlets ! Vous le connaissez bien peu ! Un pamphlet écrit par Don Pablo ! Je vous jure bien que d'ici à long-temps Don Pablo n'écrit de pamphlets.— D'ailleurs, il est trop fidèle vassal de Sa Majesté pour écrire quelque chose contre son gouvernement.

F. BARTOLOMÉ.

Comment savez-vous que l'on y parle contre le gouvernement du roi notre seigneur?

DONA URRACA.

Vous venez de me le dire.

F. BARTOLOMÉ.

Je ne vous ai pas dit un mot.

DONA URRACA.

Je me suis donc trompée.

F. BARTOLOMÉ.

S'il en était l'auteur, assurément vous en seriez instruite?

DONA URRACA.

Sans doute.

F. BARTOLOMÉ.

Et vous êtes trop sincère pour ne pas me découvrir...

DONA URRACA.

Oui. S'il y avait quelque chose de vrai là-dedans, vous le sauriez déjà.

F. BARTOLOMÉ.

La faveur dont sa famille jouit auprès de Sa Majesté nous empêche de l'arrêter avant d'être plus amplement instruits, comme nous le ferions pour un autre.

DONA URRACA.

Quelles raisons avez-vous pour lui attribuer ce pamphlet?

F. BARTOLOMÉ.

Je ne sais : quelque rapport entre ce que vous m'avez dit de ses opinions religieuses, et certaines phrases que j'ai retrouvées dans ce petit ouvrage.

DONA URRACA.

En vérité! vous n'avez pas d'autres preuves?

F. BARTOLOMÉ.

Aucune autre.

DONA URRACA.

Don Pablo aime trop son roi pour rien écrire de séditieux. Je sais qu'il n'est pas trop dévot, mais il accomplit publiquement les devoirs de sa religion. Il communique avec les officiers de son régiment régulièrement une fois l'année, et jamais il ne fait parade de ses opinions philosophiques.

F. BARTOLOMÉ.

Alors je me suis trompé. Je suis bien aise que vous me rendiez ce témoignage de lui. Cependant, si vous appreniez quelque chose sur ce que je viens de vous dire, n'oubliez pas de m'en informer. En attendant, continuez à l'exhorter au repentir.

DONA URRACA.

J'y ferai tous mes efforts, je vous le jure.

F. BARTOLOMÉ.

Mais, parlons d'autres choses. Si vous aviez encore de ces cigares parfumés dont vous m'avez donné plusieurs paquets, j'en fumerais un volontiers.

DONA URRACA.

Est-ce que vous n'en avez plus ?

F. BARTOLOMÉ.

Hélas ! mon enfant, depuis le premier jusqu'au dernier, ils sont devenus fumée.

DONA URRACA.

Que ne me disiez-vous cela plus tôt ? Je vous en aurais envoyé une caisse. Tenez, cependant, prenez ce qu'il y a dans mon cigarero.

F. BARTOLOMÉ.

Vous êtes bien bonne, ma fille, et je n'accepte que parce que je sais que vous avez plus le moyen de vous en procurer qu'un pauvre moine. (Il allume un cigare et fume.) — Quelles sont vos lectures dans ce moment ?

DONA URRACA.

Mais... je lis d'abord les offices, et puis le Kempis, et puis la Fleur des Saints... quelquefois l'Araucana.

F. BARTOLOMÉ.

La Fleur des Saints... quel dommage que, dans ce temps d'abomination, l'on n'ajoute plus de nouveaux noms à ce livre !

DONA URRACA.

J'en sais bien un qui devrait trouver place sur cette liste.

F. BARTOLOMÉ.

N'achevez pas ; ce que j'ai fait de bien dans ce monde me sera payé dans l'autre au centuple.

DONA URRACA.

Amen !

F. BARTOLOMÉ.

Il faut que je vous quitte, ma fille. Dieu vous garde, mon enfant !

DONA URRACA.

Et vous aussi, mon père !

F. BARTOLOMÉ.

Ah ! j'oubliais. J'ai là un chapelet béni par notre Saint Père le Pape, et je veux vous le donner. (Il tire

quelques objets de ses poches.) Voyons, ceci est mon cigarero... ceci ma bouteille d'eau bénite... cela...

DONA URRACA.

Qu'est-ce que cela ?

F. BARTOLOMÉ.

C'est Dona Bel.... mais j'allais dire son nom ; c'est une dame qui m'a remis ce portrait pour le jeter à la mer.

DONA URRACA.

A la mer.

F. BARTOLOMÉ.

Oui. Le repentir l'a touchée, elle renonce à celui qui lui a donné ce portrait il y a quelques jours. Mais rendez-le-moi.

DONA URRACA.

Je voudrais bien ouvrir la boîte.

F. BARTOLOMÉ.

Je m'en garderais bien ! donnez. Hai ! le voilà brisé.

(Il ouvre la boîte, comme par mégarde, et la laisse tomber.)

DONA URRACA, ramassant le portrait.

Ah ! Jésus Maria !

F. BARTOLOMÉ.

Qu'avez-vous, ma chère enfant ?

DONA URRACA.

Le perfide ! il lui a donné son portrait.

F. BARTOLOMÉ.

De grace, laissez-moi le reprendre.

DONA URRACA, retenant le portrait.

Non, laissez-moi. — Double scélérat, c'est ainsi que tu m'as trompée !

F. BARTOLOMÉ.

Comment ?...

DONA URRACA, de même.

Et j'ai pu me fier à ce traître !

F. BARTOLOMÉ.

Comment serait-il fidèle à une femme, celui qui n'est pas fidèle à son Dieu ?

DONA URRACA.

A Dona Bélisa !

F. BARTOLOMÉ.

Je n'ai pas dit cela.

DONA URRACA.

Me sacrifier à une Dona Bélisa !

F. BARTOLOMÉ.

Et c'est pour ce perfide que vous compromettez votre salut éternel !

DONA URRACA.

Ah ! que n'es-tu devant moi en ce moment ! je te ferais payer cher....

F. BARTOLOMÉ.

Son unique plaisir est de mettre à mal toutes les honnêtes femmes.

DONA URRACA.

Pablo ! traître Pablo ! quand pourrai-je me venger de toi ?

SCÈNE I.

319

F. BARTOLOMÉ.

Voyez ! et pourtant tout à l'heure vous le défendiez
avec tant de chaleur !

DONA URRACA.

Moi ! Ce scélérat est capable de tous les crimes.

F. BARTOLOMÉ.

C'est ce qui me le faisait soupçonner tantôt d'être
l'auteur du pamphlet.

DONA URRACA.

Ah !

F. BARTOLOMÉ.

Mais, puisque ce n'est pas lui....

DONA URRACA, à part.

Je puis me venger !

F. BARTOLOMÉ.

Ah, si c'était lui !

DONA URRACA, à part.

J'en mourrai....

F. BARTOLOMÉ.

Vous seriez bientôt....

DONA URRACA.

Oui, mon père, c'est lui.

F. BARTOLOMÉ.

Don Pablo ?

DONA URRACA.

Oui, le perfide Pablo.

F. BARTOLOMÉ.

La colère, mon enfant, vous fait déraisonner. Vous
m'avez dit tout à l'heure....

DONA URRACA.

Je suis prête à jurer sur l'Évangile que Don Pablo est l'auteur de ce livre abominable.

F. BARTOLOMÉ.

Vous le savez?

DONA URRACA.

Je le jure. Il veut bouleverser l'Espagne, assassiner le roi, et forcer tous les Espagnols à se faire Huguenots.

F. BARTOLOMÉ.

C'est ce qu'ils veulent tous..... Mais vous dites la vérité?

DONA URRACA.

Je renonce à ma part du paradis, s'il n'est pas vrai que Don Pablo, le traître Don Pablo, est l'auteur de l'affreux pamphlet.

F. BARTOLOMÉ.

Je vous crois. Adieu, mon enfant : remerciez Dieu de vous avoir montré l'horreur du vice. Vous êtes sauvée.—N'est-ce pas que vous ne donnerez plus votre confiance à ces militaires, qui vous quittent pour la première venue qui?....

DONA URRACA.

Adieu, mon père.

F. BARTOLOMÉ.

Le Seigneur et la sainte Vierge vous aient en garde!

Il sort.

DONA URRACA, seule.

Le monstre! me trahir pour Dona Bélisa! Dona

Bélisa ! la vieille sotte ! des yeux éraillés ! une peau noire ! Me préférer cette laideron ! cette bohémienne tannée ! Oh ! Don Pablo ! tu te repentiras de m'avoir trahie ! Quel plaisir j'aurai à te voir passer un sanbenito sur la tête... marcher à l'auto-da-fé... Imbécile ! pourtant cela me fait pleurer... Non , je ne désire pas ta mort... mais je voudrais te voir dans un cachot profond... humide..... Non , encore..... je ne le voudrais pas... mais je voudrais tenir Dona Bélisa sous ma main et la percer à tes yeux de cent coups de poignard. Alors j'aurais du plaisir à contempler ta douleur !.... Quelle rage, quand tu verrais le bel objet de tes feux déchiré par mes mains ! Oh ! cela me vengerait mieux que la flamme d'un auto-da-fé... car je ne veux pas ta mort... Mais qu'ai-je fait?... Peut-être me suis-je déjà trop vengée. j'ai trahi son secret...—Eh ! n'a-t-il pas trahi l'amour le plus tendre ? — Mais Fray Bartolomé est affilié à la Sainte Inquisition... son zèle est trop ardent... il va le dénoncer sans doute... On le mettra à la torture , on le fera brûler.—J'en serai cause... On dira que je l'ai fait mourir parce que je ne suis pas assez belle pour le retenir... O Bélisa ! Bélisa ! tu es ma seule ennemie ! tu dois payer pour lui ! Oh ! que les hommes sont heureux ! ils peuvent se battre.... à l'épée.... au pistolet... Oui... mais notre faible main peut tenir un poignard... et un poignard tue... Pablo , je ne veux pas ta mort !.... non , je ne veux pas ta mort.... Je te sauverai. Il fuira loin de ce pays... il quittera Bélisa... son amour..... il sera bien malheureux.... il verra ce qu'on gagne à.... Et Bélisa..... Oh ! je me vengerai....

Lauretta, du papier, de l'encre, et que mon écuyer se tienne prêt!

Elle sort.

SCÈNE II.

Une prison de l'Inquisition.

D. PABLO, seul, assis devant une petite table.

Les gredins, parce que nous sommes en carême, veulent que je fasse maigre à mon dernier dîner! Et leur merluche est dure comme cinq cents diables!

Entre Dona Urraca.

Oh oh! corps du Christ! Urraca en personne. Les femmes et l'argent entrent partout.—Eh! bonjour donc, mon aimable amie. Quel dieu ou quel diable t'amène dans mes bras?

DONA URRACA, froidement.

Don Pablo, on dit que vous êtes condamné à mort?

D. PABLO.

Nonobstant le carême.

DONA URRACA.

Mais vous pouvez encore vous sauver.

D. PABLO.

En dénonçant l'ami avec qui j'ai travaillé?—Jamais!

DONA URRACA.

Non. Si vous vouliez vous séparer de l'impiété, faire

pénitence publique... et entrer dans un couvent?... à cette condition, j'obtiendrais votre grace.

D. PABLO.

Faire pénitence publique?... entrer au couvent?... Peste! rien que cela? Je baise très-humblement les mains de mon infante, mais j'aime encore mieux être pendu que moine.

DONA URRACA.

Impie jusqu'à la fin! Et tu ne penses pas à l'enfer qui t'attend?

D. PABLO.

Trêve de sermons. Écoutez, on me pend demain, ma belle amie. Aujourd'hui est à moi. Profitons de l'occasion, et faites-moi passer encore quelques bons momens.

DONA URRACA.

J'aimerais mieux, païen, mettre moi-même le feu à ton bûcher.

D. PABLO.

Oh oh! quel joli petit langage? N'êtes-vous point folle, Urraca, ou bien ne peut-on entrer dans ces murs sans devenir dur et méchant comme un inquisiteur?

DONA URRACA.

Choisissez, monsieur; je vous le répète, la mort ou la vie aux conditions que je vous ai dites?

D. PABLO.

Monsieur?... De plus fort en plus fort! De grace, qu'avez-vous?

DONA URRACA.

Je sais que vous n'avez plus qu'un jour à vivre.... Comme votre ancienne amie... comme ayant été votre amie, j'aurais de la joie à voir votre repentir.

D. PABLO.

Je suis donc bien enlaidi dans la prison, pour que vous me traitiez de la sorte ?

DONA URRACA.

Je vous en conjure, monsieur, laissons ces idées d'un autre temps. Je vous en supplie, faites pénitence.

D. PABLO.

Eh ! tonnerre de Dieu ! ne finirez-vous pas ? ce langage m'ennuie à la fin. Urraca, si vous êtes dans un accès de dévotion, moi, j'ai une rage d'amour. Ainsi laissez là votre pénitence et votre couvent...

DONA URRACA.

Don Pablo, je te déteste ! mais repens-toi, je t'en conjure !

D. PABLO.

Toi, me détester !

DONA URRACA.

Oui, traître ! mais tes perfidies, tout atroces qu'elles sont, ne me font pas désirer ta mort.

D. PABLO.

Traître ! perfidies ! passe encore pour impie, mais je n'ai de ma vie trahi personne.

DONA URRACA.

Tu n'as trahi personne !

D. PABLO.

Non, je n'ai trahi personne. Je soupçonne Don Agustin de m'avoir vendu, car il savait que j'étais l'auteur du pamphlet. Il a eu peur, et s'est hâté de dénoncer son complice, pour que le soupçon ne tombât pas sur lui. Mais cependant je ne dirai jamais ce que je sais sur son compte.

DONA URRACA.

Oui, vous avez de l'honneur avec les hommes, mais avec les femmes!

D. PABLO.

Depuis le temps que je vous connais, vous ai-je fait une infidélité?

DONA URRACA, ironiquement.

Non, pas une!

D. PABLO.

D'honneur, pas une.

DONA URRACA, de même.

Courage!

D. PABLO.

Qu'avez-vous donc à sourire?

DONA URRACA.

Je ris en pensant à tous les tourmens que tu vas souffrir en enfer pour tes parjures.

D. PABLO.

Étrange jalousie! Je vous jure sur mon honneur...

DONA URRACA.

Tais-toi, misérable! regarde ce portrait; à qui l'as-tu donné?

D. PABLO.

Urraca, combien y a-t-il que je vous connais?...

DONA URRACA.

Tu te vois confondu, homme d'honneur!

D. PABLO.

Il y a deux ans. La première fois que je vous vis, je venais de passer de l'école de Ségovie dans les carabiniers; vous rappelez-vous mon uniforme tout neuf qui m'attira des complimens de votre part? — Or, je vous prie, regardez ce portrait, quel en est l'uniforme?

DONA URRACA.

Dieu! celui de Ségovie!.... Don Pablo! (Elle se jette dans ses bras.)

D. PABLO, l'embrassant.

Ah, ah, ah! la vieille Bélisa, que j'ai quittée pour toi, aura voulu te jouer un tour. Elle est méchante comme toutes les vieilles dévotes! Il y a plus de trois ans que ce portrait est fait.

DONA URRACA.

Pardonne-moi... cher ami! Je suis une misérable... je mérite la mort... tue-moi!

D. PABLO.

Comment! nous sommes meilleurs amis que devant. Nous allons nous divertir comme au premier jour de notre amour... Une réconciliation.

DONA URRACA.

Malheureux! si tu savais qui t'a dénoncé! — C'est moi.

SCÈNE II.

327

D. PABLO.

Toi!

DONA URRACA , se jetant à ses genoux.

Oui, moi ! La jalousie, la fureur... m'ont égarée...

D. PABLO.

Ton amour était fort ! je n'aurais pas cru qu'il allât si loin. — Mais relève-toi, et embrasse-moi.

DONA URRACA.

Tu me pardonnes?

D. PABLO.

Je ne pense qu'à ton amour. Peste ! il était fort !

DONA URRACA.

Pablo, je suis grande ; tu vas prendre mes habits et te sauver.

D. PABLO.

Doucement. Ils seraient capables de te pendre à ma place.

DONA URRACA.

Jésus Maria ! que devenir ?

D. PABLO.

Il faut se résigner, ma reine, et jouir de notre reste, en faisant toutes les folies possibles.

DONA URRACA.

Écoute. Fray Bartolomé, qui m'a fait entrer ici, doit venir dans un instant. C'est lui qui m'a arraché ton secret.

D. PABLO, avec inquiétude.

Diable ! et par quel moyen ?

DONA URRACA.

En me montrant ce malheureux portrait. Il va venir. J'ai un poignard dans ma jarretière; tu le tueras, et tu prendras sa robe.

D. PABLO.

Moi!

DONA URRACA.

Après moi ce traître est cause de ta mort.

D. PABLO.

Il a fait son métier d'inquisiteur.

DONA URRACA, défaisant sa jarretière.

Tiens ce poignard.

D. PABLO.

La jolie jambe! laisse-moi la baiser.

DONA URRACA.

Prends ce poignard, te dis-je.

D. PABLO.

Fi donc! Nous autres militaires nous ne savons plus nous servir de ces outils-là. — Bartolomé est un fou, et pour me sauver je ne veux pas tuer un homme.

DONA URRACA.

Rends-moi mon poignard.

D. PABLO.

Laisse-moi le remettre où il était.

DONA URRACA.

Donne. Voici Fray Bartolomé.

D. PABLO, à Fray Bartolomé.

Eh bien, mon révérend, on dit que vous voulez absolument me causer certaine suffocation...

F. BARTOLOMÉ.

J'en ai bien du regret, mais...

D. PABLO.

Oh ! vous êtes trop honnête, en vérité ; mais , est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'arranger à l'amiable ?

F. BARTOLOMÉ.

Dona Urraca a dû vous dire...

DONA URRACA.

Mon père, exhortez-le vous-même avec votre éloquence ordinaire. Asseyez-vous. (Au geôlier dans la coulisse.) Laissez votre lanterne à la porte, le révérend père va sortir dans un moment.

F. BARTOLOMÉ.

Mon très-cher frère, si vous songiez aux tourmens qui vous attendent dans l'autre monde, vous n'hésiteriez pas à remercier le tribunal de l'indulgence dont il veut bien user à votre égard. Il vous offre une retraite dans un couvent. Vous y ferez le salut de votre ame, au lieu que si vous persistiez...

DONA URRACA, le frappant.

C'est là qu'on frappe le taureau (2).

F. BARTOLOMÉ.

Ah ! (il meurt.)

D. PABLO.

Grand Dieu !

DONA URRACA.

Arrachons - lui sa robe avant que le sang ne la tache. Prends son chapeau, sa lanterne..... suis-moi. Dis-moi, n'ai-je pas de tache de sang ? — ... Tu ne ré-

330 LE CIEL ET L'ENFER. SCÈNE II.

ponds pas. Viens donc, Pablo; nous allons quitter ce pays, et je saurai te rendre heureux partout..... Viens.

D. PABLO.

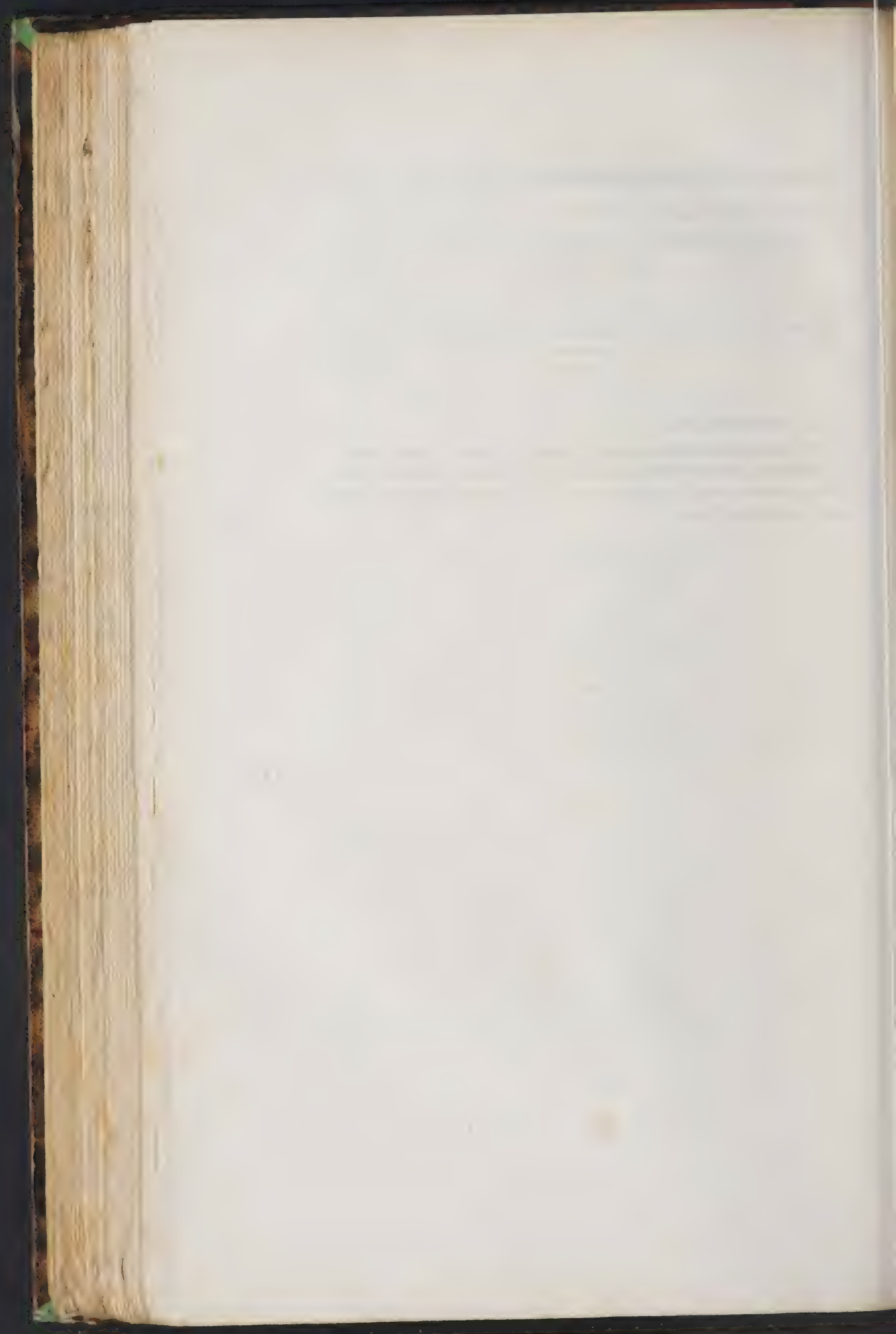
Ainsi finit cette comédie; excusez les fautes de l'auteur.

FIN DE LE CIEL ET L'ENFER.

NOTES.

(1) Cuerpo de Christo.

(2) L'adresse du matador consiste à percer le taureau à l'épaule droite, de manière à faire pénétrer la pointe de l'épée dans la moelle allongée. Si le matador réussit, le taureau est tué sur le coup, et la lame de l'épée est à peine ensanglantée.



L'OCCASION.

COMÉDIE.

Que esa pena, ese dolor
Mas que tristeza es furor
Y mas que furor, es muerte.

CALDERON, *El Mayor Monstruo, los zelos.*

PERSONNAGES.

DONA MARIA ou MARIQUITA,	}	Pensionnaires dans un couvent de religieuses.
DONA FRANCISCA ou PAQUITA,		
DONA IRENE,		
DONA XIMENA,		
RITA, servante.		
FRAY EUGENIO, directeur du couvent.		

La scène est à la Havane.

L'OCCASION.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin dans un couvent. A droite, un petit bâtiment dont la porte fait face au spectateur. Au-dessus est écrit en gros caractères PHARMACIE. Une fenêtre au rez-de-chaussée donne sur le jardin. — Au fond du théâtre est un gros oranger ; sur le devant, un berceau de lianes avec un banc de bois.

DONA MARIA, seule, assise sur le banc. Un livre est ouvert devant elle. Elle est dans une attitude pensive, et médite au lieu de lire.

IL m'a donné ce livre en me disant de le lire.... Suivant lui, j'y dois trouver des consolations pour toutes les afflictions humaines... Je l'ai lu et relu, et je n'y trouve rien contre l'amour... Kempis était un grand docteur, un homme doux, vertueux, compatissant... un saint... comme lui, mais il n'a jamais connu l'amour... Que je suis malheureuse!... (Lisant ce qui est écrit sur la première page du livre.) PRIX DE BONNE CONDUITE DONNÉ A DONA MARIA COLMENARES... Bonne conduite!... Je suis pour lui une petite fille bien sage, c'est-à-dire bien ennuyeuse... Une petite fille, c'est-à-dire un être insignifiant que l'on ne peut aimer... ou

que l'on aime comme une tourterelle apprivoisée..... Mais, petites filles ou femmes, qu'importe? il n'en peut aimer aucune. Il est prêtre, il n'est plus de ce monde. — Pourtant... il n'est point comme les autres prêtres; il cause, il rit, souvent il me parle..... Mais de quoi me parle-t-il, grand Dieu! — des oiseaux que je nourris, des fleurs que je cultive. — Hier comme il s'animait en décrivant les palais de l'Alhambra. (Avec tristesse.) Il en parlait à dona Francisca.... et moi qui ai vu l'Alhambra, quand j'ai voulu en dire un mot, il s'est tu, et la conversation s'est arrêtée là. Dona Francisca a trois ans de plus que moi, mais que sait-elle que je ne sache? que fait-elle que je ne puisse faire? — Je chante mieux qu'elle, — je joue du piano et de la guitare mieux qu'elle. — A peine danse-t-elle en mesure!... Hier j'ai remarqué que Fray Eugenio me regardait avec plaisir quand je dansais avec elle; ses yeux brillaient... ce n'était plus un austère ecclésiastique, — il avait l'air d'un jeune cavalier amoureux... C'était alors qu'il fallait lui donner cette fatale lettre que j'écris et que je déchire tous les jours. (Elle tire une lettre de son sein et la parcourt des yeux.) Telle qu'elle est maintenant, elle n'est ni bien ni mal. — Chaque fois que je l'ai refaite, elle est devenue plus froide: — mais aussi la première fois elle était trop inconvenante... Et puis ce qui touche quand on l'entend dire tout bas, fait rire de pitié quand on le lit... Que pensera-t-il de la fin? — J'ai eu tort de mettre : *Je saurai mourir pour ne plus vous importuner.* Je saurai mourir... Jamais il ne croira que la

petite Mariquita *sache mourir*. Cela a l'air d'une menace, d'une bravade. *Je saurai mourir*, c'est une phrase de théâtre, et que l'on dit quand on va se frapper avec un poignard de bois... Cependant j'étais bien sérieuse en écrivant cela, — je pensais à mourir. — Le médecin dit que cela est si facile; une seule cuillerée du poison dont il nous parlait... une convulsion d'une minute... et alors on ne souffre plus.... Mais voilà de ces choses qu'il faut faire et dont on ne doit pas parler... Je supprimerai cette phrase en recopiant ma lettre, et alors... (Avec dépit.) oui, alors elle sera plus plate et plus froide qu'auparavant. Ah! que ne lit-il dans mon âme!.... La lui donnerai-je?... Si je lui parlais?... mais il m'interromprait aussitôt.... (Elle arrache une petite branche.) Si cette branche a des feuilles en nombre impair, je la lui remettrai... onze, douze, treize, quatorze... pair... Mais lui parler, cela est impossible; — il faut la remettre absolument.... Voyons; ouvrons ce livre. La première page à gauche: *J'aime mieux souffrir, et souffrir toutes sortes de tourmens, que de consentir à ce que tu veux*. Folle que je suis! il faut que je sois bien sotte pour avoir recours au sort dans une affaire où il y va de ma vie... Oui, je la lui donnerai cette lettre; au moins elle dit: *Je vous aime*, et ma bouche ne pourrait pas dire ce mot-là.

RITA, chantant dans la coulisse.

« Le Français amoureux pleure comme un enfant;
« l'Andaloux plus philosophe dit : Je t'aime; veux-tu
« de moi? sinon, bonjour! »

SCÈNE II.

DONA MARIA, RITA.

DONA MARIA.

Voici l'oracle qui me dicte ce que j'ai à faire. Oui, je lui donnerai ma lettre. (A Rita, qui entre.) Tu vas balayer là-dedans ?

RITA.

Oui, mademoiselle. Je vais un peu épousseter toutes ces fioles, et ouvrir les fenêtres pour donner de l'air.

Elle entre, et dona Maria s'approche de la fenêtre que Rita ouvre.

DONA MARIA, avec un sourire forcé,

Prends garde de casser cette bouteille dont tu m'as parlé !

RITA.

Jésus ! Marie ! Je n'ose même pas en approcher. Quoique pour mourir on dise qu'il faut en avaler, je ne serais pas tranquille si j'avais tant seulement touché le verre.

DONA MARIA.

Je ne puis croire que ce poison soit aussi violent que tu le dis.

RITA.

Ah ! je vous en réponds ! Puisque le médecin m'a dit lui-même : Rita, prenez bien garde de toucher à cette bouteille-là ; deux ou trois cuillerées dans une

carafe d'eau suffiraient pour faire mourir toutes ces demoiselles en moins d'un quart d'heure. Cela vous prend à la gorge, on étouffe d'abord, et crac! c'est fini.

DONA MARIA, indiquant du doigt une fiole de la pharmacie.

N'est-ce pas cette bouteille-là?

RITA.

Non, mademoiselle : c'est ce petit flacon sur la planche d'en-haut. C'est gros comme rien, et il y a là-dedans de quoi empoisonner plus de mille personnes.

DONA MARIA.

Celui-là qui contient quelque chose de blanc?...

RITA.

Celui-là même.

DONA MARIA.

Bon.

RITA.

Bon? dites bien plutôt mauvais. Que le grand diable torde le cou au païen qui a imaginé d'aussi vilaines drogues! Moi, c'est mon étonnement que chez les apothicaires, où il ne devrait y avoir que des remèdes pour guérir, on trouve des drogues comme celles-là, qui vous expédient un homme avant qu'il ait eu le temps de dire un *in manus*.

DONA MARIA, gravement.

Il y a certaines maladies où de telles drogues sont utiles.

RITA.

Le bon Dieu et saint Jacques nous préservent

de ces maladies-là ! Mais je crois que cela n'est bon que pour les enragés que l'on fait mourir ainsi pour qu'ils ne mordent pas les autres.

DONA MARIA, à part et rêvant.

Seulement un instant de souffrance !

Rita sort de la pharmacie ; elle ferme la porte, et laisse la fenêtre ouverte.

RITA.

A la place de madame la supérieure, je ferais jeter dans quelque trou ce vilain flacon ; car, plutôt que d'être utile, cela peut faire bien du mal.

DONA MARIA

Comment ?

RITA.

Oui... Quelqu'un, par exemple, qui aurait envie de se débarrasser de quelqu'un... Ou bien, une supposition, une mauvaise tête qui voudrait se détruire, comme il y en a...

DONA MARIA.

Allons donc ! qui peut penser à se tuer ?

RITA.

Je sais bien que ce n'est pas vous, mademoiselle, qui êtes si sage et si instruite, que vous faites honte à toutes vos aînées ; mais j'en connais de ces cerveaux brûlés... Tenez, je sais bien que vous ne le lui redirez pas ; mais je n'oserais pas montrer cette bouteille-là à dona Francisca, votre amie.

DONA MARIA.

Francisca !

RITA.

Elle lit toujours des romans anglais ; elle se monte la tête. Une fois, le croiriez-vous ? elle m'a dit que si elle aimait quelqu'un, et si son amoureux mourait malheureusement, elle se tuerait.

DONA MARIA, avec un sourire amer.

Tu peux être tranquille.

RITA.

Moi, je lui ai dit : Mademoiselle, ne dites pas de ces choses-là ; je ne suis qu'une pauvre servante, et je ne puis parler comme un curé, mais je sais bien que se détruire c'est offenser le bon Dieu. N'est-ce pas, mademoiselle ?

DONA MARIA.

« Homicide point ne seras. » (Plus bas.) Mais il n'est pas dit...

RITA.

C'est le diable qui donne de ces idées-là. J'ai connu une fille de Guatémala, qui, lorsqu'elle eut ses dix-sept à dix-huit ans, l'envie de se tuer lui vint, mais bien forte ; et elle m'a dit que quand elle regardait dans la rue par une fenêtre élevée, le diable lui disait de se précipiter. Pourtant, avec le temps, elle s'en est guérie.

DONA MARIA, vivement.

Par quel moyen ? comment a-t-elle fait ?

RITA.

Dame ! elle priait le bon Dieu bien souvent de la délivrer ; et elle s'en est allée en pèlerinage ; et puis est venu un garçon muletier, un beau brun, qui lui

a fait la cour : elle s'est mariée, et maintenant elle pense à se tuer comme moi à me faire pendre.

DONA MARIA, à part.

Hélas !

RITA.

Au moins, mademoiselle, ne dites pas à dona Francisca ce que je vous ai dit d'elle.

DONA MARIA.

N'aie pas peur... Rita, tu vas faire ma chambre ; tu verras au chevet de mon lit un petit chapelet en grenat et en or de Mexique ; prends-le, je te le donne.

RITA.

A moi, mademoiselle ?

DONA MARIA.

Oui : il y a long-temps que je te dois un cadeau. Tu es si bonne pour moi ; et puis, quand je quitterai ce couvent, tu diras quelquefois ce chapelet à mon intention.

RITA.

Ah ! ma bonne demoiselle !... laissez-moi vous baiser les mains ; vous êtes trop généreuse... Je serai bien fâchée quand vous quitterez cette maison. Cependant ce sera pour votre bien, car sans doute ce sera pour vous marier.

DONA MARIA, soupirant.

Qui sait ?

(Silence.)

SCÈNE II.

343

RITA.

Faut-il mettre des fleurs nouvelles dans vos vases de porcelaine?

DONA MARIA.

Oui.

RITA.

Adieu, mademoiselle; je vous remercie bien.

Elle sort.

SCÈNE III.

DONA MARIA, seule.

Des prières!... Moi aussi, j'ai prié, et je n'ai pu chasser ces idées qui m'obsèdent.... S'il voulait fuir avec moi?... mais cela est impossible... Alors il le faudra bien; je fuirai seule.... oui, je fuirai de ce monde. (Regardant par la fenêtre de la pharmacie.) Un instant de souffrance!... une souffrance... peut-être moins vive que celle que j'endure jour et nuit depuis deux mois. — Je pourrais maintenant, si je le voulais, m'emparer de ce trésor qui donne l'oubli..... Il est bien facile d'entrer par cette fenêtre, et cette pierre semble placée pour me servir de marche-pied.

Elle pose les pieds sur une saillie de la muraille, de manière à s'appuyer sur la fenêtre.

SCÈNE IV.

DONA MARIA, FRAY EUGENIO.

FRAY EUGENIO, sans voir dona Maria.

Il s'approche de l'oranger, retire une lettre du creux de l'arbre, et en remet une autre en place.

Bel oranger, je te remercie, tu es fidèle à ton ordinaire. (Lisant.) Des inquiétudes! des reproches!.... Ah! tu es injuste.—Des baisers à la fin! — Nos deux lettres se ressemblent beaucoup.

DONA MARIA, sautant en arrière, et à part.

Arrière de moi, Satan!

FRAY EUGENIO, à part.

Qui est cette jolie fille? comme elle saute! — Eh! c'est la petite Mariquita, l'amie de Francisca. — Elle est très-bien pour son âge. Que vient-elle de faire dans la pharmacie du couvent?

DONA MARIA, apercevant Fray Eugenio.

Ah!

FRAY EUGENIO.

Il fallait m'appeler pour vous donner la main, mademoiselle.

DONA MARIA.

Quoi! monsieur, vous?...

FRAY EUGENIO.

Je vous ai fait peur, je le vois.

DONA MARIA.

Non, monsieur.... mais c'est que.... (A part.) Jésus! Maria!

FRAY EUGENIO.

Je ne vous connaissais pas tant d'agilité, dona Maria. Et peut-on savoir ce qui vous fait entrer dans la pharmacie par une issue si extraordinaire?

DONA MARIA.

Je n'y suis pas entrée, je vous jure.

FRAY EUGENIO.

A la bonne heure, mais vous en êtes sortie. — Gageons que je devine.

DONA MARIA.

Ah! monsieur, gardez-vous de croire...

FRAY EUGENIO.

Avouez-le, vous venez d'escamoter là-dedans du sucre candi. Ah! dona Mariquita, vous aurez affaire à moi pour ce péché-là. Gare à vous quand je vous tiendrai dans mon confessionnal.

DONA MARIA, à part.

Il me traite comme une enfant.

Elle met la main devant ses yeux.

FRAY EUGENIO.

Mais vraiment, je crois que je vous fais peur... Rassurez-vous, mon enfant, je ne suis pas si méchant que vous le croyez. Allons, faut-il vous donner l'absolution? *Absolve te*. Pour la peine, donnez-moi un peu de votre butin; à cette condition, je ne vous dénoncerai pas. (Dona Maria tient ses yeux attachés sur lui avec une ex-

pression profonde de tristesse.) Mais... comme vous me regardez.... Vraiment, vous m'étonnez. Je remarque depuis quelques jours que vous êtes toute triste.... vous avez perdu vos belles couleurs.... Qu'avez-vous? N'êtes-vous point malade?

DONA MARIA.

Malade! non... Je suis bien malheureuse.

FRAY EUGENIO.

Est-ce que Loretto, votre perroquet, serait mort?

DONA MARIA.

Ah! que vous me connaissez mal, Fray Eugenio : vous me croyez une enfant.

FRAY EUGENIO.

Une enfant! non pas; une grande demoiselle qui va bientôt avoir quinze ans.

DONA MARIA, gravement.

Et à quinze ans ne peut-on pas souffrir comme à trente?

FRAY EUGENIO.

Pardon de ma méchante plaisanterie, mademoiselle; votre sérieux m'effraie à la fin. Je crains que vous n'ayez reçu de mauvaises nouvelles d'Espagne; j'espère que monsieur votre oncle le général est toujours en bonne santé?

DONA MARIA.

Je le crois. — Tout le mal que je souffre vient de moi. Ah! Fray Eugenio, que je voudrais être un homme! — Je voudrais être morte.

FRAY EUGENIO.

Allons donc! c'est pour le coup que je vais vous

croire une enfant. Guérissez-vous donc de ces idées ridicules ; vous les avez prises, je le gage, dans des livres que vous n'auriez pas dû lire. — Quel est ce livre-là ?

DONA MARIA.

Vous le voyez, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ* que vous m'avez donnée. Je n'ai pas passé un jour sans la lire ; j'y cherche de la force, et je n'en trouve pas. — Je n'ai jamais lu de romans, Fray Eugenio ; mais j'ai une âme, un cœur... je vis... je pense... et... Oh ! c'est pour cela que je voudrais mourir.

FRAY EUGENIO, à part.

La petite personne à quelque amourette en tête ; elles sont terribles pour cela dans ce couvent. (Haut.) Eh bien ! mon enfant, vous me conterez cela un de ces jours ; je n'ai pas le temps de vous exhorter et de vous gronder d'importance, comme vous le méritez. — Oui, vous méritez bien que l'on vous gronde pour toutes ces folies. Vous que je croyais plus raisonnable que la plupart de vos compagnes... fi donc ! dona Maria. Maintenant il paraît que c'est une espèce de mode que de vouloir mourir. Je n'entends que des plaintes de la vie que font des enfans de votre âge.

DONA MARIA.

Des enfans ! Des enfans peuvent désirer la mort quand ils sont malheureux ; moi, j'ai voulu mourir, mais la Mort n'a pas voulu de moi.

FRAY EUGENIO.

Que dites-vous ?

DONA MARIA.

Vous avez entendu dire qu'il y a quinze jours j'ai manqué être tuée par un taureau furieux ; eh bien ! c'est volontairement que je me suis placée devant ce taureau ; il est venu à moi si près que j'ai senti sur ma joue le souffle de ses naseaux... et je ne sais pourquoi il ne m'a point fait de mal.

FRAY EUGENIO.

Si ce que vous dites est vrai...

DONA MARIA, fièrement.

Vrai ! Croyez-vous que je sache mentir ?

FRAY EUGENIO.

Vous auriez fait une grande folie et un grand péché. Vous êtes à l'âge le plus heureux de la vie ; vous surtout, dona Maria, vous avez tout ce que vous pouvez désirer ; vous êtes orpheline, mais vous avez un oncle puissant et riche ; vous possédez en propre une fortune considérable. Dans un an d'ici, votre oncle viendra vous chercher pour vous mener en Espagne ; vous serez présentée à la cour ; vous ferez un beau mariage.

DONA MARIA.

Me marier ! ô ciel !

FRAY EUGENIO.

Au lieu de vous abandonner à cette mélancolie ridicule, vous devriez remercier Dieu des faveurs dont il vous a comblée. (A part.) J'en parlerai au médecin.

SCÈNE IV.

349

DONA MARIA, avec force.

Encore une fois, Fray Eugenio, vous ne me connaissez pas.

Ils se regardent fixement tous deux pendant un instant, puis baissent les yeux aussitôt.

FRAY EUGENIO, tirant sa montre.

Je suppose, dona Maria, que vous avez quelque confiance à me faire. Si mes conseils peuvent vous être utiles, je serai heureux de vous les donner. Demain je serai dans mon confessionnal depuis midi jusqu'à deux heures; préparez-vous, dans l'intervalle, par des exercices de piété. Il faut que je vous quitte; madame la supérieure m'attend pour prendre le chocolat.

DONA MARIA.

Vous me mépriserez, je le crains, car vous êtes homme et prêtre.

FRAY EUGENIO.

Dona Mariquita, ou je me trompe fort, ou quelque amourette a tourné cette petite tête-là.

DONA MARIA.

Vous êtes prêtre;..... mais si vous pouviez comprendre....

FRAY EUGENIO.

Je comprends fort bien que le bataillon des volontaires de Girone est arrivé le mois dernier à la Havane; que les officiers ont des uniformes tout neufs; qu'ils vont le dimanche à la messe dans l'église de Saint-Jacques, où vous allez... Nous parlerons de cela demain.

DONA MARIA.

Je ne vous dirai rien, vous ne m'entendriez pas. Malheureuse que je suis !

FRAY EUGENIO.

Il y a remède à tout, mon enfant, hormis à la mort. Adieu, le chocolat m'oblige à vous quitter.

Il fait un pas pour s'en aller.

DONA MARIA, le retenant.

Il faut que je vive ou que je meure!... Fray Eugenio, écoutez-moi. Nous sommes seuls... Écoutez-moi, de grace... Vous devez m'écouter... Vous pouvez me donner la vie ou la mort... et si vous dites un mot... je jure... (Fray Eugenio redouble de gravité.) Ah! Fray Eugenio. . vous êtes prêtre... je ne puis parler.

FRAY EUGENIO.

Dona Maria, je ne sais si je dois rire de votre conduite, ou m'en fâcher... Mais non; je vous plains: vous me faites pitié. Allez vous mettre en prière, et dans une heure d'ici, venez à l'église du couvent. Je vous écouterai; maintenant j'en ne puis.

DONA MARIA, tirant une lettre de son sein.

Ce que je n'ose vous dire... cette lettre...

FRAY EUGENIO, tendant la main.

Que contient cette lettre? Donnez.

DONA MARIA, retenant la lettre.

Au moins promettez-moi de ne pas la lire tant que vous serez dans cette maison. Lisez-la ce soir, ce soir seulement. Vous me le promettez? Et demain... Non, ne m'en parlez jamais... Si vous me la rendez... ne

ne faites pas de reproches... ils seraient inutiles... Rendez-la-moi seulement... Je me punirai moi-même de ma folie... Mais, au nom de Dieu, vous ne me ferez pas de reproches.

FRAY EUGENIO, prenant la lettre.

Donnez.

DONA MARIA.

Ayez pitié de moi, je vous en supplie... J'ai résisté tant que j'ai pu... Surtout ne l'ouvrez pas ici! (Fray Eugenio brise le cachet.) Ah Dieu! que faites-vous! Fray Eugenio... Je vous en conjure... par pitié... rendez-la-moi, Fray Eugenio... Vous me tuez... Ah! ne la lisez pas ici.

FRAY EUGENIO.

Que faites-vous? remettez-vous; quelqu'un vient.

DONA MARIA.

Ne la lisez pas ici... ou rendez-la-moi.

RITA, entrant.

Monsieur l'abbé, madame la supérieure vous attend pour prendre le chocolat.

FRAY EUGENIO.

Je viens. (A Dona Maria.) Je lirai cela tantôt.

Il sort avec Rita.

SCÈNE V.

DONA MARIA, seule.

J'ai donc livré mon secret... je l'ai livré sans espoir que Fray Eugenio réponde à mon amour... au moment où je venais de voir clairement son indifférence pour moi. — Qu'ai-je dit?... son indifférence!... il est prêtre, il est dévot, il est honnête homme; ainsi plus d'espérance pour moi. Je devrais, plutôt que d'attendre ses reproches... — Pourtant... s'il m'aimait... s'il pouvait m'aimer... mais non; il n'aime que Dieu. Quelquefois sa voix est si douce... si tendre même... Tout à l'heure, j'ai cru un moment que ce n'était plus un prêtre... mais lorsque j'allais parler, son expression est devenue si sévère, que mon courage s'est glacé... Cette soirée... quand je dansais avec Francisca, lorsqu'il était comme enivré par le spectacle de nos plaisirs, alors j'aurais dû lui avouer mon amour. — Francisca!... elle dansait avec moi... Oh! non, elle ne l'aime pas. Si elle aime, elle a donné son cœur à quelque officier... — Il lui parle souvent... mais... non, il ne lui parle pas d'amour... Francisca ne pourrait pas... Un prêtre!... Moi seule... Quel péché, mon Dieu, aimer un prêtre! Il n'y a que moi au monde qui puisse éprouver un amour aussi affreux, aussi criminel... et cela me rassure, misérable que je suis... mon crime me rassure! Au moins je n'aurai pas de rivale... — Il a peut-être

ouvert ma lettre... S'il la lisait maintenant?... Sans doute elle excite sa colère, son indignation... Une femme s'abaisser à ce point!... Peut-être il rit de moi, et il dit, en haussant les épaules: *La folle, l'enfant!*... Grand Dieu! je leur prouverai que je ne suis pas une enfant... Ils verront que j'ai du courage plus qu'un soldat... que j'aime comme elles ne peuvent pas aimer. Je mourrai si je ne puis être à lui... Mais cette lettre, s'il va la montrer! elle est si étrange... et la fin... comment donc disais-je à la fin?... Je ne puis me rappeler un seul mot; ma pauvre tête est toute troublée... *Je... si vous ne m'aimez pas... je...* Ah! pourquoi l'ai-je donnée cette lettre? Imbécile!... Pourquoi ne pas lui parler? Il aurait vu mes larmes, mon trouble... Et ce papier froid et compassé, cette écriture soignée... avec des points et des virgules! Il croira que je feins une passion que je n'éprouve pas... que je copie des phrases de roman... Il m'appellera encore enfant... — Mon Dieu, tuez-moi; car ils me forceront à me tuer moi-même... — Si je lui écrivais un mot, pour excuser, pour expliquer ma lettre... Non; cela serait encore plus absurde... Peut-être n'a-t-il pas encore lu ma lettre... S'il l'avait lue, il reviendrait, ou bien il m'enverrait chercher... S'il faut rester long-temps avec mon inquiétude... je sens que je deviendrai folle... Je lui ai dit de n'ouvrir ma lettre que ce soir; maintenant je crains qu'il ne m'obéisse trop bien... Oh! la mort vaut mieux que les tourmens de l'attente... et passer toute la nuit à se tordre et s'agiter dans son lit! Oh! Fray Eugenio, donne-moi la mort

tout de suite. (On entend rire et parler derrière la scène.) Ah ! j'entends venir celles que j'appelle mes amies. Voici leurs rires et leurs bavardages. Maintenant plus que jamais leur présence m'est odieuse.

Elle va pour sortir.

SCÈNE VI.

DONA MARIA, DONA IRENE, DONA XIMENA,
DONA FRANCISCA.

DONA IRENE.

Maria, Mariquita, où vas-tu donc ? Pourquoi nous fuis-tu ?

DONA XIMENA.

Qu'as-tu donc, Mariquita ? tu as les yeux rouges ; on dirait que tu viens de pleurer. Ah ! je devine ; tu lisais un roman qui finit mal.

DONA MARIA.

J'ai mal à la tête.

DONA FRANCISCA.

Pauvre amie ! Oui, ton front est brûlant. Reste ici, à l'ombre, crois-moi. On étouffe dans nos chambres. Asseyons-nous sur ce banc ; tu appuieras ta tête sur mon épaule, et moi... (bas) j'ai tant de choses à te dire, chère Mariquita ! Il faut absolument que tu restes et que tu m'écoutes.

DONA IRENE.

Mariquita, sois juge entre Ximena et moi.

DONA XIMENA.

Un beau juge que tu prends ! Comme si elle se connaissait à ces sortes de choses. Passe encore pour Francisca.

DONA IRENE.

Il n'est pas besoin de tant de connaissances , puisqu'il s'agit seulement de dire son goût.

DONA FRANCISCA.

Ne la tourmentez pas avec vos questions ridicules. Pauvre enfant ! Vous voyez bien qu'elle est malade.

DONA IRENE.

Oui , c'est qu'apparemment tu veux l'ennuyer à toi toute seule. Vous êtes insupportables toutes deux avec vos éternelles amitiés.

DONA MARIA , bâillant (1).

De quoi s'agit-il , Irene ?

DONA IRENE.

Fi ! que cela est vilain de bâiller ainsi au nez des gens !

DONA MARIA.

J'ai un grand mal d'estomac.

DONA IRENE.

Tu as vu ces officiers de marine qui sont venus avec l'Esmeralda , et qui ont entendu la messe hier à notre église ? Eh bien , Ximena , qui est déjà éprise de l'un d'eux , s'en vient nous dire que leur uniforme est plus beau que celui des dragons d'Amérique. Comment la trouves-tu ? Les officiers de marine qui

sont habillés si simplement, tandis que les dragons d'Amérique avec leur uniforme vert et jaune, les galons d'argent, le pantalon gris avec le passepoil orange, le casque noir et le plumet...

DONA XIMENA.

Oui, avec ce costume-là, ils ont l'air de canaris : tandis que les marins avec leur habit bleu et rouge, le pantalon blanc... C'est une tenue sévère qui sied bien à des militaires. Et puis j'aime beaucoup leur chapeau bordé d'or, et je suis folle de leur poignard.

DONA IRENE.

Les conducteurs de mules et les ouvriers ont aussi des poignards ; mais un grand sabre traînant qui résonne sur le pavé, y a-t-il quelque chose de plus joli ? Et les éperons, parlez-moi de cela ! Quand ils entrent dans l'église, ils font tant de bruit, que tout le monde les regarde. Les marins n'en pourraient pas faire autant.

DONA XIMENA.

C'est qu'ils ne veulent pas faire les capitans matamores comme les dragons. Mais les officiers de l'Esmeralda sont des braves à *trois poils*, tout le monde le sait. D'abord il faut tant de courage pour être marin.

DONA IRENE.

Comme s'il n'en fallait pas pour être dragon ? Quant à moi, je serais tout aussi effrayée de monter à cheval que de naviguer sur un vaisseau en pleine mer.

DONA XIMENA.

Et les tempêtes, les naufrages et les combats; c'est là qu'il faut avoir du cœur! Tous ces canons que tu vois aux sabords tirent avec des boulets ramés qui tuent vingt hommes à la fois...

DONA IRENE.

Mesdemoiselles, remarquez-vous que Ximena sait déjà tous les termes de marine, depuis qu'elle a donné son cœur à un capitaine de frégate?

DONA XIMENA.

Je ne lui ai rien donné du tout, et je ne lui ai pas encore parlé; mais il a une lettre de recommandation pour ma tante. Je le verrai chez elle dimanche, et je sais bien que c'est un jeune homme très-comme il faut. D'abord il faut être gentilhomme pour entrer dans la marine.

DONA IRENE.

Si tu ne lui as pas encore parlé avec la bouche, tu lui as assez parlé, Dieu merci, avec ton éventail.

DONA XIMENA.

Mon Dieu! toi qui parles, tu n'as pas cessé de faire des signes, et d'envoyer des œillades à ton grand capitaine don Rafaël Samaniego. Un joli nom! au lieu que le capitaine de l'Esmeralda s'appelle Don Juan de Garibay, ce qui est un nom basque, pour que vous le sachiez, et il a une croix d'Alcantara, et il a soutenu un très-beau combat naval, et il s'est battu au pistolet à Carthagène avec un Anglais à qui il a cassé le bras, et...

DONA FRANCISCA.

Comme tu sais bien son histoire !

DONA IRENE.

Je n'aime pas le pistolet, c'est bête ; au lieu que l'épée, c'est bien plus gracieux. Le mois dernier, Don Rafaël s'est battu à l'épée. Il est d'une adresse surprenante.

DONA FRANCISCA.

Il paraît que l'habit militaire a des attraits tout-puissans à vos yeux.

DONA IRENE.

Ma foi, cela sied bien à un homme. Si j'étais homme, je voudrais être colonel de dragons.

DONA XIMENA.

Moi, si j'étais homme, je serais capitaine de vaisseau. As-tu remarqué les enfans qu'ils appellent les cadets de marine ? Comme ils sont gentils avec leur petite veste bleue et leur pantalon blanc !

DONA FRANCISCA.

Et vous seriez filles à ne trouver bien un homme que s'il a des galons sur la manche, et sur la tête un chapeau à trois cornes, ou bien un casque ?

DONA IRENE.

Pour cela non. Tien's, sans aller bien loin, nous voyons tous les jours un bien bel homme qui n'a pourtant pas d'uniforme.

DONA XIMENA.

Je sais qui tu veux dire, et cela est bien vrai.

DONA FRANCISCA.

Qui donc ?

DONA IRÈNE.

Belle demande ! Fray Eugenio.

DONA FRANCISCA.

Fray Eugenio !

DONA MARIA.

Fray Eugenio !

DONA XIMENA.

Il est certain qu'il n'est pas possible d'avoir de plus belles mains que les siennes.

DONA IRENE.

Et dans ses yeux, quelle noblesse et quelle douceur tout à la fois.

DONA XIMENA.

C'est dommage qu'il ne porte pas de moustaches ; il a la bouche un peu grande.

DONA IRENE.

Pas trop pour un homme, et il a des dents superbes. Aussi faut-il voir comme il en prend soin. C'est pour cela, je crois, que, depuis quelque temps, il ne fume plus. — Pourquoi ris-tu, Paquita ?

DONA FRANCISCA.

Je ris de la profondeur de vos observations.

DONA XIMENA.

Ce que j'aime le plus en lui, c'est qu'il est toujours de bonne humeur. Il est facile, jovial ; c'est tout l'opposé de son prédécesseur, feu l'abbé Domingo Ojeda, qui nous tracassait à tout propos. Fray Eugenio nous permet de danser entre nous, de chanter et de rire, et il nous répète à chaque instant : Amusez-vous pen-

dant que vous êtes jeunes. Il prend toujours notre parti auprès de notre vieille supérieure, qui est d'humeur si acariâtre : en vérité, c'est un galant homme.

DONA IRENE.

Vous savez ce qu'il a fait pour dona Lucia d'Olmedo ?

DONA FRANCISCA.

Non, vraiment.

DONA IRENE.

Toute la ville en parle : je l'ai entendu conter hier chez ma mère.

DONA FRANCISCA.

Dona Lucia, la fille de l'auditeur don Pedro ? celle qui s'est fait enlever par un officier des dragons d'Amérique ?

DONA IRENE.

Précisément. — D'abord son père jetait feu et flammes ; il ne parlait de rien moins que de mettre dona Lucia aux Filles repenties, et il avait obtenu du corrégidor un ordre pour faire arrêter l'officier de dragons... un lieutenant, un Fadrique Romero, quelque chose comme cela. On dit que c'est un assez beau militaire, des moustaches noires, pinçant assez bien de la guitare : c'est même avec sa guitare qu'il a séduit cette folle de dona Lucia, car c'est un cadet de famille qui n'a pas un sou vaillant. Il faut qu'il vive avec sa paye. — Vous savez ce que c'est. Bref, il faisait une excellente affaire en adressant ses hommages à dona Lucia, dont le père est si riche.

DONA FRANCISCA.

Et Fray Eugenio?

DONA IRENE.

Fray Eugenio est allé trouver le père, qui était furieux ; il lui a fait sans doute un sermon bien éloquent, bien touchant, comme ses sermons de carême. Il lui a dit : Vous voyez bien que vous allez faire votre propre malheur en faisant celui de votre fille ; vous voulez punir un scandale, et vous causez un scandale plus grand, *et cætera, et cætera*. Enfin, il a tant prêché, tant prêché, que le père a pleuré quelque peu. Fray Eugenio avait tout prêts, dans un cabinet, le ravisseur et la fille séduite. Il ouvre la porte, crac ! les voilà tous deux aux pieds du vieillard, qui lui baise les mains, qui versent des torrens de larmes. Mon père par ci, mon père par là... Conclusion : le cœur de bronze de monsieur l'auditeur est devenu comme une cire molle ; il les relève, embrasse sa fille, et tend la main à Fadrique, en lui disant : « Mon cher fils ! » Le meilleur de l'affaire, c'est que ce Don Pedro, qui est plus ladre qu'un juif, a été si bien retourné par Fray Eugenio, qu'il a donné une dot superbe à sa fille. Et savez-vous pourquoi ? Il est vaniteux ; Fray Eugenio lui a persuadé que toute la ville se moquerait de lui s'il ne faisait pas les choses grandement. — Eh ! Paquita ! qu'as-tu donc ? tu pleures ?

DONA FRANCISCA.

Oui, ce trait de sa générosité m'a émue.

DONA XIMENA.

Grand pouvoir de l'éloquence !

DONA IRENE.

Oh ! le cœur sensible ! Ah ! ah ! ah !

DONA XIMENA.

Voilà Paquita qui pleure. — Mariquita a l'air d'être près d'en faire autant. Pour le coup, cela est par trop romanesque. Irene, crois-moi, laissons ces demoiselles pleurer ensemble : aussi-bien j'ai quelque chose à te conter, qui te fera rire. Adieu, mesdemoiselles : si vous avez vos secrets, nous avons les nôtres.

Elle sort avec dona Irene.

SCÈNE VII.

DONA MARIA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA, serrant dans ses bras dona Maria.

Chère Maria ! ma seule amie !

DONA MARIA, l'examinant.

Je ne te croyais pas sensible à ce point.

DONA FRANCISCA.

Ah ! tu ne peux comprendre encore ce que j'éprouve. (Une horloge sonne, et dona Maria tressaille.) Comme tu es nerveuse aujourd'hui ! Va, si ton cœur était occupé comme le mien, cette heure ne te rappellerait que des idées de bonheur. — Personne ne nous observe ? Regarde, Mariquita ; tu ne me trahiras pas ? Une lettre... (Elle s'approche de l'oranger, et prend la lettre de Fray Eu-

genio. — Dona Maria la voit faire d'un air distrait. Dona Francisca lit rapidement la lettre et la baise ensuite.) Chère enfant! que je t'embrasse aussi. (Elle l'embrasse.) Mais, dis-moi, pourquoi faut-il que tu sois malade aujourd'hui? Quand je suis heureuse et gaie, je voudrais que tout ce que j'aime fût heureux et gai comme moi.

DONA MARIA.

Je souffre.

DONA FRANCISCA.

En effet, depuis quelque temps nous remarquons que tu es changée; mais tu as grandi, tu t'es formée si vite... Laisse faire le temps; un jour tu seras heureuse comme moi, et alors tu te porteras bien.

DONA MARIA.

Tu es donc bien heureuse?

DONA FRANCISCA.

Oh! oui; je n'ai plus de vœux à former, sinon pour rester long-temps comme je suis maintenant. — Mais, Mariquita, mon bonheur m'étouffe, et il faut que je t'en fasse la confidence, quoique à ta petite mine renfrognée je juge que tu n'es guère en humeur de m'écouter. Tu es ma meilleure amie, et c'est une des charges de l'amitié d'écouter les récits des plaisirs et des peines de son amie. — On te croit ici un enfant, parce que tu es la plus jeune de nous autres *grandes*; mais tu es si sage, si raisonnable, si... (Elle l'embrasse.) Tiens, je t'aime tant que je ne veux m'ouvrir qu'à toi seule.

DONA MARIA, soupirant.

Je t'écoute, puisque tu le veux. (A part.) Peut-être

ainsi contrainte, le temps s'écoulera-t-il plus vite pour moi.

DONA FRANCISCA.

Eh bien! (S'interrompant.) Sais-tu que tu es si grave que tu m'intimides... Ne me regarde pas avec ces yeux-là. Et tu ne me gronderas pas, petite fille. Respect à ses aînés!.... Mariquita, j'aime, et je suis aimée. (Dona Maria lui serre la main.) Eh quoi! à ton tour, voilà que tu as des larmes dans les yeux. Ah! mademoiselle, je vous y prends! Quoi! vous aussi! Qui l'aurait pu penser? « Il n'y a plus d'enfans, » comme dit la supérieure. Ces larmes me prouvent que ce petit cœur a déjà parlé. Allons, est-ce un capitaine de dragons? un officier de marine?

DONA MARIA.

Personne, je t'assure. Souffrante comme je le suis, mes yeux sont disposés à pleurer facilement, et ce n'est pas une raison... (Dona Francisca la menace du doigt.) Non, je te jure... Mais on dit que l'amour rend si malheureux, que je crains pour toi, Paquita.

DONA FRANCISCA, souriant.

Et qui t'a dit cela, petite?

DONA MARIA.

Qui? tout le monde... . madame la supérieure..... notre confesseur.

DONA FRANCISCA.

Fray Eugenio! Et tu crois qu'il dit vrai?

DONA MARIA.

Ils me parlent de ce que je ne connais pas... et je les crois.

DONA FRANCISCA.

Enfant! Apprends, ma chère, qu'on te trompe; que l'amour, c'est le premier de tous les biens; que sans amour la vie n'est qu'un enfer. Mademoiselle Mariquita, vous m'avez l'air d'une petite hypocrite. Mais c'est à moi à parler la première; nous vous confesserons ensuite.

DONA MARIA.

Et qui aimes-tu?

DONA FRANCISCA.

Oh! Mariquita, si tu étais amoureuse, tu choiserais sans doute un enfant de ton âge, un jeune officier sortant d'une école militaire; tu ne penserais qu'au bonheur d'être mariée, et de se promener sur le port en donnant le bras à ton mari..... Oui, cela doit être un grand plaisir. Mais il y a tel amour..... aussi fort, plus fort même que le mariage... et où le mariage... (baissant la voix.) est impossible.

DONA MARIA.

Comment?

DONA FRANCISCA.

Oui, Mariquita. Par exemple, on peut aimer un homme... marié. Si un homme s'est marié par des circonstances... n'importe lesquelles... suffit qu'il n'a jamais aimé sa femme... Elle est vieille et laide, méchante... Ou bien, supposons une femme toute jeune, sans expérience, mariée à un vieillard.... Ou bien.... Mais ta vertu, à toi, te dit que cela est mal.

DONA MARIA, vivement.

Moi!... Ah! Paquita, je crois que l'amour est quelquefois plus fort que toutes les lois divines et humaines... L'amour vient, dit-on, on ne sait comment, et quand on s'aperçoit qu'on aime, il n'est déjà plus temps de réfléchir si cela est bien ou mal.

DONA FRANCISCA.

Tu dis cela, petit ange! Que je t'embrasse encore pour ta gentillesse. Mais, dis-moi, qui t'a enseigné cela?

DONA MARIA.

Mais.... je l'ai entendu dire.... Ainsi, tu aimes un homme marié?

DONA FRANCISCA.

Tu sais que je ne suis pas trop dévote; et les deux années que j'ai passées en Angleterre m'ont appris qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que les cagots nous content ici des hérétiques.—J'ai vu en Angleterre des prêtres qui ont des femmes et des enfans, et ce sont de très-bons prêtres.

DONA MARIA.

Eh bien?

DONA FRANCISCA.

Eh bien! tu n'es pas encore sur la voie?... Mais toutes ces routes détournées sont inutiles avec toi. Tu m'as dit que l'amour est au-dessus de toutes les conventions divines et humaines. Tu me comprendras et tu m'excuseras.—Enfin, chère amie, j'aime un prêtre, et ce prêtre, c'est Fray Eugenio.

DONA MARIA.

Fray Eugenio ! Grand Dieu !

DONA FRANCISCA.

Lui-même. J'ai combattu quelque temps ; mais maintenant, quand je réfléchis au temps que j'ai perdu sans l'aimer, je suis tentée de pleurer ces jours sacrifiés à la vertu, ou plutôt au préjugé. Oh ! ma chère ! tu ne connais guère que l'amitié, ou peut-être quelque fièvre de tête que tu prends pour de l'amour... Mais l'amour véritable, l'amour défendu... O Mariquita, je t'aime plus qu'aucune femme au monde.... Je ne sais ce que je ne ferais pas pour toi. Eh bien ! si, pour sauver Fray Eugenio, il fallait... Mais quelle folie de penser à ce qui n'est pas possible. Non, mon ange, un amant ne m'empêche pas d'avoir une amie, et je serai la plus heureuse des femmes, parce que j'aurai tout à la fois le plus tendre des amans et la plus fidèle des amies.

DONA MARIA, atterrée.

Fray Eugenio !... Il t'aime !

DONA FRANCISCA.

Je le vois, ta philosophie est un peu ébranlée, et tes scrupules ou tes préjugés sont trop enracinés dans ton cœur, pour qu'il puisse me trouver une excuse. Un prêtre, pour toi, n'est pas un homme. Tu penses à un sacrilège, une profanation. J'avais tes idées avant d'avoir cédé à ma passion, et maintenant que je ne vis que pour elle, je me réjouis d'avoir eu quelques sacrifices à faire à mon Eugenio. Oui,

je voudrais avoir été bien plus dévote que je ne l'étais, pour avoir pu lui sacrifier la crainte de l'enfer, pour avoir pu renoncer pour lui à mon ame; car il y a une jouissance divine à renoncer à tout, à souffrir tout pour celui que l'on aime.

DONA MARIA.

Et il t'aime?

DONA FRANCISCA.

S'il m'aime! s'il m'aime! C'est toi qui peux me faire cette question! S'il m'aime! Il n'y a pas une goutte de sang dans son cœur qui ne soit à moi, pas un instant de sa vie où mon image ne l'occupe..... Et cependant, chère amie, je lui dis du matin au soir qu'il ne m'aime pas, et lui, de son côté... Ah! nous nous faisons enrager à qui mieux mieux.... Mais ces querelles sont délicieuses; c'est là ce qui fait vivre. — Tu ne sais pas, ma chère; il a refusé, à cause de moi, d'aller en Espagne, où il avait la chance de devenir évêque au premier jour.

DONA MARIA.

Et vous vous aimez depuis long-temps?

DONA FRANCISCA.

Mais, en vérité, je ne sais. Maintenant il me semble que la première fois que je l'ai vu je l'ai aimé, pourtant il n'y a guère que six semaines que nous nous sommes dit que nous nous aimions. D'abord je le trouvais l'homme le plus spirituel que j'eusse encore vu. Chacune de ses paroles me semblait bien dite. Je retenais les phrases les plus insignifiantes que je lui entendais prononcer. Aucun autre homme ne me

paraissait avoir de l'esprit, et je ne pouvais m'amuser dans un lieu où Fray Eugenio n'était pas. Bientôt je m'aperçus qu'il m'avait remarquée parmi nos compagnes. Il me parlait plus souvent qu'aux autres; il me faisait cent questions, et moi, j'étais si troublée toutes les fois qu'il m'adressait la parole, que je lui répondais tout de travers. Quand, le soir, la supérieure nous faisait venir dans sa chambre, pour faire de la musique, il était toujours derrière ma chaise; et quand j'étais assise devant le piano, je voyais toujours sa tête dans la glace qui est au-dessus du piano. Que de fois, au milieu d'un morceau, il m'est arrivé d'oublier à quelle ligne j'en étais. Fascinée, interdite, prête à me trouver mal; je croyais voir le cahier et la glace onduler devant moi. Alors souvent, ma bonne Mariquita, tu venais; du doigt tu me montrais où j'en étais; tu m'encourageais; tu appuyais ta main sur ma chaise, et dans la glace je voyais ta tête à côté de celle de Fray Eugenio. Tous deux vous aviez l'air de m'aimer; vos regards étaient si doux quand ils se tournaient vers moi! — Et toi, quand tu chantaïs, pauvre Maria, toi qui as dix fois plus de talent que moi, Fray Eugenio ne t'écoutait pas, et il attendait avec impatience le moment où la musique cesserait, et lui permettrait de se rapprocher de moi pour causer. — Voilà que je m'aperçus que je l'aimais, et d'abord j'en fus toute troublée. Aimer un prêtre! un homme qui ne peut se marier! Mais je me souvenais des femmes de prêtres que j'avais vues à Londres; puis ma mémoire

me rappelait toutes les personnes qui étaient malheureuses en ménage.... Je n'en voyais pas une qui eût trouvé le bonheur en se mariant... Cependant j'évitais de me trouver seule avec Fray Eugenio ; je ne lui parlais plus ; je ne le regardais qu'à la dérobée, et je voyais qu'il devenait triste, ses yeux étaient humides et supplians quand il me regardait.... Nous étions bien à plaindre tous deux. Alors j'entendis conter que Fray Eugenio n'avait pas eu de vocation pour entrer dans les ordres, et que des circonstances malheureuses l'avaient obligé à prendre ce parti. Tu ne saurais croire, chère amie, quelle fut ma douleur quand l'idée me vint qu'un désespoir amoureux l'avait fait renoncer au monde. Je ne pouvais supporter l'idée que Fray Eugenio aimât une autre femme. J'étais à peine sûre que je l'aimais, et déjà j'étais jalouse.... O Mariquita, que la jalousie est une cruelle chose!... Puisses-tu ne jamais l'éprouver, cette vilaine passion. Que de nuits j'ai passées sans dormir, baignant mon oreiller de mes larmes, et mordant mes draps avec rage!... Enfin je sus la véritable cause qui l'a déterminé à prendre ce vilain habit.

DONA MARIA.

C'est encore l'amour?

DONA FRANCISCA.

Sa mère était très-malade... les médecins l'avaient condamnée... C'était une femme très-dévote... Eugenio avait alors dix-sept ans au plus. Sa mère mourante lui dit : « Si tu consentais à te vouer à Dieu, je suis sûre que tu obtiendrais du ciel la guérison de

ta mère. » Il n'hésita pas, et bien qu'il étudiât pour être médecin, il abandonna tout, se fit prêtre, et sa mère guérit.

DONA MARIA, à demi-voix.

C'est une ame généreuse, après tout.

DONA FRANCISCA.

Tout ce que j'apprenais de lui me le faisait aimer chaque jour davantage. J'étais sûre qu'il m'aimait; toutefois il se faisait un scrupule de m'avouer sa passion, à cause de son âge et de sa profession. Je résolus donc de lui parler la première, et de l'obliger à se déclarer. Souvent alors j'entamais une conversation détournée, afin d'amener de bien loin le mot d'*amour*; et quand venait le moment de prononcer ce mot magique, je manquais de courage, et je n'osais. Enfin, un soir, par un beau clair de lune, nous dansions toutes dans ce jardin, et lui debout, adossé à cet oranger, nous regardait. En tournant devant lui, une fleur qui était dans mes cheveux tomba à ses pieds. D'abord il ne fit pas semblant de s'en apercevoir; mais il laissa tomber son mouchoir négligemment sur la fleur, puis il se baissa pour le ramasser, et il ramassa la fleur en même temps. Quand on se reposa, je m'approchai de lui, et je lui dis tout bas et en riant, et cependant je tremblais, et j'entendais distinctement battre mon cœur: « Fray Eugenio, vous m'avez pris cette fleur; rendez-la moi... » Il me parut tout interdit. Il tira la fleur de son sein, et me la rendit. La lune était alors voilée par un petit nuage blanc. « Pourquoi m'ôtez-vous, dit-il, ce que vous

avez jeté comme une bagatelle, et ce que j'ai ramassé comme un trésor? » Il souriait, et s'efforçait d'avoir l'air de plaisanter; mais nous étions bien sérieux l'un et l'autre. « Prenez, lui dis-je : je vous la rends, puisque vous y tenez. » Et j'étendis la main : la fleur tomba, et ma main se trouva dans celle d'Eugenio. Alors un tel tremblement me saisit, que si je n'avais pas été soutenue par lui, je serais tombée à terre. Je ne sais ce qu'il me dit, ni ce que je dis, ni combien de temps nous restâmes sous cet oranger; mais en nous séparant, nous savions que nous nous aimions, et nous avions trouvé un moyen de nous revoir. — Te le dirai-je, chère amie, ce moyen? Tu vas me gronder. Je feignis de vouloir me confesser; j'allai à l'église, je me mis à genoux devant lui, et, dans ce confessionnal, Dieu entendit des sermens d'amour, au lieu d'aveux et de remontrances. Nous ne pouvions nous toucher que le bout des doigts; mais je sentais son haleine brûlante qui caressait ma bouche..... et nous baisions les grillages avec des transports frénétiques... Oh! si j'avais pu alors me jeter dans ses bras, j'aurais consenti à être anéantie après une heure de bonheur.

DONA MARIA.

Et vous êtes heureux!... Si vous étiez découverts?

DONA FRANCISCA.

Oh! cela est impossible. Eugenio est si prudent. Il n'entre que la nuit dans ce jardin, et une fois seulement il a consenti, à grand' peine, à monter dans ma chambre. C'était une grande folie de ma part, car tu

sais que ma cellule touche à celle de la supérieure, et l'on entend chaque mot qui s'y dit. Heureusement que la senora Monique dormait assez bruyamment pour nous rassurer. — Mais d'ordinaire, voici le lieu de nos rendez-vous. Vois-tu cette petite bruyère parfumée, ma chère Mariquita (2).... Cette nuit, nous étions là tous deux ; je tenais sa main dans la mienne ; sa tête était appuyée sur mon sein ; je sentais battre l'artère sur sa tempe ; nous étions si fatigués tous deux, tellement accablés de bonheur, que nous ne pouvions parler ; seulement nous soupirions de temps en temps, en regardant le ciel étoilé. Nous voyions la croix du sud (3) s'incliner lentement là devant nous, et de temps en temps une légère brise de la mer faisait tomber sur nos têtes des fleurs d'oranger... O Mariquita, que nous étions bien ! Si tu savais quels plaisirs nous donne l'amour ! Je ne conçois pas comment on n'en meurt pas... (Elle cache sa tête sur le cou de Dona Maria.) Ah ! Maria, Maria... mais, mademoiselle, vous ne devez pas connaître encore tous ces mystères-là... — Tu es trop jeune encore, petite amie. J'ai trois ans de plus que toi, et je ne suis si savante que depuis quelques semaines ; ainsi tu peux attendre encore : ton temps viendra. — Une seule chose m'inquiète. Nous n'avons pas d'asile ; nous bivouaquons. Comment ferons-nous dans la saison des pluies ? Le jardin ne sera pas tenable. Peut-être la cabane du jardinier pourrait-elle nous servir.

DONA MARIA, avec un sourire amer.

Voilà jusqu'où va ta prévoyance... imprudente que

tu es ! Il est impossible qu'avant un mois tout ne soit découvert. On verra Fray Eugenio escalader les murs du couvent. — On l'arrêtera ; votre intrigue sera connue ; il sera renfermé dans quelque couvent de la Trappe ; toi , on te mettra aux Filles repenties. — Pourquoi ne te sauves-tu pas avec lui ? c'est , crois-moi , le parti le plus prudent... , c'est la seule chance de salut qui vous reste.

DONA FRANCISCA.

Hélas ! ma bonne , tu m'effraies ; mais que faire ? Tu oublies que Fray Eugenio n'a presque rien , et que moi je n'ai que ce que je tiens des bontés de mon grand-père. Pour un enlèvement , il faut autre chose que de l'amour ; il faut ce dont les romanciers ne parlent pas , de l'argent , et beaucoup d'argent. Je te l'avouerai à ma honte , chère Mariquita ; quelquefois dans notre chapelle , en regardant cette petite statue de la Vierge ornée de tant de pierreries , une envie violente m'est venue de m'emparer de toutes ces richesses , et de me sauver avec Eugenio en les emportant. Cette idée-là m'a valu de belles morales d'Eugenio.

DONA MARIA.

Il fallait t'adresser à moi ; tu sais que je suis riche : je puis disposer d'une somme considérable en dépôt chez mon banquier ; et j'ai en ma possession des bijoux qui sont , m'a-t-on dit , d'un prix fort élevé.

DONA FRANCISCA.

Généreuse amie , comme je reconnais là ma bonne Maria ; mais je ne pourrais pas accepter de toi un sacrifice aussi considérable.

DONA MARIA.

Un sacrifice! de l'argent!

DONA FRANCISCA.

Eugenio ne voudrait jamais accepter de l'argent d'une femme; je le connais trop bien : il est fier et même un peu hautain; mais voici notre plan. Eugenio travaille avec ardeur à son ouvrage sur les pères de l'Église, et du produit qu'il en retirera...

DONA MARIA.

Folie! mes seules boucles d'oreilles en diamans se vendront plus cher que les ouvrages qu'il pourra faire.

DONA FRANCISCA, un peu piquée.

Je ne doute pas que tes boucles d'oreilles en diamans ne valent beaucoup d'argent; mais le livre d'Eugenio est rempli de mérite, c'est un ouvrage qui manquait à la science. Il le vendra ce qu'il voudra... — au moins assez cher pour nous mener jusqu'à la Jamaïque, où nous pourrions nous établir. Lui, donnerait des leçons d'espagnol et de latin, et moi je broderais et je lui ferais la cuisine. Oh! comme cela sera amusant!

DONA MARIA.

Oui, mais avant que cet ouvrage sublime soit terminé, si vous étiez découverts..... Accepte mes diamans et pars; vivez heureux ensuite, si vous pouvez.

DONA FRANCISCA.

Nous ne pouvons recevoir un présent d'une telle valeur, mon amie; mais si tu l'exiges, je demande-

rai à Eugenio la permission de t'emprunter assez d'argent pour fréter un petit bâtiment jusqu'à la Jamaïque.

DONA MARIA.

Je n'ai pas besoin de mes diamans, je ne m'en parerai jamais; accepte-les, je le veux. Tiens, voici la clef de ma cassette, prends mon écrin, et pars cette nuit.

DONA FRANCISCA.

Mais...

DONA MARIA, se levant.

Prends, te dis-je, et laisse-moi.

DONA FRANCISCA.

Je le vois, Maria, je t'ai scandalisée, tu me méprises, et tu veux te débarrasser de moi. Ta vertu sévère ou ta dévotion me condamne; cependant, par un reste d'amitié, tu ne veux pas me perdre; mais si tu ne m'aimes plus comme auparavant, je n'accepte pas tes dons.

DONA MARIA.

Si tu me crois de la dévotion ou des scrupules, tu te trompes fort. Si tu aimes véritablement Fray Eugenio, si tu es véritablement heureuse avec lui,... tu as bien fait.

DONA FRANCISCA.

Ta voix est tremblante, et tu caches mal ta colère. Mariquita, dis-moi, qu'as-tu? Est-ce contre moi que tu es en colère? réponds-moi.

DONA MARIA.

Je t'ai dit que j'étais malade..... j'ai une migraine

horrible, et depuis une heure tu me parles de ton Fray Eugenio, de.... Tiens, laisse-moi seule ici, et prends ma clef.

DONA FRANCISCA.

Non, je ne veux pas avant d'avoir consulté Eugenio.

DONA MARIA.

Eh bien! comme tu voudras; mais, pour Dieu, laisse-moi! Chaque mot que tu dis me casse la tête.

DONA FRANCISCA.

Maria, tu ne m'aimes plus, je le vois bien.

DONA MARIA.

Va, je t'aime plus que je ne le croyais moi-même.

DONA FRANCISCA.

Je te laisse, puisque tu veux être seule, Mariquita;.... mais au moins embrasse-moi pour me montrer que tu m'aimes toujours.

DONA MARIA, lui tendant la joue.

Es-tu contente?

DONA FRANCISCA.

Je t'embrasse comme j'embrasse Eugenio. Il a l'haleine aussi douce que toi. Mais tu te fâches; adieu.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

DONA MARIA, seule.

Qui l'aurait pu penser?... je n'avais pas d'espoir, mais je ne m'attendais pas à ce dernier coup... Fray Eugenio aime une autre femme!... il aime Francisca. Au fait, elle est jolie; et pour les hommes, que faut-il de plus?... Dona Francisca ma rivale! ma rivale préférée! l'aurais-je pu soupçonner? — Ils veulent ma mort, ils seront satisfaits. Grace au ciel, cette fenêtre est encore ouverte, et cette précieuse fiole va bientôt être à moi. Que mon destin s'accomplisse! (Elle entre par la fenêtre dans la pharmacie, et en sort un instant après. Considérant la fiole :) C'est peu de chose, et la mort sous cette forme n'a pas un aspect bien effrayant. On ne souffre pas long-temps. — Je suis fâchée de n'avoir pas attendu pour remettre cette lettre; je serais morte avec mon secret. Comme ils se seraient tourmentés pour deviner le motif de ma mort! — On dit qu'il est honteux pour une femme de faire des avances à un homme. (Avec dégoût.) C'est ce que fait Francisca... Il lui montrera ma lettre, et la commentera avec elle. Ma lettre est sotte et ridicule, mais ma mort raccommodera tout. Qu'en diront-ils? — Francisca se serait-elle tuée à ma place? Elle? Pauvre esprit! elle aurait pleuré, et son mouchoir mouillé, elle aurait été consolée, tandis que moi... Ils seront forcés d'admirer mon courage; ils diront: « Cette petite

Maria, que nous croyions un enfant, elle est morte avec le courage d'un soldat, avec le courage d'un Romain. » Ils seront forcés de pleurer sur moi, et j'aurai la gloire d'avoir fait leur bonheur. Le bonheur de Francisca, de Francisca que je déteste, que tout à l'heure j'aurais poignardée avec plaisir, tandis qu'elle s'amusait lentement à me déchirer le cœur !... Oui, devoir son bonheur à sa rivale, c'est un supplice assez cruel ; et peut-être un jour Eugenio fera-t-il une comparaison entre nous deux... Non, personne ne t'aurait aimé comme moi. Et toi, quand je serai morte (4)... N'importe ! Que le sacrifice soit complet, qu'il me connaisse enfin. (Écrivant sur un portefeuille.) « Je lègue à mon amie » (avec un rire amer) mon amie ! « Francisca Gomez, tous mes diamans, et l'argent déposé chez MM. Arias et Candado, dont mon oncle m'a permis de disposer. » (On entend du bruit.) Ah ! c'est Rita. Viens fermer cette fenêtre, il est temps. La mort s'en est envolée, et je la tiens prisonnière.

(Rita entre.)

SCÈNE IX.

DONA MARIA, RITA.

RITA.

C'est encore moi. Je viens fermer cette fenêtre. (Elle la ferme.) Mais, qu'avez-vous donc, mademoiselle ? vous avez l'air bien triste.

DONA MARIA.

Je n'ai qu'un grand mal de tête.

RITA.

Si vous vous couchiez sur votre lit? Voulez-vous prendre quelque chose?

DONA MARIA.

Rien, je te remercie. Ah! Rita, apporte-moi un verre de limonade.

RITA.

Je vais vous en faire sur-le-champ.

DONA MARIA.

Ce n'est pas la peine, donne-moi un verre d'eau.

RITA.

Ce sera l'affaire d'un moment.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DONA MARIA, seule.

De toutes les choses de ce monde, ce petit jardin si frais, voilà tout ce que je regrette. Encore, puisque Fray Eugenio et Francisca en font le théâtre de leurs amours, je ne le regrette plus. (Regardant ses mains.) Je tremble... pourtant je n'ai pas peur. Une femme n'a pas la force d'un homme. Un brave général castillan tremblait aussi au moment du combat. Ah! que vois-je? Fray Eugenio!

SCÈNE XI.

DONA MARIA, FRAY EUGENIO.

FRAY EUGENIO, à part.

La pauvre enfant est toute tremblante, elle me fait peine.

DONA MARIA, à part.

Il hésite à me parler.

FRAY EUGENIO, lui rendant sa lettre ouverte.

Dona Maria, voici votre lettre, je l'ai lue.

DONA MARIA.

Vos reproches sont inutiles, Fray Eugenio ; vous pouvez me les épargner.

FRAY EUGENIO.

Non, dona Maria, je ne vous ferai pas de reproches, car je suppose que votre conscience a déjà parlé, et que vous vous repentez au fond de votre ame de m'avoir écrit cet étrange billet. La confusion que je lis sur votre visage me prouve que le cœur n'est point corrompu chez vous, et que la tête seule, qui est folle par trop de jeunesse, vous a conseillé cette étourderie. Je pourrais vous faire sentir combien il est mal, je dirai presque impie, de tenir un langage aussi... mondain à un ministre du Seigneur, qui est lié par des vœux solennels. Il faut que ma conduite ait été bien légère et bien répréhensible pour que vous ayez pu douter à ce point de ma piété. Je suis presque

aussi coupable que vous , et je n'ai pas le droit de me plaindre. Mais, ma pauvre enfant, je ne veux que vous montrer quelle était votre folie. Je suppose, pour un instant, que j'eusse pu oublier les sermens que j'ai prononcés à la face des autels; que je me fusse rendu coupable d'une action criminelle pour tout homme, sacrilège et abominable pour un prêtre; à quelle suite de malheurs ne vous seriez-vous pas condamnée ! Un homme du monde qui séduit une jeune fille peut toujours réparer sa faute : un prêtre ne le peut. Le mystère et la prudence cachent un temps le crime aux yeux du monde, mais tôt ou tard le secret est connu, et le scandale est énorme. Votre réputation, le bien le plus précieux d'une femme, serait perdue à jamais; et pour quelques jours passés au milieu de faux plaisirs, vous vous seriez préparé des années de regrets et de remords.

DONA MARIA.

Fray Eugenio, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenu de toutes ces belles réflexions quand vous avez parlé d'amour à Francisca ?

FRAY EUGENIO.

Francisca ! que voulez-vous dire ?

DONA MARIA.

Francisca m'a tout dit, Fray Eugenio. J'ai à me plaindre de vous : j'ai été franche, trop franche avec vous, et vous êtes hypocrite avec moi.

FRAY EUGENIO.

Ah ! gardez-vous de croire...

DONA MARIA.

Et c'est dans ce jardin, sous cet oranger, que vous parlez en prêtre ! Pourquoi ne me dites-vous pas « J'aime Francisca » ? Cela aurait été d'un galant homme.

FRAY EUGENIO.

Je suis confondu ! Oui, mademoiselle, vous êtes maîtresse de notre secret ; et vous pouvez nous perdre si vous le voulez.

DONA MARIA.

Ah ! Fray Eugenio, qu'ai-je donc fait pour que vous me soupçonniez d'une telle bassesse ?

FRAY EUGENIO.

J'ai tort, je l'avoue, mademoiselle ; mais je dois vous paraître si coupable... je le suis tant en effet !... Je savais à quels dangers j'exposais votre amie ; mais, croyez-moi, j'ai combattu long-temps cette passion funeste, et si j'ai cédé...

DONA MARIA.

Vous n'avez pas besoin de vous justifier auprès de moi ; je vous comprends et je vous approuve. Il est un moyen de vous soustraire à ces dangers : j'en parlais tout à l'heure à Francisca... Il faut fuir dans un pays où vous pourrez vous marier.

FRAY EUGENIO.

Ah ! je le désire, mais...

DONA MARIA.

Tout cela est facile avec de l'argent. Je puis en prêter à dona Francisca ; vivez heureux avec elle.

FRAY EUGENIO.

Tant de générosité m'accable et m'humilie...

DONA MARIA.

Adieu, Fray Eugenio. (Souriant.) Vous concevez que maintenant votre conversation n'a plus tant de charmes pour moi; ainsi, séparons-nous.

FRAY EUGENIO.

Croyez que ma reconnaissance...

DONA MARIA.

Adieu.

FRAY EUGENIO.

Permettez-moi... (Il veut lui baiser la main.)

DONA MARIA.

Je ne suis plus une femme pour vous, Fray Eugenio; je suis tout au plus... une *amie*.

FRAY EUGENIO.

Puissiez-vous trouver un cœur digne du vôtre!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

DONA MARIA, seule.

L'instant approche. Je vois Rita s'avancer lentement avec cette limonade qui doit me délivrer de tous les ennuis de ce monde. — Elle craint d'en répandre une goutte. — Elle a l'air de suivre un convoi. Le mien sera étrange. Sans doute celle qui cause ma mort tiendra un des coins du drap qui couvrira ma

bière... Et lui chantera la messe de funérailles. Ah ! ah ! ah !... Mais non ; en ma qualité de suicide , de damnée , on ne me portera pas à l'église. On m'entertera dans quelque lieu écarté. Qu'importe , pourvu que , dans mon trou , je ne pense plus aux idées qui me tourmentent !

SCÈNE XIII.

DONA MARIA , RITA.

RITA.

Voilà un grand verre de limonade ; je l'ai faite avec de la neige. Buvez , avant qu'elle ne s'échauffe.

DONA MARIA.

Ma bonne Rita , je suis fâchée de te déranger toujours ; mais fais-moi le plaisir d'aller reporter ce livre dans ma chambre.

RITA.

Oui , mademoiselle.

DONA MARIA.

Je m'en vais bientôt quitter ce couvent , Rita. Je n'emmènerai pas mes oiseaux avec moi , et je te les donne pour en prendre soin.

RITA.

Vous allez quitter le couvent ?

DONA MARIA , après avoir écrit quelque chose sur une page de son portefeuille , qu'elle déchire.

Oui. Tiens ; avec ce papier-là tu recevras trois

cents piastres de MM. Ariás et Candado, ces banquiers qui demeurent sur la place de la Mer.

RITA, stupéfaite.

Mademoiselle...

DONA MARIA.

C'est pour acheter du grain à mes oiseaux. Tu en prendras bien soin, n'est-ce pas ?

RITA.

Mon Dieu, mademoiselle, il n'est pas besoin d'argent ; suffit qu'ils viennent de vous.

DONA MARIA.

Non, prends, et reporte ce livre.

RITA.

Vous pleurez, mademoiselle...

DONA MARIA.

Ce n'est rien, va.

RITA.

J'attendais que vous eussiez bu...

DONA MARIA.

Je reporterai le verre et la soucoupe : laisse-moi...

RITA.

Ma bonne demoiselle, comme vous êtes singulière aujourd'hui... (Dona Maria lui fait signe de la main de s'en aller.) Vous me comblez de présents, et vous pleurez...

DONA MARIA.

Adieu, Rita. (Elle l'embrasse.) Laisse-moi ; va, je t'en prie.

RITA, à part, en s'en allant.

Elle pleure en quittant le couvent, tandis que les autres se réjouissent.

SCÈNE XIV.

DONA MARIA, seule.

Cette fille est ici le seul être qui me soit attaché. En lui disant adieu, j'ai senti que ma force allait m'abandonner.... — Du courage; dans quelques moments tout sera fini. (Elle met une partie du contenu de la fiole dans le verre de limonade.) La couleur de cette limonade n'est pas changée. Je ne sais, mais j'aurais plus d'horreur d'un poison noir que d'une eau transparente comme celle-ci... (Elle prend le verre, et le pose sur le banc.) Il faut du courage pour mourir... En renversant ce verre, je retiens la vie près de m'échapper... Fi donc! je me mépriserais moi-même. Allons! (Elle va prendre le verre; entre Dona Francisca.)

SCÈNE XV.

DONA MARIA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA.

Mariquita, je viens encore te tourmenter. Eh bien! comment eela va-t-il?

DONA MARIA.

Bien; et tout à l'heure je serai encore mieux.

DONA FRANCISCA.

Chère amie, rends-moi encore un service, un ser-

vice bien grand. Si tu m'accordes ce que je vais te demander, j'accepterai l'argent que tu m'offres.

DONA MARIA.

Parle.

DONA FRANCISCA.

Le jardinier vient d'acheter un gros chien, pour garder ses oranges, à ce qu'il dit. Cela contrarie fort nos rendez-vous. Prête-moi ta chambre pour cette nuit ; elle donne sur la petite cour ; le mur est bas, facile à escalader. Nous avons une échelle de corde. Toi, tu occuperas ma chambre, et tu auras mes livres pour te tenir compagnie.

DONA MARIA.

C'est ma chambre qu'il te faut ?

DONA FRANCISCA.

Oui, chère amie.

DONA MARIA.

Elle sera ce soir à ton service.

DONA FRANCISCA.

Que tu es bonne, chère Mariquita. Nous qui bivouaquons toutes les nuits, comme nous allons être bien dans ta belle chambre à alcôve !

DONA MARIA.

Est-ce là tout ce que tu veux ?

DONA FRANCISCA.

Tu es un ange ! — Ah ! ce verre de limonade, le bois-tu en entier ?

DONA MARIA.

Le veux-tu aussi ?

DONA FRANCISCA.

Il est si grand. Laisse-m'en boire la moitié ; je meurs de chaud.

DONA MARIA.

Bois, et grand bien te fasse !

DONA FRANCISCA.

Je bois la première, tu vas savoir ma pensée. (Elle boit.)

DONA MARIA, à part.

Tu sauras la mienne aussi.

DONA FRANCISCA, jetant ce qui reste dans le verre.

Ah ! quel goût affreux !.... Qu'y a-t-il donc dans cette limonade ?.... Ah ! quelle horreur ! J'en ai la gorge brûlée... Mais qu'as-tu donc ! pourquoi pleures-tu en me regardant ?.... tu trembles.... O ciel ! je brûle.... Mon Dieu !.... que m'as-tu fait boire !.... Réponds-moi donc !.... Maria.... Ah !.... j'étouffe, je brûle... De l'eau ! donne-moi de l'eau.

DONA MARIA.

Malheureuse ! qu'ai-je fait ? Au secours ! au secours !

DONA FRANCISCA.

Ah ! je me meurs !

DONA MARIA.

Paquita ! Paquita, ne meurs pas !.... Au secours !... Pardonne-moi ! pardonne-moi !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FRAY EUGENIO, DONA IRENE,
DONA XIMENA, RITA.

DONA MARIA.

Secourez-la ! Elle est empoisonnée, empoisonnée
par moi. Je vais me faire justice ; et le puits du cou-
vent n'est pas bien loin.

Elle sort en courant.

FRAY EUGENIO, au public.

Ne m'en voulez pas trop pour avoir causé la mort
de ces deux aimables demoiselles, et daignez excuser
les fautes de l'auteur.

FIN DE L'OCCASION.

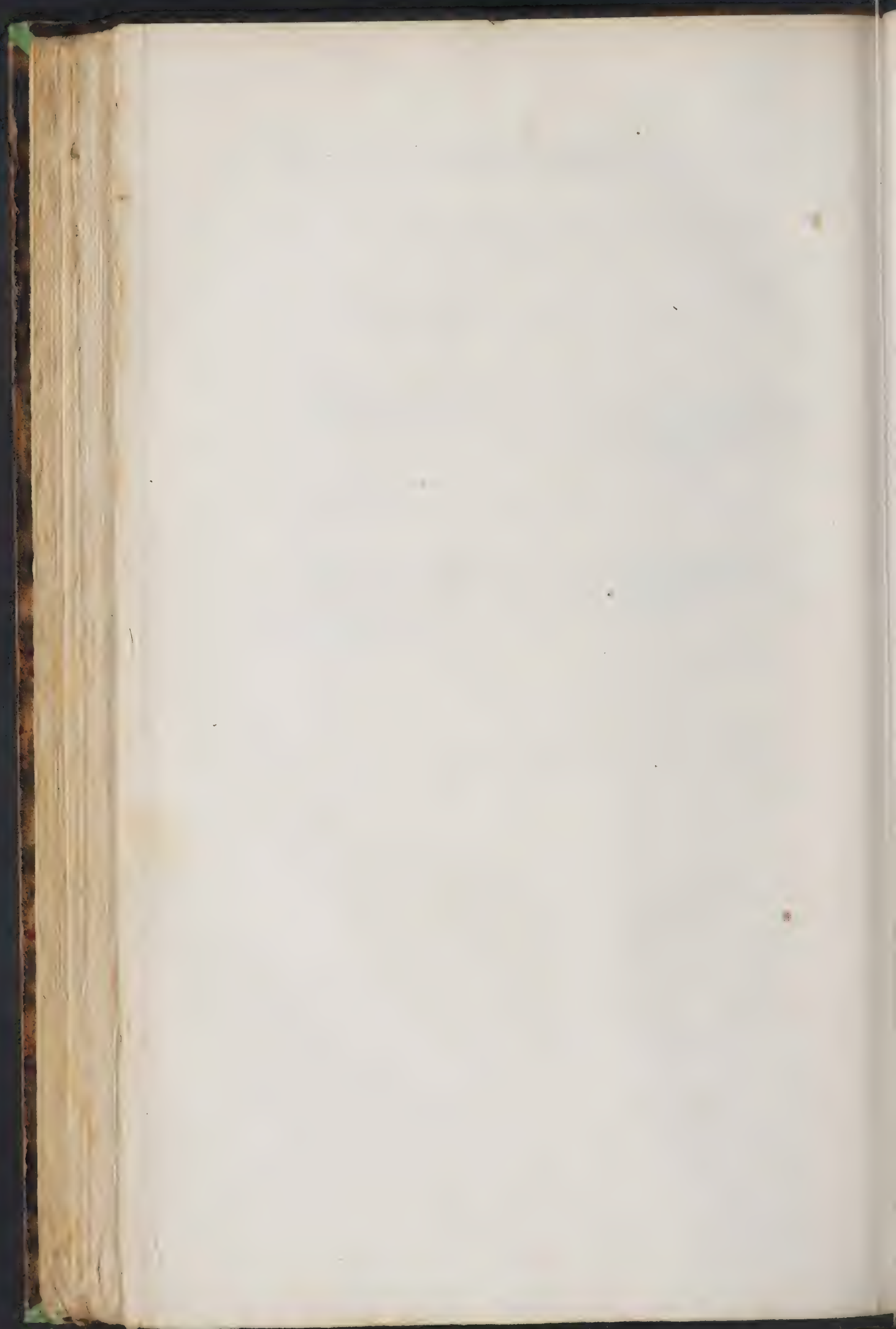
NOTES.

(1) Effet assez ordinaire de l'inquiétude. On a remarqué que Ali-Pacha , après s'être rendu entre les mains des Turcs , bâilla continuellement pendant l'heure qui précéda sa mort.

(2) *Mirad estas yerbas....*
Que aun estan holladas....

(3) Constellation qui fait connaître les heures de la nuit par son inclination sur l'horizon.

(4) *Tu te holgaràs con ella en la cama comprada de mi dinero.* Je ne sais comment traduire.



LE CARROSSE
DU SAINT-SACREMENT.

SAYNÈTE.

Tu veràs que mis finezas
Te desenojan.

CALDÉRON. Cual es la mayor perfeccion.

PERSONNAGES.

DON ANDRES DE RIBERA , vice-roi du Pérou.

L'ÉVÊQUE DE LIMA.

LE LICENCIÉ THOMAS D'ESQUIVEL.

MARTINEZ , secrétaire intime du vice-roi.

BALTHASAR , valet de chambre du vice-roi.

CAMILA PÉRICHOLE , comédienne.

La scène est à Lima, en 17..

LE CARROSSE

DU SAINT-SACREMENT.

Le cabinet du Vice-Roi.

Le Vice-Roi, en robe de chambre, assis dans un grand fauteuil auprès d'une table couverte de papiers. Une de ses jambes enveloppée de flanelle repose sur un coussin. Martinez, debout auprès de la table, une plume à la main.

MARTINEZ.

MESSIEURS les auditeurs attendent la réponse de Votre Altesse.

LE VICE-ROI, d'un ton chagrin.

Quelle heure est-il ?

MARTINEZ.

Bientôt dix heures. Votre Altesse a justement le temps de s'habiller pour la cérémonie.

LE VICE-ROI.

Le temps est beau, dis-tu ?

MARTINEZ.

Oui, Monseigneur. Il souffle un vent frais de la mer, et il n'y a pas un nuage dans le ciel.

LE VICE-ROI.

Je donnerais cent piastres fortes pour qu'il plût à

verse. Alors je resterais volontiers dans mon fauteuil à me dorloter; mais par un temps comme celui-ci.... quand toute la ville sera dans l'église... renoncer à se montrer, et céder le premier rang aux auditeurs!.....

MARTINEZ.

Ainsi Votre Altesse se décide...

LE VICE-ROI.

Les mules sont attelées?...

MARTINEZ.

Oui, Monseigneur; elles sont attelées à ce beau carrosse qui vous est arrivé d'Espagne.

LE VICE-ROI.

Les habitans de Lima n'en ont jamais vu un semblable... Quel effet cela va produire!.... et je renoncerais à ce plaisir-là! Non, ma foi!..... Mes deux gardes (1) sont habillés de neuf, et je ne me suis pas encore montré au peuple avec mon habit de gala et la plaque dont je viens d'être décoré... On ne peut perdre une aussi belle occasion... Martinez, j'irai; oui, vive Dieu! et je marcherai. Une fois au bas du grand escalier, le plus fort sera fait. Qu'en dis-tu, Martinez?

MARTINEZ.

Le peuple sera enchanté de voir Son Altesse.

LE VICE-ROI.

J'irai, morbleu! et les auditeurs, qui s'attendaient à jouer le premier rôle, en crèveront de dépit.... D'ailleurs, je ne puis me dispenser d'y aller.... L'évêque doit faire allusion, en chaire, à l'ordre dont

je viens d'être décoré... Il est agréable de s'entendre dire ces choses-là... Allons, un effort... (Il sonne. Entrent Balthasar.) Qu'on m'apporte mon habit de gala... Toi, réponds aux auditeurs qu'ils aient à prendre place derrière moi pour la cérémonie... Balthasar, donne-moi des souliers et des bas de soie... Je veux aller à l'église.

BALTHASAR.

A l'église, monseigneur! et le docteur Pineda qui a défendu que Votre Altesse sortît?

LE VICE-ROI.

Le docteur Pineda ne sait ce qu'il dit..... Je sais bien si je suis malade ou si je ne le suis pas... Je n'ai pas la goutte... Mon père ni mon grand-père ne l'ont jamais eue... Il voudrait me faire croire qu'on a la goutte à mon âge!..... Martinez, sais-tu quel est mon âge?

MARTINEZ, embarrassé.

Non, Monseigneur... Mais Votre Altesse a si bon visage... à coup sûr...

LE VICE-ROI.

Je gage que tu ne devines pas... eh?

MARTINEZ.

Quarante... Hein!...

LE VICE-ROI.

Va, va, tu n'y es pas... Allons, Balthasar... qu'on se rapproche... (Il fait des efforts pour se lever.) Aidez-moi donc, vous autres... plus doucement... Aye... Plus doucement, morbleu... Je ne sais ce que c'est, mais il

me semble que j'ai dix mille aiguilles dans ma pantoufle.

BALTHASAR.

Ne vous exposez pas à l'air, Monseigneur. Cela serait dangereux.

LE VICE-ROI, essayant de marcher.

Oh! vive Dieu! quelle douleur!... Jamais je ne pourrai mettre de souliers... ma foi... Oh! corps du Christ!... Parbleu! va-t'en au diable avec tes bas de soie et tes souliers... J'aimerais autant être mis à la torture. (On l'assied.) Avance ce tabouret... Ouf!... Je ne sais, mais je ne souffrais pas comme cela tout-à-l'heure.

BALTHASAR.

Que Votre Altesse songe aux recommandations du docteur Pineda... Il dit que vous devez éviter le grand air... Et puis la cérémonie sera fatigante... Il faut rester long-temps debout...

LE VICE-ROI.

Oui, c'est la fatigue que je crains... car je ne suis pas malade... Même, je suis assez bien, maintenant... et je pourrais sortir si je voulais... Mais je ne veux pas me rendre malade pour le sot plaisir de tenir un cacique indien sur les fonts de baptême... Baste! Martinez, écris à l'auditeur Don Pedro de Hinoyosa qu'il tienne l'enfant... c'est-à-dire le cacique, à ma place... Voici les douze noms qu'il doit porter... Je lui souhaite bien du plaisir... Balthasar, ôte-moi ces habits de devant les yeux... je ne veux pas avoir de regrets... Sotte chose que la gloire de montrer des

galons, des rubans et des broderies!... Qu'on m'en-voie aussi Pineda, s'il n'est pas à ce baptême du diable... Donne-moi un cigare et du *maté* (2). Allons, puisque je suis obligé de garder la chambre et que je n'ai rien à faire, je vais m'occuper des affaires de ce gouvernement... Balthasar, je n'y suis pour personne, personne absolument. (A Martinez.) As-tu fini, voyons? (Il lit la lettre que Martinez vient d'écrire.) Bon.... vive Dieu! tu oublies de mettre avec mes titres..... chevalier de Saint-Jacques... Parbleu! je le suis depuis six mois en Espagne, et depuis trois jours au Pérou.

MARTINEZ.

Je demande pardon de ma négligence à Votre Altesse. (Il ajoute ce titre à la lettre.)

LE VICE-ROI.

Balthasar, envoie un écuyer avec cette lettre..... Allons, Martinez, travaillons. Il y a bien des dépêches dans le porte-feuille? n'est-ce pas?

MARTINEZ.

Oui, Monseigneur, j'allais entretenir Votre Altesse. Pour commencer par le plus pressé, voici une lettre du colonel Garci Vasquez, lequel annonce qu'il règne une grande fermentation dans la province de Chuquisaca; que les Indiens font des assemblées fréquentes, et que s'il ne reçoit pas de prompts secours avant un mois, ils seront en pleine révolte.

LE VICE-ROI.

Martinez? Mais il me semble que tu m'as déjà parlé

de quelque chose de semblable. Le colonel Garcí Vasquez, et la province de.... de.... diable de noms indiens. Pourquoi tous les Indiens ne parlent-ils pas espagnol ?

MARTINEZ.

Chuquisaca, Monseigneur. J'ai eu l'honneur de faire à ce sujet un rapport à Votre Altesse, il y a deux mois, la dernière fois qu'elle a éprouvé une attaque de goutte... je veux dire, la dernière fois qu'elle a été indisposée.

LE VICE-ROI.

Eh bien ! qu'ai-je répondu ?

MARTINEZ.

Vous avez dit que vous y songeriez.

LE VICE-ROI.

Ah ! Eh bien !... Nous n'avons guère de troupes... A combien de lieues de Lima se trouve cette province de.... tu sais bien ?

MARTINEZ.

A près de trois cents lieues d'Espagne.

LE VICE-ROI.

Vraiment... Je croyais que c'était bien plus près... Eh bien ! le cas est difficile, et il ne faut pas prendre de résolutions à l'étourdie. — J'y songerai. — Quel autre papier tiens-tu là, là, dans ta main ?

MARTINEZ.

C'est une supplique de Francisco Huayna Tupac, soi-disant descendant de la main gauche de l'Ynca Huayna Capac, lequel demande à joindre à son nom

le titre d'Ynca , à en porter les armes et à jouir des privilèges dont jouissent les autres Yncas.

LE VICE-ROI.

Et... est-ce qu'il n'y a rien pour accompagner cette demande ?

MARTINEZ.

Pardonnez-moi, Monseigneur. Environ une aune et demie de satin de la Chine sur laquelle est peinte la généalogie de l'impétrant, depuis Manco Capac, Titu Capac, Lloque Yupanqui.... des noms à faire dresser les cheveux sur la tête...

LE VICE-ROI.

Ce n'est pas là ce que je demande... Mais quand on veut obtenir quelque chose de ce genre-là, on s'y prend d'une autre manière... Ce n'est pas une petite affaire que celle de vérifier une généalogie comme celle-là. C'est ordinairement l'affaire de mon secrétaire... et je ne suis pas fâché qu'il tire quelque profit de son travail... Après cela, si ce secrétaire est homme d'esprit... Tenez, informez-vous à votre prédécesseur de ce que vous avez à faire.

MARTINEZ.

Je comprends. Cet Ynca est fort riche...

LE VICE-ROI.

Passons à une autre affaire. Pourquoi riez-vous ?

MARTINEZ.

C'est une plainte portée par la marquise d'Altamirano contre le perroquet de la senora Camila Perichole et la senora Perichole elle-même.

LE VICE-ROI.

Autre folie de cette méchante fille !

MARTINEZ.

Attendu que le perroquet susdit, à l'instigation de la défenderesse, toutes les fois que la marquise passe dans la grand'rue, l'appelle en des termes que la pudeur de la demanderesse lui défend de répéter, elle conclut à ce que la senora Perichole soit étranglée.... Non, je me trompe, à ce que le perroquet soit étranglé et la senora, sa maîtresse, réprimandée et mulctée.

LE VICE-ROI.

Que dit donc ce perroquet ?

MARTINEZ.

Monseigneur, voici le fait. Il ne s'agit que d'une aimable espiéglerie de la senora Camila. Le perroquet, quand la marquise passe, s'écrie : *A combien l'aune de drap ?* Or, comme la marquise, avant d'épouser le marquis, était fille d'un riche marchand de drap, elle est grièvement offensée de l'allusion.

LE VICE-ROI.

Cette fille-là me brouillera avec toutes les dames de Lima.

MARTINEZ.

Voici une lettre de la comtesse de Montemayor qui se plaint d'une tentative de la senora Perichole pour la tourner en ridicule au théâtre, dans la saynète de *la Vieille Coquette*.

LE VICE-ROI.

Encore !

MARTINEZ.

Votre Altesse sait avec quelle perfection cette inimitable actrice saisit et rend tous les ridicules.

LE VICE-ROI.

Oui, mais elle passe les bornes et elle ne respecte rien. Je la tancerai vertement. Vive Dieu ! je me suis intéressé toute ma vie à l'art dramatique, mais je n'entends pas qu'on se permette des personnalités injurieuses pour des dames, dont les familles pourraient me faire le plus grand tort à Madrid.

MARTINEZ.

Voici la pétition d'un capitaine invalide...

LE VICE-ROI.

C'en est assez. Je commence à me fatiguer. Nous lirons le reste une autre fois ; mais pendant que nous en sommes sur le sujet de la Perichole, je veux, mon cher Martinez, que tu me parles d'elle à cœur ouvert.

MARTINEZ.

Moi, Monseigneur ? Eh ! que pourrais-je dire à Votre Altesse.

LE VICE-ROI.

Oui, je veux que tu me dises franchement ce qu'on en dit dans la ville, dans les sociétés que tu fréquentes.

MARTINEZ.

On en parle partout comme d'un talent du premier ordre.

LE VICE-ROI.

Bon ! ce n'est pas cela que je te demande. Je veux

savoir ce que l'on dit de ma liaison avec cette fille, car au point où nous en sommes, le mystère serait inutile. Bien que tu sois depuis peu à mon service, tu as sans doute deviné... Que diable, on est homme; — et pour être un vice-roi, on n'est pas obligé de vivre comme un saint.

MARTINEZ.

Monseigneur, Votre Altesse fait beaucoup d'envieux, et, s'il faut tout dire, elle fait aussi des envieuses.

LE VICE-ROI.

Flatteur ! mais il y a du vrai dans ce que tu dis.... peut-être plus que tu ne le crois.

MARTINEZ.

Ah ! Monseigneur, je ne dis que la vérité.

LE VICE-ROI.

Comme je sais que tu m'es entièrement dévoué, je veux bien te faire une confidence, mais c'est à condition que tu paieras ma franchise par une franchise semblable. Tu sais que je ne suis pas de ceux à qui l'on fait voir des étoiles en plein midi..... ainsi, fais bien attention à ce que tu vas dire.

MARTINEZ.

Monseigneur, je parlerai à Votre Altesse comme si j'étais devant mon confesseur.

LE VICE-ROI.

Eh bien ! Martinez, apprends ce qui me tracasse. — La Perichole est au fond une bonne fille, mais fort évaporée. Elle fait sans cesse des imprudences qui peuvent la compromettre et moi aussi. Tu sens

bien que je ne crains pas qu'elle me trompe. Non, non; il ne s'agit pas de cela, et la pauvre fille est loin d'y penser, mais j'ai peur qu'à la ville on ne s'imaginer qu'elle me trompe.

MARTINEZ.

Ah ! Monseigneur...

LE VICE-ROI.

Le monde est méchant et ne respecte pas les personnes d'un rang élevé. D'ailleurs les apparences sont quelquefois trompeuses... Toi-même, Martinez, est-ce que tu n'as rien observé dans sa conduite qui t'ait donné des inquiétudes ?

MARTINEZ.

Comment Votre Altesse peut-elle croire...

LE VICE-ROI.

Tiens, pour te mettre à ton aise, je veux bien te dire que tu ne plais guère à la Perichole. Elle m'a demandé ta place; tu ne devinerais jamais pour qui... pour le neveu de son cordonnier. — Il est vrai que ce cordonnier lui fait des souliers admirables. Dieu ! lorsqu'elle danse dans *la Gitanilla* avec des bas de soie roses, et des souliers couverts de paillettes.... Ah ! Martinez, Martinez, qu'elle est jolie !

MARTINEZ, à part.

La traîtresse !

LE VICE-ROI.

Comme je te suis attaché, je l'ai renvoyée bien loin. Mais tu vois par ce trait, que la Perichole ne t'aime point. Ainsi tu n'es pas tenu de la ménager.

C'est pourquoi , je te le répète encore une fois , parle avec toute franchise.

MARTINEZ.

Ah ! mon bon maître !

LE VICE-ROI.

Je t'écoute : mais prends bien garde de mentir avec moi.

MARTINEZ.

Comblé comme je le suis des bontés de Votre Altesse , je ne sais pas en vérité comment je pourrais les reconnaître... Mais surtout la confiance que Votre Altesse a daigné me faire , me met dans un grand embarras... car maintenant je n'ose dire... Ce n'est pas que j'aie à dire quelque chose.... qui puisse porter préjudice à la senora Perichole... Mais peut-être Votre Altesse pensera-t-elle , au premier abord , que c'est.... en quelque sorte.... un motif de vengeance... s'il est permis d'appeler vengeance.... ce qui ne peut nuire... car Votre Altesse sans doute ne lui en voudra point... puisqu'après tout.... il ne s'agit que de bagatelles.

LE VICE-ROI.

Quelles bagatelles ? Explique-toi.

MARTINEZ.

Oh ! rien de sérieux. Il est certain que la senora Perichole vous aime... Votre Altesse est si bonne ! qui pourrait ne pas l'aimer ?... Peut-être était-ce par pure méchanceté qu'on me le disait... car, comme l'observait fort bien Votre Altesse tout à l'heure, le monde est méchant.

LE VICE-ROI.

Qu'est-ce qu'on te disait ?

MARTINEZ.

Il ne faut pas que Votre Altesse attache de l'importance à ce qu'il me disait, car ce n'est que le premier garçon du marchand de soieries de la rue du Callao... Et je ne devrais peut-être pas redire à Votre Altesse les propos que tiennent les personnes de cette classe... Votre Altesse ne daignera peut-être pas les entendre, mais enfin, Votre Altesse m'a commandé de dire ce que je sais, et je ne puis dire que ce qu'on m'a dit.

LE VICE-ROI.

Corps du Christ ! dis donc ce qu'on t'a dit.

MARTINEZ.

Ce jeune homme, qu'on appelle Luis Lopez, et qui appartient d'ailleurs à une honnête famille, m'a dit, comme nous parlions de soieries, qu'il avait vendu l'autre jour huit aunes de satin cramoisi au capitaine Hernan Aguirre, qui l'avait payé, sans marchander, dix ducats l'aune.

LE VICE-ROI.

Au fait !

MARTINEZ.

Eh bien, Monseigneur ! Luis Lopez prétendait avoir vu ce même satin cramoisi façonné en robe, et porté par la senora Perichole. Vous souvenez-vous de la robe qu'elle avait dimanche soir ? C'est celle-là même. — Mais rien de plus probable que Luis Lopez se sera trompé... d'autant plus que le capitaine en

payant, disait : « Je ne marchande pas, car c'est
« pour ma maîtresse. »

LE VICE-ROI.

Pour sa maîtresse !

MARTINEZ.

Preuve, selon moi, qu'il se trompait... Moi, je lui
ai parlé vertement, et je lui ai dit ce que je pensais
de sa belle histoire... Mais si je l'avais cru, il m'en
aurait conté bien d'autres.

LE VICE-ROI.

Quoi donc encore ?

MARTINEZ.

Oh ! de ces histoires qu'il a ramassées je ne sais
où... Par exemple, qu'un soir, un sergent de ronde
attrapa dans la rue du Palais un homme qui n'avait
qu'un manteau par-dessus sa chemise : à la vérité,
il tenait ses chausses à la main. D'abord on le prit
pour un voleur, mais arrivé au corps-de-garde, le
lieutenant de service vit que ce prétendu voleur était
le capitaine Aguirre.—Mais qu'est-ce que cela prouve ?

LE VICE-ROI.

Quelle nuit ?

MARTINEZ.

Il disait la nuit du vendredi au samedi... Cette
nuit que nous vous avons attendu si long-temps.....
Mais dans la rue du Palais, il y a quelques dames qui
ne sont pas des plus farouches... Je présume que le
capitaine courtise la senora Beatriz... Ah ! mais, je
me trompe ; car il y a près de quinze jours qu'elle

est partie pour Quito... Si ce n'est elle ce sera une autre.

LE VICE-ROI.

Est-ce là tout ce que tu sais?

MARTINEZ.

Hélas! Monseigneur! Votre Altesse sait bien que les médisances ne s'arrêtent jamais en beau chemin, et qu'une fois que les mauvaises langues ont commencé à s'exercer sur quelqu'un, elles trouvent bientôt qui leur fait chorus... Mais ce qui me reste à dire est si extravagant que je crains d'ennuyer Votre Altesse en le lui répétant.

LE VICE-ROI.

Point. Cela ne m'ennuie pas. Continuez.

MARTINEZ.

Au dernier combat de taureaux... en vérité la médisance est assez bien arrangée pour les détails, mais pour le fonds elle est d'une absurdité criante. Au dernier combat de taureaux, Votre Altesse a peut-être remarqué un grand gaillard bien fait, léger comme une panthère, courageux comme un lion, un *cholo* (3) nommé Ramon et qui est l'un des habiles matadors de Lima?

LE VICE-ROI.

Eh bien?

MARTINEZ.

On dit... Vous savez que les faiseurs de médisances disent tout ce qui leur vient à l'esprit.... On dit qu'il n'est pas sans exemple que quelques-uns de ces messieurs aient osé prétendre aux bonnes grâces de cer-

taines dames de haut parage... et, ce qui est bien plus extraordinaire, que l'on a vu des dames, distinguées par leur naissance ou autrement, s'abaisser jusqu'à favoriser les prétentions de ces misérables. — Je crains de fatiguer Votre Altesse qui me semble souffrir dans ce moment.

LE VICE-ROI.

Oui, mon pied me fait grand mal.

MARTINEZ.

Or donc, quelques gens oisifs et méchants, comme, Dieu merci, il n'en manque pas à Lima, ont prétendu surprendre des œillades fort enflammées que le matador lançait à la belle comédienne. N'a-t-on pas remarqué encore que cet homme, qui est consommé dans son art, au lieu d'attirer le taureau sous la loge de Votre Altesse, pour le tuer là, comme tout matador bien dressé a coutume de le faire... eh bien, ce Ramon au contraire se postait sous la loge de la senora Perichole, lui faisant ainsi tous les honneurs de la fête. Il faut avouer qu'il y a des gens qui trouvent du mal partout, même dans ce qu'il y a de plus innocent ! Par exemple, à cette même course, la senora a fait quelque chose qu'ils ont bien mal interprété, et qui au fond n'a rien que de naturel. Au moment où le taureau noir et blanc, le plus furieux de tous, a été abattu par Ramon, le collier de perles de la senora Perichole est tombé dans l'arène. Ramon l'a ramassé et l'a passé à son cou, après l'avoir baisé avec respect. Mais moi, je suis convaincu que ce collier est tombé par accident, puis par générosité la se-

nora l'a abandonné au matador; lequel, au reste, ne l'a pas vendu, comme bien des gens de sa profession l'auraient fait à sa place, pour aller en dépenser le prix au cabaret. Lui, au contraire, le porte à son cou par la ville, fier comme un paon, et bravant encore plus qu'à l'ordinaire. Que Votre Altesse imagine quelle bonne fortune que cet accident pour la médisance! Aussi Dieu sait comment les gens travestissent l'affaire. Suivant eux, la senora Perichole se serait élancée hors de sa loge, elle aurait arraché elle-même son collier exprès, et l'aurait jeté au matador, en criant : Bravo Ramon! — La senora Romer, du grand théâtre, et qui se trouvait dans la même loge.... (mais c'est la jalousie qui la fait parler), elle a dit que la senora Perichole s'était écriée : Bravo, *mon* Ramon! J'étais trop loin pour entendre, mais je gage qu'elle a menti; car elle est si méchante! tenez, qu'elle ose dire qu'à la dernière représentation de « *la Fille de l'Air* », la couronne qui est tombée aux pieds de la senora Perichole avait été lancée par Ramon *le cholo*. Enfin elle va jusqu'à conter que Ramon est entré quelquefois dans sa loge au théâtre, et que même il va chez elle. Ce n'est pas que le drôle ne soit assez hardi pour tout oser. Il se croit un Adonis malgré sa peau tannée; il joue de la guitare, il jouerait des couteaux au besoin... Personne auprès de lui n'oserait tousser ou se moucher quand la Perichole chante.... C'est un homme précieux pour une actrice. — La Romer ajoute que la senora Perichole s'enferme quelquefois des heures entières avec lui, surtout quand Votre Al-

tesse va à la chasse, ou lorsqu'elle est malheureusement indisposée.

LE VICE-ROI.

Est-ce là tout ce que vous savez?

MARTINEZ.

De semblables propos la kyrielle ne finirait jamais; mais comme j'y attachais peu d'importance, et que je présume que Votre Altesse...

LE VICE-ROI.

Monsieur Martinez, vous êtes un faquin.

MARTINEZ.

Monseigneur!

LE VICE-ROI.

Un insolent, un effronté menteur.

MARTINEZ.

Monseigneur, je n'ai rien dit à Votre Altesse que ce que j'avais entendu dire.

LE VICE-ROI.

Et voilà, monsieur, ce qui prouve votre impertinence. Comment, vous osez me débiter insolemment comme paroles d'évangile tous les sots bavardages que vous entendez dans les coulisses! Qu'allez-vous faire dans les coulisses, monsieur? Est-ce là votre place? Vous donné-je des appointemens pour cabaler avec les acteurs? Vous ne faites rien; vous êtes un paresseux... et un menteur. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous avez eu la hardiesse de me soutenir en face. Comment, misérable, vous osez me dire que je suis le rival d'un matador! d'un cholo!

MARTINEZ.

Non, Monseigneur... Je ne dis pas...

LE VICE-ROI.

Je connais la Perichole. C'est une excellente fille, qui n'aime que moi. Vous êtes un menteur, un impudent menteur, et il n'y a pas une syllabe de vrai dans tout ce que vous avez dit.

MARTINEZ.

Que Votre Altesse daigne se souvenir...

LE VICE-ROI.

Taisez-vous. — Je vous ai tiré de la boue pour vous prendre à mon service. Je voulais faire votre fortune. Vous êtes indigne de mes bontés. Je devrais vous chasser ignominieusement; mais par une extrême faiblesse de ma part, je veux bien vous donner une place. Je vous fais receveur des contributions dans la province de... Auprès du colonel Garcí-Vasquez. Partez vite; si vous êtes demain à Lima, je vous fais conduire au Callao entre quatre dragons, et vous n'en sortirez qu'à ma mort.

MARTINEZ.

Hélas!... Miséricorde! Monseigneur, c'est pire que la prison. Que Votre Altesse daigne se rappeler que je n'ai parlé que par son ordre.

LE VICE-ROI.

Ah! vous raisonnez encore. Qui donc est le maître ici? Vive Dieu! si je pouvais marcher, je vous assommerais à coups de canne! Hors d'ici faquin, ou je

vous fais jeter par la fenêtre. Ah ! je ne vau^x pas un cholo ? un cholo ! Impudent ! Hors d'ici !

On entend un grand bruit à la porte du cabinet, entrent Balthasar, ensuite la Perichole. Sort Martinez.

BALTHASAR.

Monseigneur, c'est mademoiselle qui veut absolument entrer, quoique je lui dise que Votre Altesse est en affaires.

LE VICE-ROI.

Qu'elle entre, et vous, sortez.

LA PERICHOLE.

Il est assez étrange qu'on ne puisse vous voir qu'en emportant d'assaut la porte de votre cabinet. J'espère qu'il n'y a là-dedans qu'une méprise de votre butor d'huissier.

LE VICE-ROI, d'un ton chagrin.

Je vous croyais à la cérémonie.

LA PERICHOLE.

Je ne sais encore si l'on m'y verra. Cela dépend un peu de vous. — Mais avant tout comment va votre goutte ?

LE VICE-ROI, avec une humeur croissante.

Je n'ai pas la goutte.

LA PERICHOLE.

Ah ! ce n'est, à ce que je vois, qu'un accès de mauvaise humeur rentrée. Tant pis, j'avais quelque chose à vous demander, et j'espérais vous trouver en de meilleures dispositions. Puisqu'il en est ainsi, je vous baise les mains. Adieu, nous reparlerons de cela une autre fois.

LE VICE-ROI.

Camila, ne vous en allez pas si vite. J'ai à vous parler moi. Vive Dieu ! on croirait que vous avez peur d'un tête-à-tête avec moi.

LA PERICHOLE.

Oh ! Votre Altesse me fait rarement peur.

LE VICE-ROI.

Restez. Tenez-moi compagnie quand je suis malade... — Je sais bien que vous aimeriez mieux causer avec le capitaine Aguirre.... mais il faut savoir se résigner quelquefois.

LA PERICHOLE.

Aguirre ? Je le quitte à l'instant.

LE VICE-ROI.

Vous le quittez à l'instant.... Fort bien, madame ! vous m'épargnez une préface, et je puis entrer en matière sur-le-champ.

LA PERICHOLE.

Monseigneur, je soupçonne que vous voulez me régaler d'une petite scène de jalousie ; car il y a près de deux mois que vous n'avez donné carrière à vos humeurs jalouses. Je crains que cette scène ne dure un peu de temps, et si vous l'aviez pour agréable, je vous ferais ma demande tout de suite. Vous me l'accorderiez, et nous remettrions à demain les reproches et les fureurs.

LE VICE-ROI.

Je ne suis guère d'humeur à vous accorder des grâces ; vous abusez de celles que vous avez obtenues de moi.

LA PERICHOLE.

Beau début ! mais c'est à mon tour de parler..... Toutes les bégueules de Lima se sont liguées pour me mortifier de toutes les manières, et le tout parce que je suis plus jolie qu'elles. — N'est-ce pas que je suis jolie aujourd'hui ? — Il y a entre nous une petite guerre bien active de petites calomnies et de petites noirceurs. Si je n'étais pas si pressée, je vous en conterais quelques-unes. En outre, nous faisons tous nos efforts de part et d'autre pour nous surpasser par la magnificence de nos parures, le goût de nos toilettes, etc. Aussi nous sommes une providence pour les bijoutiers et les marchandes de chiffons.

LE VICE-ROI.

Qu'ai-je affaire, morbleu ! de toutes ces balivernes ? Si vous ne surpassez ces dames par le luxe de vos parures, en fait d'amans...

LA PERICHOLE, avec une grande révérence.

En fait d'amans, je fais tout au contraire de ces dames. Je préfère la qualité à la quantité.

LE VICE-ROI.

Perichole, laissez-moi parler : je suis très-sérieux en ce moment.

LA PERICHOLE, parlant en même temps.

Écoutez-moi ; je n'ai que deux mots à vous dire....

LE VICE-ROI.

Je suis très-mécontent de vous. De tous côtés on parle de votre coquetterie, et s'il faut parler net, je crains que vous ne me fassiez jouer un sot rôle.

LA PERICHOLE, parlant en même temps.

Je me suis avisée, aujourd'hui même, d'une invention sublime qui fera crever de dépit toutes ces dames, pourvu toutefois que vous soyez aimable comme vous l'êtes quelquefois.

LE VICE-ROI.

Mais, vive Dieu ! écoutez-moi donc !

LA PERICHOLE.

Mais, morbleu ! écoutez-moi donc. Je suis femme, vous êtes Castillan, vous me devez du respect ; ainsi, taisez-vous quand je parle.

LE VICE-ROI.

Eh bien, parlez ! vous ne perdrez rien pour attendre.

LA PERICHOLE.

Aujourd'hui, comme vous le savez, toutes les femmes de Lima se font voir dans leurs parures les plus élégantes, étalant à l'envi tout le luxe qu'elles peuvent. — Toutes les voitures qui sont à Lima sont au nombre de cinq : les deux vôtres, celle de l'évêque, celle de l'auditeur Pedro de Hinoyosa, enfin le carrosse de la marquise Altamirano, mon ennemie capitale, presque aussi vieux que sa maîtresse, mais enfin c'est un carrosse. Or donc, ce matin, apprenant que vous gardiez la chambre aujourd'hui, je me suis mis en tête que vous pourriez assurer mon triomphe sur ma rivale, en me faisant don de ce beau carrosse qui vous est arrivé de Madrid.

LE VICE-ROI.

Est-ce là ce que vous me demandez ?

LA PERICHOLE.

Vous me ferez plus de plaisir en me donnant ce carrosse, que si vous me donniez une mine ou un département d'Indiens.

LE VICE-ROI.

Certes, la demande est modeste. Elle ne veut qu'un carrosse pour se faire traîner à l'église comme une marquise. Je n'en reviens pas.

LA PERICHOLE.

Vous savez, Don Andres, que je fais peu de cas de l'argent. Je ne sais ce que vous coûte cette voiture, mais vous êtes riche. S'il ne s'agissait pas d'humilier des ennemies mortelles, vous sentez bien que je ne vous aurais pas demandé un cadeau d'une aussi grande valeur. Au surplus, si ma demande vous choque, oubliez-la. Si j'ai eu tort de vous la faire, je vous en demande pardon. J'ai le défaut d'agir d'abord, et de réfléchir ensuite.

LE VICE-ROI.

Un carrosse! il ferait beau voir une comédienne en carrosse! Etes-vous un évêque, madame, un auditeur ou une marquise, pour aller en carrosse?

LA PERICHOLE.

Et ne suis-je pas tout à la fois l'infante d'Irlande, la reine de Saba, la reine Thomiris, Vénus, et sainte Justine, vierge et martyre?

LE VICE-ROI.

Folle!

LA PERICHOLE.

Toutes ces dames-là valent bien une vieille mar-

guise dont le père vendait du drap à Cordoue pour habiller les muletiers.—Allons, mon petit papa, mon cher Andresillo, vous avez ri ; vous n'êtes plus de mauvaise humeur, vous êtes charmant à votre ordinaire, et vous me donnerez votre carrosse, n'est-ce pas ?

LE VICE-ROI.

Camila, d'abord vous demandez des choses extravagantes, ensuite vous prenez mal votre temps, car j'ai maintenant à me plaindre de vous.

LA PERICHOLE.

Et si je voulais user de représailles !

LE VICE-ROI.

Ecoutez, vous avez tort de tourner tout en plaisanterie. Je vous assure que votre conduite m'est connue maintenant, et que je ne veux plus être votre dupe.

LA PERICHOLE.

Si je n'obtiens pas de vous ce carrosse, il faudra que je m'en retourne chez moi bien tristement, car le moyen d'aller à cette cérémonie à pied, comme une fille du peuple, ou en chaise à porteurs comme une bourgeoise ! et surtout après les espérances que j'avais conçues.... Ah ! monseigneur le vice-roi du Pérou, vous êtes un cruel homme !... Combien vous coûte ce carrosse ?

LE VICE-ROI.

Laissez votre carrosse, mademoiselle, et répondez-moi. Je suis parfaitement au fait de toutes vos actions, et vous savez que je ne suis plus aveuglé sur votre

compte, comme je l'étais quand je vous aimais. Maintenant, je ne vous aime plus, entendez-vous? Je suis détrompé, je vous connais... Cependant, je serais bien aise de voir de quel air vous pourriez vous y prendre pour vous justifier... Voyons, essayez... parlez, que diantre! parlez!... Eh bien! à quoi pensez-vous ainsi, les yeux levés au ciel?

LA PERICHOLE.

Ce beau carrosse!

LE VICE-ROI.

Vous seriez perdre patience à un saint! Que le diable emporte le carrosse!—Je sais que le capitaine Aguirre vous aime...

LA PERICHOLE.

Je le crois sans peine. — Donnez-moi un de ces cigarres.

LE VICE-ROI.

...Et que vous l'aimez... oui, vous l'aimez... je le sais, j'en suis sûr... Mais soutenez donc le contraire... du courage! Niez, par exemple, qu'il vous ait donné une robe de satin cramoisi... Niez, niez-le! Je ne vous en empêche pas.

LA PERICHOLE.

Il aurait dû me donner aussi une mantille de dentelle pour compléter l'habillement.

LE VICE-ROI.

Et on l'a surpris à demi vêtu sous vos fenêtres.... Je le sais bien, je l'ai vu... Mais, vive Dieu! dites donc que cela est faux... Vous qui êtes si bonne co-

médiennne, vous devez mentir de l'air dont les autres disent la vérité.

LA PERICHOLE.

Merci du compliment.

LE VICE-ROI.

Vous sentez bien, ma mie, que cela ne peut durer. Aussi nos relations vont cesser... Et cela devrait être fait depuis long-temps... car je ne suis pas homme à entretenir les maîtresses du capitaine Aguirre..... — Vous êtes bien tranquille..... Vous croyez peut-être que je prends votre flegme pour le calme de l'innocence?

LA PERICHOLE, d'un ton tragique.

C'est le calme du désespoir. Je ne vois là-dedans que l'occasion perdue d'aller à l'église en carrosse. L'heure va se passer, et quand vous me demanderez pardon, il sera trop tard.

LE VICE-ROI.

Ah! vous demander pardon, ma mignonne! Ah! vous ne prétendez à rien moins? Eh bien! je vous demande pardon d'avoir découvert une autre intrigue avec un personnage bien illustre.

LA PERICHOLE.

Et de deux. Quand nous serons à trois, nous ferons une croix.

LE VICE-ROI.

Ce n'est rien moins que le vaillant Ramon, cholo de nation et matador de son métier. — Vous choisissez

bien vos amans, madame. C'est un homme célèbre, et tout Lima est rempli de son nom.

LA PERICHOLE.

Il est vrai, et sa réputation n'est pas usurpée comme tant d'autres. C'est le plus brave toréador du Pérou, et peut-être le plus beau et le plus robuste.

LE VICE-ROI.

Parbleu ! il est clair que vous n'êtes pas femme à quitter un vice-roi pour le premier venu. D'ailleurs, en personne habile, vous quittez un amant pour en prendre deux. Vous donnez un ducat, mais vous en prenez la monnaie.

LA PERICHOLE.

Si bien qu'à votre compte un capitaine et un matador seraient la monnaie d'un vice-roi ? Votre Altesse se trompe dans son calcul. Il faudrait, suivant moi, trois vice-rois pour faire la monnaie d'un capitaine, et six vice-rois au moins pour la monnaie d'un matador.

LE VICE-ROI.

Vous êtes une impudente...

LA PERICHOLE.

Courage !

LE VICE-ROI.

Une effrontée, qui ne prend pas même le soin de cacher ses débordemens par un peu de respect humain.

LA PERICHOLE.

Ferme ! (Déclamant.) « Cruelle imagination, pourquoi

par tes prestiges mensongers affliges - tu mon cœur (2)? »

LE VICE-ROI.

Prendre un matador et un cholo pour amans !.....
Vous êtes une Messaline!

LA PERICHOLE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICE-ROI.

Vous êtes...

LA PERICHOLE.

Que Votre Altesse ne se contraigne point. J'imagine qu'elle se livre à ces accès de fureur par ordonnance du médecin. En effet, vous vous échauffez, et cela doit être bon pour la goutte.

LE VICE-ROI.

Taisez - vous, infame! Prendre un cholo pour amant! Vive Dieu! — Je vous ai comblée de mes faveurs... Pour vous, je me suis presque compromis aux yeux du public... car il est scandaleux que le représentant du roi d'Espagne aille chercher sa maîtresse sur les planches d'un théâtre!... Je ne sais qui me retient... Mais si je n'étais mille fois trop bon, je vous ferais fourrer dans une maison de correction.

LA PERICHOLE.

Vous n'oseriez pas!

LE VICE-ROI.

Je n'oserais pas!... Vite une plume et de l'encre, et je signe l'ordre.

LA PERICHOLE.

Il y aurait une révolte à Lima si la Perichole était en prison.

LE VICE-ROI.

Une révolte ! ta , ta , ta !

LA PERICHOLE.

Oui, une révolte. Faites décapiter, pendre tous vos nobles marquis, comtes et chevaliers de Lima, pas une voix ne criera, pas un bras ne se lèvera pour eux. Faites égorger douze mille pauvres Indiens ; envoyez-en vingt mille dans vos mines, on vous applaudira, on vous donnera du Trajan par le nez..... Mais empêchez les Limaniens de voir leur actrice favorite, et ils vous assommeront à coups de pierre.

LE VICE-ROI.

Oui, oui!... Et si je défends au directeur de renouveler votre engagement qui va finir ?

LA PERICHOLE.

Eh bien ! je prendrai ma guitare, et j'irai chanter dans la rue, sous vos fenêtres ; et dans mes chansons je ferai rire aux dépens de votre vice-royauté et de votre goutte.

LE VICE-ROI.

Fort bien. Et que feriez-vous si je vous envoyais en Espagne par le premier galion ?

LA PERICHOLE.

Vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir... Je meurs d'envie de voir la vieille Europe, et d'ailleurs en Espagne j'ai la chance de devenir la maîtresse du

roi, et, le cas échéant, je me venge de vous. Je vous fais accuser, ramener prisonnier en Espagne, les fers aux pieds, comme Christophe Colomb, et ensuite vous serez bien heureux si je vous fais grace de la potence, et si je vous envoie seulement pourrir dans la tour de Ségovie.

LE VICE-ROI

En attendant que cela arrive, ne remettez plus les pieds dans ce palais.

LA PERICHOLE.

Certes, jamais je n'obéirai plus volontiers à Votre Altesse.

LE VICE-ROI.

Encore un instant. Comme c'est la dernière fois que nous nous voyons, il faut terminer nos comptes... Je vous méprise trop pour vous accabler. Andres de Ribera ne daigne pas punir une offense quand elle part de trop bas. — Je vous ai donné des sommes considérables, des cadeaux précieux... gardez-les. On vous paiera trois mois de votre pension; et j'espère qu'avec cela vous entrerez à l'hôpital quelques semaines plus tard.

LA PERICHOLE.

J'ai écouté patiemment vos injures, et les calomnies atroces que vous venez de me faire entendre; je les attribuais à l'état de souffrance où je vous vois; mais ce dernier outrage ne peut se pardonner. Je descends de vieux chrétiens, et de Castellans, Monseigneur, et j'ai le cœur trop haut pour accepter les

présens d'un homme que je n'aime pas. Tous vos bijoux vous seront rendus. Je vendrai ma maison et mes effets pour payer le reste. En attendant, voici un collier de diamans et des bagues que vous m'avez donnés... Ce soir, je n'aurai rien à vous.

Elle ôte ses bijoux et se dispose à sortir.

LE VICE-ROI, ému.

Perichole!... Perichole! La... ne vous en allez pas... Ecoutez... écoutez donc.... Faut-il que je me lève?... Aïe! aïe!

LA PERICHOLE, s'arrêtant.

Vous vous êtes fait mal?

LE VICE-ROI.

Vous parliez de calomnies?...

LA PERICHOLE.

Je ne me souviens plus de ce que j'ai dit.

LE VICE-ROI.

Dis seulement que cela n'est pas vrai, et j'oublie tout.

LA PERICHOLE.

Croyez-en ce qu'il vous plaira. Je baise les mains de Votre Altesse.

LE VICE-ROI.

Non, ne t'en va pas encore... Perichole.... J'étais en colère... J'ai été trop vif... mais maintenant expliquons-nous tranquillement. — Ainsi, tout ce qu'on m'a dit de toi était faux?

LA PERICHOLE.

Laissez-moi m'en aller. Je tiens peu à votre opinion.

LE VICE-ROI.

Voyons donc , Camila. Eh bien ! je crois que j'ai eu tort. Es-tu satisfaite ?

LA PERICHOLE.

Non , non , vous avez raison.

LE VICE-ROI.

Entêtée ! méchante !... Je te déteste ; mais va , tu es charmante toujours.... Je t'aime trop.... Je sais bien que tout ce que l'on m'a dit est faux... Mais , dis-moi que cela est faux... rien que...

LA PERICHOLE.

Non : vous m'avez trop offensée pour que je tienne beaucoup à votre estime.

LE VICE-ROI.

Allons , Camila ! Eh bien , n'en parlons plus... Je te demande pardon... J'ai eu tort... C'est que j'étais si souffrant que je ne savais ce que je disais. Tout est fini... Donne-moi la main... Mais , dis-moi...

LA PERICHOLE.

Que je vous dise ?...

LE VICE-ROI.

Que tu n'es plus fâchée , et que tu me pardonnes mon emportement.

LA PERICHOLE, lui donnant la main.

Oui , je vous pardonne ; car je crois que vous m'aimez véritablement.

LE VICE-ROI.

Au moins , par générosité... Je suis bien sûr de toi... Je ne suis plus jaloux... Mais , est-ce que cela te coûterait beaucoup de dire qu'on t'a calomniée.

LA PERICHOLE.

Quoi ! toujours vous en venez là ?

LE VICE-ROI.

Allons ! voilà qui est dit... n'en parlons plus.... Je te crois, sans que tu te défendes... Pourtant... Vois, comme je suis faible !

LA PERICHOLE.

En vérité, Monseigneur, faut-il vous montrer à quel point la jalousie vous a troublé la raison ? Voyons. Cherchons à nous rappeler vos reproches. Ah ! la robe de satin cramoisi ?... Bon Dieu, quelle idée !

LE VICE-ROI.

Oui, cela était ridicule, mais...

LA PERICHOLE.

Il est parfaitement vrai que je possède une robe de satin cramoisi, et il est non moins vrai que je l'ai achetée d'une fille de couleur, ma voisine, qui est entretenue par le capitaine Aguirre. Avait-elle reçu cette robe de son amant ou d'un autre, c'est ce que j'ignore.... C'est ma femme de chambre qui a fait le marché, et vous pouvez l'interroger là-dessus.

LE VICE-ROI.

Je m'en garderai bien, mon enfant !... Je te crois.
(A part.) Ah ! coquin de Martinez, tu me paieras l'imposture.

LA PERICHOLE.

Quant à l'autre histoire du capitaine Aguirre, je n'ai rien à vous dire, sinon que les accidens de cette

espèce sont communs à Lima, et que je ne puis les empêcher. D'ailleurs, je crois me souvenir que ce jour-là même, vous êtes resté fort tard à souper chez moi.

LE VICE-ROI.

Perichole, ma mignonne, je ne veux plus entendre un mot là-dessus. Cela me rend trop honteux... Dieu merci, je ne suis plus jaloux.... Tu disais donc que ce cholo.....

LA PERICHOLE.

Vos espions vous ont aussi bien instruit relativement au cholo Ramon. Il est vrai qu'aux dernières courses je fus transportée d'admiration en voyant son adresse et son courage, car aussitôt qu'il eut enfoncé son épée dans l'épaule du taureau, sûr de son coup, sans daigner regarder si l'animal conservait encore quelque reste de vie, il fit une pirouette, et, tournant le dos au taureau, il me fit un salut fort gracieux pour un homme de sa profession. Je compris ce que cela voulait dire, et je cherchai ma bourse pour la lui jeter, mais je l'avais oubliée. Je pris donc le premier objet de prix qui me tomba sous la main. Mais jamais je ne me serais avisée de croire que dans une semblable action on pût voir de l'amour. Un cholo ! un matador ! un homme qui boit de l'eau-de-vie et qui mange des oignons crus ! Ah ! Monseigneur !

LE VICE-ROI.

Oui, oui, j'avais tort, ma toute belle... Cependant si j'avais été ce taureau, j'aurais rassemblé le reste

de mes forces, et j'aurais rudement secoué mon sieur Ramon.

LA PERICHOLE.

Alors j'aurais crié : « *Vive le taureau !* »

LE VICE-ROI.

Tu es charmante ! demande-moi ce que tu voudras... Car je ne crois pas du tout que tu fasses venir chez toi ce Ramon qui mange des oignons crus.

LA PERICHOLE.

Pardonnez-moi. Votre Altesse n'ignore pas que je dois jouer bientôt le principal rôle dans la comédie du poète Peransurez. J'y dois chanter un air avec des paroles dans le patois de ces gens-là ; et pour bien saisir leur accent et leur prononciation, je fais venir Ramon qui a une assez belle basse-taille, et qui chanterait toute une journée, pourvu qu'on lui donnât suffisamment à boire. — Je n'ajouterai plus qu'un mot. Pour peu que Votre Altesse conserve des doutes, elle peut envoyer le capitaine à Panama, et le matador à Cuzco ; mais je crains que si la chose a fait du bruit, leur exil ne donne lieu aux mauvais plaisans de s'égayer à vos dépens et aux miens.

LE VICE-ROI.

Ah ! ma bonne Perichole, comment te faire oublier.....

LA PERICHOLE.

L'amour fait excuser bien des choses ; mais j'engage Votre Altesse à se tenir en garde à l'avenir contre ces domestiques qui affectent beaucoup de dévoue-

ment tandis qu'ils sont tout disposés à trahir leurs maîtres.

LE VICE-ROI.

Comment ?

LA PERICHOLE.

Je ne nomme personne, et le métier de dénonciateur ne sera jamais le mien. Jeune, assez jolie, comédienne, je suis exposée à recevoir bien des propositions impertinentes, et j'imagine que certain petit présomptueux que vous honorez de votre confiance, et que j'ai fait chasser de nos coulisses, vous aura régala de toutes ces belles histoires.

LE VICE-ROI.

Oh ! le scélérat ! Je m'en étais toujours douté. Oh ! le monstre ! Comment, il a osé te faire des propositions ! Tu parles de Martinez, n'est-ce pas ?

LA PERICHOLE.

Je ne veux nuire à personne.

LE VICE-ROI.

Ah coquin ! ce n'est pas avec Garci Vaquez que tu iras. C'est au fort de Callao, et le diable m'emporte si tu en sors de si tôt !

LA PERICHOLE.

Je n'ai rien dit contre ce jeune homme. Qui vous prouve que j'ai voulu le désigner ?

LE VICE-ROI.

Laisse-moi faire. Je sais ce que je sais... — Mais, mon enfant, tu m'avais demandé, je crois, mon carrosse ?... Diable ! c'est..

LA PERICHOLE.

Ne parlons plus de cela ; je suis assez heureuse maintenant , puisque je n'ai pas perdu votre amitié.

LE VICE-ROI.

Mais cela te ferait beaucoup de plaisir?... C'est que vois-tu , ma petite...

LA PERICHOLE.

Oui , j'y tenais beaucoup... Mais depuis cette cruelle discussion j'ai changé d'idée.

LE VICE-ROI.

Tu comptais que je te l'aurais donné... C'est que , diable... ce carrosse... non pas que j'y tiennne... mais que diantre dira-t-on si?...

LA PERICHOLE.

Laissons cela. D'ailleurs il est bien tard pour aller à la cérémonie. Je n'arriverais pas à temps.

LE VICE-ROI.

Quant à cela , mes mules trottent vite... Je ne crains que ces maudits auditeurs... Ce Pedro de Hinoyosa... Il va travestir l'affaire à sa guise...

LA PERICHOLE.

Il vous déteste parce que le peuple vous aime.... Mais je serais désolée de vous compromettre avec lui. Il paraît que c'est un monsieur qu'il faut ménager.

LE VICE-ROI , après un instant de réflexion.

Parbleu ! qu'il dise ce qu'il voudra... Ne suis-je pas le maître de donner ce qui m'appartient , et à qui bon me semble?

LA PERICHOLE.

Non , de grace. J'ai fait réflexion à l'extravagance

de ma demande, et je rougis maintenant de vous en avoir importuné. — Et puis... je me suis tellement fait violence tout à l'heure pour ne pas pleurer.... que j'ai plus d'envie de me jeter sur mon lit pour reposer mes nerfs, que d'aller me promener.

LE VICE-ROI.

Pauvre enfant, comme elle m'aime !... Non, ma fille, il faut que tu prennes l'air; cela te fera du bien. Pineda m'ordonne de monter en voiture, quand je viens de me mettre en colère... Va, mignonne, mon carrosse est à toi. Sonne, pour que l'on attelle sur-le-champ.

LA PERICHOLE.

Monseigneur, de grace, réfléchissez; vous êtes maintenant trop bon, comme vous avez été trop injuste tout à l'heure.

LE VICE-ROI.

Sonne, te dis-je. Je veux que tes ennemies en meurent de jalousie.

LA PERICHOLE.

Mais...

LE VICE-ROI.

Enfin, si tu n'acceptes pas ce présent, je croirai que tu es encore fâchée contre moi.

LA PERICHOLE.

De cette manière, je ne puis vous refuser... Mais je suis véritablement confuse. (Elle sonne. Balthasar entre.)

LE VICE-ROI.

Qu'on attelle sur-le-champ les mules blanches à mon

nouveau carrosse; et dites au cocher que les mules, le carrosse et lui appartiennent à mademoiselle. (Balthasar sort.) Pauvre petite ! comme ton poulx est agité ! Allons, m'en veux-tu encore ?

LA PERICHOLE.

Comment ne serais-je pas pénétrée des bontés de Votre Altesse ?

LE VICE-ROI.

Laisse là ton *Altesse*, et appelle-moi comme tu m'appelles quelquefois.

LA PERICHOLE.

Eh bien ! Andres, tu m'as rendu bien malheureuse et bien heureuse aujourd'hui.

LE VICE-ROI.

Embrasse-moi, mon ange. Je t'aime comme cela. Vois-tu, je ne veux pas être le vice-roi, auprès de ma Perichole. — Méchante ! souviens-toi de ce que tu as dit du mérite des vice-rois en amour !

LA PERICHOLE.

Va, tu sais bien que tu es Andres pour moi, et non le vice-roi du Pérou. — Vois donc les jolis souliers brodés que m'a faits Marino, ce cordonnier pour le neveu duquel je t'ai parlé il y a long-temps.

LE VICE-ROI.

Quel joli petit pied ! Je le cache tout entier dans ma main. A propos, tu dis que son neveu est un gail-lard qui a de l'intelligence ? Je le prends à mon service à la place de Martinez.

LA PERICHOLE.

Non, je ne veux déplacer personne. D'ailleurs Martinez vous est utile. Il fait de bons rapports.

LE VICE-ROI.

Rancuneuse! — Va! il couchera ce soir au Callao.

BALTHASAR, rentrant.

La voiture est attelée.

LE VICE-ROI.

Allons, ma toute belle, amuse-toi bien, et reviens tout de suite après la cérémonie. Si quelqu'un te faisait quelque affront, ne manque pas de m'en prévenir. Vive Dieu! les mauvais plaisans ne riraient plus... Et ton collier et tes bagues que tu oubliais. Approche, que je te rattache ton collier... Va, tu es divine aujourd'hui.

LA PERICHOLE.

J'emporte d'ici quelque chose de plus précieux que ces diamans: ta confiance et ton amour.

(Elle sort.)

LE VICE-ROI.

Tu es un ange. Cette fille-là fait de moi ce qu'elle veut. Il est vrai qu'elle m'aime tant... Je ne puis rien lui refuser... Cependant... lui donner mon carrosse!... Je ne sais ce que le monde en pensera!... Une actrice en carrosse doré, tandis que tant de marquises et tant de comtesses sont trop heureuses d'aller en litière!... J'imagine que la cérémonie doit être terminée... Elle n'arrivera que pour l'exhortation de l'évêque... Tant mieux... Ah! j'entends le bruit des roues dans ma cour.

Elle n'a pas perdu de temps.... Balthasar, roulez mon fauteuil auprès de la fenêtre et donnez-moi ma longue vue. Je veux voir quel air a ce carrosse... Parbleu! je la verrai jusqu'à la porte de l'église... Peste! comme elle va!... Jamais mon cocher ne me mène de ce train-là.... Tout le monde s'arrête pour la regarder.... En voici qui ôtent leur chapeau, comme si c'était moi qui passais... Quelle folie!... La voilà déjà près de la grande place... Bon Dieu! elle va accrocher... Ah Jésus! heureusement que c'est l'autre carrosse qui est renversé... Et tout le monde qui s'attroupe... Que va-t-on faire?... On va peut-être l'insulter... Balthasar, allez donc...

BALTHASAR.

Oui, Monseigneur....

LE VICE-ROI.

Vive Dieu! On se bat là-bas... Courez-tous, vous autres... Allez, prenez des armes... assommez-moi cette canaille... Perichole! Ah! heureusement... elle poursuit sa route, grace à cet homme qui fait si bien le moulinet de son bâton... Il lui ouvre un passage.

BALTHASAR.

Dois-je courir après le carrosse de madame?

LE VICE-ROI.

Non, demeure. Cela est inutile maintenant... Cependant à son retour... Dis à Sébastien et à Dominique de monter à cheval. Qu'ils prennent des mousquetons et qu'ils la suivent de loin.... et qu'ils ôtent ma livrée... S'il arrivait quelque malheur, je m'en pren-

drais à vous. — Ce peuple de Lima est si grossier ! je crains qu'il ne lui fasse quelque avanie... Après tout, il semble qu'il ne soit pas arrivé d'accident, car voici l'autre carrosse relevé et qui continue sa marche... et la foule entre dans l'église. Fasse le ciel qu'elle s'en tire sans malencontre!... On aura beau dire, il n'est pas défendu aux comédiennes d'aller en carrosse si elles en ont... Tant pis pour les marquises, si moins jeunes et moins jolies que les actrices, elles ne trouvent personne pour leur en donner... (Il fume un cigare.) Ce baptême n'en finit pas!... Il me tarde de la voir revenir pour apprendre d'elle les détails de l'aventure... Oh ! maudite jambe!... Je souffre davantage, je crois, quand je suis inquiet.... Voyons : la dernière fois que j'ai été malade cela m'a duré cinq... six jours... bon ! Cette fois-ci, je l'espère, j'en serai débarrassé plus tôt. Ainsi je pourrai assister à la première représentation de la comédie où elle doit jouer un rôle.... Et si je ne pouvais sortir... Ma foi ! Je ferais retarder la représentation.

BALTHASAR.

Monseigneur, monsieur le licencié Thomas d'Esquivel demande la faveur d'entretenir Votre Altesse.

LE VICE-ROI.

Fais entrer. — Il vient sans doute me régaler d'une petite morale, afin de tirer de moi quelque cadeau. Au fait, il y a bien un mois que je ne l'ai vu.

LE LICENCIÉ, entrant.

Je baise les mains de Votre Altesse.

LE VICE-ROI.

Ah ! monsieur le licencié, vous voyez un homme bien malade !

LE LICENCIÉ.

Je suis désolé de l'apprendre. C'est donc cet accès de goutte qui a empêché Votre Altesse d'assister à la cérémonie de ce jour ?

LE VICE-ROI.

Je n'ai pas la goutte.... C'est un bruit que répand Pineda ; ce n'est qu'une enflure au pied. Je le sais mieux que lui.

LE LICENCIÉ.

Au surplus, Votre Altesse ne doit pas regretter de n'avoir pas assisté à ce baptême. Elle a eu le bonheur de n'être pas témoin d'un grand scandale.

LE VICE-ROI.

Un scandale?.... (A part.) Diable ! La Perichole doit y être pour quelque chose.

LE LICENCIÉ.

Oui, un scandale énorme, et dont Votre Altesse aurait été profondément affecté, j'en suis sûr,.... d'autant plus que, suivant les apparences, elle en est la cause involontaire.

LE VICE-ROI.

Expliquez-vous.

LE LICENCIÉ.

Un jour comme celui-ci, une cérémonie aussi touchante!... En vérité je suis désolé d'affliger Votre Altesse..... mais il faut que je parle, et que je parle

franchement, même au risque de lui déplaire. — Mon devoir et l'intérêt de Votre Altesse le commandent impérieusement.

LE VICE-ROI.

Je ne devine point...

LE LICENCIÉ.

Cette comédienne fameuse...

LE VICE-ROI, à part.

Nous y voilà !

LE LICENCIÉ.

... A qui Votre Altesse porte, dit-on, tant d'intérêt, vient de causer un désordre bien grand aujourd'hui même. La protection que Votre Altesse lui accorde l'enhardit au point, permettez-moi de vous le dire, qu'elle se croit tout permis.

LE VICE-ROI.

Je vous assure que je ne la protège point... seulement j'estime son talent..... qui est fort estimable, monsieur le licencié. Mais, je vous en supplie, contez-moi l'affaire.

LE LICENCIÉ.

Voici le fait. Il paraît qu'elle a un carrosse, et ce carrosse, dit-on, vous le lui avez donné.

LE VICE-ROI.

C'est un carrosse qui m'était inutile.

LE LICENCIÉ.

Ah, Monseigneur ! ce carrosse eût été mieux employé... mais ce qui est fait est fait, et Votre Altesse avait sans doute ses raisons pour le donner. Dieu

veuille!... suffit. Je vais raconter ce dont j'ai été témoin. Elle a donc un carrosse, et c'est en carrosse qu'elle se rend à l'église,... De mon côté, ayant été retardé par quelques accidens, j'avais accepté une place dans la voiture de la marquise Altamirano. Nous allions au pas, comme il convient en approchant d'une église; tout à coup la senora Perichole arrive au grand trot de ses mules, ébranlant le pavé à vingt toises à la ronde. Nous allions déboucher sur la place; elle veut prendre le pas sur nous.... sur la marquise!... bref, elle nous a serrés de si près qu'elle nous a accrochés avec la plus grande violence...

LE VICE-ROI.

C'est son cocher qui est un maladroit...

LE LICENCIÉ.

Votre Altesse m'excusera; mais je ne puis croire que son cocher ait agi sans ordre, d'autant plus qu'elle a mis la tête à la portière en voyant notre voiture, et qu'elle a parlé à cet homme sans doute pour lui commander cette mauvaise action.

LE VICE-ROI.

Et j'espère qu'il n'est pas arrivé d'accident.

LE LICENCIÉ.

Comment! c'est un miracle que nous soyons encore en vie! la secousse a été épouvantable; la marquise est tombée sur moi, et moi sur le chien de la marquise que j'ai écrasé involontairement... Ma perruque est tombée dans le ruisseau... et la marquise a reçu à la hanche une contusion très-forte.

LE VICE-ROI.

Loué soit Dieu ! je craignais qu'il ne fût arrivé un plus grand malheur.

LE LICENCIÉ.

Il me semble qu'en voilà bien assez comme cela. Le carrosse de plus est fort endommagé ; un carrosse superbe, qui depuis plus de vingt ans faisait l'admiration de cette ville.

LE VICE-ROI.

Je paierai... c'est-à-dire je ferai payer le dommage à la Perichole.

LE LICENCIÉ.

Mais, Monseigneur, le scandale, comment le réparer ? Pour moi, je n'y vois qu'un seul moyen, c'est de défendre à cette dame de sortir en carrosse ; car, non-seulement il est de mauvais exemple de voir une comédienne en carrosse, tandis que tant de dignes ecclésiastiques vont à pied, mais encore la vie des paisibles habitants de Lima serait compromise par son imprudence.... Je n'ai pas tout dit, et j'ai le regret d'être dans la nécessité d'affliger Votre Altesse.—Les domestiques de la marquise, indignés de l'insulte faite à leur maîtresse, ont adressé quelques vives remontrances manuelles au cocher et au laquais de la dame. Là-dessus la canaille qui la suivait avec des cris de joie a pris parti pour elle. Surtout un certain mauvais sujet, un cholo, un toréador, nommé Ramon, a fait rage. Il a roué de coups de bâton le cocher de la marquise, cassé l'épée de son écuyer et brisé la mâchoire de l'un de ses laquais.

LE VICE-ROI.

Le scélérat ! je le ferai punir exemplairement.

LE LICENCIÉ.

Ce n'est pas tout. Sans faire attention à nous, sans demander excuse, elle poursuit sa route, et peu s'en est fallu qu'elle n'entrât dans l'église tout en carrosse. La tête de ses mules était sous le portail quand elle s'est arrêtée. Elle descend, traverse la foule des fidèles à grand bruit... Tout le monde se retourne pour la regarder... On oublie la cérémonie qui se passe ; et, je frémis en le disant, monseigneur l'évêque, lui-même, a partagé la distraction générale. Il a oublié de demander au parrain la promesse d'élever chrétiennement le nouveau converti, leur filleul. Pour moi, indigné et scandalisé au dernier point, j'ai quitté l'église pour vous raconter cette aventure, et vous prier de mettre un terme aux impertinences d'une fille qui, permettez-moi de vous le dire, fait le plus grand tort à Votre Altesse.

LE VICE-ROI.

Elle va venir dans un instant, et je la tancerai d'importance.

LE LICENCIÉ.

Je vous préviens que la marquise portera plainte jusqu'à Madrid, s'il le faut.

LE VICE-ROI.

Monsieur le licencié, il faudrait empêcher cela. Vous sentez bien que ces plaintes-là me nuisent beaucoup.

LE LICENCIÉ.

Monseigneur...

LE VICE-ROI.

Vous avez du crédit auprès de la marquise. Engagez-la à se contenter des dommages qu'on lui donnera. Pour moi, je me charge de faire une semonce à la Perichole.

LE LICENCIÉ.

Monseigneur... Je ne sais...

LE VICE-ROI.

Votre église a besoin d'un tableau pour le maître-autel... Je veux que la Perichole vous en fasse cadeau pour expier sa faute... Aussi-bien, je lui ai donné une madone de Murillo, qu'elle veut changer contre mon Saint-Christophe... Au surplus, vous pouvez compter sur la madone... Mais rendez-moi le service de faire taire la marquise... N'est-ce pas? Vous me le promettez?

LE LICENCIÉ.

Monseigneur, je ferai mon possible, mais...

LE VICE-ROI.

Amenez-moi votre neveu, un de ces matins. Nous tâcherons de faire quelque chose pour lui.

LE LICENCIÉ.

Il est tout-à-fait digne des bontés de Votre Altesse. Mais Monseigneur...

LE VICE-ROI.

J'entends un carrosse qui entre dans la cour. La voici sans doute. Vous allez voir comment je vais lui parler.

BALTHASAR, annonçant.

Monseigneur l'évêque de Lima.

LE VICE-ROI.

L'évêque!

LE LICENCIÉ.

Il vient sans doute porter plainte aussi.

L'évêque et la Perichole paraissent à la porte, et font des façons pour entrer.

L'ÉVÊQUE.

Passez, mademoiselle.

LA PERICHOLE.

Monseigneur, je vous en supplie...

L'ÉVÊQUE, lui prenant la main.

Eh bien ! entrons ensemble.

LE LICENCIÉ.

Que vois-je ? l'évêque donne la main à la comédienne !

LE VICE-ROI.

Monseigneur, je vous baise les mains..... Je suis confus de ne pouvoir me lever pour vous recevoir, mais un pauvre malade...

L'ÉVÊQUE.

Mademoiselle m'a parlé de votre indisposition, et je n'ai pas voulu rentrer chez moi sans m'informer de vos nouvelles. Cela m'a procuré le plaisir de conduire mademoiselle dans ma voiture.

LA PERICHOLE.

C'est une grace que je n'oublierai jamais.

LE VICE-ROI.

Comment ! ma voiture... ta... votre voiture... s'est-elle brisée ?

LA PERICHOLE.

Non , Monseigneur, mais je ne l'ai plus et je ne la regrette pas, car j'en ai fait, je l'espère, un bon usage.

L'ÉVÊQUE.

Un bon, un saint usage.

LE LICENCIÉ, à part.

Je m'y perds.

L'ÉVÊQUE.

Vous avez donné un exemple de piété bien rare dans ce siècle.

LE VICE-ROI.

Expliquez-moi, de grace...

LA PERICHOLE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, si j'ai si tôt abandonné un présent qui venait de vous ; mais lorsque vous apprendrez en quelles mains je m'en suis départie, vous m'excuserez et vous me félicitez. — Tandis que j'allais par les rues, mollement bercée sur ces coussins élastiques, une idée m'est venue à l'esprit, qui a dissipé en un clin d'œil le plaisir que je goûtais. Comment, me suis-je dit, une pécheresse... une misérable créature comme moi... une femme exerçant une profession presque coupable...

L'ÉVÊQUE.

Ma fille, vous êtes trop humble... et quoique je ne vous aie jamais vue sur la scène... je sais que vous ho-

norez singulièrement votre profession. Saint Genest était acteur.

LA PERICHOLE.

Eh quoi ! je suis portée d'un bout à l'autre de la ville, mollement et avec la rapidité d'un éclair. Je suis à l'abri du soleil, de la pluie, tandis que des personnes qui valent mille fois mieux que moi, tandis que des serviteurs de Dieu, portant des secours spirituels aux malades, sont exposés à toutes les intempéries de l'air, à la chaleur, à la poussière, à la fatigue ? Alors je me suis souvenue que j'avais vu souvent de dignes prêtres accablés par l'âge, marcher à pas précipités dans les rues de Lima, portant le saint viatique à des malades, et ne craignant qu'une chose, c'est d'arriver trop tard auprès du lit de l'agonisant. J'ai pleuré sur moi-même, et la Sainte-Vierge m'a inspiré, comme expiation de mes péchés, de faire hommage à Dieu de ce carrosse qui avait flatté mon orgueil, et que j'étais indigne de posséder (5).

L'ÉVÊQUE.

Mademoiselle a eu la générosité d'en faire don à notre église, et d'y ajouter une fondation pieuse pour son entretien à perpétuité. A l'avenir, lorsqu'un malade réclamera les consolations que la religion donne aux mourans, cette voiture servira à porter le Saint-Sacrement, et de la sorte bien des âmes seront sauvées ; car il est trop commun que des pécheurs endurcis ne demandent leur Créateur que lorsque la mort va les saisir, et trop tard pour qu'un

pauvre ecclésiastique à pied puisse arriver à leur chevet tandis qu'ils respirent encore.

LE LICENCIÉ.

Mademoiselle, en effet, a cédé à une bonne et sainte inspiration.

LE VICE-ROI.

Je vous admire, Perichole, et je voudrais m'associer à votre bonne action, en prenant à mon compte...

LA PERICHOLE.

Ah ! Monseigneur, laissez-moi la gloire de l'avoir faite.... J'en suis assez récompensée par ce précieux don que je tiens de monseigneur. Ce chapelet a été enfermé pendant neuf jours dans la châsse de la bienheureuse image de Notre-Dame de Chimpquirà (6). (Elle fait baiser le chapelet au vice-roi et au licencié.)

L'ÉVÊQUE.

De grandes indulgences y sont attachées.

LE VICE-ROI.

Je suis si joyeux que je ne sens plus du tout ma jambe. Pineda est un sot, et je n'ai pas la goutte.

LA PERICHOLE.

C'est ce chapelet que vous venez de toucher qui vous a soulagé, Monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Il n'est rien de plus probable, et j'en ai vu souvent des effets merveilleux.

LE VICE-ROI.

Je le crois ; mais je continuerai encore deux jours

mon régime ; ensuite , Monseigneur , je voudrais faire une bonne folie , et vous mener souper chez mademoiselle , pour que vous pussiez faire plus ample connaissance.

LA PERICHOLE.

Je n'ose espérer que monseigneur daigne me faire tant d'honneur. Cependant notre divin Sauveur mangeait chez les Samaritains.... et si le secret le plus profond....

L'ÉVÊQUE.

Nous verrons. Attendons que Son Altesse soit guérie.

LE VICE-ROI.

Cela veut dire qu'il accepte.

L'ÉVÊQUE.

Je crains bien de ne pas avoir la force de refuser.

LA PERICHOLE.

Si monsieur le licencié voulait faire le quatrième ?

LE LICENCIÉ.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

L'ÉVÊQUE.

Monsieur le licencié , nous n'en parlerons pas.

LE LICENCIÉ.

Monseigneur !

LE VICE-ROI.

Et vous entendrez chanter la Perichole.... des airs pieux , s'entend. Sa voix est capable de convertir un infidèle.

DU SAINT-SACREMENT.

449

L'ÉVÊQUE, saluant la Perichole, et souriant.

Je crains seulement qu'elle ne fasse renier un fidèle.

LE CHANOINE.

Mademoiselle, ce carrosse sera pour vous le chariot d'Elie ; il vous mènera droit au ciel.

FIN DE : LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT.

NOTES.

(1) Les vice-rois du Pérou et du Mexique ont le privilège d'avoir *deux* gardes.

(2) Espèce de boisson en usage dans le Nouveau Monde. C'est une espèce de thé.

(3) Un *cholo* est le fils d'un *mulâtre*. On appelle *mulâtres* ceux qui sont nés d'une Indienne et d'un nègre, ou d'une négresse et d'un Indien.

(4) Vers d'*el magico prodigioso*, comédie de Calderon.

¿ E Pesada imaginacion
Al parecer lisonjera,
Quando te he dado ocasion
Para que d'esta manera
Aflijas mi corazon ?

(5) Une comédienne fameuse de Lima, nommée la Perichole, eut un jour la fantaisie d'aller à l'église en carrosse. Il y avait alors peu de voitures à Lima, et elles appartenaient toutes à des personnes de la plus haute distinction. La Perichole, qui était entretenue par le vice-roi du Pérou, obtint, non sans quelque peine, que son amant lui fit don d'un carrosse magnifique, dans lequel elle se montra par la ville, au grand étonnement des Liméniens.

Après avoir joui de son carrosse pendant une heure à peu près, saisie tout à coup d'un accès de dévotion, elle en fit don à l'église cathédrale, voulant qu'il servît à transporter rapidement les prêtres qui iraient administrer les secours spirituels aux malades. Elle fit, de plus, une fondation pour l'entretien de cette voiture. Depuis ce temps, le Saint-Sacrement est porté en carrosse, à Lima, et le nom de la comédienne est en grand honneur.

(6) Image très-révérée du Nouveau-Monde.

TABLE.

	PAGES.
NOTICE SUR CLARA GAZUL.....	I
LES ESPAGNOLS EN DANEMARCK.....	9
Avertissement.....	II
Prologue.....	15
Notes.....	131
UNE FEMME EST UN DIABLE, ou la Tentation de saint Antoine.....	133
Prologue.....	135
Notes.....	160
L'AMOUR AFRICAÎN.....	163
Notes.....	183
INÈS MENDO, ou le Préjugé vaincu.....	185
Avertissement.....	187
Notes.....	228
INÈS MENDO, ou le Triomphe du Préjugé.....	229
Notes.....	296
LE CIEL ET L'ENFER.....	297
Notes.....	331
L'OCCASION.....	333
Notes.....	391
LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT.....	393
Notes.....	450

FIN DE LA TABLE.



CAP
HE

12963





